U d'/ of Ottawa
39003001861664

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/portraitsetsilho03mire

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

4 vol

HISTOIRE

CONTEMPORAINE

MIRECOURT. — TYPOGRAPHIE DE L.-PH. COSTET.

A. de Vallouse
Félix Enrique d'orbeau
Jules Fort
Paul Féval
Théophile Gautier
P. SIMON 61

HISTOIRE CONTEMPORAINE

PORTRAITS

ET

SILHOUETTES

AU XIXe SIÈCLE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

III

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
GALERIE D'ORLÉANS, 17 ET 19, PALAIS-ROYAL

MIRECOURT
L.-PH. COSTET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR

1867
Tous droits réservés

CT
1012
.M88
1867
v.3

DÉJAZET

Il est certaines femmes dont l'existence est une étoile radieuse, destinée à briller dans un éternel azur. Jamais un nuage de tristesse ne descend sur leur front, jamais elles ne traversent la région des larmes. Elles restent, au soir de la vie, ce qu'elles étaient à l'aurore, folles, souriantes, adorées; elles séduisent jusqu'au vieux Saturne lui-même, qui leur épargne les rides, ou qui, tout exprès pour elles, les change de place et les met sous le talon, comme il faisait à mademoiselle de Lenclos.

Virginie Déjazet, l'héroïne de ce petit livre, peut se reconnaître à cette rapide esquisse.

La muse du vaudeville l'a bercée toute enfant sur ses genoux et lui a donné pour jouet sa marotte légère. Virginie bégaya son premier rôle sur le théâtre du jardin des Capucines, dont les hôtels de la rue de la Paix usurpent aujourd'hui l'emplacement. Elle attira la foule par sa gentillesse précoce. Les ex-roués du Directoire lui jetaient, au lieu de fleurs, des cornets remplis de pralines, que la dé-

butante allait croquer dans les coulisses. Il y avait alors à Paris deux théâtres destinés aux jeunes élèves. L'un était situé rue de Bondy, l'autre rue de Thionville [1]. Virginie Déjazet fut engagée d'abord au premier de ces théâtres, où elle devint la coqueluche des dames du carré Saint-Martin; puis elle traversa la Seine pour aller jouer dans la seconde salle le rôle de *Fanchon la Vielleuse*. C'était une imitation de la pièce qui faisait courir les Parisiens au Vaudeville. Apprenant qu'elle avait une rivale âgée de six ans, et que cette rivale menaçait de l'éclipser, la *Fanchon* de la rue de Chartres [2] eut le bon goût de ne point être jalouse, et profita d'un jour de relâche pour aller applaudir Virginie. Elle la trouva délicieuse avec son costume de Savoyarde et sa vielle.

— Ma foi, dit-elle au directeur du Vaudeville, à votre place j'engagerais cette petite.

— Mais, objecta celui-ci, je ne vois pas de rôle pour elle à mon théâtre.

— Dites à Dumersan et à Bouilly de vous en faire un.

Le conseil fut trouvé bon. Quinze jours après, l'affiche annonçait la *Belle au bois dormant*. Virginie débuta au Vaudeville dans le rôle de la *Fée Nabote*. Elle y eut beaucoup de succès. Tous les théâtres se la disputèrent. Chacun d'eux voulait tour à tour montrer à ses spectateurs le jeune prodige. Mais l'ardeur qu'elle apportait à l'étude de ses rôles, jointe à des représentations trop multipliées, la rendirent souffrante, et sa mère, dont elle était l'unique trésor, crut devoir l'arracher à l'exploitation parisienne.

Plusieurs villes importantes de province faisaient des offres à la jeune artiste.

1. Aujourd'hui rue Dauphine.
2. Madame Belmont.

Nombre de biographes prétendent que les Variétés parvinrent à faire rompre à leur profit l'engagement de Virginie avec la rue de Chartres. A les entendre, on avait commandé deux pièces tout exprès pour elle : *Quinze ans d'absence* et les *Petits Braconniers*. Cela n'est point exact. Les jeunes actrices qui jouaient dans les vaudevilles dont nous venons de donner le titre étaient mesdemoiselles Aldegonde et Pauline. Déjazet endossa pour la première fois au Gymnase, et non pas aux Variétés, ce frac qu'elle porte encore aujourd'hui avec une hardiesse si gracieuse et que le public salue toujours par de nouvelles ovations. Il est également faux que Brunet et Tiercelin lui aient donné des leçons. Sans doute, ils eussent contribué avec bonheur à développer ce talent original; mais la vérité nous force à rétablir les faits dans leur exactitude. Le plus grand tort des biographies, jusqu'à ce jour, a été de se calquer les unes sur les autres.

Déjazet partit pour Lyon. Elle y resta six mois ; puis sa mère la conduisit à Bordeaux, où elle tourna la tête aux enfants de la Garonne. L'exercice, le grand air, les voyages avaient rendu à Virginie sa fraîcheur et sa santé. Le petit lutin des Capucines avait grandi; la Fanchon microscopique du Théâtre des jeunes élèves était devenue l'actrice alerte, vive, agaçante, le charmant démon dont le pied leste brûle les planches et provoque les bravos du parterre.

1815 venait d'envoyer Napoléon à Sainte-Hélène. Le lis effaçait partout les abeilles. Nos populations oublieuses saluaient avec enthousiasme les nouveaux maîtres.

A l'occasion du mariage de Ferdinand, duc de Berry, avec la princesse Caroline de Naples, le directeur du Gym-

nase[1] obtint que son théâtre serait placé sous la haute protection de la nouvelle épouse et se nommerait à l'avenir *Théâtre de Madame*. Pour être fin courtisan, ce directeur n'en était pas moins doué de grandes qualités administratives. Il avait du flair, et se mettait à la piste de tous les auteurs à succès, de tous les artistes de talent. Ce fut lui qui fit la découverte de M. Scribe[2] et de Léontine Fay. Léontine, comme Virginie, avait passé des bras de sa nourrice au théâtre, le choisissant en quelque sorte pour maison de sevrage. Ses premiers pas avaient été éclairés par les feux de la rampe, le public avait eu son premier sourire. Mais cette pygmée gracieuse, au milieu d'acteurs géants, rendait la composition des pièces difficile. On sentait la nécessité de lui adjoindre quelque camarade d'une taille plus en rapport avec la sienne. Le directeur du théâtre de Madame, pensant que l'entrain, la pétulance et la verve comique de l'ancienne *Fée Nabote* la rendrait très-apte à jouer les rôles de garçons, envoya bien vite à Bordeaux une lettre contenant des propositions d'engagement. Trois jours après, Virginie décacheta cette lettre et prit la poste avec sa mère. On la destinait à épouser Léontine Fay dans le *Mariage enfantin*.

Ici commence l'ère de prospérité du Gymnase. La plume de M. Scribe ne s'arrête plus.

Messieurs les auteurs dramatiques, à cette époque, étaient animés d'une émulation merveilleuse. On créa pour nos petites actrices plusieurs jolies pièces, qu'elles interprétèrent avec une grâce naïve, un comique délicieux et une verve soutenue. Le public ne se lassait pas d'admirer ces deux miniatures vivantes. Déjazet partagea les

1. Delestre-Poirson.

2. Le directeur du Gymnase avait collaboré avec M. Scribe au Vaudeville.

bravos avec Léontine dans les *Deux collégiens*, la *Petite sœur*, la *Famille normande* et dans le *Plus beau jour de la vie*, cette charmante création de MM. Scribe et Varner.

La vie théâtrale est une vie de perpétuelles intrigues, où les amours-propres se heurtent, où les ambitions se froissent et où la confraternité reçoit souvent de pénibles atteintes. Notre héroïne fut toujours au-dessus des querelles intérieures et des jalousies de coulisses. Franche, dévouée, sincère, bonne fille avant tout, elle a résolu le problème de la conciliation perpétuelle et de l'amitié constante. Avec beaucoup de finesse d'esprit et un cœur plein de droiture, elle échappe aux embûches, tourne les inimitiés et change l'envie en admiration. Pas un de ses camarades qui ne l'adore ; les femmes elles-mêmes lui pardonnent ses succès.

Quand le Gymnase modifia son répertoire et parut renoncer au genre frétillant pour adopter les pièces mélancoliques, Déjazet fit ses adieux au Gymnase. Elle vint, sur la place de la Bourse frapper à la porte du théâtre des Nouveautés [1]. On y accueillit avec enthousiasme la jolie transfuge. Potier, Philippe, Lepeintre, Bouffé, madame Albert, et Volnys, qui n'avait pas encore épousé Léontine, accoururent au-devant d'elle. Cette pléiade d'artistes comprenait qu'elle allait avoir un surcroît de rayonnement.

Dès que Virginie quittait un théâtre, elle entraînait à sa suite nombre d'auteurs. C'était à qui lui composerait les plus beaux rôles. *Bonaparte à Brienne*, *Henri IV*, *Henri V*, le *Fils de l'homme*, furent pour Déjazet de magnifiques triomphes sur la nouvelle scène dont elle venait de faire choix. Nous avons recueilli quelques anec-

1. Bâti sur le lieu même où se trouvait l'ancienne salle Feydeau, et devenu plus tard théâtre du Vaudeville, après l'incendie de la rue de Chartres.

dotes curieuses, qui se rattachent à cette phase de l'existence de l'actrice.

La Révolution de 1830 était consommée. Sous le règne des Bourbons personne n'osait mettre l'empereur au théâtre. Le nouveau régime donna cette hardiesse aux écrivains dramatiques. Deux hommes d'esprit, MM. Gabriel et Michel Masson, eurent l'initiative des pièces bonapartistes. Montrer sur les planches le vainqueur d'Arcole, de Wagram et d'Austerlitz n'était pas une petite affaire. On pouvait craindre que le public, en voyant Napoléon sous les traits de mademoiselle Déjazet, trouvât entre celle-ci et le héros une médiocre ressemblance. Aussi l'administration des Nouveautés se récria-t-elle tout d'abord et déclara le projet absurde. Les auteurs insistèrent.

— Mais, dirent-ils, nous représentons Bonaparte enfant.

— Très-bien! pourquoi pas au maillot? fit le directeur.

— Parce que Déjazet n'est plus de taille à jouer dans le jardin des Capucines, répondit Gabriel, qui ne se déconcerte pas aisément. Nous choisissons l'époque où l'empereur était élève à l'école de Brienne. Voulez-vous écouter notre œuvre? Il est défendu de juger une pièce avant de la connaître.

Il n'y avait plus rien à répliquer. Le directeur entendit les cinq actes.

— Eh bien? firent les auteurs.

— Hum!... je l'avoue, l'idée ne manque pas d'un certain mérite. Mais Déjazet en Napoléon!... Vous rêvez l'impossible.

— Du tout, elle sera charmante.

— Tant qu'il vous plaira. La pièce exige une vingtaine de mille francs de dépenses; je ne veux pas exposer une pareille somme.

— Et si nous vous garantissons les frais?

— Les frais de votre pièce?

— De notre pièce.

— Oh! oh! c'est différent! Je reçois vos cinq actes.

Chose convenue, chose faite. Le soir même, on passe un traité revêtu de toutes les formes et offrant les garanties désirables. Il faut une recette moyenne de deux mille francs pendant un mois pour que MM. Gabriel et Masson rentrent dans leurs avances. Bientôt le secret du théâtre est connu. La curiosité publique s'éveille, et les amateurs assiégent les portes du bureau de location. Il y a une émeute sur la place de la Bourse, le soir de la première, parce qu'il est impossible de donner des places à tous ceux qui en demandent. Les auteurs, palpitants, montent à la loge de mademoiselle Déjazet, pour juger de l'effet de son costume. Ils trouvent auprès d'elle un monsieur vêtu d'une redingote longue, boutonnée jusqu'au menton. Armé d'une paire de ciseaux, cet individu est en train de rogner les bords du tricorne de l'actrice, qui le regarde faire en continuant de s'habiller.

— C'est le chapelier du théâtre, dit Michel Masson à l'oreille de son collaborateur.

— Je le présume, répond Gabriel.

Le monsieur rognait toujours. Enfin il paraît content du tricorne, le pose sur la tête de Virginie, lui baise les mains, salue et quitte la loge.

— Quel est ce personnage, ma chère? firent les auteurs.

— Vous ne le connaissez donc pas?

— Non vraiment.

— C'est le duc de X...

— Bah !... L'ancien général de l'Empire ?

— Oui, et, de plus, l'ami d'enfance de Bonaparte. Il était avec lui à Brienne. Vous venez de le voir faire à coups de ciseaux de la vérité historique. Suis-je gentille ainsi ?

— Ravissante !

— Vous croyez toujours au succès ?

— A un succès éclatant, puisque vous jouez le rôle.

Ces messieurs ne se trompaient pas. Jamais actrice aimée du public n'eut une ovation semblable. On rappela mademoiselle Déjazet. Les avant-scènes et les loges la couvrirent d'une pluie de couronnes. Il va sans dire que, le soir même, l'administration reconnut ses torts et déchira le traité.

Bonaparte à Brienne est la pièce de prédilection de mademoiselle Déjazet. Elle l'a jouée cent cinquante fois à Paris et trois cents fois en province. On l'applaudissait à fureur dans le grand couplet de facture où le *petit caporal* [1] raconte son rêve.

. . . . . .
Déjà la couronne est prête,
Elle brille sur l'autel.
J'y monte. Elle est sur ma tête ;
Je ne suis plus un mortel.
Des rois formaient dans ce rêve
Mon cortége triomphal ;
Un coup de foudre l'achève...
Je redeviens caporal !

. . . . . .
Le réveil, hélas ! fut trop prompt.
O mes amis, Dieu me pardonne !
Je crois encor de la couronne
Sentir l'empreinte sur mon front.

1. Ce titre, devenu populaire, appartenait à l'élève de l'école de Brienne. Bonaparte avait, parmi ses camarades, le grade de caporal.

Toute la pièce est dans ce sens. Elle roule entièrement sur une sorte de révélation du glorieux avenir qui attend le jeune élève. Beaucoup de mots historiques y sont placés en avant-goût avec un à-propos remarquable. Dans une bataille à coup de boules de neige, un des camarades du petit caporal tombe, atteint par un projectile, qui le frappe en plein visage. On emporte le blessé. Bonaparte lève la main, suspend le combat, se découvre, et dit : « Honneur au courage malheureux ! » A une autre scène, il admire la gentillesse et le doux regard de la fille de son professeur, nommée Joséphine. « Si je me marie jamais, lui dit-il, je veux une femme qui s'appelle comme vous. » Ces mots étaient dits par Déjazet avec une grâce charmante et un aplomb délicieux.

Bouffé-Tonneau [1], qui administrait le Vaudeville en 1855 et donnait les preuves d'une habileté parfaite, voulait reprendre le *Bonaparte à Brienne,* en y ajoutant un prologue, où le rêve eût été mis en action, avec les pompes du couronnement de l'empereur à Notre-Dame, et l'orgue de la vieille basilique jouant le *Te Deum*. La mort le surprit avant l'exécution de ce plan, qu'un autre directeur plus heureux réalisera peut-être. Déjazet n'est-elle pas là, toujours jeune, toujours vive, toujours sémillante et toujours adorée du public?

La célèbre actrice quitta les Nouveautés en 1832, pour entrer au Palais-Royal, qu'on venait d'ouvrir sur l'emplacement de l'ancienne salle Montansier.

Nous suspendrons un instant le récit des triomphes de l'artiste pour juger la femme, que beaucoup de personnes

1. Surnommé de la sorte en raison de la prodigieuse quantité de champagne qu'il absorbait. Cela servait, en outre, à le distinguer de l'acteur du même nom.

ne connaissent pas, et contre laquelle on peut avoir des préventions injustes. Certes, tout n'est pas rose dans la vie de théâtre. Il faut qu'un individu de l'un ou de l'autre sexe ait le sentiment de l'art bien développé pour aborder cette carrière périlleuse, au seuil de laquelle le monde exige en quelque sorte qu'un homme abandonne sa considération et une femme sa vertu. Dans ce préjugé, que les doctrines civilisatrices, toutes puissantes qu'elles soient, n'ont pu détruire, il y a une sorte de mauvaise foi réfléchie, de haine jalouse et d'instinct méchant, qui tendent à déshériter les artistes et à leur faire payer les succès qu'ils obtiennent par la perte de l'estime publique. L'esprit bourgeois surtout, cette lèpre de nos jours, donne au système que nous signalons un développement fatal. Vous avez du talent et de la gloire, et vous voulez être honoré? Que nous restera-t-il, à nous, modestes industriels, pauvres commerçants, perdus dans l'ombre d'une arrière-boutique, et guettant l'acheteur, comme l'araignée guette la mouche, pour le rançonner au passage et pour entasser, sou par sou, de malheureuses rentes, dont nous jouirons seulement à l'heure de la vieillesse? Que nous laissera-t-on, s'il vous plaît, à nous, fidèles épouses ; à nous, mères attentives, qui donnons tout au devoir et à la famille? Allez-vous nous confondre avec ces créatures légères et volages auxquelles on prodigue l'encens et les adorations? Elles prennent les fleurs de la vie, en nous laissant les ronces, et vous osez soutenir qu'elles ont droit aux mêmes égards, à la même vénération, à la même estime.... Pourquoi pas? répondrons-nous. Est-ce parce qu'elles ne vous semblent point honnêtes ? Mais c'est vous qui les empêchez de l'être. Vous les flétrissez d'avance par le préjugé. Fussent-elles des Lucrèce, elles ne

retireraient aucun avantage de leur héroïsme, puisque vous déclarez intrépidement qu'il ne peut y avoir de vertu au théâtre.

La généralité des comédiens donne dans ce piége odieux, tendu par l'injustice, l'envie et la sottise. Ils jettent, pour nous servir d'une expression vulgaire, le manche après la cognée, convaincus de leur impuissance à changer l'opinion et se résignant à n'être dans la société que des espèces de parias, consolés du mépris du jour par les applaudissements du soir. Aussi doit-on regarder comme des phénomènes ceux ou celles qui, au milieu des mœurs isolées et des habitudes excentriques auxquelles on les condamne, conservent la dignité, la franchise, le désintéressement et les plus belles qualités du cœur. Mademoiselle Déjazet est de ce nombre.

Bonne, compatissante, sensible, on l'a toujours vue prête à secourir la détresse, à soulager l'infortune. L'or qu'elle recevait en récompense de son génie pleuvait de ses mains en aumônes. Jamais elle n'a refusé de jouer pour les pauvres; jamais, par un caprice ou par un de ces pitoyables subterfuges que d'autres inventent, elle n'a fait manquer une représentation destinée à tirer d'embarras un artiste malheureux.

Traversant une petite ville de province, elle apprend que la Dugazon d'une troupe nomade vient de se fouler le pied, juste le matin du jour où elle avait une représentation à bénéfice. On parlait de changer le spectacle. Déjazet va regarder l'affiche, examine quelle pièce on annonce, court au théâtre, où on ne la connaît pas, et demande à remplacer la bénéficiaire. — Y songez-vous? répond le directeur; nous ne ferons rien. — Bon! dit l'actrice, je vous assure deux mille francs de recette. Préparez une

bande, et écrivez dessus que mademoiselle Déjazet du Palais-Royal se charge de remplir le rôle. Comme on se l'imagine, l'administration eut hâte d'obéir. Les places furent augmentées, et l'on fit trois mille francs. Le directeur préleva cent écus; le reste fut pour la bénéficiaire.

Quand Virginie rend un service, elle en triple la valeur par le tact et la grâce qu'elle sait unir à sa douce obligeance. L'intérêt ne la guide point dans ses liaisons, bien différente en cela de beaucoup d'actrices qui dressent le tarif de leurs sourires et les font payer par la ruine. On a cruellement affligé mademoiselle Déjazet toutes les fois qu'on a paru douter de sa délicatesse à cet égard. Voyant un de ses plus chers amis, le comte G..... se livrer à un jeu frénétique et laisser chaque soir des sommes folles sur le tapis vert :

— Prenez garde, lui dit-elle, prenez garde! ce n'est pas votre argent que vous perdez, c'est ma réputation.

Ceux qui connaissent cette loyale et franche nature, cette âme noble et généreuse, la défendent, comme nous, contre la calomnie. Mademoiselle Déjazet donne tout ce qu'elle possède. Elle est aujourd'hui sans fortune.

On pourrait croire, en assistant aux pièces échevelées qu'on s'est plu, de tout temps, à créer pour elle, que le caractère de la femme est en analogie avec ses rôles. Il serait difficile de tomber dans une plus grave erreur. Mademoiselle Déjazet est calme, rangée, méthodique. Sa maison est d'une tranquillité presque bourgeoise. Devant le parterre seulement, et grâce à messieurs les auteurs, elle se comporte en bacchante, fume, jure et boit du champagne; mais à la ville tout change, n'en déplaise à ceux que le renseignement désillusionnera.

Déjazet, hors du théâtre, est gaie quelquefois, spiri-

tuelle souvent, décente toujours. Elle est d'une sobriété de colombe et ne boit que de l'eau. A aucune époque on ne l'a vue souper ni passer les nuits au bal. Ses uniques débauches sont des débauches d'esprit. Elle a dans la réplique beaucoup de finesse et d'à-propos. Mais le langage un peu libre usité dans les coulisses ne nous permet de reproduire certains mots que dans un autre style et avec les voiles obligés.

Un soir, au foyer des acteurs, Volnys parut, tenant un journal et donnant les signes d'une consternation profonde.

— Eh ! qu'as-tu donc ? demanda Déjazet.

Volnys lut à haute voix, sous la rubrique d'Autriche, un article annonçant que Marie-Louise venait de se remarier.

— Par exemple ! voilà qui est fort !

Déjazet prit le journal, s'assura par ses propres yeux de l'authenticité de la nouvelle et s'écria :

— Quelle honte !... Après avoir été la femme de César !... Autrichienne, va !

Puis, se tournant vers ses camarades, qui partageaient son indignation :

— Si j'avais eu l'honneur, moi qui vous parle, ajouta-t-elle, de toucher une seule fois la main du grand homme, je n'aurais plus de ma vie lavé les miennes !

On écrirait des volumes avec les mots fins et chatoyants que notre héroïne sème sur sa route. Jamais elle ne cherche un trait d'esprit : il tombe de ses lèvres comme une perle tombe d'un écrin entr'ouvert. A l'époque où les théâtres venaient au secours des inondés de la Loire, Déjazet, non contente d'avoir joué au Palais-Royal pour cette bonne œuvre, concourut à la représenta-

tion donnée à l'Opéra. Le rideau venait de tomber sur le dernier acte de *Guillaume Tell*. Habillée pour la pièce qui allait suivre, l'actrice voulut voir s'il y avait beaucoup de spectateurs. Comme elle regardait par un trou de la toile, un habitué de coulisses vint par derrière et lui prit la taille d'une façon inconvenante.

— Vous vous trompez, Monsieur, dit-elle en se retournant : je ne suis pas de la maison.

Mademoiselle Déjazet ne se fâche point avec les insolents. Son esprit la venge beaucoup mieux que ne ferait la colère.

Un de ces beaux-fils, auxquels la destinée semble n'avoir accordé un nom illustre que pour justifier les vers de Boileau :

> Et la postérité d'Alfane et de Bayard,
> Si ce n'est qu'une rosse, est vendue au hasard...

un de ces hommes, disons-nous, qui obligent le passé à rougir du présent, qui, de débauches en débauches, ont consommé leur ruine et vivent peut-être encore, à l'heure où nous écrivons, d'opprobre et de scandale, un de ces indignes héritiers de l'honneur, un de ces transfuges de la gloire, s'embusqua un beau jour, au coin d'une borne de la presse, et se mit à harceler de sa plume l'actrice du Palais-Royal. Il désirait amener mademoiselle Déjazet à composition. Dans quel but? C'est peut-être ce que pourrait nous apprendre une cantatrice du théâtre de Drury-Lane, à Londres.

Les femmes ont la fibre de l'amour-propre très-susceptible, et, d'ailleurs, elle ne possèdent contre ces lâches attaques aucun moyen de défense. Mademoiselle Déjazet crut devoir se livrer à quelques démarches pour obtenir

de la feuille hostile un peu plus d'aménité. Son ennemi profita de l'ocasion pour se présenter chez elle.

En face de l'actrice, il changea tout à coup de langage, laissant pressentir que sa conduite n'avait eu d'autre but que de provoquer une entrevue, afin de pouvoir dévoiler le sentiment profond qui lui avait envahi le cœur. Il se disait très-probablement, en aparté, que l'affection d'une artiste aussi en vogue que mademoiselle Déjazet lui offrirait beaucoup de ressources. Par malheur, celle-ci fit la sourde oreille. Repoussé avec perte, le visiteur s'écrie d'une voix plaintive, en essayant un dernier effort :

— Ah ! Mademoiselle, aurez-vous la cruauté de me laisser mourir d'amour ?

— Je n'y puis rien, répond Déjazet, je n'y puis absolument rien.

— Je vous en conjure, soyez compatissante ! Vous me ferez au moins l'aumône d'un baiser?

— Non Monsieur, dit l'actrice, j'ai mes pauvres.

Et ce mendiant d'un nouveau genre fut renvoyé couvert de honte.

On peut dire de M. Dormeuil, l'heureux directeur de l'ex-théâtre Montansier, que la Fortune et mademoiselle Déjazet sont entrées chez lui en se tenant par la main. Elles ont fait là dix ou douze années de séjour ; puis l'actrice est sortie, sans remmener la Fortune. L'histoire du Palais-Royal est une sorte d'épopée qui trouvera quelque jour son Homère. Sur les pages de cette épopée, Déjazet, dans l'éclat de sa gloire et dans la force de son talent, ressemble à une véritable reine. Devant elle se prosternent les auteurs, les journaux la comblent d'éloges et le public l'enivre d'adulations et d'hommages. C'est l'actrice universelle ; tous les rôles vont à son génie,

comme tous les costumes vont à sa taille. Tour à tour grisette au sourire mutin, grande dame à l'œil fier, paysanne aux gestes hardis, soldat querelleur, marquis impertinent, collégien timide, étudiant aux folles allures, fils de famille échappé courant la guinguette et le tripot, elle prend tous les masques, elle se plie à toutes les formes, elle parle tous les jargons, elle éblouit le regard par mille métamorphoses. Protée charmant, elle change de visage à sa guise et compose à elle seule un musée complet, une galerie de portraits historiques. Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Bonaparte, Henry IV, Ninon, la Champmêlé, madame Favart, Sophie Arnould, hommes ou femmes, peu lui importe. Ressemblance de figure ou ressemblance de caractère, rien ne lui coûte, rien ne lui est impossible dans le domaine de son art. Elle marche de prodiges en prodiges, ne laissant jamais reposer l'admiration et faisant crouler, chaque soir, la salle sous les bravos.

La femme qui a sur le public une telle puissance est soumise elle-même, quand elle se trouve dans la salle, à l'impression causée par le jeu des acteurs. Elle rit, elle s'émeut, elle verse des larmes absolument comme une bourgeoise de la rue Quincampoix; elle crierait volontiers : « La toile! » quand l'entr'acte lui semble trop long. Nous avons vu mademoiselle Déjazet à un théâtre de marionnettes : elle s'amusait au possible.

Jamais actrice à aucune époque, ni sur aucun théâtre, n'a fredonné le couplet d'une manière plus piquante.

Mademoiselle Déjazet a un fils, excellent musicien, qui lui disait un jour : — « Ma mère, tu chantes faux avec une justesse exquise. » Il est impossible de définir avec plus d'exactitude ce chant étrange, qui est tout entier dans l'accentuation, dans le mouvement des lèvres, et, pour ainsi

dire, dans les gestes et dans le coup d'œil. Déjazet se rit de la valeur de la note, comme de l'archet de l'orchestre, pourvu qu'elle vous insinue délicatement l'esprit du vers et que la pointe finale vous émoustille. On lui a fait répéter jusqu'à trois fois le couplet qui termine *Sophie Arnould*[1].

Que la mémoire de Sophie,
Ce soir, vous rende généreux.
Vous le savez, bonne et jolie,
Elle n'a fait que des heureux.
Moi, j'observe un peu sa morale,
Et mon succès sera complet,
Si, par bonheur, j'ai dans la salle
Autant d'amis qu'elle en avait.

Pour la première fois dans le *Triolet bleu*, Déjazet fuma un cigare en compagnie de mesdames Lemesnil et Pernon. Nos souvenirs nous font défaut, et nous ne saurions nous rappeler si ce fut dans cette pièce du *Triolet* ou dans la *Salamandre* que nous avons été témoin du bizarre incident que voici.

Trois ou quatre acteurs sont en scène au Palais-Royal. Ils suspendent tout à coup le dialogue, inquiets, effarés, ne sachant plus que dire. Déjazet manquait son entrée. Le public surpris gronde sourdement. Une minute se passe; on ne voit point l'actrice paraître. Aux murmures succèdent les clameurs. — « Elle viendra ! Elle ne viendra pas ! » Les cris sont effrayants, on brise les banquettes, et les acteurs désertent la scène, probablement pour se mettre à la recherche de leur camarade; mais on a beau les attendre, ils ne ramènent pas Déjazet. Enfin elle arrive tranquillement au milieu d'un véritable orage, le cigare aux lèvres et l'œil moqueur. On siffle.

1. Pièce de MM. Dumanoir, Desforges et Leuwen.

Déjazet ne s'émeut en aucune façon. Elle s'approche de la rampe, fixe hardiment le public et semble lui demander compte de ce bruit incongru, qui pour la première fois frappe son oreille. Les sifflets redoublent. Intrépide et calme, elle envoie des bouffées de tabac aux siffleurs, se tournant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon que la tempête gronde à droite ou devient plus violente à gauche. Cette lutte terrible dure dix minutes. Fatigué de siffler, le public, par une de ces brusques transitions qui se remarquent parfois au théâtre, admire le sang-froid de l'actrice, et se prend à l'applaudir avec autant de frénésie qu'il en montrait à lui exprimer son mécontentement. Le silence se rétablit peu à peu.

— Me permet-on de me justifier ? dit mademoiselle Déjazet, fumant toujours.

— Oui ! oui ! parlez, expliquez-vous !

— Eh bien, Messieurs, la clé de ma loge s'est trouvée perdue. On s'est hâté de courir chez le serrurier voisin. Personne ! Il a fallu en chercher un autre. Le temps s'est écoulé, la pièce marchait et, décemment, je n'ai pu me rendre ici qu'entièrement vêtue.

— Bravo ! bravo ! cria le public.

Il acheva de casser les banquettes en signe de satisfaction. Jamais l'actrice ne fut plus applaudie que ce soir-là.

Les principales créations de mademoiselle Déjazet au Palais-Royal, outre celles que nous avons déjà citées, sont : La *Ferme de Bondy*, — *Indiana et Charlemagne*, — la *Comtesse du Tonneau*, — *Nanon*, — *Suzanne*, — *Vert-Vert*, — la *Maîtresse de langues*, — le *Philtre champenois*, — les *Beignets à la Cour*, — *Sous clef*, — le *Café des Comédiens*, — *Judith*, — *Un*

Scandale, — *Richelieu*, — *Létorière*, etc. Nous en pourrions citer vingt autres. Le soir de chaque première représentation, mademoiselle Déjazet prenait un bain russe. Elle entrait en scène, vive comme une anguille et fraîche comme une rose.

On croyait l'actrice à bout de triomphes, quand une nouvelle mine de gloire fut découverte. L'idée vint à quelques auteurs de mettre en action les chansons de Béranger. *Frétillon* fit gagner plus de trois cent mille francs à la caisse, déjà raisonnablement gonflée, de M. Dormeuil. Les directeurs de théâtre, il faut le dire, sont en général peu intelligents. Il est rare qu'ils pressentent un succès; on est presque toujours obligé de le leur imposer de vive force. *Frétillon* resta deux années entières dans les cartons de M. Dormeuil, malgré les instances réitérées de ses pensionnaires pour jouer ce rôle. Bayard, auteur de la pièce, avait fini par la considérer comme un *ours*. Elle eut deux cents représentations. Vinrent ensuite la *Marquise de Prétintaille*, la *Bonne Fée*, la *Gaudriole*. Une fois sur le chemin du succès, notre pétulante actrice ne s'arrêtait plus.

En parlant tout à l'heure de la *Ferme de Bondy*, nous avons oublié de dire que Levassor fit ses premières armes dans cette pièce. Il était auparavant commis de nouveautés, et continuait de vendre des foulards à ses camarades entre deux répétitions. Les bravos qu'il sut conquérir, aux côtés de Déjazet, dans le rôle du paysan jaloux, le décidèrent à renoncer tout à fait au commerce pour ne plus s'occuper que de son art. En bonne camarade, l'actrice l'appuya devant le public et doubla son succès.

Virginie a un cœur d'or. Les qualités les plus précieuses, les sentiments les plus élevés, la bienveillance la

plus noble et la plus absolue forment sa nature. Elle possède à elle seule tous les élans généreux, tous les instincts délicats de la femme. Jamais elle ne s'est déshonorée par des jalousies mesquines, par des intrigues malveillantes. On l'a vue protéger sans cesse le talent qui commençait à naître et lui aplanir les obstacles nombreux dressés dans la carrière. Déjazet à deviné Rachel. L'actrice du Palais-Royal comprit tout ce qu'il y avait de ressources dramatiques dans ce large cerveau. Elle usa de son influence et de celle de ses amis pour accélérer les débuts de la sublime juive. Hermione reconnaissante, mais dépourvue d'ortographe, lui envoya ses remercîments avec cette suscription :

« A la *meilleur* des femmes. »

Mademoiselle Dejazet, fille tendre et dévouée, n'a jamais voulu quitter sa mère. La bonne femme habitait au-dessous d'elle, rue Montpensier, n° 20, un appartement mieux soigné, plus confortable que celui de l'actrice, et où se trouvaient réunies toutes les douceurs, toutes les aises de l'existence. Elle mourut à un âge très-avancé, appelant sur la tête de sa chère Virginie les bénédictions dues à l'amour filial.

On peut dire de mademoiselle Déjazet qu'elle a pris constamment ses affections au sérieux. Vous entendrez raconter au Palais-Royal qu'elle descendait parfois en costume, pendant un entr'acte, montait en voiture et se faisait conduire à toutes brides aux coulisses de la Gaîté, pour y presser la main d'un jeune artiste, d'un confrère [1]. Un soir qu'il était libre, elle lui dit :

1. Le héros de cette liaison a obtenu depuis de grands et légitimes succès. Nous lui avons entendu déclarer qu'il doit son avenir aux conseils et à la noble amitié de l'actrice, et qu'aujourd'hui encore il est prêt à donner sa

— Nous avons deux pièces nouvelles, *Un Scandale* et les *Beignets à la cour*. Venez me voir dans les *Beignets*, mais je vous défends de rester à *Un Scandale*. Ils me font là dedans ce que je ne suis pas. Vous auriez mauvaise opinion de moi.

Il obéit scrupuleusement. Déjazet lui demanda, le lendemain :

— Comment m'avez-vous trouvée ?

— Ravissante ! J'envie le sort de ceux qui soupent avec le roi Louis XV.

— Ah ! fit-elle, devenant rêveuse.

— Qu'avez-vous donc ? demanda l'ami.

— Rien... C'est-à-dire... Je réfléchissais justement que je dois souper, ce soir, avec quelqu'un.

— Chez vous?

— Chez moi. Vous aurez soin de ne venir qu'à minuit.

— Par exemple !

— Ah ! point de réplique. Il le faut.

Elle disparut, le laissant confondu de surprise et rongé par l'angoisse du soupçon.

Les habitants de la rue Montpensier virent, à onze heures moins quelques minutes du soir, un individu, couvert d'un manteau, se dissimuler sous l'angle sombre d'une porte. Il attendait la sortie de mademoiselle Déjazet du théâtre, et murmurait entre ses dents :

— Si elle rentre en compagnie d'un homme, malheur! Cet homme, je le tue.

Des pas légers se firent entendre sur le trottoir. Il s'effaça plus encore dans l'ombre et vit passer l'actrice à quel-

vie pour elle. Il y avait là vingt personnes. C'était en plein foyer de théâtre. Peu de femmes inspirent une semblable reconnaissance.

que distance. Dejazet était seule. Elle portait un paquet sous le bras. Peu de secondes après, elle eut gagné son domicile.

— Malédiction ! cria le personnage au manteau. Je n'y songeais pas... Il est chez elle, sans doute, à l'attendre ?...

Onze heures sonnaient à l'horloge du Palais-Royal. Il monta les deux étages de l'actrice et pénétra dans l'appartement, dont il avait une clef. La femme de chambre voulut s'opposer à son passage.

— On n'entre pas, dit-elle.

— Silence ! ... Où est l'homme qui soupe ici ?

— Je ne sais pas si on soupe.

— Tu ne le sais que trop, malheureuse ?... Arrière !

Il la poussa rudement. La femme de chambre se réfugia dans le boudoir de sa maîtresse. Notre jeune artiste, — car le lecteur devine que c'est lui, — ferma la porte d'entrée à double tour et mit la clef dans sa poche.

— Maintenant, s'il m'échappe, nous le verrons bien, gronda-t-il d'une voix sourde.

Il entre dans la salle à manger et la trouve étincelante d'illuminations. La table, servie en vaisselle plate, est couverte de splendides cristaux de Bohême et garnie de fleurs. On ne voit que deux couverts.

— Ah ! traîtresse ! murmure l'artiste de plus en plus furieux.

Il court au boudoir, dont la femme de chambre a tiré le verrou.

— C'est moi ! crie-t-il avec un accent terrible. Ouvrez !

— Non, je n'ouvre pas, répond Déjazet d'une voix calme. Qui vous a permis de venir sitôt ?

— Cela vous gêne, Madame !

— En aucune sorte. Vous attendrez, voilà tout.

Un quart d'heure s'écoule. Le malheureux artiste atteint le paroxysme de la rage. Il essaie, à tout hasard, la pointe d'un couteau catalan dont il s'est muni. Tout à coup le boudoir s'ouvre. Il se dresse, l'œil enflammé, la bouche frémissante, le couteau à la main, comme le Maure de Venise à l'approche de Desdemona. La femme de chambre sort la première. Elle tient un candelabre à six branches et crie de toutes ses forces :

— Le roi !

Déjazet la suit, portant son joli costume des *Beignets à la cour*. Adressant à l'artiste déconcerté le plus majestueux des saluts, elle lui dit :

— Vous n'envierez plus, j'espère, le sort de ceux qui soupent avec le roi Louis XV, puisque vous allez avoir cet honneur... Allons, à table, vilain jaloux, à table !

Elle lui servit gaiement une aile de perdreau, et le drame n'eut pas de suite.

Toutes ces anecdotes, d'une authenticité incontestable, réussissent beaucoup mieux à peindre la femme que les études approfondies auxquelles nous pourrions nous livrer sur son caractère. Mieux vaut, selon nous, faire vivre l'histoire et la dramatiser, quand la chose est possible, au moyen de données certaines, que de l'exposer à la forme languissante du récit.

Vers 1838, mademoiselle Déjazet fut menacée d'une maladie du larynx. On était en train de répéter les *Premières armes de Richelieu*. Ne voulant pas que son indisposition causât le moindre retard à la pièce, elle fit appeler le docteur du théâtre, qui lui dit :

— Allez toujours ! je réponds de vous.

Mais la direction avait peur ; mais Bayard, père de la pièce, tremblait pour son enfant. Déjazet malade, Dé-

jazet menacée de ne plus chanter ! Que deviendront les couplets ? Combien de milliers d'écus va perdre la caisse de M. Dormeuil ? Il est temps de se mettre à la recherche de quelque sujet aussi éveillé, plus jeune et mieux portant. Virginie n'a plus le même entrain, la même verve ; elle est loin d'exciter chez le public le même enthousiasme. Aux répétitions, voyez plutôt, elle manque les effets ; elle n'a plus le feu sacré. C'est une actrice en décadence, c'est un talent qui meurt. Quelques-uns de ces jolis propos revenaient aux oreilles de l'actrice ; elle en était blessée jusqu'au fond de l'âme. Mais sa faible nature de femme a des ressorts d'airain. Toutes ces préventions, filles de l'intérêt et de l'égoïsme, elle jura de les dissiper ; tous ces doutes injurieux exprimés sans vergogne, elle annonça qu'ils se changeraient en un concert d'éloges.

— Vous verrez, disait-elle, vous verrez ! le soir de la première, Dormeuil et Bayard seront à mes genoux.

La chose arriva comme elle l'avait prédit. Personne n'ignore que le rôle de Richelieu est une des plus magnifiques créations de mademoiselle Déjazet.

— Ce pauvre Dormeuil ! dit-elle en frappant sur l'épaule du directeur, qui accourait, à la fin de la pièce, lui adresser de chaudes félicitations, le voilà forcé de gagner encore trois ou quatre cent mille francs avec sa vieille actrice !

Elle lui gardait rancune et n'avait pas tort. Bientôt les Variétés réussirent à enlever mademoiselle Déjazet au Palais-Royal. Frétillon partit, chargée du bagage énorme de son répertoire. Le public, moins ingrat que les directeurs et plus judicieux que les auteurs, la suivit à son nouveau théâtre.

Elle y créa *Gentil-Bernard*, *Colombine* et le *Moulin*

à paroles. Le soir de la réprésentation de cette dernière pièce, M. Gabriel, un des auteurs, est accosté par M. Bayard, qui lui dit :

— Ce n'est pas un rôle de femme que tu as donné à Déjazet?

— Si, mon cher, c'est un rôle de femme.

— Alors Dupeuty et toi, vous êtes fous ! La pièce est perdue...

— Pourquoi cela?

— Parce que Déjazet ne peut plus jouer que les rôles d'homme.

— Ah ! tu crois ? Eh bien, voici ma dernière place d'orchestre ; je te la donne. Tu seras en face de Virginie, et tu m'en diras des nouvelles.

Bayard accepta. Il revint au bout d'une heure et cria du plus loin qu'il aperçut l'auteur du *Moulin à paroles :*

— Délicieuse, mon cher ! délicieuse ! Je viens de lui porter un bouquet de vingt-cinq francs dans sa loge.

— Vil flatteur ! dit Gabriel, en éclatant de rire.

Et Bayard retourna voir le second acte.

Le Vaudeville, à son tour, se souvenant des succès obtenus sur la scène des Nouveautés, engagea l'actrice. Il ne fut pas heureux. Frétillon ne trouva là que des rôles absurdes, faux, guindés, indignes de son génie et de sa verve. La *Douairière* seule amena quelques recettes.

Nous avons vu Déjazet, en 1854, rentrer aux Variétés, où elle joua les *Trois Gamins*, de MM. Clairville et Vanderburk. On eût donné tout au plus aux gamins douze ou treize ans, mais la pièce en avait soixante.

Ici, peut-être, on nous fera observer que nous n'avons pas dit l'âge de la célèbre actrice, et qu'un biographe cons-

ciencieux ne manque point ainsi à ses devoirs. Nous reconnaissons la justesse de l'observation. Par malheur, l'acte de naissance de mademoiselle Déjazet n'est pas entre nos mains. Toutefois, à la première vue, nous pourrions dire qu'elle entre dans sa dix-huitième ou dix-neuvième année.

Quelle folie! s'écriera-t-on. Tout à l'heure, au commencement de ce livre, vous parliez du Directoire.

Sans doute. Alors, si vous calculez, pourquoi nous interrogez-vous? Déjazet vous apprendra son âge, le jour où Ninon de Lenclos a bien voulu l'apprendre à l'abbé Gédoyn. C'était un jeune prestolet fringant, musqué, grand admirateur du sexe. Il se montrait curieux comme vous et cherchait à tout savoir. Ninon lui dit :

« — Monsieur, j'ai quatre-vingts ans. »

Or Ninon ne mentait pas, et l'abbé Gédoyn était à ses genoux?

Mademoiselle Déjazet, nous pouvons le certifier, sera de la même force. Quand elle ne joue pas au théâtre qui porte aujourd'hui son nom, elle parcourt la province et moissonne des bravos dans les principales villes de France. Le pays tout entier la connaît, l'aime et l'accueille avec sympathie. Jeune, légère, frétillante comme elle était à ses plus beaux jours, on lui retrouve le même œil mutin, le même geste, le même sourire. Elle a conservé son timbre de voix sonore, ses allures mignonnes, et ce merveilleux talent, qu'elle seule possède jusqu'ici, de jeter par-dessus la rampe un mot risqué, sans éveiller une susceptibilité, sans blesser en rien la fibre si délicate de la pudeur publique. Avec mademoiselle Déjazet s'éteindra le dernier écho de la gaieté française. On ne rit plus, on ne chante plus de nos jours. Des gri-

settes étiolées mettent sur nos théâtres la phthisie à la mode. Elles s'attendrissent devant les fleurs et les constellations, prennent la pose mélancolique d'un ange exilé, mangent des soupirs, boivent des larmes et font bâiller le parterre.

DELACROIX (EUGÈNE)

En septembre 1792, le département de la Marne élut au nombre de ses députés à la Convention nationale un citoyen qui s'était fait remarquer par son dévouement à la République une et indivisible, par ses déclamations contre les prêtres, et par tout ce qu'on appelait alors du patriotisme. Il se nommait Charles Delacroix-Constant. On l'avait vu, — chose admirable ! — organiser en un clin d'œil les phalanges de volontaires prêtes à rejoindre Dumouriez dans l'Argonne. Bien plus, il avait tenu positivement à équiper à ses frais la moitié d'un bataillon, son âge ne lui permettant pas de marcher lui-même à la défense du territoire. Il n'était pas loin d'atteindre son douzième lustre. Delacroix-Constant prit place au milieu des hommes de la plaine. Jusqu'au 9 thermidor, il ne parut qu'une seule fois à la tribune, et ce fut à l'occasion du procès de Louis XVI. Rejetant l'appel au peuple, il vota la mort sans sursis. Nature peureuse, caractère nul

fourvoyé dans cette mêlée ardente, il grossit le nombre des personnages qui amenèrent autant de maux par leur faiblesse que d'autres par leurs crimes, gens trop communs à cette époque déplorable, et que l'histoire accuse avec raison d'avoir sacrifié tour à tour le roi aux Girondins, et la Gironde à la Montagne.

Pour faire oublier le sang qu'ils avaient laissé répandre, les conventionnels de la plaine, ou les « crapauds du marais, » comme les nommait Danton, devinrent, à la chute de Robespierre, les principaux moteurs de la réaction thermidorienne. Le député de la Marne fut envoyé en mission dans les Ardennes. Il s'associa aux tendances de son parti, jusqu'au jour où il observa que la direction du mouvement réactionnaire échappait aux républicains modérés pour passer aux mains des aristocrates et des royalistes. On le vit reprendre alors sa vieille rigueur démocratique. Delacroix-Constant s'opposa de tout son pouvoir à la restitution des biens confisqués aux victimes de la hache révolutionnaire, et renouvela ses anciennes diatribes contre le petit nombre de ministres de l'Évangile qui n'avaient point été décapités. Élu au conseil des Cinq-Cents, il fut, quelques mois après, honoré du portefeuille des relations extérieures. Il le converva jusqu'au milieu de l'année 1797. Son successeur fut l'ex-archevêque d'Autun, Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord. L'ambassade de Hollande fut offerte à Delacroix comme fiche de consolation.

Cependant les temps étaient venus. Après s'être levée du côté de l'Égypte, l'étoile de Bonaparte illuminait la France de ses rayons glorieux et lui annonçait une ère nouvelle, l'ère de la gloire et de la force incarnées dans un seul. Comme ces femmes impures, que d'irrésistibles

passions déshonorent, que la débauche flétrit avant l'âge, et qui, vieilles à vingt ans, hideuses à voir, sont insultées, couvertes d'opprobre par leurs amants eux-mêmes, la liberté, en expiation de ses excès, n'était plus pour la grande nation qu'une mégère en décrépitude, un impuissant fantôme. Le pied du héros des Pyramides la fit rouler dans l'abîme.

Notre conventionnel abjura ses doctrines farouches. Il suivit l'exemple de la France, et salua le jeune capitaine qui se faisait son maître.

Bonaparte aimait les conversions, faiblesse ordinaire aux despotes. Si Marat eût échappé au couteau de Charlotte Corday, et se fût rallié à l'aigle vainqueur, nous aurions vu peut-être l'Ami du peuple grand chambellan ou prince archichancelier de l'Empire. Le duc d'Otrante et bien d'autres justifient l'hypothèse. Delacroix-Constant fut nommé à la préfecture des Bouches-du-Rhône. Il l'échangea plus tard contre celle du chef-lieu de la Gironde, et ce noble proconsul mourut en 1805, à Bordeaux, sous l'habit brodé du fonctionnaire impérial.

Ferdinand-Victor-Eugène Delacroix, notre grand peintre, est son fils [1]. Il est né à Charenton-Saint-Maurice, près Paris, le 7 floréal an VI (26 avril 1798).

Sa première enfance fut en proie à nombre d'événements sinistres, dont le moindre, si le génie des arts n'avait eu sur son avenir des desseins mystérieux, aurait pu être le coup de ciseaux des Parques. A Marseille, où le premier consul venait d'envoyer M. Delacroix et sa famille, une bonne, infiniment trop passionnée pour les

1. Quand il vint au monde, son père avait cinquante-huit ans, et son frère aîné suivait déjà la carrière des armes. Eugène avait, en outre, une sœur presque nubile.

romans, oublia d'éteindre, un soir, la bougie complice de son ardeur extrême pour la lecture, et qui brûlait entre elle et le berceau d'Eugène. Des flammèches tombèrent, mirent le feu au matelas du petit, puis à la couche de sa gardienne. Réveillée en sursaut par l'incendie qui lui grillait les bras et le visage, la domestique put l'éteindre et sauver le malheureux enfant. Comme elle, celui-ci en fut quitte pour de fortes brûlures.

Madame Delacroix congédia l'imprudente personne, à laquelle il lui était impossible de rendre sa confiance. Afin d'éviter le retour de semblables accidents, elle la remplaça par une grosse fille du terroir, Marseillaise illettrée et parfaitement inculte.

Or le destin se plut à tromper ce sage et prévoyant calcul d'une mère. Si la phocéenne était incapable, et pour cause, de s'intéresser aux amours écrites, elle était en revanche, de première force pour la mise en action du sentiment. Les marins du port, ces hommes rudes, au front bronzé par la mer et le soleil, avaient surtout les sympathies de la nouvelle bonne. Un matelot, qui revenait du Levant, toucha son cœur. Elle se laissa prendre au pittoresque langage de ce Lovelace en vareuse, dont les poches étaient garnies d'or comme celles d'un prince.

— Mille boulets ramés ! s'écria-t-il un soir, je veux, mignonne, vous faire les honneurs de mon chez moi !

Son chez lui, c'était le beau navire qui se balançait là-bas dans le port. Il s'était entendu avec le maître coq pour régaler sa mie d'une collation fine et du meilleur goût. Le rhum de la Jamaïque devait y dominer essentiellement. Rien à craindre du capitaine, rien à craindre du second. L'un et l'autre étaient absents du bord. On y trouverait seulement quatre ou cinq camarades, garçons

bien élevés et respectueux avec les dames. Comment refuser cette invitation séduisante? La bonne accepte, et, tandis que Madame la croit sur le Cours à promener Eugène, elle vogue sur l'élément perfide avec l'innocent rejeton confié à ses soins.

Déjà le canot touche au navire, et l'ascension s'opère. Tout à coup un cri d'épouvante se fait entendre : l'enfant vient d'échapper des bras de sa bonne. Il tombe, on le voit disparaître sous les vagues.

Les matelots se précipitent et plongent. C'est l'amoureux qui parvient à repêcher le fils de monsieur le préfet. La poitrine d'Eugène est gonflée d'eau de mer; il a perdu connaissance. On arrive néanmoins à lui faire rendre le liquide absorbé. Ce nouvel accident n'a d'autre résultat qu'une fièvre de quelques jours et le renvoi de la grosse Marseillaise, incorrigible sirène, qui alla sécher ses larmes près du triton libérateur.

Arraché à l'incendie et sauvé des flots, Eugène, pendant les quelques mois qui vinrent ensuite, eut à subir trois autres épreuves, aussi terribles que celles du feu et de l'eau. D'abord il s'empoisonna, pour avoir avalé cinq ou six gouttes d'oxyde de cuivre destiné au lavage de cartes géographiques. Toute une semaine il fut entre la vie et la mort. Un autre jour, alléché par le fruit de la vigne, notre jeune gourmand faillit s'étrangler, non pas avec un pepin, à l'exemple du sage antique, mais avec une grappe entière, qu'il voulut inconsidérément faire passer par son œsophage. Mais l'histoire la plus effrayante est celle de sa pendaison. Cette histoire, comme les autres, est d'une authenticité parfaite. Eugène s'est suicidé à l'âge de deux ans et demi.

Bégayant à peine, il avait déjà le goût le plus vif pour

les images. On le voyait tracer, du matin au soir, sur des bouts de papier blanc, d'informes copies de toutes les estampes qui lui tombaient sous la main. Sa vocation de peintre s'annonçait de bonne heure. Or son frère aîné, capitaine de hussards, lui avait fait cadeau d'une gravure représentant un supplicié qui se tordait au bras d'une potence, et tirait la langue avec une effroyable grimace. Doué d'un esprit d'analyse au-dessus de son âge, Eugène étudia l'action figurée, s'en rendit admirablement compte, et saisit avec une intuition parfaite l'ingénieux mécanisme de la corde, qui s'enroulait au cou du personnage suspendu à la potence, après avoir été fixée d'abord à la charpente horizontale du lugubre instrument. Cela bien compris, et mû par cet admirable instinct d'imitation qui est l'apanage des petits humains et des singes, il songe à réaliser lui-même le plaisant exercice qui donne une si drôle de mine au supplicié de l'estampe. En conséquence, il coupe les courroies de la sabretache de son frère, les noue ensemble, et, sans prévenir personne, monte au grenier de l'hôtel de la préfecture. Là, s'aidant de vieilles chaises hors de service, il attache le fatal ruban de cuir à une solive du toit et passe l'autre bout en cravate autour de sa gorge. Rien, jusque-là, de plus simple. Il ne s'agissait, pour en finir, que d'écarter la chaise. De ses jambes enfantines il l'agite, la recule, la renverse par un dernier effort, et, comme disent les Anglais, se lance dans l'éternité.

Mais, en ce moment même, sa mère, inquiète d'une aussi longue disparition, le cherchait d'un bout à l'autre de l'hôtel. Dieu la conduisit au seuil du grenier. Courir à son enfant chéri, dénouer la courroie, le presser à demi folle contre son cœur, tout s'exécuta plus vite que nous

ne pouvons le peindre. Eugène avait la face cramoisie. Deux minutes plus tard, et l'auteur de *Boissy d'Anglas* n'eût jamais crayonné le moindre chef-d'œuvre.

A Bordeaux, où on le conduisit ensuite jusqu'à l'âge de sept ans, il ne lui arriva rien de remarquable, si ce n'est une étrange prédiction qui lui fut faite, et qui reçut mot pour mot son accomplissement. Nous laisserons ici le grand peintre raconter lui-même. Il a rédigé des mémoires ; le passage qui va suivre en est un extrait. Les journaux, à diverses époques, ont obtenu l'autorisation de publier quelques chapitres de sa vie. Nous les avons sous les yeux, et nous reproduirons ce qu'ils peuvent avoir de piquant.

« C'est un fou, dit-il, qui a tiré mon horoscope. Une bonne me menait par la main à la promenade, lorsqu'il nous arrête. Elle cherche à l'éviter ; mais le fou la retient, m'examine attentivement trait par trait, à diverses reprises, et dit : — *Cet enfant deviendra un homme célèbre ; mais sa vie sera des plus laborieuses, des plus tourmentées, et toujours livrée à la contradiction.* »

Madame Delacroix, après la mort de son mari, regagna la capitale. Envoyé au lycée Napoléon, Eugène obtint de beaux succès dans ses classes. Il avait un tempérament bizarre : on le trouvait tour à tour distrait et réfléchi, calme et fougueux. Sur les bancs de la troisième, il eut l'inappréciable avantage de se lier avec un gros joufflu de condisciple, au nez retroussé, au menton déjà perdu dans une cravate énorme, paresseux, vantard, plus suspect de gourmandise que de science, qui devait devenir interne aux hôpitaux, et subséquemment pharmacien, docteur, autocrate de théâtre, industriel et membre du comité des gens de lettres. Tout chemin mène à Rome.

Nos lecteurs ont deviné le célèbre Louis Véron. Jamais il n'appelait Delacroix autrement que « mon ami. »

Disons-le tout bas entre parenthèse, l'artiste, misanthrope renforcé sous les plus gracieux dehors de l'homme du monde, et puritain de mœurs comme de langage, se montrait excessivement peu flatté de ces prétentions *camaradesques* de l'homme à la pâte Regnault.

Nous racontions qu'Eugène Delacroix était fort dans ses classes et quittait rarement le banc d'honneur. Parmi ses maîtres, il y en avait un surtout qui ne tarissait point en éloges. C'était un professeur de dessin. De fait, il y avait une si grande différence entre les académies d'Eugène et les informes essais de ses condisciples, que le brave homme, renonçant à montrer à son élève ce que ce dernier savait mieux que lui, le priait parfois de le suppléer dans ses modestes fonctions.

— Votre place n'est plus ici, lui disait-il, mais dans l'atelier de David.

— Croyez- vous? répondait Eugène, au comble du ravissement.

— Oui, certes. Vous irez plus loin que David, si vous suivez la carrière des arts.

Un dimanche, notre lycéen, sans prendre le temps d'aller embrasser sa mère, courut au Musée impérial. Il était neuf heures du matin quand il entra dans les galeries; il en sortit le dernier, à quatre heures du soir, la tête en feu, l'esprit bouleversé. A la vue de cette prodigieuse multitude de chefs-d'œuvre que le Louvre possédait alors, il avait eu la révélation de son avenir. Comme le Corrége devant une toile de Raphaël, il s'était dit:

— Moi aussi je suis peintre!

L'année suivante, il entrait, non dans l'atelier de David, — l'artiste régicide venait d'être envoyé en exil par la Restauration, — mais dans l'atelier du baron Guérin, professeur à l'école des Beaux-Arts [1]. Eugène achevait sa dix-huitième année. Certes, il ne pouvait choisir un peintre dont le genre et la méthode fussent plus antipathiques à ses conceptions et à ses sentiments innés. Aussi la plus grande froideur régna-t-elle constamment entre le maître et l'élève. Ne pouvant soumettre à ses doctrines ni convertir à sa manière cette nature opiniâtre et indépendante, Guérin affecta de traiter Eugène comme un écolier amateur.

— Laissez-le, disait-il en haussant les épaules. Il perd son temps ici ; mais il est riche : mieux vaut qu'il fasse des croûtes que des dettes.

Jamais il ne lui adressa la moindre parole d'encouragement; son parti pris allait jusqu'à ne vouloir point reconnaître le zèle infatigable du jeune homme, sa persévérance et son assiduité quand même au travail. Six ans plus tard, avant de terminer son premier tableau, le *Dante et Virgile*, Delacroix se rendit chez le rigide professeur et le pria de venir voir cette œuvre. Guérin le reçut avec sa mine la plus renfrognée.

— Pourquoi faire ? demanda-t-il sur un ton rogue.

— Je désire m'éclairer de vos conseils, répondit humblement le jeune peintre.

— Soit, j'irai, fit le baron.

Quelques jours après, il se rendit à l'atelier d'Eugène, rue de la Planche, au fond du faubourg Saint-Germain.

1. Ary Scheffer était, chez le baron Guérin, le camarade d'Eugène Delacroix.

— Miséricorde!... Ah ciel!... *Qué qu'c'est qu'ça?* murmura-t-il tout d'abord en lorgnant le tableau.

— C'est le voyage du Dante aux enfers, répondit Delacroix avec déférence. Ici vous pouvez reconnaître le vieux Gibelin; Virgile l'accompagne, et voici l'infernal nocher. Ces hommes qui se tordent dans les convulsions du désespoir, ce sont les damnés.

— Je ne les trouve pas assez roussis, murmura dédaigneusement Guérin du bout des lèvres.

— Que voulez-vous dire? demanda le jeune homme.

— Ce que je veux dire... Ne le devinez-vous pas? Votre tableau est absurde. La composition en est détestable, la musculature exagérée, impossible... Ah! vous voulez jouer au Michel-Ange! On se casse les reins à ce jeu-là, mon cher.

— Ainsi vous croyez que mon tableau...

— Sera refusé, parbleu! refusé d'emblée, je vous l'affirme. C'est désagréable; mais à qui la faute? Vous n'avez jamais tenu compte de mes avertissements: vous étiez plus obstiné qu'une mule... Serviteur, Monsieur, serviteur!

Et le baron Guérin s'en alla courroucé. Delacroix resta dans la consternation. Pourtant, malgré le fâcheux pronostic de son ancien maître, il envoya sa toile au Louvre. Ceci se passait en 1822. Le *Dante et Virgile* obtint un succès d'enthousiasme. Son auteur s'était endormi, la veille, parfaitement inconnu; le lendemain, il se réveilla célèbre. On vit dans ce tableau toute une révolution artistique, et ce fut là peut-être une des principales causes des louanges accordées au peintre. Le mérite de la composition ne venait qu'en second ordre. Selon nous, Eugène Delacroix n'a pas rendu cette grande figure du Dante

comme elle nous apparaît au travers des âges, avec son auréole d'éclatante poésie, avec son cachet de profondeur sublime. Le personnage est tout ce qu'on veut, mais ce n'est point l'auteur de la *Divina Comedia*. Peu de jours après l'ouverture du Salon, Delacroix rencontra Guérin à la porte de l'Institut.

— Ah ! ah ! cria le vieux peintre, vous êtes tout gonflé, tout ballonné ! Cela se voit à votre regard et à votre démarche. Savez-vous ce que prouve ce grand triomphe dont vous êtes si fier ? Eh bien, cela prouve uniquement...

— Que vous auriez refusé mon tableau si vous eussiez fait partie du jury, cher maître ; je n'en doute pas, interrompit Delacroix : vous m'avez toujours témoigné tant de bienveillance !

— Ta ! ta ! fit le baron, je n'ai jamais eu de bienveillance pour les hérétiques. Le jour viendra, je l'espère, où nous brûlerons vos pinceaux en place de Grève.

— On y a brûlé quelquefois, cher maître, d'excellentes choses.

— Mais, cria Guérin furieux, décidément vous êtes donc un révolutionnaire !

Sa figure était pourpre. Eugène cessa la discussion pour ne point le mener jusqu'à l'apoplexie.

Avant d'aller plus loin dans cette notice biographique, notre devoir est de démentir un bruit calomnieux que des jaloux et des méchants ont fait courir à propos de la première toile de M. Delacroix. On a prétendu que son ami Géricault, l'immortel auteur du *Naufrage de la Méduse,* alors dans toute la maturité de son magnifique talent, avait travaillé au tableau de *Dante et Virgile.*

« Tout ce qu'il y a de bien dans cette composition est

de Géricault, disaient ces acharnés détracteurs, les défauts seuls appartiennent en propre à Delacroix. » Lâche mensonge, que l'artiste, fier et digne avant tout, n'a jamais daigné relever ni combattre. Il a continué, depuis la mort de son ami, de présenter au public d'innombrables toiles, où son talent se développe et prend des proportions nouvelles. C'était la seule réponse à faire aux ennemis de sa gloire. Du reste, les éloges de Prudhon, de Gros et de Gérard, dédommagèrent amplement Delacroix de la méchanceté des critiques et de l'injustice de son premier maître.

— Ce jeune homme est très-fort, disait Gérard; mais il court sur les toits.

Gros ne mit aucune restriction à la louange.

— *Macte animo, generose puer!* Courage, vaillant champion! cria-t-il en pressant la main d'Eugène. Votre œuvre est magnifique; c'est du Rubens châtié.

Puis il ajouta :

— Voyons, que puis-je faire pour vous? Disposez de mon influence; venez étudier avec moi et gagner le prix de Rome dans mon école.

Eugène déclina ces avances. Il sentait que son génie l'emportait vers une autre route.

— Que je puisse voir seulement, lui répondit-il, vos grands tableaux de l'Empire.

« Ces tableaux, ajoute Delacroix, racontant lui-même l'anecdote, étaient dans l'ombre de son atelier. Ils ne pouvaient être exposés au grand jour, à cause de l'époque et des sujets. Je restai quatre heures seul avec lui, au milieu de ses préparations et de ses esquisses. Il me donna les marques de la plus grande confiance, et Gros était un homme très-inquiet et très-soupçonneux. »

L'auteur de *Sapho à Leucade*[1] ne tarda pas à comprendre qu'il avait en Delacroix un rival terrible. Chaque jour le nom du jeune artiste grandissait, tandis que le sien, presque indifférent déjà aux générations présentes, menaçait de s'éteindre dans l'oubli. « Quand ses élèves, peut-être pour le flatter, critiquaient mes tableaux, ajoute encore Delacroix, il les arrêtait, non pas en prenant le parti du peintre, mais en leur disant que j'étais un jeune homme parfaitement honnête et bien élevé. » Tout le monde connaît la triste fin du baron Gros : la douleur de voir sa renommée décroître le conduisit au suicide.

Jamais artiste, à ses débuts, ne souleva plus d'opposition que Delacroix. Sa peinture, hardie jusqu'à l'insolence, folle, échevelée, renversait toutes les règles prescrites et détrônait le genre grec par l'audace du dessin, par l'intrépidité de la couleur. Contre lui le journalisme se mettait en rage. Un seul homme, déjà grand ami des révolutions en tout genre, prit sa défense dans le *Constitutionnel*, dont, à cette époque, il était l'humble rédacteur. Nous parlons de M. Thiers. S'exprimant au sujet de la toile qui représente le Dante et Virgile, et portant aux nues la fermeté de pinceau de l'artiste, son imagination brillante, son goût sévère, sa richesse de couleur, il terminait par un parallèle bizarre et par le plus singulier de tous les mélanges de noms. « En résumé, disait-il, MM. Drolling, Dubufe, Cogniet, Destouches et Delacroix forment une génération nouvelle qui soutient l'honneur de l'école et marche avec le siècle vers le but que l'avenir lui présente. »

1. Ce tableau, avec la *Bataille d'Aboukir*, — *Charles-Quint visitant les tombeaux de Saint-Denis*, — le *Champ de bataille d'Eylau*, — *Bonaparte au pont d'Arcole* et la *Bataille de Nazareth*, constitue l'œuvre principale du baron Gros.

M. Thiers ne connaissait pas Eugène Delacroix. Sa prédilection, en conséquence, était purement artistique et désintéressée. Le peintre et son Aristarque ne se rencontrèrent qu'à dix-huit mois de là, chez le baron Gérard, à Auteuil. M. Thiers venait de publier un second article, dans le sens de l'autre, et plus élogieux encore, à l'occasion du *Massacre de Scio*. De la part d'Eugène, cette entrevue ne se passa point sans quelque embarras. Il fut obligé de s'accuser de négligence envers cet ami inconnu, le seul qui, dans toute la presse, eût eu le courage de le soutenir.

— A nos âges, Monsieur, répondit Thiers avec autant d'esprit que de bon goût, on ne se fait pas de visites. On travaille, chacun de son côté, dans l'atelier, dans le cabinet; on échange ses pensées avant que de se voir, et, quand la fortune met en présence l'artiste et l'écrivain, il n'est pas besoin de les présenter l'un à l'autre; ils se connaissent, ils s'estiment, ils sont amis.

Bien évidemment le *Massacre de Scio* est l'œuvre capitale d'Eugène Delacroix. Tous nos lecteurs ont vu cette toile admirable, soit au Musée du Luxembourg, soit à l'Exposition universelle. Chassées de leurs villages par l'incendie qui fume encore dans le lointain, des familles errantes se jettent dans la campagne et sont poursuivies par des égorgeurs turcs ou albanais. Hommes, femmes, enfants, vieillards, immobilisés par l'effroi, regardent venir à eux la mort ou l'esclavage. Un cavalier féroce traîne, attachée à la queue de son cheval, une jeune Grecque, dont le frère, ou l'amant peut-être, se précipite avec l'énergie du désespoir sur le ravisseur, qui tire à demi son cimeterre et va lui fendre le crâne. Par la science des poses, par l'habileté du dessin, mais surtout par la magie de

la couleur, ce tableau rappelle les grands maîtres du seizième siècle ; il mérite une place à côté des plus belles toiles du Véronèse.

Arrêté devant l'aïeule accroupie, Girodet signalait à Delacroix un œil *expressif jusqu'au sublime,* disait-il, mais placé un peu bas dans le visage.

— Dieu me préserve d'y retoucher! s'écria le peintre. Je corrigerais le dessin, mais retrouverais-je l'inspiration?

Pendant ces premières années de sa vie d'artiste, Eugène Delacroix, de huit heures du matin, en hiver, et de cinq heures en été, travaillait sans repos ni trêve jusqu'au moment où la chute du jour le contraignait à quitter l'album ou la toile.

En 1826, il exposa le doge *Marino Faliero,* décapité sur l'escalier des Géants, à Venise ; la *Grèce sur les ruines de Missolonghi,* et plusieurs tableaux de petite dimension, le tout au profit des Grecs. La générosité d'un pareil acte est voisine de l'héroïsme, car, à cette époque, il ne jouissait point encore de son patrimoine. Il avait, rue des Maçons-Sorbonne, un atelier sombre, humide, ouvert aux souffles de la bise. Trois fois la semaine, il se rendait à l'amphithéâtre de dissection de Clamart, afin d'y étudier l'anatomie sur le cadavre même. Tout le monde le prenait pour un carabin. Delacroix s'est exercé du crayon plus encore peut-être que du pinceau. Le nombre de dessins qu'il avait chez lui est incalculable. Il montrait vingt cartons d'études ou de copies faites d'après l'antique et les grands maîtres.

Une fois le soleil couché, la métamorphose la plus complète avait lieu chez notre studieux artiste. Il endossait le frac noir, se gantait de blanc et faisait son apparition dans

les cercles d'un monde choisi, tantôt chez le baron Gérard, tantôt chez madame Virginie Ancelot, tantôt chez Cuvier, au Jardin des Plantes. La société qu'il rencontrait dans ces divers salons était à peu près la même. Prosper Mérimée, le sceptique, ami intime d'Eugène, y représentait la littérature, avec Henry Beyle et mademoiselle Delphine Gay. Victor Jacquemont, ce triste martyr que sa passion des recherches et des découvertes devait bientôt envoyer périr au fond de l'Inde [1], y représentait la science. Quant à l'art dramatique, il n'y comptait que deux noms, mais quels noms ! mademoiselle Mars et Talma. Ces assemblées charmantes se prolongeaient souvent jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Le lendemain, néanmoins, au lever du jour, Delacroix reprenait la palette et les pinceaux. Il travaillait avec un redoublement d'ardeur, sans que la fatigue des joies mondaines altérât en rien son tempérament, devenu depuis si délicat et si impressionnable.

On était alors en pleine fièvre romantique. De chaleureux apôtres prêchaient à tout venant les dogmes de la religion nouvelle. Ils cherchaient à recruter n'importe où des prosélytes ; ils enrôlaient sous leur bannière quiconque se montrait novateur. Ainsi, voyant dans les beaux-arts un peintre audacieux substituer l'étude des passions à la froide étude de la ligne, ils le déclarèrent disciple du romantisme, tout naturellement et sans le consulter. Delacroix, à les entendre, s'inspirait de la *préface de Cromwell*, et prenait le mot d'ordre du chef suprême de l'école. Soit que l'artiste manquât de logique et ne se comprît pas lui-même, soit qu'il crût humiliant pour son orgueil de

1. Il mourut à l'âge de trente et un ans.

laisser marier son pinceau à la plume d'un grand poète, soit par simple esprit de contradiction, il se déclara classique en littérature, et classique forcené, répudiant tout principe solidaire avec l'école adverse. Il s'explique même brutalement à cet égard.

« On m'a, dit-il, enrégimenté, bon gré, mal gré, dans la coterie romantique, ce qui a pu ajouter les sottises de quelques-uns aux sottises que j'ai pu faire. »

L'auteur de *Marino Faliero* semble attribuer les persécutions dont il fut alors victime à cette alliance compromettante, où, quoi qu'il en eût, on persistait à l'engager. Comme il raconte fort bien lui-même, nous lui donnerons de nouveau la parole.

« Sous la Restauration, les Salons de peinture n'étaient point annuels. Pour un homme militant et ardent, c'était un grand malheur dans l'âge de la sève et de l'audace. A la fin de l'un de ces Salons, en 1827 (on renouvelait alors les tableaux à mesure que l'exposition se prolongeait), j'exposai un tableau de *Sardanapale* [1]. S'il m'est permis de comparer les petites choses aux grandes, ce fut mon Waterloo. J'avais eu quelques succès à ce Salon, qui dura presque six mois. Cette œuvre nouvelle, qui arriva la dernière, souleva l'indignation feinte ou réelle de mes amis ou de mes ennemis. Je devenais l'abomination de la peinture. Il fallait me refuser l'eau et le sel. M. Sosthènes de la Rochefoucauld, alors chargé des beaux-arts, me fait venir. Je rève déjà quelques grandes com-

1. « La couleur du *Sardanapale*, dit le critique Thoré, était fraîche et abondante comme celle de Rubens. » M. Delacroix avait précédemment donné le *Christ au jardin des Oliviers*, qui décore l'église Saint-Paul, et le *Justinien* de la salle du conseil d'État. Nous avons revu ces deux toiles à l'Exposition universelle, ainsi que le *Marino Faliero*.

mandes, quelques vastes tableaux à exécuter. M. Sosthènes fut poli, empressé, aimable ; il s'y prit avec douceur et comme il put, pour me faire entendre que je ne pouvais pas avoir raison contre tout le monde, et que, si je voulais avoir part aux faveurs du gouvernement, il fallait changer de manière.

« — Je ne pourrais, lui répondis-je, m'empêcher d'être de mon opinion, quand la terre et les étoiles seraient d'une opinion toute contraire. »

« Et, comme il s'apprêtait à m'attaquer par le raisonnement, je lui fis un grand salut et je sortis de son cabinet. J'étais enchanté de moi-même. A partir de ce moment, mon *Sardanapale* me parut une œuvre plus remarquable que je ne l'avais pensé. »

Voilà de l'orgueil qui ne se cache pas, à la bonne heure ! On retrouve dans ces dernières lignes Eugène Delacroix tout entier. La contradiction ne parvenait jamais à lui faire opérer un mouvement rétrograde, et l'entêtemont chez lui atteignait des proportions héroïques. Son génie indomptable avait pris pour devise :

Etiam si omnes, ego non.

Une rupture complète avec les Mécènes officiels fut le résultat de cette intrépidité farouche. Les États seuls, à l'époque présente, sont assez riches pour rémunérer les talents de premier ordre, et deviennent les dispensateurs suprêmes des grands travaux. Eugène Delacroix dut se résigner, jusqu'à la Révolution de juillet, à travailler uniquement pour la gloire. Cette conduite est honorable et témoigné de l'élévation de son caractère. L'artiste, se croyant dans le vrai, ne transigea sous aucun prétexte. Dix mille livres de rente, composant sa fortune patrimo-

niale, lui permirent d'attendre des jours meilleurs. Il n'abandonna point la grande peinture [1], et vécut dans une stricte économie. Rien n'est coûteux comme les beaux-arts. Avec six francs par an de papier, de plumes et d'encre, le poète, le romancier, l'historien, peuvent écrire des chefs-d'œuvre ; mais les frais du peintre et du sculpteur sont immenses.

La chute de la branche aînée mit un terme à la proscription d'Eugène Delacroix. Nous le voyons reparaître au Salon de 1831 avec six tableaux, dont l'un, représentant deux tigres de grandeur naturelle, n'est certes point au-dessous des chasses de Rubens. Sa fameuse *Liberté sur la barricade,* exposée de nouveau à l'allée des Veuves, ne nous a pas produit l'effet que nous en attendions. C'est franc de dessin, mais d'une couleur grise et froide. Le soleil de Juillet n'a prêté à l'artiste aucun de ses rayons. D'ailleurs, cette femme au sein nu, à côté d'un combattant en redingote, offre une poésie de circonstance aujourd'hui très-douteuse. Un autre tableau de la même année représente le cardinal de Richelieu disant la messe dans sa chapelle du Palais-Royal.

Cette toile a été brûlée dans les regrettables scènes de dévastation qui déshonorent le souvenir du 24 février 1848. On reprochait à l'auteur de n'avoir pas bien senti la grande figure du cardinal-ministre, et ce reproche était juste.

1. On reporte à cette époque la publication de deux séries lithographiques, la première reproduisant, ou plutôt traduisant librement une collection de médailles, de pierres gravées et de bas-reliefs antiques appartenant à M. le duc de Blacas ; la seconde, composée de dessins sur *Faust*. Bien qu'on attribue à Gœthe (mais que n'attribue-t-on pas à Gœthe ?) un mot très-flatteur sur cette œuvre, elle nous semble médiocre, et Delacroix est aussi loin de la vérité que Lagrénée ou Vincent dans leurs académies.

Eugène Delacroix composait beaucoup trop vite, le plus souvent sans attendre l'inspiration.

— Pourquoi cette ardeur fébrile au travail? lui répétaient chaque jour les personnes qui s'intéressaient à sa gloire ; à quoi bon produire sans cesse et sans relâche?

— Notre œuvre est exposée à tant de risques, répondait le peintre, qu'il faut la multiplier le plus possible, afin de diminuer les chances de l'oubli.

Rien ne serait plus logique, si l'on produisait toujours des merveilles.

Après l'exposition de 1831, Eugène Delacroix partit pour le Maroc. C'est le seul voyage important qu'il ait fait dans le cours de sa carrière artistique. Il n'a jamais voulu voir l'Italie, afin de ne rien perdre de son originalité, disait-il encore. Autre paradoxe! Nos plus grands peintres n'ont rien perdu de leur cachet spécial pour s'être formés à l'école de Raphaël et de Michel-Ange.

Delacroix fut attaché à la légation que le roi Louis-Philippe envoyait au sultan Abd-er-Rhaman. L'influence de son ami Thiers lui obtint cette faveur. Il gardait un souvenir enthousiaste aux contrées africaines.

« Ces longues courses à cheval, disait-il, ces rivières passées à la nage, car il n'y a ni ponts ni bateaux pour ne pas favoriser l'évasion des voleurs, toutes ces émotions de la vie d'aventures me remuaient profondément. Les hommes et les femmes de cette forte race s'agiteront, tant que je vivrai, dans ma mémoire. C'est en eux que j'ai vraiment retrouvé la beauté antique. Je faisais mes croquis au vol et avec beaucoup de difficultés, à cause de l'opinion des musulmans sur les images; j'arrivai néanmoins à faire poser de temps à autre hommes et femmes pour quelques pièces de monnaie. Le modèle avait ordinairement une

rare intelligence de mes moindres intentions; mais, le croquis fait, il le prenait, le tournait et le retournait en tous sens, avec la curiosité du singe qui cherche à lire un papier, et le remettait en place, riant de pitié pour moi, qui pouvais ainsi m'attacher à une occupation si puérile. Autre plaisir que j'avais encore : l'étude des chevaux arabes. Ils ont sous le ciel natal un caractère particulier de fierté, d'énergie, qu'ils perdent en changeant de climat; il leur arrive assez souvent de se débarrasser violemment de leur cavalier, afin de se livrer entre eux de sanglantes batailles qui durent des heures entières. Il se prennent à belles dents comme des tigres, et rien ne peut les séparer. Les souffles rauques et enflammés qui sortent de leurs naseaux écarlates, comme la respiration des locomotives, leurs crins épars ou empâtés de sang, leurs jalousies féroces, leurs rancunes mortelles, tout en eux, attitude et caractère, s'élève jusqu'à la poésie. »

Par cette citation et par celles que nous avons déjà faites, on peut voir qu'Eugène Delacroix n'était pas seulement un grand maître de son art. Il avait en outre, pour nous servir de l'expression d'Alfred de Musset, un joli brin de plume à son pinceau. Les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* n'ont pas oublié ses remarquables études sur Poussin et sur Michel Ange. Son style abonde en périodes. Il arrive souvent à produire de beaux effets; mais il vise trop à être académique et pèche par la diffusion.

La *Revue des Deux Mondes* n'est pas le seul recueil littéraire qu'Eugène Delacroix ait honoré de ses articles; il en a donné quelques-uns au *Plutarque français*. Mais laissons l'écrivain pour revenir au peintre.

En 1833, M. Delacroix n'exposa que des portraits et

deux aquarelles faites au Maroc. L'année suivante, il envoya au Salon des œuvres plus importantes, la *Bataille de Nancy*, — les *Femmes d'Alger*, — le *Portrait en pied de Rabelais*, etc. En 1835, il nous donna le *Christ en croix* et le *Prisonnier de Chillon*. Cette dernière toile a plus de réputation que de valeur réelle. Est-ce de l'histoire peinte? est-ce du drame? Le pinceau de l'artiste a-t-il interprété dignement la poésie large, émouvante, accentuée, de l'auteur du *Pèlerinage de Child-Harold?* Non. C'est une scène presque triviale, où l'inspiration lui fait complétement défaut. Les traits du prisonnier sont ignobles; son œil est éraillé; la serpillière qui entoure ses flancs et ses jambes ressemble au tablier d'un maçon. Le *Christ en croix* est meilleur. Cependant le visage de l'Homme-Dieu est loin d'offrir cette résignation sublime dans la mort qu'a toujours su lui donner la peinture italienne. Il y a ici un patient, une douleur physique très-profonde; mais la sanctification de cette douleur, mais l'héroïsme du sacrifice, mais l'expression de la bonté céleste perçant sous l'angoisse suprême, rien de cela ne nous apparaît sur la toile de M. Delacroix.

Il sollicita, vers cette époque, la commande de quelques tableaux pour le Musée de Versailles. On lui donna, comme à tout le monde, trois cadres à remplir [1]. Mais, en 1837, M. Thiers lui obtint la décoration du salon du Roi à la chambre des députés. Louis-Philippe se fit bien un peu tirer l'oreille avant d'accéder au désir du ministre. Il ne comprenait rien à cette peinture pleine de hardiesse et bouillante de fièvre, qui dédaigna toujours de se faire

1. La *Bataille de Taillebourg* est le meilleur de ces tableaux, et le plus connu.

comprendre du vulgaire. Pour la centième fois il répéta son mot connu :

« — Vraiment, j'aime mieux Abel de Pujol. Il compose bien et il n'est pas cher. »

Les peintures de l'ancien salon du Roi sont du genre allégorique. Elles couvrent les quatre murs et le plafond, déroulant toute la vaste épopée des choses humaines, guerre, agriculture, industrie, justice. Leur succès fut grand et légitime. Eugène Delacroix y a modéré sa fougue ; son coloris y atteint une finesse qu'on ne retrouve pas dans ses autres compositions.

Deux ans plus tard, M. de Lamartine, se trouvant avec l'artiste dans un cercle du faubourg Saint-Germain, lui adressa quelques mots de félicitation *bien sentis* sur ces belles peintures monumentales qu'il avait l'occasion de voir tous les jours. Notre peintre s'incline, enchanté d'abord des éloges du grand poète, et l'auteur des *Méditations* poursuit ses compliments mélodieux. Tout à coup le visage olivâtre d'Eugène passe au rouge foncé. Sa lèvre se contracte par un amer sourire.

— Je suis très-sensible, Monsieur, répond-il, à ce que vous dites d'obligeant pour moi ; mais ne confondez-vous pas mon œuvre avec celle qui décore la *salle des Conférences?* Elle est de mon confrère M. Heim, membre de l'Institut.

L'histoire ne dit pas comment Lamartine se tira de cette situation critique.

Au nombre des amitiés illustres dont s'honorait Eugène Delacroix, il faut compter celle de madame George Sand. Leur liaison remonte aux débuts de l'auteur d'*Indiana*. C'est lui qui a fait d'elle ce magnifique portrait devenu populaire, gravé, lithographié, modelé de cent façons, et

vendu à des milliers d'épreuves. Madame Sand y est représentée sous le costume masculin, presque de profil, avec une cravate négligemment nouée autour du cou. Son admiration pour le talent de M. Delacroix est extrême. Elle lui a consacré dans ses *Mémoires* des pages enthousiastes.

Tout en n'aimant pas les femmes, au sens propre qu'on attache à ce mot, l'éminent artiste a recherché la société des bas-bleus que l'esprit et le talent distinguent. Une autre de ses amies était la belle et spirituelle madame Louise Colet.

De 1838 à 1853, Eugène Delacroix, porté aux nues par certains critiques [1], obstinément nié par d'autres [2], ayant, année commune, au Salon, dix toiles refusées pour une admise, continua cette vie de travail infatigable et de lutte intrépide à laquelle toute autre organisation que la sienne eût infailliblement succombé. Sa petite fortune était la sauvegarde de son indépendance. Il l'employait au service exclusif de sa noble passion pour l'art. Au lieu de s'enrichir, il s'appauvrissait chaque jour. Un de ses confrères, qui ne le jalousait pas et qui lui rendait justice, nous disait :

— Savez-vous pourquoi Delacroix tient si fort à faire partie de l'académie des Beaux-Arts ? En voici la raison : ses yeux deviennent faibles ; il redoute pour sa vieillesse le plus grand malheur qui puisse arriver à un peintre, la perte de la vue, et le traitement de quinze cents francs

1. Le républicain Thoré lui prodigua l'encens le plus pur. Tous les ans, au 1er janvier, M. Delacroix lui envoyait un tableau, pour reconnaître les bons offices de sa plume.

2. Surtout par le terrible Délescluze, qui écrivait effrontément : « Ce gaillard-là peint si bien les animaux : pourquoi ne fait-il pas le même honneur à la figure humaine. »

attaché au titre de membre de l'Institut le rassurerait sur l'avenir.

Outre les tableaux que nous avons cités, M. Delacroix exposa successivement à l'appréciation du public la *Médée furieuse*, peinture violente et pleine de génie, — les *Convulsionnaires de Tanger*, qu'il faut voir à très-longue distance pour y démêler quelque chose, — *Hamlet et les fossoyeurs*, belle composition dont on peut critiquer la touche un peu lourde, — la *Justice de Trajan*, — la *Prise de Constantinople par les Croisés*, — *Une noce juive dans le Maroc*, — la *Magdeleine dans le désert*, — la *Sibylle*, — les *Adieux de Roméo et de Juliette*, — les *Dernières paroles de Marc-Aurèle*, — le *Christ au tombeau*, — la *Mort de Valentin*, — le *Giaour*, etc. Tous ces tableaux ont reparu à l'exposition universelle. Beaucoup d'autres peuvent être cités dans l'œuvre immense du peintre. Mentionnons seulement le *Caïd marocain*, — la *Dernière Scène de Don Juan*, — *Cléopâtre*, — *Mulay Abd-er-Rhaman, entouré de sa garde*, — *Rebecca, enlevée par les ordres du templier Boisguilbert*, — *Marguerite à l'église*, — la *Descente de croix*, propriété de l'église Saint-Louis, au Marais, — le *Tasse en prison*, — l'*Éducation de la Vierge*, — le *Roi Jean à la bataille de Poitiers*, — les *Deux Foscari*, — la *Chasse aux Lions*, — *Boissy-d'Anglas*, épisode effrayant de 93, rendu avec une sublime expression d'horreur, — *Lady Macbeth*, — le *Bon Samaritain*, — la *Résurrection de Lazare*, — *Othello et Desdemona*, le *Martyre de saint Étienne*, — le *Lion dévorant une chèvre*, — la *Famille arabe* et les *Pèlerins d'Emmaüs* [1].

1. Nous ne parlons pas d'une foule de portraits, dont les principaux sont ceux de MM. de Morny et Démidoff.

Chargé de la décoration de la bibliothèque du Luxembourg, en 1845, et de celle de la bibliothèque des députés, en 1847, Eugène Delacroix peignit au Louvre, deux ans plus tard, le plafond de la galerie d'Apollon, et enfin, en 1853, le salon de la Paix, à l'Hôtel-de-Ville. Depuis lors, il a exécuté, à l'église Saint-Sulpice, les travaux de la Chapelle de la Vierge.

La commission municipale de Paris le comptait au nombre de ses membres les plus dévoués et les plus actifs. Aussi le cicerone qui montre aux étrangers le plafond du salon de la Paix ne manque pas d'ajouter, avec emphase, comme péroraison à son thème élogieux :

« — Ces peintures sont de M. Eugène Delacroix, ancien membre de la commission municipale ! »

Au physique, l'illustre peintre était un homme de petite taille, robuste et plein de verdeur. Malgré ses soixante-quatre ans, il n'avait pas un cheveu gris. Le développement du bas de son visage indiquait une grande audace, une inflexible ténacité. Son œil petit et clignotant lançait de vifs éclairs ; on voyait s'y refleter l'esprit, l'intelligence, la finesse, la verve. Tout, dans sa personne, dénotait une hauteur dédaigneuse, à demi voilée par des manières parfaites et par une bienséance exquise.

Delacroix hantait les sociétés d'élite. Il ne se liait avec aucun de ses confrères, que du reste, il dépassait de cent coudées par la profondeur de ses connaissances. On retrouvait en lui la forte organisation du Poussin. Jamais il ne voulut s'engager dans les nœuds de l'hymen. Rien n'égalait son horreur pour le ménage et pour la turbulence des enfants.

Travailleur frénétique, il fermait sa porte à tout le monde. Il était aussi impossible de pénétrer dans son ate-

lier que dans un cloître de Carmélites. On ne lui connaissait point d'élèves. Sa gouvernante était obligée de l'arracher à ses pinceaux pour lui faire prendre, deux fois par jour, un peu de nourriture. Esprit railleur, mordant, sans pitié pour les sots, il les déconcertait par son regard magnétique et les persifflait avec un aplomb vainqueur, témoin ce financier d'Allemagne, en passage à Paris, et qui voulait avoir son portrait de la main du grand peintre.

— Combien me prendrez-vous? dit à Delacroix ce Turcaret d'outre-Rhin.

— Dix mille francs, répond l'artiste.

— Ah! *der Teufel,* quelle somme! J'en donne cinq mille, et c'est bien suffisant pour tirer mes traits.

— Y songez-vous? dit le peintre: j'aurais à peine de quoi vous tirer les oreilles!

Eugène Delacroix est mort en 1863. Il avait peu d'amis chez les hommes du pouvoir; c'est à peine si les journaux ont osé lui consacrer quelques lignes d'oraison funèbre.

DELAROCHE (PAUL)

L'auteur du tableau du *Cromwell* est né le 16 juillet 1797. Son véritable nom est Hippolyte Delaroche. Il a pris celui de Paul en signant ses œuvres, et tout naturellement les biographes le lui conservent. Fils d'un estimateur des objets d'art à la succursale du Mont-de-Piété, son éducation scolaire fut peu suivie. Les appointements paternels étaient modestes ; ils suffisaient à peine à l'entretien de la famille. M. Delaroche père avait de remarquables connaissances en peinture et en sculpture. Ce fut tout l'héritage qu'il transmit à ses enfants.

Jules, son fils aîné, entra comme élève chez le baron Gros. Le cadet ne tarda pas à imiter son frère et à prendre la palette. Seulement, comme Jules voulait être peintre d'histoire, ils convinrent entre eux de ne pas cultiver le même genre, et Paul se plaça sous la direction d'un paysagiste appelé Watelet [1]. Mais, de ces deux jeunes gens,

1. Fils de cet ancien receveur général des finances qui a publié, en 1760, un poème en quatre chants intitulé l'*Art de peintre*.

un seul annonçait pour la peinture des dispositions réelles. Jules Delaroche quitta l'atelier de Gros, après avoir exposé au Louvre, sans beaucoup de succès, une figure allégorique de l'*Abondance*. Il remplaça son père à la succursale, déploya de grandes qualités administratives, et devint directeur du grand Mont-de-Piété [1]. Quant au héros de cette notice, il étudiait les Ruysdaël et les Claude Lorrain, tout en dessinant pour le commerce ; car, après la mort de son père, il dut chercher la subsistance quotidienne au bout de son crayon.

Vers cette époque, c'est-à-dire à la fin de 1816, une révolution éclata dans les arts. Chacun s'appliquait à démolir la vieille routine classique. Refusant de pardonner au jacobin David, les Bourbons lui enjoignaient de quitter le territoire, et ses adeptes essuyaient une défaite entière. Il est vrai que la présence du maître, dans cette bataille, eût été impuissante et n'aurait pas relevé le parti vaincu. Foin des Grecs et des Romains ! On en avait par-dessus la tête. Les jeunes artistes répudiaient un genre usé. Walter Scott et le chantre de *Don Juan* faisaient merveille : ils ouvraient aux lettres et aux arts de larges horizons. Cinq ou six années suffirent pour tout régénérer en peinture.

L'auteur de la *Peste de Jaffa* était l'un des plus ardents antagonistes de David et de son école. Paul Delaroche, voyant son frère abandonner la lice, n'eut plus de raison pour s'obstiner au paysage. Il prit dans l'atelier de Gros la place laissée vacante par le départ de Jules, et son nouveau maître lui conseilla de s'adonner à la peinture biblique. Nous le voyons débuter au Salon de 1819, où il expose *Nephtali dans le désert*. Ce premier tableau fut peu re-

1. M. Jules Delaroche est mort il y a quinze ans.

marqué. Notre jeune artiste ne se découragea point; il en composa sur-le-champ deux autres : *Joas arraché aux bourreaux par Josabeth* et la *Descente de croix* [1].

Paul Delaroche travaillait alors dans un très-petit atelier rue des Marais-Saint-Germain. Il le quitta pour en prendre un plus vaste, rue Childebert. Puis il s'installa définitivement dans cette rue de la Tour-des-Dames, qu'on a baptisée du nom de *Nouvelle Athènes*. Mars, Duchesnois, Horace Vernet, Delaroche et Talma y avaient leur domicile, dans l'ordre que nous indiquons, et en entrant par la rue de la Rochefoucauld. Toutes ces demeures illustres étaient contiguës.

Au Salon de 1824, Paul Delaroche envoie cinq tableaux, savoir : le *Songe d'Athalie; — Jeanne d'Arc, — Saint Sébastien secouru par Irène, — Saint Vincent de Paul aux Enfants-Trouvés,* — et *Philippo Lippi* [2].

Le succès du jeune peintre fut immense. On peut dire que, dès lors, il conquit son rang parmi les artistes les plus célèbres du siècle. Madame la duchesse de Berry voulut acheter le *saint Sébastien ;* puis elle fit commander trois tableaux à Delaroche par le gouvernement : la *Prise du Trocadéro devant Cadix,* — un portrait du duc d'Angoulême, — et la *Mort du président Duranti*. De ces toiles, composées par ordre, la dernière est la plus remarquable. Les hautes conquêtes du Dauphin au delà des Pyrénées n'étaient pas de nature à exciter chez notre artiste un grand enthousiasme. On ne jugea même pas convena-

1. Cette dernière toile appartient aujourd'hui à la chapelle du Palais-Royal.

2. Reynolds a gravé ce tableau, ainsi que *Jeanne d'Arc* et les *Enfants surpris par l'orage*, exposés l'année suivante. La gravure du *saint Vincent de Paul* et celle de la *Femme italienne et de ses enfants* sont l'œuvre de Prévost.

ble de l'envoyer étudier le terrain. Son Excellence le surintendant des beaux-arts lui dit :

— Faites-nous cela d'imagination, mon cher ! C'est facile : un feu de batteries de siége, au clair de lune ; à droite le fort, Cadix au fond... ce que vous voudrez enfin ! La croix de la Légion d'honneur est au bout.

Voilà comment la liste civile des Bourbons entendait la peinture des batailles.

Le tableau qui représente la dernière heure du président Duranti, tué sous la Ligue, est une œuvre de maître. Paul travailla huit années entières à cette toile, qui fut seulement montrée au public en 1835. Longtemps on a pu la voir au Louvre dans la deuxième salle du conseil d'État. Nous ignorons si elle y est encore. De 1824 à 1830, les principales œuvres offertes par l'artiste aux expositions annuelles sont : *Miss Macdonald et le Prétendant*, — la *Mort d'Élisabeth d'Angleterre*, — *Augustin Carrache*, — la *Suite d'un duel*, — *Richelieu traînant Cinq-Mars et de Thou à la remorque de son bateau*, — *Mazarin jouant aux cartes la veille de sa mort*, — et *Cromwell devant le cercueil de Charles premier* [1]. Ces trois

1. Gravure par Henriquel Dupont. Outre le *Cromwell*, on doit au burin du même artiste une aqua-tinta du tableau qui a pour titre : *Episode d'un naufrage*. Il a aussi gravé les portraits du marquis de Pastoret et de Grégoire XVI, l'hémicycle du palais des Beaux-Arts, l'*Ensevelissement du Christ*, etc. Les autres artistes qui ont consacré leur talent à la gravure des œuvres de Paul Delaroche sont MM. Jazet, Roschi, Forster, Martinet, Prudhomme, Desclaux, Jesi, les deux Français, Mercuri, Girardet, Sixdeniers et Blanchard. Du reste, malgré ce nombre de burins habiles, la reproduction de beaucoup de toiles importantes a langui et ne s'est achevée qu'à la longue. Nous citerons, entre autres, le *Jugement de Marie-Antoinette*, — les *Enfants d'Edouard dans la tour de Londres*, — la *Vierge au pied de la croix*, — le *Christ au jardin des Oliviers*, — *Moïse exposé sur les eaux*, — les *Girondins*, et ce magnifique tableau de *Jane Grey*, confié depuis 1835 à M. Mercuri.

tableaux sont les chefs-d'œuvre du grand peintre. La composition en est tout à la fois spirituelle, dramatique, profonde et d'une haute intelligence. Paul Delaroche avait abandonné complétement la peinture mystico-biblique pour se livrer à l'histoire. Il nous donne, en 1831, les *Enfants d'Edouard* et *Sainte Amélie*, sujet dans le genre gracieux, commandé par la reine des Français. L'année suivante, l'Institut lui ouvre ses portes, et quelques mois après, on l'appelle à remplacer Guérin, comme professeur à l'école des Beaux-Arts.

Jamais Delaroche ne participa sous aucun prétexte à ces intrigues académiques trop communes de nos jours, et qui sacrifient insolemment la justice au triomphe du passe-droit. Voici un fait attesté par Eugène Isabey, qui le raconte à qui veut l'entendre, en se plaignant qu'on n'en parle pas assez.

Granet venait de mourir. Il s'agissait de le remplacer à l'Institut. Eugène se présente chez Delaroche et lui demande son suffrage.

— Mon cher, lui répond l'auteur du *Cromwell*, je vous aime, certes, beaucoup, et je prise votre talent; mais j'ai un vieil ami qui passe avant vous, c'est Robert Fleury: eh bien, je ne le nommerai pas, je vous le proteste. J'espère que Decamp se présentera. C'est un étranger pour moi, je ne l'ai jamais vu; seulement je connais ses tableaux, et, avant tout, la conscience du vote. A mon avis, le fauteuil de Granet lui appartient.

Nous demandons s'il est possible d'être plus honorable. On était sûr de perdre l'amitié de Paul Delaroche si l'on insistait, aux élections, pour le pousser vers un acte contraire au sentiment du juste et de l'honnête.

Pendant qu'il montait aux plus glorieux échelons de la

renommée, le baron Gros, en butte à une critique brutale, succombait au désespoir et se donnait la mort. On retrouva son cadavre dans la Seine, près de Meudon, le 26 juin 1835. Cette fin déplorable terrifia le monde artiste, et, sur la tombe de son ancien maître, Paul attaqua publiquement ceux dont les articles pleins de violence avaient causé la catastrophe. « — L'auteur de la *Peste de Jaffa* n'est plus! s'écria-t-il. Des critiques inconsidérés, méconnaissant les chefs-d'œuvre dont il a enrichi l'école française, n'ont pas craint d'abreuver d'amertume les derniers jours de sa glorieuse vie. La postérité, qui n'est pas ingrate, le vengera de cette persécution, qui eût été lâche si elle n'eût été ignorante! « Ce discours attira bientôt sur Delaroche lui-même le courroux des Aristarques.

De 1833 à 1835, il avait envoyé au Louvre *Jane Grey*, scène émouvante que ne quittèrent pas les regards de la foule pendant la durée de l'exposition, et la *Mort du duc de Guise*, autre drame historique, majestueux, terrible, et d'une touche entièrement shakspearienne. En 1836, il donna *Strafford marchant au supplice*,—et *Charles Ier insulté par les soldats de Cromwell*. A l'apparition de ce dernier tableau commença la guerre des critiques, guerre aussi violente et plus injuste peut-être que celle dont le baron Gros avait été victime.

Pour comprendre ce que Delaroche dut souffrir, il faut expliquer la manière dont il procédait pour chacune de ses œuvres. Avant de jeter une idée sur la toile, il la mûrissait par de longues études, fouillait les bibliothèques publiques et particulières, compulsait les vieux recueils, les collections de gravures anciennes, l'histoire des faits, des ameublements, des costumes. La science qu'il avait acquise par ces recherches constantes devenait énorme.

Sa mémoire était une véritable encyclopédie artistique. Voilà pour la préparation de l'œuvre. Quant à l'exécution, il y apportait plus d'étude encore et plus de scrupule. Il revenait vingt fois sur le même travail, modifiant, retouchant sans cesse, effaçant même une œuvre sur laquelle il avait pâli des années entières, si une idée meilleure venait à surgir. Il y a nombre de toiles de Delaroche sur lesquelles, en cherchant, on retrouverait trois tableaux superposés. On juge quel chagrin il dut ressentir en lisant les articles de M. Gustave Planche et de tant d'autres journalistes hostiles, peu soucieux de donner pour base à leurs appréciations la même conscience et le même scrupule. Donc, on avait le droit de dire au critique de la *Revue des Deux Mondes :*

« — Vous avez écrit, Monsieur, sous l'empire du vermouth et de l'absinthe. N'en déplaise à toute espèce de législation, cela doit être révélé, cela doit être connu. Le public est là pour infirmer les jugements qui n'ont pas été portés de *sang-froid* sur nos grands peintres comme sur nos grands littérateurs. »

A l'exemple du baron Gros, Paul Delaroche ne se noya pas de désespoir; mais il prit la résolution de ne plus exposer une seule toile au Louvre; et cette résolution, personne au monde n'a pu la vaincre, depuis l'année 1836 jusqu'à sa mort. C'est là tout ce que le public a gagné aux verres d'absinthe de M. Gustave Planche.

Nous avons dit précédemment que l'auteur de *Richelieu* et de *Mazarin* demeurait rue de la Tour-des-Dames, dans le voisinage d'Horace Vernet. Les deux peintres se lièrent d'amitié. Bientôt mademoiselle Louise Vernet, fille d'Horace, devint madame Paul Delaroche. C'était une femme supérieure qui joignait à une beauté de reine les dons les

plus rares de l'esprit et une grande élévation de sentiments. Paul l'aimait au delà de tout ce qui peut s'exprimer. Il la regardait comme le génie de ses inspirations, comme la fée protectrice de sa gloire. Dans tous ses tableaux il reproduisait l'image de cette compagne adorée [1], qu'une mort cruelle devait sitôt ravir à sa tendresse. Madame Delaroche mourut à la fleur de l'âge, après avoir rendu son mari père de deux garçons. Jamais douleur ne fut comparable à celle du peintre. On le vit tomber dans un accablement extrême, et, dès lors, son existence fut brisée.

Nous anticipons sur les événements. Il faut revenir sur nos pas. Les tableaux de *Strafford marchant au supplice* et de *Charles Ier insulté par les soldats de Cromwell* furent donc les derniers exposés au Louvre. Paul Delaroche composa la *sainte Cécile* en 1837. C'est une œuvre d'une grâce exquise et d'une limpidité de coloris qui semble empruntée à la palette de Giotto.

Dans l'atelier de la rue de la Tour-des-Dames, le maître réunissait de nombreux élèves sous sa direction. Partout et sans cesse il leur prêchait le désintéressement et la noble indépendance des arts.

— Point d'idée de lucre, leur disait-il. Ne vous préoccupez en aucune sorte de ce que vous gagnerez. Faites un beau tableau : l'argent viendra de lui-même avec la gloire.

Il aimait ses élèves; il les appuyait d'une protection constante, faisant pour eux des démarches qu'il n'eût jamais faites pour lui, sollicitant les riches amateurs et

1. Les journaux, depuis trente ans, disent et répètent que la *Sainte Cécile* de Delaroche est le portrait de sa femme. Ils sont dans l'erreur. Les traits purs et doux du premier des deux anges qui offrent l'instrument à la sainte, et non ceux de la séraphique musicienne elle-même, appartiennent à la fille d'Horace.

obtenant à ces jeunes peintres des commandes inespérées. MM. Robert Fleury, Cabanel, Comte, Jalabert, Bénouville et vingt autres peuvent dire si nous sommes ou non véridique. Un jour, Delaroche faisait le portrait de Pereire :

— Je vous félicite, lui dit-il, sur le luxe qui se déploie dans votre hôtel. Vous gagnez, on le voit, des montagnes d'or. Mais, sans le goût des arts, à quoi bon cette richesse? Vous ne savez pas combien de talents inconnus vous pourriez protéger et servir.

Cette réflexion du grand artiste frappe le financier. Deux jours après il arrive chez Delaroche.

— Vous avez raison, mon ami, dit-il, fortune oblige. A dater d'aujourd'hui, je mets une somme annuelle de cinquante mille francs à votre disposition. Vous commanderez les tableaux vous-même et vous en fixerez le prix.

A la bonne heure! L'élève banquier de M. de Rothschild a plus fait en un jour que son ex-patron ne fera dans toute sa carrière.

Paul Delaroche a soutenu de son active obligeance beaucoup d'artistes, aujourd'hui en vogue, et qui jamais ne furent ses élèves [1]. Un jeune peintre reçoit une lettre qui l'appelle chez le directeur des Beaux-Arts. On lui donne une commande superbe. Il s'émerveille, et croit devoir aller remercier le député de sa province, aux sollicitations duquel il attribue cette heureuse affaire. Le ventru (c'était à l'époque mémorable du Système) ne juge pas à propos de dépersuader son compatriote. Bientôt de nouvelles commandes suivent la première, et l'artiste d'al-

1. Il se dérangeait avec une complaisance extrême pour aller voir leurs tableaux. Il finit par consacrer à ces visites un jour de la semaine. Ce jour-là, Delaroche ne travaillait pas et employait toutes ses heures à guider les artistes qui réclamaient ses conseils.

ler toujours exprimer sa gratitude à l'homme des centres, qui le laisse de plus en plus croire à son omnipotence. Enfin la vérité se découvre. Le jeune homme s'empresse de courir chez son véritable protecteur, se confond en excuses, et déclare qu'il lui doit tout, ses succès, sa fortune, son avenir.

— Non, mon cher, vous ne me devez rien, répond celui-ci. En vous appuyant auprès du ministre, j'ai rendu service à la peinture.

Paul Delaroche était fort grave de caractère, ce qui ne l'empêchait pas, lorsque l'entretien s'échauffait dans un salon, de montrer un esprit charmant et plein de verve. Il avait les manières les plus distinguées et les plus gracieuses. En un mot, c'était un véritable gentleman, qui ne comprenait ni les allures cassantes ni les mœurs excentriques de la plupart de ses confrères. Les charges de rapin lui déplaisaient souverainement. Un jour il ferma son atelier, pour avoir été témoin d'une de ces plaisanteries ridicules et niaises, bonnes tout au plus à gêner le travail et à faire perdre courage aux natures paisibles et laborieuses. Il ne conserva que trois ou quatre élèves, qui étudiaient sérieusement et dont il n'avait point à se plaindre.

Si Paul Delaroche n'exposait plus ses tableaux, ils n'en étaient pas moins connus du public, et Goupil, son intelligent éditeur, les popularisait au moyen de la gravure [1].

A cette époque, M. Thiers était ministre. On parlait de commencer les grands travaux de peinture de la Madeleine. Delaroche fut prié de se rendre au ministère, où on

1. M. Goupil a débuté par la reproduction de *Philippo Lippi*, c'est-à-dire par l'un des premiers tableaux du maître.

lui fit l'honneur de le consulter sur le mode d'exécution générale.

— Croyez-moi, dit-il à Thiers, ne donnez cela qu'à un seul peintre.

— Bon ! Et pourquoi ?

— Parce que le travail manquerait d'unité.

— Diable ! mais cependant...

— Je vous assure qu'il y a danger réel à donner l'œuvre à plusieurs palettes. L'une sera coloriste, l'autre ne le sera pas. Celle-ci vous peindra une Madeleine blonde, celle-là une Madeleine brune. Réfléchissez bien. Je ne demande pas à exécuter ces travaux. Donnez-les à un autre, pourvu qu'il fasse tout.

Thiers semble convaincu de la vérité du raisonnement.

— Eh bien, dit-il, mon choix s'arrête sur votre pinceau. Prenez vos mesures, organisez la chose. Il y a pour les premiers frais vingt-cinq mille francs à votre disposition dans la caisse du ministère.

Paul Delaroche fait ses malles et se rend en Italie pour y étudier la peinture mystique. Il y reste deux années entières, à disposer les esquisses, les ébauches. Ce travail préparatoire est sur le point d'être achevé, quand il apprend que le ministre, en son absence, a donné la coupole à Ziégler. Delaroche plie ses cartons, revient en France, déclare qu'il abandonne tout, et renvoie les vingt-cinq mille francs qu'on lui a versés pour les dépenses préalables, trait d'orgueil artistique d'autant plus beau, qu'à cette époque il était loin d'être riche. On l'appelle au ministère, il n'y va pas. Aussitôt M. Thiers d'accourir chez le peintre et de se confondre en excuses.

— Que voulez-vous ? dit-il, cela s'est fait comme tou-

jours, par une intrigue de femme. Revenir là-dessus à présent est difficile, pour ne pas dire impossible.

— Une intrigue de femme dans une question d'art! murmure Delaroche, haussant les épaules.

— Oui, c'est absurde. Aussi je vous rapporte les vingt-cinq mille francs ; on ne les reprendra pas. Il est trop juste que vous gardiez cela comme indemnité, mon cher.... Adieu !

Jetant les billets de banque sur une table, il disparut, avant que Delaroche, au comble de la stupeur, ait pu faire un geste ou prononcer une parole.

— Ah ! les voilà bien ! s'écria-t-il : de l'or pour un passe-droit, de l'or pour un affront, de l'or pour votre âme ! O gouvernement du cynisme, je te reconnais !

Il porta les vingt-cinq mille francs à la caisse des dépôts et consignations, puis il somma par huissier le ministère de les reprendre. On décida Louis-Philippe à intervenir.

— Voyons, monsieur Delaroche, voyons, dit le roi, c'est de l'enfantillage ! Si vous persistez à ne rien faire à la Madeleine, acceptez autre chose. Voulez-vous peindre l'hémicycle du palais des Beaux-Arts ? Là vous serez seul, nous vous le promettons.

— J'accepte, Sire, dit le peintre en s'inclinant.

Thiers assistait à l'audience.

— Bravo ! s'écria-t-il. Ainsi vous ne me gardez plus rancune ?

— Non, Monsieur, répond sèchement Delaroche.

— Eh bien, je vous en demande une preuve.

— Laquelle ?

— Faites mon portrait.

— Je le ferai, Monsieur.

Commencé dans les derniers mois de 1837, ce portrait ne fut achevé qu'au milieu de 1855, c'est-à-dire environ dix-huit ans plus tard. Delaroche donna la preuve que demandait M. Thiers, mais il y mit le temps.

Revenons à l'hémicycle du palais des Beaux-Arts. Il ne s'agissait d'abord que d'un tableau de douze pieds et de quinze figures. Voyant la disposition de la salle, Delaroche dit à l'architecte :

— Laissez-moi toute la frise.

Mais les dispensateurs des fonds prirent l'alarme ; ils représentèrent à l'artiste qu'on n'aurait pas de quoi lui payer ce travail gigantesque.

— Tranquillisez-vous, répondit-il, je ne demande rien de plus. Seulement que le ministère souscrive à la gravure, et nous serons quittes.

Au bout de quatre ans, Paul Delaroche offrit à l'admiration générale une fresque vraiment sublime. Sous un immense portique en pleine lumière, siégent trois personnages, graves et solennels comme des juges. C'est Phidias, l'Homère de la sculpture ; c'est Apelles, l'auteur de *Vénus Anadyomène ;* c'est Ictinus, l'architecte du Parthénon. Tous trois, vêtus de blancs manteaux et couronnés de laurier d'or, assistent au grand concours des siècles. A leurs pieds une nymphe se penche et ramasse la couronne destinée au vainqueur. Les juges semblent assistés par quatre femmes, dont les deux premières personnifient l'art grec et l'art romain ; la troisième représente la peinture religieuse au moyen-âge, et, dans la quatrième, on reconnaît la peinture moderne. Chaque type a le cachet de son époque et de son génie. Devant le portique, à droite et à gauche, les uns debout, les autres assis sur les degrés de marbre, pein-

tres, sculpteurs, architectes, tous ceux dont la postérité, depuis deux mille ans, nous a transmis les noms, se groupent dans un harmonieux ensemble, sans hiérarchie de gloire, sans distinction de pays. Chacun de ces grands hommes se rapproche toutefois naturellement des artistes qui ont suivi le même chemin que lui pour arriver à la célébrité. Dans le groupe des architectes, autour du vénérable Arnolfo di Lopo, voilà tous les habiles constructeurs qui ont semé l'Europe de cathédrales et de palais, Sansovino, Robert de Luzarche, Pierre Lescot, Palladio, Bramante, Erwin de Steinbach, Philibert Delorme, Vignole, etc. Les princes de la sculpture écoutent respectueusement discourir deux vieux maîtres italiens, Nicolas Pisano et Lucca della Robbia. Au milieu de ce second groupe, on reconnaît Donatello, Jean Goujon, Puget, Benvenuto Cellini et tous leurs émules. Dans le troisième groupe, les peintres illustres prêtent l'oreille aux dissertations de Léonard de Vinci, le roi des dessinateurs. Il y a là Raphaël, fra Bartolomeo, le Dominiquin, Albert Durer, Michel-Ange et le Giotto. Retiré seul à l'écart, le Poussin, rêveur, semble demander à l'avenir les couronnes qui attendent l'école française. A l'autre extrémité de l'hémicycle est le rendez-vous des coloristes. On reconnaît Claude Gelée, dit le Lorrain, Ruysdaël et Paul Potter. Plus loin, autour de Tiziano Vecelli (le Titien), voici Rubens, Van Dyck, Murillo, Velasquez, Antonio de Messine, Giorgione, le Caravage, Paul Véronèse et le Corrége. Une multitude aussi considérable de personnages accumulés n'engendre ni confusion ni désordre. Tout s'explique, tout se comprend, tout est naturel. C'est un poème complet, une vaste épopée, où le pinceau de Paul Delaroche rivalise avec la plume du Dante. Jamais la gloire

artistique ne fut présentée au regard des hommes avec un plus majestueux rayonnement.

Le 16 décembre 1855, un incendie menaça de détruire le chef-d'œuvre. Heureusement on parvint à dompter l'action des flammes, et les dégâts furent réparés par l'auteur du tableau lui-même.

La gravure de l'hémicycle a coûté huit ans à Henriquel Dupont. Comme il était impossible de rester au palais des Beaux-Arts pendant un aussi long intervalle, les élèves de Delaroche firent une copie que le maître voulut retoucher. Pour accomplir cette tâche on assure qu'il resta trois semaines en face du tableau primitif. C'était au milieu de l'hiver ; impossible de chauffer suffisamment la salle, et le portier des Beaux-Arts enveloppait Delaroche dans des couvertures de laine.

La conscience du grand peintre, jointe à la sévérité rigoureuse avec laquelle il jugeait ses propres compositions, le décida à abandonner, dans le cours de sa vie artistique, un grand nombre de toiles dont il n'était pas satisfait. Ainsi Louis-Philippe lui avait commandé pour Versailles trois tableaux, le *Baptême de Clovis*,— le *Sacre de Pépin*, — le *Sacre de Charlemagne*. Chaque toile était prête et couverte de son esquisse. Tout à coup Delaroche fait dire au ministère qu'il n'achèvera pas ces peintures.

— Mais, lui dit-on, la besogne faite est considérable ; nous vous devons un dédommagement.

— Non, répondit-il, je n'accepterai rien.

Le ministère insiste. On lui offre trente mille francs ; il les refuse et fait reprendre à Versailles ses toiles et ses couleurs.

A coup sûr on va dire que nous n'écrivons pas l'histoire

d'un homme de notre siècle. Paul Delaroche n'aimait pas la cour citoyenne. Il ne voulait se lier vis-à-vis du roi des barricades par aucune espèce de reconnaissance. Fille et femme de deux peintres dont le pays s'honore, madame Delaroche tenait à être présentée à la cour. Louis-Philippe recevait, à cette époque, nombre d'épiciers de la rue Quincampoix et de la rue aux Ours, par conséquent il pouvait faire accueil à l'une des femmes les plus distinguées et les plus charmantes de la société parisienne. Point. Il repousse la demande et ne donne aucun motif pour justifier cette espèce d'affront. Quelque temps après, Marie-Amélie manifeste le désir d'avoir son portrait de la main de Paul Delaroche, l'artiste répond :

— Impossible ! Est-ce que je fais le portrait de gens qui ne me reçoivent pas ?

Le mot fut redit au roi.

— Eh ! s'écria Louis-Philippe, que les artistes viennent aux Tuileries, j'y consens de grand cœur (quel effort !), pourvu qu'ils y viennent sans leurs femmes. Si nous recevons madame Delaroche, il faudra demain recevoir madame Ingres, une ancienne cuisinière !

Et pourquoi pas, Majesté, si l'ancienne cuisinière est une femme de dévouement et de cœur ? Un grand artiste l'a élevée jusqu'à lui, donc elle peut monter jusqu'à vous.

On a eu tort d'insinuer que cette rancune de Paul Delaroche contre les d'Orléans avait motivé le retrait des toiles de Versailles. Les pages d'histoire qu'on lui donnait à reproduire ne l'inspiraient point, et jamais, en pareille circonstance, il ne sacrifia l'honneur de sa palette aux conseils plus ou moins intéressés du coffre-fort.

Bien qu'il n'expédiât plus rien au Louvre, messieurs les

critiques ne jugeaient pas convenable de le laisser en repos. Nous retrouvons sous nos yeux un passage de *Lutèce*, où Henri Heine, le poète fantasque et trop souvent irréfléchi, fait cause commune avec les ennemis du grand artiste. « Goupil et Rittner, dit-il, ont publié les gravures de presque toutes les œuvres connues de Delaroche. Ils nous ont donné, il y a quelque temps, son *Charles Ier*, à la veille de l'exécution, lorsqu'il fut bafoué dans sa prison par les soldats et les geôliers ; et, comme pendant, nous reçûmes dans le même format le *Comte de Strafford marchant au supplice* et passant devant la prison de l'évêque Law, qui donne sa bénédiction au comte entraîné par les bourreaux. Nous ne voyons de l'évêque que ses deux mains, avancées à travers la lucarne grillée de la geôle, et ne ressemblant pas mal à deux bras de bois d'un indicateur de chemin au carrefour d'une grande route, procédé prosaïque et visant à un effet absurde. Dans le même magasin d'estampes a paru aussi la grande pièce de cabinet de Delaroche, *Richelieu mourant*, assis dans une barque et descendant le Rhône en compagnie de ses deux victimes, les chevaliers Cinq-Mars et de Thou, condamnés à mort. Les *Enfants d'Edouard*, deux jeunes princes que Richard III fait égorger dans la Tour de Londres, sont le plus gracieux tableau de Delaroche dont la gravure ait paru chez les mêmes marchands d'estampes. Actuellement ils font graver une peinture du même artiste qui représente *Marie-Antoinette dans la prison du Temple*. La malheureuse reine est vêtue, sur ce tableau, d'une façon extrêmement indigente, presque comme une pauvre femme du peuple, ce qui arrachera sans doute au noble faubourg les pleurs les plus légitimes. Un des principaux ouvrages à émotion sorti du

pinceau de Delaroche, et représentant la reine *Jane Grey* au moment de poser sa petite tête blonde sur le billot, n'est pas encore gravé, mais paraîtra également sous peu. Sa *Marie Stuart* n'a pas été non plus gravée jusqu'à présent. Le tableau de Delaroche qui a produit le plus d'effet, bien que ce ne soit pas son meilleur, c'est *Cromwell* soulevant le couvercle du cercueil où gît le corps sanglant du roi Charles Ier. Delaroche montre une singulière prédilection, pour ne pas dire idiosyncrasie, dans le choix de ses sujets. Ce sont toujours d'éminents personnages, principalement des rois ou des reines, qu'on exécute, ou qui du moins sont échus au bourreau. M. Delaroche est le peintre ordinaire de toutes les majestés décapitées. C'est un artiste lugubrement courtisan, qui a mis sa palette au service de ces hauts et très-hauts délinquants, et son esprit en est préoccupé, même lorsqu'il fait les portraits de potentats morts sans le ministère de l'exécuteur des hautes œuvres. Ainsi, dans son tableau de la *Mort d'Élisabeth d'Angleterre,* nous voyons la reine aux cheveux gris se rouler de désespoir sur le parquet, tourmentée à son heure suprême par le souvenir du comte d'Essex et de Marie Stuart, dont son œil fixe semble voir apparaître les ombres sanglantes. Ce tableau est un des ornements de la galerie du Luxembourg. Il n'est pas aussi horriblement banal ou banalement horrible que les autres peintures du genre historique du même maître, toiles favorites de la bourgeoisie, de ces braves et honnêtes citadins qui regardent les difficultés vaincues comme le zénith de l'art, qui confondent l'effroyable avec le tragique, et qui se laissent volontiers édifier par des exemples de grandeurs déchues, dans la douce conviction où ils sont de trouver leurs propres chères personnes à l'abri de sem-

blables catastrophes, au sein de l'obscurité modeste d'une arrière-boutique de la rue Saint-Denis [1]. »

Nous avons cru devoir citer ce passage, parce qu'il est, pour ainsi dire, l'écho modéré et fort adouci des articles injurieux lancés par dame critique à Paul Delaroche.

L'auteur de *Jane Grey*, de *Cromwell* et de *Marie-Antoinette* avait évidemment le génie porté aux compositions tristes, aux scènes lugubres. Ces tendances augmentèrent même, on l'avoue, après la mort de madame Delaroche. Mais rien n'oblige un peintre à ne choisir que des sujets gracieux et réjouissants au coup d'œil. Chacun suit la pente où l'inspiration l'entraîne et l'on n'argue pas de Molière pour détrôner Shakspeare. Tous ces reproches absurdes, la critique n'a pas osé les reproduire dans cesderniers jours. Delaroche n'est plus. Ses détracteurs font silence, et l'éloge succède au blâme. « Sage, tout en étant original, dit M. Delécluze, dans son article des *Débats*, Paul Delaroche a su rendre avec une grande supériorité ce qu'il avait dans l'âme et ce que lui suggérait son imagination. Tout ce qu'il a fait a un cachet de vérité et de profondeur extrêmement remarquable. »

Émile de la Bédollière ajoute dans le *Siècle :*

« Il s'attachait surtout à choisir des sujets intéressants, à en saisir le côté dramatique, à impressionner le spectateur. Si ce n'est pas un grand coloriste, il y a dans quelques-uns de ses tableaux, notamment dans le *Cromwell*, une remarquable puissance de ton. Avant de peindre une scène quelconque, il se transportait par des travaux préliminaires à l'époque où elle s'était passée. Il se pénétrait

1. *Lutèce*, par Henri Heine, page 225 et suivantes (édition Michel Lévy).

de l'esprit et des mœurs du temps ; il en étudiait minutieusement les costumes, les meubles, l'architecture. Les résultats de ses recherches consciencieuses sont remarquables dans l'*Assassinat du duc de Guise,* petit chef-d'œuvre qui s'est élevé au prix de cinquante-deux mille francs, à la vente de la collection du duc d'Orléans. »

Du jour où Delaroche n'exposa plus un seul tableau, ses qualités, déjà si puissantes, se développèrent d'une façon prodigieuse. N'étant plus en proie à de perpétuelles agaceries et refusant même de jeter les yeux sur les journaux qui prononçaient son nom, le grand peintre travaillait dans le calme, élaborant ses pensées et suivant l'impulsion de son génie. L'hémicycle, exécuté dans ces conditions de repos et de dédain pour le qu'en dira-t-on, suffirait seul pour rendre immortel le nom de son auteur. De 1841 à 1856, les principales œuvres exécutées par Paul Delaroche sont : les *Vainqueurs de la Bastille, — Hérodiade, — Napoléon Ier dans son cabinet, — Pierre le Grand,* — la *Vierge à la vigne, — Marie dans le désert, — Napoléon à Fontainebleau,* — le *Christ avec les apôtres au jardin des Oliviers,* — le *Passage des Alpes par Charlemagne, — Napoléon franchissant le Saint-Bernard, — Marie-Antoinette après sa condamnation, — Mater dolorosa, — Moïse exposé sur le Nil,* — l'*Ensevelissement du Christ,* — la *Communion de Marie Stuart* [1], les *Girondins* [2], et la *Vierge chez les saintes femmes.* Plusieurs de ces tableaux, déjà connus précédemment, furent

1. Cette œuvre est la propriété de M. Goupil, ainsi que le petit tableau de l'hémicycle, le *Christ au jardin des Oliviers, Sainte Amélie* et plusieurs autres dont nous avons fait mention, savoir : *Une martyre, l'Offrande au dieu Pan,* etc.

2. Ce tableau, de très-petite dimension, a été vendu 50,000 francs.

retouchés par l'artiste, avec cette persévérance dans la recherche du beau qui a signalé sa carrière.

Delaroche a excellé dans le portrait. Toutes ses compositions dans ce genre difficile sont empreintes d'un cachet de vérité grave et profonde. Au nombre de ces portraits, on cite comme les plus connus ceux du marquis de Pastoret, — de mademoiselle Sontag, — du duc de Fitz-James, — de M. Guizot (gravé en taille-douce par Calametta), — du général Bertrand, — d'Auber, — de M. de Salvandy, — de M. de Rémusat, — de François Delessert, — du duc de Noailles, — du général Changarnier, — de M. Émile Péreire, — de la princesse de Beauveau, — du prince de la Cisterna, — de la princesse Shouvaloff, et celui de M. Thiers, qui fut achevé le dernier. Nous aurions tort de passer sous silence le portrait de M. Pourtalès, ami intime de Paul Delaroche. Très-riche et d'une générosité de caractère en rapport avec sa fortune, M. Pourtalès ne manquait jamais l'occasion de flatter par quelque agréable surprise la passion du peintre pour les choses élégantes, les objets d'art et les toiles des vieux maîtres [1]. A la vente de la galerie Aguado, il dit à Delaroche :

— Mon cher, il faut aller voir cela.

— Non vraiment, répondit le peintre.

— Pourquoi ?

— D'abord parce qu'il n'y a que des croûtes. Sauf quatre ou cinq tableaux, je ne donnerais pas cent écus de la galerie tout entière.

— Mais ces quatre ou cinq tableaux...

1. Paul Delaroche avait une admirable collection de tableaux et de gravures. Il possédait des Rembrandt, des Albert Durer et des Murillo du plus grand prix.

— Ah ! par exemple, ceux-là seront couverts d'or. Il y a surtout un Jean Bellin [1] magnifique.

— Êtes-vous sûr de l'authenticité de l'œuvre ?

— Parbleu ! Je vous certifie que cette toile montera haut à l'enchère. Mais je n'ai pas le sou, et je reste chez moi. De cette façon je n'aurai point de regret.

Le lendemain, entrant dans son atelier, Delaroche aperçut la toile du maître vénitien. M. Pourtalès lui écrivit laconiquement :

« Mon ami,

« De tels chefs-d'œuvre ne doivent appartenir ni à des bourgeois ni à des banquiers. »

Grâce à ses mœurs dignes, à la tenue parfaite et à la distinction de son esprit, Paul Delaroche était constamment l'objet des prévenances du monde. La société d'élite se faisait une gloire de l'accueillir, et les plus hauts personnages de l'époque fréquentaient son salon. Tout en ayant des idées extrêmement libérales, il ne fit jamais aux révolutionnaires l'honneur de leur tendre la main. La nature même de son génie le portait au sentiment religieux, et, par suite, au respect du pouvoir, dans le sens évangélique du mot. Nous avons entendu dire de Paul Delaroche :

— C'était un philosophe, et nullement un homme de foi. Son plus grand tort, dans ces derniers temps, a été d'aborder la peinture chrétienne. Il a surexcité en lui le sentiment de la douleur physique. Au troisième tableau de ce genre, il a succombé.

Explication pour explication, nous aimons mieux celle d'Eugène Guinot :

1. Peintre de l'école vénitienne, qui eut pour élèves Giorgione et le Titien.

« Je ne suis pas capable de décider si le peintre de *Jane Grey* était un grand peintre, dit-il ; mais ce que je sais, c'est que c'était un grand cœur. La maladie à laquelle il a succombé, c'est la perte de sa femme. »

Ne faut-il pas qu'on essaye, en ce monde, d'expliquer tout, même la mort?

Du reste, il faut être bien mauvais juge pour s'imaginer qu'un artiste du caractère de Paul Delaroche aurait traité sans conviction des sujets religieux. M. Delécluze, que nous avons déjà cité, ne partage pas cette erreur. Dans sa remarquable notice il exprime des idées qui viennent complétement à l'appui des nôtres. « Nous arrivons, dit-il, aux dernières années de la vie de Paul Delaroche et à la série de compositions auxquelles il a travaillé avec une ardeur toute particulière, celles où il s'est plu à représenter les principales circonstances de la mort du Christ. Il avait préludé à ces grandes scènes de douleur relatives à la Passion en terminant un de ses meilleurs tableaux, les *Girondins* près d'aller à la mort. Dans ce dernier ouvrage, où un fait contemporain n'admettait que la réalité, le peintre, par la force et la dignité des expressions données à ses personnages, a relevé un sujet qui ne permettait pas de s'éloigner des souvenirs historiques encore tout récents, et de la ressemblance exacte des acteurs de cette scène lugubre. Delaroche a triomphé de ces difficultés ; mais il semble que son âme avait besoin de s'entretenir d'idées et de scènes d'une tristesse plus élevée. Il conçut le projet, pour obéir à la nature de son génie, de faire une suite de compositions sur la mort du Christ, mais considérée d'un point de vue nouveau, comme s'il eût assisté lui-même à ce grand drame. Il peignit donc dans de petites dimensions *Jésus au jardin des Oliviers* et

l'*Ensevelissement du Christ*. Puis il représenta les saintes femmes à genoux dans une chambre sombre. A leur tête est la Vierge, mère de Jésus. Elles aperçoivent par une fenêtre les piques des soldats qui conduisent l'Homme-Dieu au supplice. Dans cette scène profondément triste, la douleur réelle est exprimée avec tant de sincérité, que l'âme, remplie de ce spectacle, ne demande rien de plus au peintre. Poursuivant cette œuvre terrible, l'artiste peignit la Vierge rentrée dans sa chambre et considérant avec une douleur indicible la couronne d'épines teinte du précieux sang de son fils. Enfin il était en train de travailler au dernier acte de ce drame lugubre, l'évanouissement de la Vierge, entourée des apôtres et des saintes femmes, lorsque la mort l'a subitement frappé. Sévère et difficile pour lui-même, il n'était pas encore satisfait de cette dernière composition, et j'ai vu sur la toile les changements qu'il y a apportés. Ces ouvrages, où il a tracé les événements principaux de la mort du Christ, portent un caractère d'originalité tout à fait remarquable. Dans cette suite de tableaux, l'âme et l'esprit de Delaroche sont complétement empreints. Il les a faits pour lui, pour se satisfaire, n'obéissant qu'à son inspiration pure et dégagée de tout le poids des traditions ordinairement imposées à ceux qui traitent de pareils sujets. »

L'auteur de cet article ignorait une chose destinée à prouver une fois de plus encore le noble désintéressement artistique du maître. Un opulent amateur ayant vu chez Goupil le petit tableau de la *Vierge devant laquelle on apporte les instruments de la Passion*, se décida du premier coup à en offrir vingt-cinq mille francs.

— C'est un prix superbe, dit Goupil à Delaroche, et les autres n'iront pas là. Je vous invite à conclure.

—Non, répondit le peintre. Ces tableaux forment série. Je ne consentirai jamais à ce qu'on les sépare.

— Mais une occasion pareille ne se représentera plus.

— Qu'importe? On les vendra tous ensemble vingt mille francs, dix mille francs, ce qu'on pourra; mais je ne diviserai pas l'œuvre.

Il ne cessait de répéter à son éditeur:

— Ne vous inquiétez pas de ce que doit me rapporter une gravure. Sacrifiez tout à l'exécution.

Personne jusqu'ici n'a mentionné un fait curieux : Delaroche peignait de la main droite et dessinait de la main gauche. Sans doute il était de l'avis de beaucoup d'hommes sages et condamnait cet aveugle entêtement de l'éducation qui persiste à laisser une de nos mains inactive, tandis que l'autre est chargée de toute la besogne.

Une des plus grandes qualités de Paul Delaroche consistait à rendre pleine et entière justice à chacun de ses confrères. Ingres hausse les épaules ou ferme les yeux quand il passe devant les coloristes, déclarant qu'il réserve à Raphaël ses admirations et ses extases. Bien loin d'imiter cette morgue exclusive, cette inqualifiable partialité, le héros de ce livre honorait toutes les écoles, donnant à chacune les éloges qui lui sont dûs, et ne contraignant jamais ses élèves à être de la sienne. Constamment il les poussa vers le genre de talent qui leur était propre.

— Ne suivez pas ma route, leur disait-il, si la vocation et vos goûts vous entraînent ailleurs. La gloire a plus d'un sentier. Marchez dans le vôtre.

Depuis quelque temps, Paul Delaroche souffrait d'une

affection du foie; mais personne autour de lui ne le croyait en péril. Sa mort fut un coup de foudre. Il était en train de causer, le mardi 4 novembre 1855, avec son fils Horace et quelques visiteurs. Ces derniers se levaient pour prendre congé de lui, quand un coup de sonnette se fit entendre à la porte.

— Horace, dit le peintre, va donner des ordres pour qu'on ne laisse plus entrer personne. J'ai ma correspondance à faire.

Le jeune homme alla s'acquitter de cette commission. Deux minutes après, lorsqu'il rentra dans la chambre, son père avait rendu le dernier soupir.

Horace Vernet, en prenant Paul Delaroche pour gendre, comptait greffer illustration sur illustration, et perpétuer dans la famille cette royauté du pinceau qui dure depuis deux siècles; mais ni l'un ni l'autre de ses petits-fils n'a la vocation des arts. L'aîné, qui est son filleul, s'appelle Joseph-Carle-Horace-Paul. Il a reçu tout à la fois au baptême le nom de quatre grands peintres, de son trisaïeul, de son bisaïeul, de son aïeul et de son père, mais sans ambitionner leur gloire. Avec Paul Delaroche la dynastie s'est éteinte.

DESCHAMPS (ÉMILE)

Beaucoup de nos lecteurs ont visité les merveilles du palais de Versailles. Nécessairement ils ont rencontré quelque part, soit dans le parc, soit dans les galeries du château, le charmant poète dont nous allons les entretenir. Sa noble et sympathique physionomie, son œil plein d'intelligence, le calme et la bonté de son sourire, frappent tout d'abord ceux qui l'aperçoivent. On répéterait volontiers, à l'aspect d'Émile Deschamps, le mot de ce seigneur anglais qui, pour la première fois, voyait Shakspeare :

« — A la bonne heure, voici un homme ! »

Oui, c'est un homme, dans la plus belle acception que ce mot puisse avoir, un homme d'un grand talent, un homme d'un beau caractère, un sage qui vit dans la retraite, gardant le culte des amitiés et des souvenirs, épris du beau, du juste et du vrai, comme s'il avait encore vingt ans. Chacun doit admirer avec nous l'auteur désin-

téressé, le poète modeste qui apporte à cacher son mérite autant de soin que d'autres en prennent à étaler leur pourpre ou leurs haillons. Les renommées menteuses, filles de l'intrigue, de la bassesse et de la camaraderie, s'écroulent au souffle régénérateur de la vérité. Place aux écrivains d'élite, aux esprits délicats, qui ont fui le tumulte et les stériles agitations du monde littéraire, pour écouter la douce voix de la muse dans le recueillement et le silence!

Émile Deschamps est né à Bourges à la fin du dernier siècle. Son père, M. Deschamps de Saint-Amand, était directeur des domaines et receveur général de la province du Berry. Quant à sa mère, elle appartenait à une race illustre, celle des comtes de Maussabré, dont on retrouve le titre et le blason dans les annales de la seconde croisade. Le premier qui porta ces armes héréditaires était, comme Bayard, un chevalier sans peur. Il dut son anoblissement, ainsi que l'indique son nom même [1], aux larges et glorieuses balafres qu'il reçut en terre sainte.

Émile Deschamps est presque aussi noble du côté paternel. Si 89 n'avait pas opéré ces brutales réformes, il monterait encore aujourd'hui dans les carrosses du roi.

Un de ses aïeux, notable habitant de Bergerac, eut l'honneur de recevoir dans sa maison Henri de Navarre, à l'époque où ce prince guerroyait contre la ligue. Il rendit même au Béarnais le service inappréciable de l'empêcher de tomber aux mains des ligueurs. C'était en décembre, par une nuit de brouillard. François Deschamps, (ainsi se nommait l'aïeul de notre poète) fut prévenu par un de ses

1. Mausabré (mal-sabré). Un musulman lui avait fendu le front d'un coup de cimeterre.

tenanciers qu'un gros de partisans ennemis, campés à peu de distance de Bergerac, se disposaient à tenter une escalade pour enlever le chef des huguenots. Henri, fatigué de luttes et de batailles, était plongé dans un sommeil profond.

— Laissons-le dormir, dit François. Quand le péril n'existera plus, nous le réveillerons par des cris de victoire.

Il assemble aussitôt la garde bourgeoise, dont il est le capitaine ; puis il court aux remparts, où il recommande à sa troupe de se tenir immobile en attendant ses ordres. Les ligueurs arrivent sous les murs, plantent leurs échelles et montent sans défiance, croyant la ville endormie. Mais soudain François donne un signal :

— Alerte !

Deux cents bras vigoureux saisissent les échelles chargées d'hommes et les rejettent dans le fossé, comme des grappes immenses. Cela fait, une grêle de projectiles tombe sur les assaillants. La mousquetade achève de les convaincre que les bourgeois de Bergerac sont éveillés. L'ennemi regagne ses tentes et jure qu'on ne l'y reprendra plus.

Henri IV, installé sur le trône, n'oublia pas François Deschamps. Il lui envoya des lettres de noblesse et lui donna pour armoiries un lion armé, sur champ d'azur, avec cette devise :

Fortis, generosus et fidelis.

Nous n'insisterons pas davantage sur la noblesse d'Émile Deschamps. Il a, Dieu merci, bien assez de titres par lui-même, et n'a point à demander l'illustration aux parchemins de ses ancêtres.

Il habita Paris dès l'âge de deux ans. Un de ses

oncles, auquel la République venait de confier le portefeuille des finances, rappela de Bourges M. Deschamps de Saint-Amand pour le faire monter en grade. Il le nomma chef de l'enregistrement et des domaines.

Un vieux prêtre, l'abbé de Fomblaves, très-ami de la famille, dirigeait à Orléans une maison d'institution. M. Deschamps résolut de lui envoyer Émile, et, comme une des tantes de l'enfant habitait la capitale orléanaise, on lui annonça l'arrivée de son jeune neveu. Notre héros entrait à peine dans sa huitième année. La décision paternelle fut une source de chagrins pour lui. Cette ville d'Orléans, qu'il ne connaissait pas, devint son cauchemar. Orléans, c'était ne plus jouer à la balle aux Champs-Élysées; c'était la fin de ses chères promenades aux Tuileries, où il aimait tant à effaroucher les rondes de petites filles; Orléans, c'était ne plus embrasser chaque matin son père et sa mère; c'étaient l'exil, la prison, le pensionnat enfin! Sa terreur avait fini par lui créer un fantôme de ville, qu'il ne pouvait plus écarter de sa pensée ni de ses rêves. Il était comme enfermé dans cette cité fantastique; il y marchait en imagination nuit et jour, épelant le nom des rues, les enseignes des magasins; et chose étrange! (ce n'est pas nous qui expliquerons le phénomène) une fois arrivé dans la véritable Orléans, Émile s'y reconnut aussitôt. Rien ne l'embarrassait, absolument rien. Il courait à droite, il courait à gauche, sans hésiter le moins du monde, et nommait d'avance toutes les rues par leurs noms: la rue des *Carmélites,* — la rue *Bannière,* — la place du *Martroy,* — la rue *Royale,* — la rue de l'*Évêché,* — le *Mail,* — le cloître *Saint-Aignan,* — la place de l'*Étape,* et ainsi du reste. Le prodige alla si loin, que le domestique de sa tante, un pauvre diable de

prisonnier autrichien, nommé Popodish, qu'on avait chargé de l'accompagner dans cette première excursion en ville, s'écriait tout ébahi :

— *Ia! Ia!* ... sorcier, petit Français, sorcier !

Sauf erreur, car nous n'avons pas approfondi la matière, il nous semble qu'on nomme *locomotion* cette faculté mystérieuse observée chez quelques rares sujets, et qui consiste soit dans la prévision des lieux, soit dans la révélation de faits absolument en dehors de la portée des sens.

Émile ne tarda pas à donner d'autres preuves de ce don singulier de l'âme humaine, qui, pour être incompréhensible, n'en doit pas moins être admis. C'était environ six semaines après son arrivée à Orléans. Un matin, à cinq heures, comme la cloche du lever sonnait, l'abbé de Fomblaves entre au dortoir, s'arrête devant le lit du jeune pensionnaire et murmure avec émotion :

— Mon ami, votre mère est malade.

— Non, monsieur, dit Émile, elle est morte.

A ces mots, il se dresse sur son séant, et le maître de pension voit les joues de son élève inondées de larmes.

— Bonté divine ! comment avez-vous pu le savoir? s'écria M. de Fomblaves.

L'enfant ne répondit pas. Il éclatait en sanglots. Cette nuit même, il avait vu en rêve une femme, jeune encore, vêtue d'une large robe blanche, et qui s'envolait au ciel, tenant à la main une palme verte, comme les saintes.

— Émile ! Émile ! mon fils ! avait dit l'apparition, d'une voix faible, mais si claire qu'elle tintait comme une clochette d'argent.

Voici un troisième fait, certifié par notre poète lui-même. Il est juste que nous lui cédions la parole. « Un dimanche, raconte-t-il (ce dimanche-là se perd dans la nuit des temps),

une dame de la ville m'avait fait sortir de ma pension. Je trouvai chez elle M. de Fontgibu, émigré, qui revenait d'Angleterre. « — Parbleu! dit-il en me voyant, voilà un petit jeune homme à qui nous ferons goûter du *plum-pudding!* C'était une importation nouvelle, à laquelle M. de Fontgibu n'avait pas nui. Je trouvai le plum-pudding excellent; je rentrai dans ma pension, et je n'entendis plus parler de M. de Fontgibu. Dix ans après, en 1815, je passais sur le boulevard Poissonnière. J'avais faim; j'entrai dans un restaurant, et je demandai d'un plum-pudding qui était sur le plateau et qui avait fort bonne mine. « — Il est retenu, me dit le garçon. Nous n'en n'avons pas d'autre pour le moment. »

« La dame du comptoir, voyant ma grande contrariété et ma grande jeunesse, me sourit d'un air d'intelligence protectrice, et, se tournant aussitôt vers une table à sa gauche :

« — Monsieur de Fontgibu, dit-elle, auriez-vous la complaisance, si vous ne mangez pas tout, de partager votre plum-pudding avec monsieur?

« A ce nom de Fontgibu, mon attention s'était éveillée. Je vis un homme assez âgé, poudré à blanc, qui portait des épaulettes de colonel très-minces, sur un habit bourgeois gros bleu, avec des boutons d'uniforme et une épée d'acier. A travers ce déguisement et sous cet air martial, je crus reconnaître néanmoins mon Fontgibu d'Orléans, et, m'approchant de lui :

« — Colonel... monsieur le marquis, lui dis-je, c'est donc à vous que je devrai toujours l'avantage de goûter du *plum-pudding!* Je suis un tel, ce petit écolier que vous avez régalé ainsi chez madame une telle, à Orléans, en telle année... vous vous rappelez?

« Il rassembla un moment ses souvenirs, et, me tendant la main d'un air cordial :

« — En vérité, je ne vous reconnaissais pas, dit-il : vous voilà si grand ! C'est que je ne vous ai jamais revu.

« — Et moi, repris-je vivement, je n'ai jamais remangé de plum-pudding.

« Il me fit les honneurs du sien, en riant de cette singularité, et me raconta, toujours en riant, comment, ayant été blessé trois fois à l'armée de Condé, et ruiné une fois pour toutes à la Révolution, il se trouvait maintenant en pension chez ce traiteur obscur, en attendant que le ministre voulût bien s'occuper de lui. Nous nous quittâmes, lui riant encore, moi presque pleurant. Et depuis ce jour, plus de M. de Fontgibu, partant plus de *plum-pudding*.

« L'hiver de 1832, je venais de lire chez mes cousines anglaises les cinq actes de mon *Roméo et Juliette* shakspearien. Comme je finissais, une autre dame anglaise m'aborda gracieusement avec deux de mes vers, qu'elle avait retenus par esprit de nationalité, et me dit :

« — Est-ce que, pour l'amour de Shakspeare, Monsieur, vous ne voudriez pas accompagner demain vos cousines, qui viendront à six heures prendre leur part d'un plum-pudding aussi bon anglais que votre *Roméo ?*

« J'acceptai après les cérémonies d'usage.

« — Mais, prenez garde, ajoutai-je gravement, je dois vous prévenir d'une chose : si j'ai l'honneur de dîner demain avec vous, M. de Fontgibu y viendra aussi, et il ne doit pas être jeune !

« — Qu'est-ce que M. de Fontgibu ?

« Je racontai à ces dames mes deux anecdotes de *plum-pudding* pour les égayer un peu. Elles s'en égayèrent

beaucoup. On n'est pas difficile en amusement après la lecture d'une tragédie.

« — Je vous jure bien, reprit l'aimable lady, que nous n'aurons pas M. de Fontgibu ; je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam, et je vous attends demain tout seul.

« Elle sortit. Le lendemain, j'étais chez elle avec mes cousines, à six heures précises. Nous nous mettons à table. Elle me fait asseoir à son côté devant un magnifique plum-pudding. Il y avait dix couverts ; toutes les places étaient prises, comme au repas de Macbeth.

« — Eh bien, vous voyez qu'on n'attend plus personne, me dit-on de toutes parts. Et votre M. de Fontgibu ?

« — Monsieur de Fontgibu ! annonça un valet d'une voix éclatante.

« Aussitôt un étranger parut entre les deux battants de la porte. Nous étions au plus fort du carnaval, et je crus tout d'abord que c'était une mystification, une plaisanterie, que ces dames m'avaient préparée. Cependant l'étranger, soutenu par un domestique presque aussi vieux que lui, circulait péniblement autour de la table, mettant ses deux mains devant ses yeux pour ne pas être ébloui des lumières, et cherchant sa place et la maîtresse de la maison d'un air tout désorienté. Il approche, il approche, il approche ; il est à deux pas de ma chaise. Je regarde fixement ; je me lève. Cette douillette puce, ces lunettes bleues, cette perruque rousse... c'était lui, lui-même, M. de Fontgibu ! Mes cheveux se hérissaient. Don Juan, dans le chef-d'œuvre de Mozart, n'est pas plus terrifié devant son convive de pierre.

« — Parbleu ! Monsieur, m'écriai-je enfin, qui suis-je ? qui êtes-vous ? et qu'y a-t-il dans ce plat ?

« Je lui montrais le plum-pudding. M. de Fontgibu,

malgré le cornet qu'il appliquait à son oreille, n'avait pas entendu un mot, et tout cela ne lui représentait rien. Pour toute réponse, il me demanda :

« — Où est donc madame de N*** ? Je ne la vois pas.

« — C'est la porte en face, sur le même palier, dit ma voisine.

« — Sur le même palier, la porte en face ! répéta d'une voix de Stentor le vieux domestique dans le cornet de son maître.

« — Et M. de Fontgibu s'éloigna tout aussi doucement qu'il était venu, se confondant en excuses, et sans rien comprendre à notre stupéfaction. Il dînait chez cette autre dame, et il s'était trompé de porte, parce que j'étais-là, parce que j'y étais avec un plum-pudding !

« — Ce n'était donc pas un jeu joué, une chose arrangée ? demanda la maîtresse de la maison.

« — Pas plus par moi que par vous, Milady.

« Trois fois du *plum-pudding* dans ma vie, et trois fois M. de Fontgibu ! Pourquoi cela ? — Une quatrième fois, et je suis capable de tout, ou je ne suis plus capable de rien. »

Ce fait nous a paru trop curieux pour n'en donner qu'une simple analyse. La citation, du reste, fait connaître le talent du poète comme prosateur.

Nous rattachons le fil biographique. La vie de collége ne convenait guère à la vive imagination et à la santé délicate d'Émile. En hiver, il avait les talons crevés d'engelures, et ne pouvait réussir à mettre un pied devant l'autre. L'été fermait ses plaies pour lui donner une maladie plus grave. Des fièvres intermittentes lui brûlaient le sang. Jamais il ne pouvait prendre part aux jeux de ses condisciples, et le plus souvent il était forcé d'abandonner la

classe pour l'infirmerie. Une partie de barres tous les deux mois, un accessit tous les deux ans, voilà le total des récréations et des succès de notre écolier. Certes, on abandonne sans regret des lieux où la vie s'écoule aussi monotone. A quatorze ans, Émile revint chez son père, qui le trouva d'une faiblesse désespérante en latin, en grec, et même en français.

— Mon pauvre enfant, lui dit-il, ton éducation n'est pas faite. Il va falloir la recommencer d'un bout à l'autre.

M. Deschamps de Saint-Amand était un des hommes de son époque les plus versés dans la science littéraire. Sa maison était le rendez-vous des gens de lettres. Ceux-ci le plaçaient en première ligne parmi ces amateurs éminents que le goût et l'instruction distinguent, et qui deviennent si rares de nos jours.

Émile travaillait ordinairement sur une petite allonge annexée au bureau de son père. Occupé de travaux administratifs ou de recherches savantes, M. Deschamps s'interrompait de temps à autre pour raconter à son fils une anecdote curieuse ou pour lui réciter un morceau choisi de nos poètes. Il savait lui donner le goût du travail, en mêlant aux études fatigantes quelque agréable distraction. Bientôt Émile se passionna pour la poésie et pour les arts. A ce temps-là remontent les premiers essais de sa muse. Tout en s'exerçant à la rime, il apprit les langues modernes avec une facilité prodigieuse, et ne consacra pas à chacune d'elles plus de quatre ou cinq mois pour la posséder parfaitement. Nous le voyons débuter, en 1812, par une ode patriotique intitulée la *Paix conquise*, œuvre qui lui valut de prime abord les suffrages de M. de Fontanes. Le grand maître de l'Université fit au poète de dix-huit ans l'honneur de publier ses vers dans le *Journal de l'Em-*

pire, avec un en-tête élogieux de douze ou quinze lignes, signé de sa main.

Peu de jours après, nouveau triomphe pour l'auteur de la *Paix conquise*, et quel triomphe ! Cette fois, l'Empereur lui-même fait annoncer à Émile Deschamps qu'il a lu son œuvre. Une riche tabatière enrichie de diamants est offerte au jeune homme en témoignage de la satisfaction du maître. Une tabatière au pauvre Émile, qui ne prisait pas ! Le cadeau n'en était pas moins flatteur. Il donnait une preuve évidente de cette vérité trop méconnue que Napoléon ne cherchait pas systématiquement la guerre.

Si la conquête de la paix ne fut point durable, et si le jeune homme, à deux années de là, se vit enfermé dans un cercle de feu, la trahison des puissances européennes seule, et non la fougue belliqueuse de César, transforma le poète en soldat. Émile Deschamps n'avait pas couru au-devant du péril. Mais, lorsqu'il dut le regarder en face, il se comporta comme l'eût fait un grognard émérite.

C'était en 1814. Il demeurait alors à Vincennes, et Vincennes obéissait aux ordres du général Daumesnil, chef intrépide s'il en fut. Daumesnil, pour justifier son titre de commandant de place, ne pouvait absolument montrer que sa jambe de bois. Encore cette jambe ne lui enlevait-elle rien de son agilité quand il fallait monter aux échelles ou courir le long des parapets d'un bastion. Très-jeune et très-noble de physionomie et de tournure, il avait l'œil brillant, le teint vif en couleur, la parole prompte et vibrante. Autrefois colonel de hussards, il conservait toutes ses anciennes habitudes de coquetterie militaire, affilant sa moustache noire du bout de ses doigts gantés et ne se montrant qu'avec une tenue pleine de distinction. Pour

défendre Vincennes, ce galant homme avait une troupe de deux ou trois cents invalides. Il jugea convenable de la renforcer par l'appel sous les armes de tous les hommes de dix-huit à quarante ans qui habitaient Vincennes et les hameaux d'alentour. Voilà comment Émile, garde national mobilisé, se trouva défenseur du territoire envahi.

La tendresse de son père l'avait plusieurs fois, et à grands frais, racheté de la conscription, de l'enrôlement des vélites et du premier ban. Par un jeu singulier du hasard, il eut pour chef un de ses remplaçants même.

Ce brave garçon, nommé Maurice, avait conquis les galons de sergent-major d'artilleurs et perdu le bras gauche à Lutzen. Il ne reconnut pas sans un certain plaisir le jeune richard qui l'avait acheté à beaux deniers comptants pour l'envoyer se faire massacrer à sa place, en gros ou en détail, sur tous les champs de bataille de l'Europe. Maurice témoigna ses sympathies à Emile en l'accablant de corvées et en le fourrant à la salle de police un peu plus souvent que de raison. Vainement notre garde mobilisé tenta de corrompre son trop rigide supérieur. Celui-ci toucha le surcroît de paye que son subordonné crut devoir lui offrir toutes les semaines; mais il ne se relâcha nullement de ses exigences.

— Je m'intéresse à ce jeune bourgeois, disait-il; je veux lui apprendre comment on fait un soldat d'un *pékin!*

Le sergent-major n'avait pas dans le cœur un atome de fiel. Seulement il était convaincu de l'excellence de sa méthode. Daumesnil, instruit de l'aventure, s'en amusa beaucoup.

Sur les entrefaites, Paris ouvrait ses portes aux troupes

alliées. Blücher somma la garnison de Vincennes de mettre bas les armes.

— Allons donc ! s'écria Daumesnil. Messieurs les ennemis devraient mieux réfléchir à ce qu'ils demandent. Je leur rendrai la place, oui.... quand ils m'auront rendu ma jambe !

Joignant aussitôt l'action à la parole, il organise une sortie avec ses trois cents invalides, tombe sur les derrières des Prussiens et leur enlève très-proprement dix pièces de canon. Rentré dans la forteresse, le général invite les gardes nationaux à dîner. La chère est excellente, la gaieté intarissable ; le vin et le rhum coulent à flots, mais pas une goutte d'eau. A dix heures du soir, Daumesnil réclame de ses convives un peu de silence, et prend la parole.

— Messieurs, dit-il, vous sortirez demain de bonne heure, et vous aurez soin de vous vêtir de blouses, de redingotes, d'habits bourgeois ; — pas la moindre apparence d'uniforme, s'il vous plait ! Cette toilette finie, vous éveillerez vos femmes et vos enfants ; vous les installerez sur des charrettes, avec des matelas, des meubles et beaucoup de batterie de cuisine. Ayez aussi des ânes, des chiens, des moutons, une foule d'animaux domestiques. Cela, Messieurs, est un des points importants de la chose. Devinez-vous où je veux en venir ?

— En vérité, non, général ! répondirent les gardes nationaux en chœur.

— Vous n'avez pas, ce soir, l'intelligence ouverte. Quand vous serez tous réunis, bêtes et gens, vous partirez en longue file, avec l'air de la plus profonde désolation. Vous vous présenterez aux avant-postes ennemis de Fontenay-sous-Bois, et vous demanderez à parler à l'officier qui les commande. Eh bien, y êtes-vous ?

Les convives se regardaient l'un l'autre. Personne ne voyait où pouvait tendre ce bizarre préambule.

— Une fois en face de l'officier, reprit Daumesnil, vous le saluerez poliment et vous lui tiendrez à peu près ce langage... Le texte n'y fait rien, pourvu que le sens y soit. Quel est celui d'entre vous qui se charge de la harangue?

— Moi, général, fit Émile Deschamps.

— Eh bien, tu diras : « Cet enragé de Daumesnil est furieux, parce que vous avez coupé les sources qui alimentent les citernes du fort de Vincennes. Il a donné sa parole de soldat que si, avant vingt-quatre heures, on ne lui a pas rendu son eau, il se fera sauter et fera sauter avec lui tout le pays à six lieues à la ronde, car les immenses souterrains du château regorgent de poudre. C'est pourquoi, messieurs les ennemis, nous décampons sans tambour ni trompette. Soyez assez aimables pour nous laisser le passage libre. »

— A merveille, général, dit Émile; mais, si les Prussiens refusent, car on doit s'attendre à tout de leur part, que devrons-nous faire?

— S'ils refusent, mes enfants, répond Daumesnil avec un doux sourire, vous rebrousserez chemin, vous rentrerez au château, et, à la nuit tombante, je vous jure que nous régalerons la bonne ville de Paris et le quartier général du très-haut et très-puissant Blücher, d'un feu d'artifice splendide.

La perspective manquait totalement de gaîté. Plus d'un garde national sentit une sueur froide humecter ses tempes.

— Je vous promets, général, dit Émile, que nous ferons tout notre possible pour obtenir le sauf-conduit des

Prussiens. Je trouverais peu agréable, pour mon compte, d'être lancé en l'air comme une fusée pyrotechnique.

Le lendemain, au lever du jour, on exécuta de point en point l'ordre du commandant de place, et la mise en scène fut parfaite. Mais elle ne put attendrir le cœur de roche des Prussiens. Émile Deschamps fit en pure perte d'énormes frais d'éloquence. Il eut même l'humiliation d'entendre un officier de la landwehr lui répondre en bon français :

—Vous êtes un tas de fichues bêtes, et votre Daumesnil est un satané Gascon ! Retournez sur vos pas, vous n'avez rien à craindre.

On juge avec quelle mine lugubre les pauvres diables rentrèrent à la forteresse. Ils transmirent au général la réponse textuelle de l'ennemi.

— Té ! té ! fit Daumesnil en pirouettant sur sa bonne jambe. Nous allons voir la suite, patience !

L'horloge du château sonnait midi. Chacun se croyait à son dernier jour, et l'on attendait la nuit au milieu d'inexprimables angoisses. Le caractère bien connu de Daumesnil ne laissait aucun doute sur l'exécution de sa menace. Émile songeait à son père et à son jeune frère Antony, tous deux logés à Vincennes, et qui allaient inévitablement partager son sort, lorsque le général lui envoya dire de monter près de lui :

— L'heure est venue ! murmura le jeune homme en pâlissant. Soyons brave.

Il trouva Daumesnil, le sourire aux lèvres, et un verre d'eau fraîche à la main.

— Buvez à ma santé, mon cher ! cria-t-il. Vous voyez, l'ennemi nous a rendu nos sources.

— Est-ce possible, général ?

Parbleu ! j'étais sûr que ma *Gasconnade* donnerait à réfléchir à Blücher.

— Ce n'était donc qu'une plaisanterie ?

— Oui, certes. Je voulais que vous eussiez la peur au ventre, afin de mieux la communiquer à ces chiens-là.

— Ma foi, général, j'étais convaincu, je l'avoue, que nous allions sauter.

— Bah ! c'est inutile ! J'ai pour deux mois de vin en cave ; mais vous comprenez, on est bien aise d'avoir un peu d'eau, quand ce ne serait que pour faire sa toilette.

A quelques jours de là, Daumesnil, qui avait apprécié l'intelligence et la fermeté de caractère du jeune homme, le chargea d'accomplir une mission très-sérieuse. Voici de quoi il s'agissait. Les alliés avaient la prétention de contraindre le roi Louis XVIII à leur livrer l'immense matériel enfermé dans le château de Vincennes. Ce matériel, Daumesnil voulait absolument le conserver à la France. Il avait imaginé, pour cela, un moyen plein de hardiesse.

— En ayant l'air de ne pas reconnaître le nouveau gouvernement, se disait-il, je sauverai la situation.

Donc il commença par garder le drapeau tricolore au sommet de la forteresse. Les ministres du roi pouvaient se retrancher derrière le mot *impossible* et répondre aux souverains coalisés :

— Que voulez-vous ? On ne sait que faire. Jetez les yeux sur le donjon de Vincennes : y voit-on flotter le drapeau blanc ? Non. Donc nous n'en sommes pas maîtres !

Le général comptait traîner ainsi les choses en longueur jusqu'au départ de l'armée d'invasion, toujours en menaçant de faire sauter les poudres si l'on essayait de le réduire par la force. Mais il fallait instruire le pouvoir des motifs

de cette résistance patriotique, et ce fut Émile qu'on chargea d'aller confier aux ministres le secret de la comédie. Grâce à son uniforme de garde national, il put franchir aisément les portes de la barrière du Trône. Il courut chez le général Maison, chez le maréchal Gouvion Saint-Cyr, leur expliqua la conduite du commandant de place, les fit entrer dans ses vues, et revint au château avec l'assurance formelle qu'on saurait gré à Daumesnil de sa rébellion simulée. Le plan de l'intrépide général réussit à merveille. Messieurs les alliés, voyant qu'ils ne pouvaient ni le séduire avec de l'or ni l'intimider avec du canon, plièrent bagage et sortirent du territoire. La puissante forteresse ne se rendit qu'au roi Louis XVIII.

Aussitôt arriva la récompense promise à Daumesnil. Ce fut sa destitution.

Le jour où ce coup vint le frapper, le brave général recevait un témoignage de la sympathie des habitants de Vincennes. Ils lui offraient une épée d'honneur. Émile Deschamps avait organisé cette démonstration. Lui-même fut prié de remettre l'épée à Daumesnil et reçut son accolade. Certes, il en fallait beaucoup moins, en ces jours de terreur blanche, pour être soupçonné de *bonapartisme*. Émile Deschamps fut appréhendé au corps et conduit devant le préfet de police. On l'accusait de conspiration contre le gouvernement établi. Le jeune homme protesta qu'une coïncidence fortuite avait seule amené cette manifestation des habitants de Vincennes, le jour de la disgrâce du commandant.

— Je vous jure, monsieur le préfet, dit-il, que nous étions loin de prévoir cette disgrâce. La politique est absolument étrangère à un acte que la reconnaissance et l'estime nous ont dicté.

L'assertion était aussi franche qu'exacte ; mais elle ne parut pas satisfaire M. le préfet, qui jugea convenable de maintenir l'écrou du prisonnier. Plusieurs jours de suite, Émile subit de nouveaux interrogatoires, et donna constamment la même réponse. Après quoi le magistrat le laissa libre. Plus tard le poète se vengea de cette persécution royaliste en composant sur le siége de Vincennes des couplets qui sont devenus populaires.

Il se passa quelques années sans que le jeune homme, admis dans les bureaux de l'enregistrement et des domaines, publiât autre chose qu'un petit nombre de rimes, éparses dans différents recueils. La douce vie de famille suffisait à ses rêves d'ambition. Son vieux père était son idole. Émile n'avait qu'une pensée, qu'un but : entourer de dévouement et de tendresse les derniers jours du noble vieillard. Il se plaisait à le seconder dans l'éducation de son frère Antony, qui annonçait déjà les plus brillantes facultés poétiques, bien qu'il ne fît encore que des vers latins. L'auteur de la *Paix conquise* voulait, en outre, consacrer au développement de ses connaissances et au perfectionnement de son style les belles années de jeunesse que tant d'autres dépensent en folles tentatives littéraires, en productions avortées.

Ce fut seulement vers les derniers mois de 1818 que son nom reparut avec éclat à l'horizon des lettres. A cette époque il écrivit, en collaboration avec Henri de Latouche, deux comédies en vers, l'une, en trois actes, *Selmours de Florian ;* l'autre en un acte, le *Tour de faveur*. Elles furent représentées au théâtre de l'Odéon. *Selmours de Florian* fut salué de bravos par une salle enthousiaste ; mais nos timides poètes, qui en étaient à leur premier début dramatique, s'écrièrent avec trou-

ble, lorsqu'ils entendirent le parterre demander l'auteur :

— Ne nous nommez pas ! ne nous nommez pas !

— Alors quels pseudonymes choisissez-vous ? demanda le fonctionnaire en habit noir que le public impatient sommait de paraître devant la rampe.

— Nous n'en savons rien..... les premiers venus : Bernard frères !

Le rideau se leva.

—Messieurs, dit le régisseur après trois saluts profonds, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous est de messieurs *les premiers venus* frères.

On le voit, c'était un homme plein d'intelligence. Troublé lui-même, il avait machinalement répété une partie de la phrase qu'il venait d'entendre dans les coulisses, sans avoir l'intention de lui donner ce sens burlesque. Le lendemain, l'affiche portait : *Bernard frères*. Mais les journaux trahirent le véritable nom des jeunes écrivains. Quant à la seconde pièce, le *Tour de faveur*, elle eut cent représentations successives. C'est un petit chef-d'œuvre de verve comique, de style et d'esprit. Casimir Delavigne lui a beaucoup emprunté dans ses *Comédiens*.

Émile se lia, dès lors, avec tous les littérateurs et les artistes qui, fatigués de l'ancienne école, allaient donner le signal du mouvement romantique. Il reçut Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Vigny, Alexandre Soumet, Charles Nodier, et une foule d'autres champions illustres des doctrines nouvelles. Jusqu'en 1848, son salon fut un vrai cénacle littéraire [1].

1. Le poète venait de se marier. Madame Emile Deschamps faisait les honneurs de la maison avec une grâce charmante. Elle mourut dans le courant de février 1855.

En 1827, Émile Deschamps publia son premier volume de poésies, sous le titre d'*Études françaises et étrangères*. La préface est un des manifestes les plus avancés de la nouvelle école.

Au mois d'avril de cette même année, Émile assistait à la fameuse et dernière revue de la garde nationale, passée au Champ de Mars par S. M. Charles X. Il venait d'être nommé capitaine d'état-major de la première légion. Tout en défilant à la tête de sa troupe, il composa une complainte prophétique, moitié funèbre, moitié burlesque, sur le licenciement de la milice bourgeoise, dont, certes, personne ne se doutait alors. L'inspiration le poursuivant, il en vint, de strophe en strophe et de rime en rime, à un douzième couplet, annonçant la chute du trône avant trois années, et l'exil définitif du roi et des princes. Il chanta le soir, sa complainte devant trente ou quarante convives.

On se moqua de ses vers et on le traita de faux prophète.

Le lendemain matin, Paris, encore émerveillé de la fête pompeuse de la veille, apprit avec stupeur que l'ordonnance de licenciement avait été signée pendant la nuit.

Une nouvelle illumination divinatrice avait éclairé l'âme d'Émile Deschamps. Plusieurs fois il s'est expliqué dans ses livres sur ces bizarres accès de seconde vue, sur cette coïncidence surnaturelle des événements avec sa pensée. Nous rapporterons ses paroles mêmes ; elles nous semblent remplies de tact et de saine raison. « Les esprits forts, dit-il, s'en tirent avec deux mots : *mensonge* ou *hasard*. Les âmes superstitieuses s'en tirent... ou plutôt ne s'en tirent pas. Quand on me raconte de ces choses, je me dis : Il y a mille à parier contre un que cela est faux ; mais il y un à parier contre mille que cela est vrai. Quoi ! le monde

matériel et visible est encombré d'impénétrables mystères, et l'on ne voudrait pas que le monde intellectuel, que la vie de l'âme, qui tiennent déjà du miracle, eussent aussi leurs phénomènes et leurs mystères ! Pourquoi n'existerait-il pas des causes morales, comme il existe des causes physiques, dont on ne se rend pas compte? et pourquoi les germes de toutes choses ne seraient-ils pas déposés et fécondés dans la terre du cœur, pour éclore plus tard sous la forme palpable des faits ? Il a été donné aux oiseaux et à certains animaux de prévoir et d'annoncer l'orage, les inondations, les tremblements de terre. Tous les jours les baromètres nous disent le temps qu'il fera demain, — et l'homme ne pourrait point par un songe, une vision, par un signe quelconque de la Providence, être averti parfois d'un événement futur qui intéresse son âme, sa vie, peut-être son éternité. L'esprit n'a-t-il donc pas aussi son atmosphère dont il pressent les variations ? »

Ces idées du poète sont absolument les nôtres. Messieurs les matéralistes s'en moqueront, c'est possible ; mais nous les mettons au défi de rire plus fort que nous.

Revenons aux *Études françaises et étrangères*. Ce livre, qui fut accueilli dans les lettres d'une manière si flatteuse pour Émile Deschamps, débute par une traduction du poème de la *Cloche*, de Schiller. Madame de Staël avait déclaré ce poème intraduisible. Viennent ensuite la *Ballade* de Gœthe, autre traduction pleine d'originalité, de grâce et d'exactitude, — la *Fiancée*, du même, — une idylle dans le goût de Théocrite, — la *Fête*, — l'*Épître aux mânes de Joseph Delorme*, — et cette merveilleuse épopée lyrique intitulée : *Romances sur Rodrigue, dernier roi des Goths*. Cette épopée, nous devons le dire, est une œuvre sans précédent dans notre langue. Les chants

qui la composent ont une admirable variété de couleur, de ton, de rhythme, et le style, tout à la fois pathétique et chevaleresque, y écrase en conquérant glorieux la littérature insipide et voltairienne de l'Empire. Gœthe écrivit à David, le célèbre sculpteur, le priant de remercier en son nom l'auteur des *Études françaises et étrangères*. « Son œuvre, disait-il, est en harmonie avec ma conviction, qu'elle éclaire et confirme encore. »

Émile Deschamps venait de perdre son père quand il publia le volume dont nous faisons l'éloge. Il continuait à exercer dans l'enregistrement ses modestes fonctions administratives, lorsque le portefeuille des finances échut à M. de Martignac.

Le ministre avait lu le poème de son employé. Ne partageant en aucune sorte l'opinion de beaucoup d'hommes d'État, jaloux ou inintelligents, il ne trouvait pas la culture des lettres incompatible avec le travail des bureaux. Quand par hasard il rencontrait dans son ministère des hommes recommandables par leurs écrits, il les appuyait aussitôt de sa bienveillance et leur offrait sa protection. Émile Descaamps fut mandé chez Martignac. Celui-ci, sans égard à la filière hiérarchique par laquelle devaient ordinairement passer les commis des finances, venait de nommer le poète chef de bureau. Six mois plus tard, appelé au ministère de l'intérieur, il envoya le ruban rouge à son protégé. La reconnaissance de celui-ci pour l'homme qui lui tendait une main si généreuse, à l'heure difficile des débuts littéraires, fut inaltérable et profonde. Martignac mourut en 1832. Jusqu'au dernier jour, Émile Deschamps ne cessa de le voir et de lui rendre en respectueuse affection tout ce qu'il avait reçu en dévouement et en bonté.

Nous arrivons à l'œuvre éminente du poète. La traduction en vers de *Macbeth* et de *Roméo et Juliette* constitue son plus noble titre aux louanges du présent et à l'admiration de l'avenir. En pleine tourmente romantique, il sut compléter chez nous, avec l'aide d'Alfred de Vigny, la sublime importation du génie de Shakspeare. On reçut les deux drames au Théâtre-Français. Mais la froideur qui avait accueilli l'*Othello*, froideur aussi injuste qu'incompréhensible, car l'œuvre est belle, énergique et châtiée, décida probablement messieurs les sociétaires à ne mettre à l'étude ni *Roméo* ni *Macbeth*. Ces deux pièces attendirent pendant huit ans leur *tour de faveur*. Émile Deschamps perdit patience et porta *Macbeth*, en 1848, à Mauzin, directeur de l'Odéon. *Macbeth* fut représentée cinquante fois de suite. Le succès aurait été plus loin si la citoyenne George Sand n'eût impérieusement exigé de son *ami* Bocage, devenu directeur en remplacement de Mauzin, qu'on jouât sans retard *François le Champi*. N'importe, cinquante représentations de *Macbeth* suffirent pour confondre le jugement erroné de messieurs les sociétaires de la Comédie-Française et pour réconcilier un peu les hommes de goût avec l'époque présente.

Dans l'intervalle, Émile Deschamps avait fait jouer à l'Opéra le *Don Juan* de Costi [1], et *Stradella* [2]. Collaborateur du poème des *Huguenots*, il ne voulut point être nommé.

Sept ou huit ans plus tard, cédant aux instances d'Amédée de Beauplan, qui lui demandait un libretto, notre poète lui donna le *Mari au bal*. Cet opéra, plein de détails gracieux et semé de mots fins et spirituels, ne réussit

1. Traduit avec l'aide de Henri Blaze.
2. Musique de Niedermeyer. Cette pièce eut une vogue énorme en 1857.

que médiocrement. La faute en est au virtuose, qui manqua de souffle et ne put soutenir l'œuvre. Il faut, pour écrire une partition, connaître l'harmonie, le contrepoint, l'art de conduire les morceaux, de distribuer les idées, de combiner les instruments et de les marier avec la voix des chanteurs. Or M. de Beauplan, simple compositeur de romances, ne savait rien de tout cela.

Les paroles de deux grandes symphonies dramatiques, — *Roméo et Juliette* [1] et la *Rédemption* [2], sont aussi l'œuvre d'Émile Deschamps. On exécuta la *Rédemption* à la salle Ventadour, le 14 avril 1850. L'auditoire était nombreux, et le succès fut éclatant, bien que cette espèce de mystère se trouvât en dehors de nos usages lyriques, comme sujet, comme plan, comme exécution. Chez nous, à moins que les pompes réunies de la mise en scène, ballets, costumes et décors, ne viennent stimuler nos dilettanti frivoles, il est rare qu'ils puissent écouter de la musique pendant quatre heures consécutives. Il faut alors que la poésie vienne en aide au musicien par un charme tout particulier.

Vers 1839, Émile Deschamps publia un second volume de vers intitulé *Révélations*.

A la même époque, son âme généreuse et sensible répondit à l'appel de la charité chrétienne. Sous ce titre *Poésies des Crèches*, il écrivit une vingtaine de morceaux admirables, exclusivement destinés aux réunions solennelles de cette institution de bienfaisance. Nous n'avons pas sous nos yeux la brochure qui les contient ; mais nous pouvons en citer un passage, sténographié devant nous, en 1848, au milieu d'une séance des Crèches.

1. Musique de Berlioz.
2. Collaborateur, Emilien Paccini ; musique de Giulio Alary.

Pauvres enfants, chers petits anges,
Lorsque pour le travail, après chaque repas,
Vos mères vous laissaient au logis, n'est-ce pas
Qu'en proie à des terreurs étranges
Vous sanglotiez, et puis qu'à force d'être seuls
On vous retrouvait froids et muets dans vos langes,
Comme des morts dans leurs linceuls?
Maintenant plus d'absence aux longues agonies,
Car la Crèche, agréable aux yeux de l'Éternel,
Avec ses chants, ses fleurs, ses images bénies,
Vous garde souriants jusqu'au sein maternel.

Et vous, riches, donnez, donnez pour que la Crèche
L'hiver soit toujours chaude et l'été toujours fraîche

Émile Deschamps a disséminé dans une foule de journaux, de revues et de feuilles périodiques, la valeur de sept à huit volumes de prose , romans, nouvelles, études de mœurs, articles de philosophie ou de critique. Il a pris part à la rédaction de la *Muse française,* dont il fut, en 1824, un des fondateurs avec Victor Hugo. N'oublions pas qu'il collabora au *Livre des Cent et Un,* à l'*Artiste* et au *Mousquetaire*. Emile Deschamps devint la providence de ce dernier journal : il avait à lui seul de l'esprit, du cœur et du style pour toute la rédaction. Parmi les innombrables articles dont il enrichit la feuille du grand Dumas, nous citerons : *Appartement à louer, — Paul René* et *René Paul, — Effet de brouillard, — Biographie d'un lampion, — Une messe de mariage, — Pourquoi il fait toujours du vent le long de la cathédrale de Chartres,* — les *Deux Salons, — Mozart et Don Juan, — Isabelle,* — le *Secret de miss Rose, — Un hôte inconnu,* — le *Gâteau des rois, — Un bal de noces,* — l'*intérieur du palais Soldagno,* — l'*Hôtel de Cluny,* — le *Château de Vendôme,* — les *Bains publics de Paris, — Une visite aux Invalides*, etc., — sans compter la

biographie d'un grand nombre de femmes célèbres, Odette de Champdivers, Blanche de Castille, Jeanne d'Arc, Sainte Catherine, Clémence Isaure, Jane Grey, Olympe de Ségur, madame de Sévigné, madame de Maintenon, Prascovie Lopouloff, etc. Beaucoup de ces articles n'étaient que des reproductions. On les retrouve en grande partie dans trois volumes d'Émile Deschamps, savoir : le *Jeune moraliste* (1824), — *Causeries sur quelques femmes célèbres* (1840), — et *Contes physiologiques* (1854).

On le voit, l'œuvre de notre écrivain est considérable. Toutes ses poésies n'ont pas encore été publiées en volume, tant ce malheureux siècle, enfoncé dans la prose, y attire avec lui messieurs les libraires.

Nous avons jusqu'ici ménagé les citations, afin de pouvoir offrir à nos lecteurs deux pièces véritablement remarquables. La première est une peinture de mœurs contemporaines, où, sous une forme dramatique on ne peut plus émouvante, Émile Deschamps stigmatise les vices froids et égoïstes de nos lions du jour. Bien qu'elle soit un peu longue, on nous saura gré de la reproduire tout entière.

MORTE POUR LES AMUSER!

« . . . . . Hier, la foule se pressait, rue Montmartre, autour du corps d'une jeune fille en costume Pompadour. On disait que de jeunes dandys, après l'avoir enivrée, l'avaient conduite en cet état au bal de l'Opéra, où elle s'était comportée de manière à s'en faire expulser ; qu'enfin la honte l'avait poussée au suicide... Quels remords pour les premiers auteurs de cette catastrophe ! »

(*Chronique de Paris*, 15 janvier 1852.)

Elle travaille ; elle a le malheur d'être belle,
Le besoin la conseille et le vice l'appelle.
Par les quais, un matin, des beaux, des ravageurs,
Lovelaces blasés qui ne sont pas majeurs,
L'ont suivie. Un d'entre eux, — elle s'en crut aimée ! —
Acheta les baisers de sa bouche affamée.
Une fois dans la fange, elle leur appartint.
Leur sang bouillonne encor, si leur cœur est éteint.
Ils la mirent dès lors de toutes leurs orgies ;
Cela les amusait de voir comme aux bougies,
Sur des sofas tachés de fumée et de vins,
Roulaient effrontément ses blonds cheveux divins ;
Comme sa beauté pure était abjecte, et comme
S'ouvraient ses lèvres d'ange aux sales propos d'homme.
Après deux ou trois mois de la sorte passés
Avec la malheureuse, ils en eurent assez.
Il fallut inventer quelque chose ; il rêvèrent.
Or, ayant bien cherché, voilà ce qu'ils trouvèrent :
« Mêlons dans son vin blanc le kirsch avec le rhum
(On a fait perdre ainsi le dernier décorum
A plus d'une duchesse), et, quand l'ardent breuvage
Allumera ses sens d'une ivresse sauvage,
Nous la lancerons folle au bal de l'Opéra.
Musard ne peut prévoir tout ce qu'elle y fera...
Et nous en finirons par une bonne scène ! »

Le drame dépassa leur espérance obscène.
Quel masque Pompadour, aux flottants oripaux,
Se débat expulsé par trois municipaux ?
C'est elle ! — Comme on voit au sabbat mortuaire,
Un fantôme ivre au loin rejeter son suaire,
Pour danser, libre et nu, la danse des damnés,
Ainsi, faisant voler ses linons effrénés,
Elle avait, au rapport d'un sergent véridique,
Offensé la pudeur de ce temple impudique !

Alors, le commissaire et tout son embarras.
. . . . . .
Et ces messieurs riaient à se tordre les bras ;
Et la voilà, marchant comme une somnambule
Dans tous les escaliers jusqu'au grand vestibule.
Nos lions, en riant, l'escortent hors du bal.
Puis l'interrogatoire et le procès-verbal,
Et le fiacre qui s'ouvre au milieu des huées
Dont la foule partout suit les prostituées ;

Et ces messieurs, riant toujours de plus en plus,
Dans le cercle infernal rentrent avec le flux

Pourtant, bouleversée encor de cette crise,
Le froid violemment la frappe et la dégrise.
A cette folle enfant le réel apparaît :
Police, tribunal, guichet, maison d'arrêt.
Or, comme on la menait droit à la préfecture :
« Faites-moi, s'il vous plaît, descendre de voiture,
A ma porte, là-bas, brigadier... Un moment,
Que je puisse du moins changer de vêtement,
Et m'ôter tout ce rouge et cette poudre à l'ambre. »
— Accordé ! deux sergents la suivent à sa chambre.
Tandis que gravement ils gardent le palier,
Elle entre d'un pied leste et d'un air cavalier...
Puis, d'un bond convulsif, elle est à la fenêtre !
Et, pensant à son père, un vieux soldat peut-être,
Qui ne se doute pas de quels fangeux amours,
De quel fumier lui vient son pain de tous les jours ;
A sa mère, qui, jeune, en mourant l'a bénie,
Qui la verrait du ciel au banc d'ignominie :
« Non, dit-elle, jamais ! » Et, comme vous savez,
S'élance et va tomber du toit sur les pavés,
Martyre criminelle, en cette mort si prompte,
D'un reste de pudeur qu'on appelle la honte !

On attendit le jour pour relever le corps.
Les bals, en se fermant, refoulaient au dehors
Pierrots, turcs et brigands, marquises et poissardes.
Charles-Quint et Don Juan regagnaient leurs mansardes,
Et de nos merveilleux les chevaux, en passant,
Ont pu heurter la morte et piaffer dans le sang.
Les gazettes en ont grossi leurs anecdotes
Trois jours, et tout fut dit.

— O mes compatriotes !
Jeunes gens du pays de France, du pays
Où furent les beaux yeux si longtemps obéis ;
O mes frères cadets, dont l'heureuse jeunesse
Du luxe de l'esprit écrase notre aînesse,
Et pour qui du savoir tous les flambeaux ont lui,
L'amour, l'amour vous manque, et tout manque avec lui ;
Ame de l'univers et soleil de la vie,
Souffle ardent qui féconde ensemble et purifie,

Et dont le ciel pour nous daigna se dessaisir
En jetant l'infini dans l'éclair du plaisir!...
Écoutez : ce n'est pas d'éteindre la nature,
De calfeutrer le cœur dans une sépulture,
D'anéantir les sens.. Pour vous prêcher ce point,
Il faudrait être un saint, et je ne le suis point.
Mais, au risque d'abord d'y paraître un peu gauches,
Ayez des passions en place de débauches !
Avec les passions naissent plus d'un fléau,
Les fautes, les malheurs dont est mort Roméo.
La famille parfois n'était pas bien gardée ;
Mais la race, après tout, n'était pas dégradée.
Quelque chose de beau transfigurait le mal ;
Le dieu, même en tombant, dominait l'animal.

Et vous !... Quand donc, lavés de tout plaisir immonde,
Oserez-vous aimer à la face du monde ?
Quand donc l'opinion, seule loi des esprits,
Voudra-t-elle confondre en un pareil mépris
La femme qui se vend et l'homme qui l'achète ?
Encor plus d'une pleure et rougit en cachette ;
Et pour ces vils marchés vous n'avez pas enfin,
Comme elles, devant Dieu, l'excuse de la faim !
Eh bien, le cœur sali de cette vie infâme,
Vous vient-il le caprice, un jour, de prendre femme,
Des anges frais et purs sortiront du couvent
Pour signer au contrat ... Car le siècle vivant
Livre aux pourceaux la grâce et la pudeur des biches,
S'il voit que les pourceaux aient un nom et soient riches ;
Et les salons dorés vous seront indulgents,
Et vous direz aussi : « Nous les honnêtes gens ! »

Ah ! cynisme de l'or ! ah ! pauvre espèce humaine !
Cependant il n'est point à Paris de semaine
Où quelque jeune fille, en sa première fleur,
Ne se heurte et se brise à l'angle du malheur.
Combien vont fatiguer les grabats d'un hospice !
Combien cherchent un gîte aux gains maudits propice,
Dans ces lieux où la joie est pire que la mort !
Combien l'orgie en tue, et combien le remord !
Il en est, de misère et de vice amaigries,
Qui font queue aux prisons afin d'être nourries ;
D'autres que Dieu délaisse et qu'une vieille instruit,
Qui de leur sein honteux font avorter le fruit ;

D'autres qui, ne pouvant y tenir davantage,
Se jettent dans l'enfer, d'un quatrième étage ;
D'autres qui sous l'injure, à cause du passé,
Au milieu de leurs sœurs vivent, le front baissé,
Et ne relèveront leur figure pâlie
Que pour montrer le rire affreux de la folie !...
Et tout cela, messieurs, gentilshommes du jour,
Parce qu'ayant vingt ans, vous n'avez pas d'amour !

Une critique rigoureuse trouvera bien dans ce morceau quelques exagérations romantiques ; mais, à part deux ou trois taches légères, on peut le donner comme un chef-d'œuvre. Émile Deschamps a le rhythme facile, élégant et pur. Chez lui, la pensée se dégage avec une limpidité merveilleuse. Il ne tourmente point l'hémistiche et ne le fait pas trotter de saccade en saccade, comme la plupart des rimeurs de son école. Il est du nombre des poètes que le goût dirige, que la morale applaudit, et dont la postérité conservera précieusement le recueil. On nous affirme que parmi ses poésies inédites se trouve une admirable traduction de l'*Avare*, où il a su reproduire avec une fidélité parfaite et un talent exquis la versification de l'auteur du *Misanthrope* et des *Femmes savantes*.

Le second morceau que nous avons promis de citer a pour titre :

CE QU'ON N'OUBLIE PAS.

— Grand capitaine, eh bien ! te voilà vieux et seul,
Car le vide se fait à l'entour des vieillesses ;
Mais ton esprit, peuplé de tes jeunes prouesses,
De drapeaux en drapeaux se distrait du linceul.
L'espérance aux vieillards sourit... dans leur mémoire !
Recommence avec moi ton cercle de combats,
D'escadrons terrassés, de remparts mis à bas ;
Évoque les plus beaux de tes beaux jours de gloire.

« — Je ne m'en souviens pas ; je me souviens d'un jour
Où j'étais, pauvre enfant, dans mon lit tout malade ;
Ma grande sœur me vint chanter une ballade
Si douce que le mal s'adoucit à son tour. »

— Grand politique, eh bien ? destitué par l'âge,
Te voilà morne et sombre à ton foyer glacé;
Mais, des bords du cercueil contemplant le passé,
Du poids de ton néant son fracas te soulage.
Redis-nous ces congrès, où réglant tous les droits,
Des antiques États tu changeais la fortune,
Et ces luttes d'orage où, roi de la tribune,
Tu parlais de plus haut que tous les autres rois.

« — Je ne m'en souviens pas ; non, mais je me rappelle
Que je fus au collége à douze ans couronné ;
On appelait mon père un père fortuné,
Et ma mère s'en fut prier dans la chapelle. »

— Mon grand poète, eh bien ? voilà que tes cheveux
Rares et blanchissants, penchent sur ton épaule,
Comme sur le roc nu le feuillage du saule ,
Mais ton œil d'aigle encor nous lance tous ses feux.
C'est que les souvenirs sont le brasier dans l'âtre,
Qui, plus ardent, pétille au souffle des hivers.
Comptons tous les lauriers moissonnés par tes vers,
Comptons tous les bravos de ton peuple idolâtre.

« — Je ne m'en souviens pas ; je me souviens qu'un soir
Elle me regarda vaguement inquiète...
Un ange, une déesse, un rêve de poète,
Et je l'aimai !... Jamais nous ne pouvions nous voir. »

Ainsi de tous les biens qui font le sort prospère,
Que nous reste-t-il au départ ?
La chanson d'une sœur, le sourire d'un père,
Le rapide aveu d'un regard !

En février 1848, Émile Deschamps quitta son emploi de chef de bureau pour se retirer à Versailles. Là, pendant nos troubles et nos désordres révolutionnaires, il vécut dans le calme et dans la solitude, sans avoir,

comme d'autres poètes, la malheureuse fantaisie de conduire sa muse au milieu de la bagarre. Aussi n'a-t-elle rien perdu de sa blancheur immaculée. Travaillant sans relâche, et toujours au milieu de ses livres, Émile Deschamps les regarde comme ses meilleurs amis. Son droit au fauteuil académique est incontestable. Il y a dix ans, une honorable minorité lui donna l'espoir d'un succès prochain; mais ceux qui l'appuyaient dans l'illustre aréopage moururent presque coup sur coup. D'ailleurs, l'Académie ne songe plus aujourd'hui à recruter des poètes : il lui faut des hommes de parti.

Son Éminence le cardinal de Richelieu a vraiment créé là une fort belle institution !

DESNOYERS (Louis)

Le rédacteur en chef du feuilleton du *Siècle* est né au commencement de ce siècle, à Replonges, petit hameau du département de l'Ain [1]. Son père, spéculateur plein d'originalité, fit l'acquisition d'une antique demeure féodale, non pour y abriter ses dieux lares, mais pour démolir au plus vite bastions et tourelles. Notre Bourguignon comptait réaliser sur les matériaux un bénéfice considérable. Or les paysans, ses voisins, par obstination pure, sans doute, ou par malice, continuèrent à bâtir en pisé [2] leurs fermes et leurs huttes. François Desnoyer ne vendit par une seule de ses pierres de taille. Comme il lui en eût trop coûté pour les remettre en place et reconstruire tourelles et bastions, il résolut, en homme habile, de couvrir cette perte par une spéculation meil-

1. Sur la limite du département de Saône-et-Loire, à une demi-lieue de Mâcon.

2. Construction en terre rendue compacte.

leure. Il possédait dans le voisinage de Charolles une forêt de trois hectares, plantée de jeunes chênes. A l'une des foires du pays, il vend une quantité de merrain prodigieuse [1], et s'engage à livrer le tout à époque fixe. L'automne lui amène ses acheteurs à Digoin, avec dix-neuf bateaux destinés au chargement. Mais François Desnoyers, par un manque de mémoire étrange, n'a plus songé à faire abattre ses chênes. Comme le merrain se trouve en hausse, on lui intente une action judiciaire, et les juges le condamnent à payer des dommages-intérêts énormes, pour avoir manqué la livraison. Trois ou quatre cent mille francs, absorbés par une multitude d'affaires commerciales de ce genre, préservent aujourd'hui son fils de la tentation de dissiper la succession paternelle.

Louis Desnoyers, comme on le verra plus tard, a été constamment déchu de ses plus légitimes espérances en fait d'héritage. Un homme n'a jamais à la fois tous les bonheurs.

Il commença ses classes au collége d'Autun, et les termina au collége de Mâcon. Paresseux, mais doué d'une facilité rare, il eut très-promptement achevé ses études. On le choisit pour professer les humanités au collége de Magnac-Laval, dirigé par l'abbé Comparet.

Le jeune homme arriva dans cette ville tout exprès pour s'y emparer de la première fièvre typhoïde que le pays eut jamais vue. Nourri de la lecture de Molière, et traitant comme lui les médecins avec beaucoup d'irrévérence, il trembla de se confier à leurs soins et jeta dans la ruelle de son lit toutes les drogues qu'ils lui présentèrent. En moins de huit jours, il but un hectolitre d'eau fraîche. Ce

1. Menues planches de chêne, avec lesquelles on confectionne les douves des futailles.

remède, aussi hardi que simple, ne tarda pas à le conduire à la convalescence.

Ses parents lui destinaient la main d'une demoiselle qui résidait à Mâcon, mais dont le frère occupait à Paris un emploi supérieur, et promettait au jeune couple un appui sérieux. Fatigué de l'enseignement, Louis se fait clerc de notaire en attendant l'hyménée. On lui dit que sa future est excellente musicienne. Aussitôt il se hâte d'apprendre d'un virtuose bourguignon les règles de la fugue et du contre-point, pensant arriver de la sorte à entretenir un jour son ménage en perpétuel accord. « Il composa, dit l'auteur de la *Galerie de la Presse*, des symphonies et des cantates, que sa philanthropie bien connue l'empêcha toujours de faire exécuter en public. » Afin d'étudier de près les charmes de sa promise, Desnoyers quitte Magnac-Laval, et revient à Mâcon. La jeune personne, hélas! lui sembla douée d'agréments bien inférieurs à ceux qu'il espérait trouver en elle. Prétextant le désir fort simple de connaître son futur beau-frère, il prend, un matin, la route de Paris avec une trentaine de napoléons en poche. Par une distraction bizarre, une fois lancé dans le tumulte de la capitale, Desnoyers arrive à perdre entièrement de vue le mariage, sa promise, et la visite à rendre au beau-frère. On eût dit que jamais il n'avait songé à prendre femme.

Logé rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, il se prépare à étudier la jurisprudence; mais à l'hôtel même qu'il habite, il fait la mauvaise connaissance de trois locataires, fabricants de vaudevilles, qui le dissuadent de prendre la moindre inscription à l'École de droit. Ce sont MM. Varin, Étienne Arago et Desvergers, qui, plus tard, le mettent en rapport avec M. Laurencin.

Louis occupe une chambre au rez-de-chaussée, sur la rue. Ses nouveaux amis se plaignent avec beaucoup d'amertume de la maîtresse d'hôtel, qui n'a point de nez, et que l'absence de cette partie saillante du visage rend impitoyable en matière de sentiment. Louis est d'une nature compatissante. Toutes les personnes exclues de l'hôtel à certaine heure sont invitées à rentrer par la fenêtre, et notre jeune Bourguignon se prête complaisamment aux escalades. Ce rôle coupable lui attire la reconnaissance des vauriens de l'endroit.

Nos auteurs dramatiques le conduisent à tous les théâtres où se chantent leurs couplets, et lui ouvrent le sanctuaire des coulisses.

Persuadé que ses deux cents écus peuvent lui permettre d'attendre en toute quiétude la fin du monde, Desnoyers vaudevillise du matin au soir, et sacrifie à Cupidon du soir au matin. Les pièces qu'il composait alors portaient le pseudonyme de Derville, ou celui de Trois Étoiles. Ces premières œuvres théâtrales, réunies à la multitude d'articles qu'il a publiés depuis vingt-cinq ans, soit dans les revues, soit dans les journaux grands ou petits, représentent une valeur de plus de soixante volumes, et les neuf dixièmes de ces pages, écloses sous une imagination féconde, n'ont jamais été signées de son nom véritable.

Desnoyers, comme le plus grand nombre des jeunes écrivains, éprouva d'abord des difficultés insurmontables à placer les élucubrations de sa plume. Il montra quelque temps de la patience ; mais, reconnaissant bientôt qu'on a pour système absolu, dans le journalisme, de fermer la porte au nez des hommes de lettres qui débutent, il se fâcha tout rouge, traitant de niais et de jaloux les rédacteurs de la *Pandore* et du *Figaro*, qui refusaient d'im-

primer ses articles. Déjà très-fort sur l'épigramme, il administra, pour le même grief, une lettre de plus (la lettre G) à M. Dubois de la Loire-Inférieure, chargé de la direction du *Globe*. Il l'appella M. Dubois de la *Gloire inférieure*, et le mot eut beaucoup de vogue.

Une centaine de francs restaient à Louis sur les trente napoléons apportés de Bourgogne. Il trouve deux amis possesseurs d'une somme analogue [1], et leur propose de s'associer à lui pour fonder un journal.

— Tu es fou! répondent ceux-ci. Nous sommes logés tous les trois dans une mansarde, et jamais on n'a vu installer un bureau d'abonnement au sixième étage.

— Bah! nous louerons un entre-sol, riposte Desnoyers.

— Et des meubles?

— Il nous faut une table et trois chaises, rien de plus.

— D'accord; nous voilà tous à la besogne.... Mais un administrateur?

— Nous administrerons nous-mêmes.

— Un caissier?

— Pour le moment, ce serait un hors-d'œuvre.

— Où trouveras-tu le teneur de livres, le correcteur, le faiseur d'adresses?

— Ces fonctions diverses seront remplies par nous, mystérieusement, et les portes closes. Allons, du courage!

Il les décide. Chacun des associés verse dans la caisse une *promesse* de douze cents francs, à prélever sur leurs économies futures, et Louis se nomme rédacteur en chef. Véritablement il était né pour avoir ce titre. Ni Fourier,

1. MM. Vaillant et Cartiller.

ni ses plus habiles disciples, en sondant la nature du jeune homme, n'eussent pu y découvrir une autre attraction passionnelle. Dans ce mot *rédacteur en chef* se résume toute la vie de l'original écrivain. Nous le trouvons rédacteur en chef dès ses débuts. Depuis, il n'a jamais cessé de l'être. Il l'est aujourd'hui, demain il le sera. Vous le verrez mourir rédacteur en chef. Et, par anticipation, nous pouvons dire que nul n'en remplit les devoirs avec plus de conscience. Jamais la camaraderie ne règne dans la feuille que Desnoyers dirige. On ne l'a jamais vu nier l'esprit des autres et repousser leurs œuvres, en cédant aux instincts d'une jalousie mesquine. La justice la plus scrupuleuse est sa loi.

Son premier journal fut naturellement une concurrence au *Figaro,* qui s'était, comme nous l'avons vu tout à l'heure, fort mal conduit à son égard.

Desnoyers essaya de rendre sa feuille quotidienne, sans être soumis au cautionnement. Il avait d'excellentes raisons pour tâcher d'esquiver cette mesure fiscale. Certes, le problème n'était pas facile à résoudre. Néanmoins, il arrive au but en donnant à sa publication quatre titres analogues avec des vignettes différentes, mais de même nature. Ainsi le *Sylphe,* journal des salons, — le *Trilby,* album des salons, — le *Lutin,* écho des salons, paraissent tour à tour deux fois la semaine. Reste le dimanche, occupé par le *Follet,* courrier des salons, journal de modes qui existe encore, et qui a fait une fortune brillante. Ce quatuor périodique note ses gammes littéraires sur papier rose. Pour mieux démontrer aux lecteurs que c'est un seul et même journal, Louis Desnoyers écrit en tête du programme cette phrase devenue traditionnelle : *Le besoin d'un journal rose se fait généralement sentir.*

Au commencement de 1830, la nouvelle feuille, aussi républicaine qu'on pouvait l'être sous la Restauration, est poursuivie, comme n'ayant pas déposé au trésor le cautionnement exigé par les lois sur la presse. Elle gagne son procès. Huit cents souscripteurs, à soixante francs, sont déjà conquis, et représentent un budget de quarante-huit mille francs. Le tiers de la somme couvre les frais de l'entreprise, et nos rédacteurs se partagent le reste. Jugez de la prospérité !

Administrateur, caissier, teneur de livres, correcteur et colleur de bandes, tout le personnel est au grand complet. Nos associés n'ont plus qu'à exciter leur verve, à donner chaque jour un numéro plus piquant, et à regarder ensuite le Pactole couler dans la caisse. Desnoyers reçoit leurs bénédictions, et fait le journal presque à lui seul.

Mais, six semaines après le départ de Charles X, le *Sylphe-Trilby-Lutin-Follet*, ayant eu l'imprudence de conserver sa couleur démocratique, voit de nouveau le procureur général allumer ses foudres.

— Ah ! par exemple ! s'écrie Louis, montrant à ses copropriétaires l'assignation du parquet, je serais curieux de nous voir condamner le lendemain des barricades.

Sa curiosité fut satisfaite. La question se décida complétement à leur désavantage. Aucun banquier ne prêta les finances exigibles à la minute même, et le pauvre *Sylphe* replia ses ailes, rognées impitoyablement par les ciseaux judiciaires. Comme il y avait, en outre, une forte amende, son gérant prit le chemin de Sainte-Pélagie. En un jour la ruine fut complète. Desnoyers, qui n'avait plus absolument rien à faire, tomba malade de chagrin.

Ses amis les vaudevillistes étaient habitués à travailler

sans lui, et les feuilles rivales du *Sylphe* voyaient avec trop de satisfaction l'ancien rédacteur en chef sans ouvrage, pour songer à lui en donner.

Las de tenir une plume inactive, et profitant de l'occasion pour aller demander à l'air natal le rétablissement de sa santé compromise, Desnoyers part pour la Bourgogne. Pendant son séjour en province, il n'oublie pas de visiter un vieil oncle à héritage, curé d'une modeste paroisse aux environs de Mâcon. Ceci est un devoir qu'un neveu sensible et intelligent se plaît toujours à remplir. Par malheur il y a près de l'oncle certaine Babet non moins attentive, et qui manœuvre avec beaucoup d'adresse au point de vue de la succession. La Babet du vieux curé se nomme Marianne. On sait quelles sont les habitudes traditionnelles des servantes de prêtres. Vous les entendez dire : « Notre maison, nos poules, » — ou bien encore : « Nous ne disons pas de messe pour quinze sous ! » Marianne, à force d'abuser du pronom possessif, en est venue à cette conviction pleine et entière, que le curé se rendrait coupable de vol à son égard, s'il donnait à quelque autre la moindre bribe de son héritage. Étonné de recevoir un accueil glacial, Louis n'hésite point à en demander la cause au vieillard.

— Ah ! mon neveu, répond le respectable prêtre, je ne me consolerai jamais de voir un histrion dans ma famille !

— Comment, mon oncle, un histrion ? murmure Louis, les yeux écarquillés de surprise.

— Oui, mon neveu, vous jouez la comédie sur les théâtres.

— Moi, mon oncle ?

— Vous-même. Ah ! vous ne pouvez pas le nier ! Marianne me l'a fait voir sur le journal.

— Pour le coup, voici qui est fort! Ne vous serait-il pas possible, mon oncle, de me montrer ce curieux article?

— Certainement; je le conserve, et plus d'une fois je l'ai relu, en versant des larmes sur votre déplorable carrière..., car vous êtes excommunié par l'Église... Malheureux enfant! devenir histrion!

— Mais, mon oncle...

— Attendez! attendez! Voici l'article.

Ce disant, le vieillard prend au bord d'une table voisine un numéro des *Débats*, pose sur son nez une énorme paire de besicles, et lit trois ou quatre phrases d'un bulletin de théâtres, qui rend compte d'un succès de rampe obtenu par M. Charles Desnoyer[1].

— Permettez, mon oncle, ce n'est pas moi! s'écrie Louis. La ressemblance du nom vous a jeté dans une complète erreur. J'ai bien fait çà et là quelques pièces pour la scène; mais je n'ai jamais monté sur les planches.

— Ah! dit le curé. Cependant Marianne...

— Marianne se trompait, mon oncle.

— Eh bien, tant mieux! tant mieux!... Ainsi tu m'affirmes que tu n'es pas histrion?

— Je vous le jure sur l'honneur.

Desnoyers croit le bonhomme parfaitement convaincu. Or, Marianne, qui veut à toute force gagner la partie, recommence sournoisement à jeter ses perfides suggestions dans la cervelle affaiblie de son maître. Celui-ci ne manque pas, le lendemain, de répéter l'antienne de la veille.

— Ah! mon neveu! je ne me consolerai jamais de voir un histrion dans ma famille.

1. Directeur actuel de l'Ambigu-Comique, alors acteur aux Nouveautés.

Louis saute en l'air.

— Encore une fois, mon oncle, je vous jure, je vous proteste...

— Quel malheur! quel scandale! s'écrie le vieillard, levant les bras au plafond d'un air désespéré.

Vraiment, il y avait de quoi pendre Marianne. Le pauvre écrivain s'évertue à recommencer la distinction entre l'auteur et l'acteur, entre Louis Desnoyers et Charles Desnoyer, qui n'est pas même son parent, et qui écrit son nom sans S.

— Tu es sûr qu'il s'appelle Charles?

— Oui, mon oncle.

— Tu es sûr que son nom s'écrit sans S... tu en es bien sûr?

— Eh! mon oncle, voyez les *Débats* et leur maudit article!

— C'est vrai, je crois que tu as raison, balbutie le vieux prêtre, frappé de ces réponses concluantes.

Il semble persuadé pour quelques minutes; puis, après cinq ou six tours de jardin, il murmure, en rentrant au presbytère :

— Ah! mon ami, mon ami! pourquoi t'es-tu fait histrion?

Desnoyers lutte vainement pendant quinze jours contre l'obstination de ce cerveau malade; désespérant de gagner sa cause, il monte en diligence et revient à Paris. Son homonyme continue de mériter les bravos du parterre; on continue, par cette raison même, de parler de Charles Desnoyer dans les comptes-rendus de théâtre, et Marianne continue de les lire au vieux prêtre. Celui-ci déshérite son neveu, laissant à la rusée servante une fortune de cinquante mille écus.

Entièrement dégoûté des oncles à succession, du journalisme et des tracasseries du parquet, Louis songe à se faire épicier, lorsque Philippon, qui a déjà fondé la *Caricature*, le choisit pour rédacteur en chef. On n'échappe point à son destin. Presque en même temps, Henri de Latouche, autocrate du *Figaro*, réparant envers notre homme de lettres les anciens torts de sa direction, le prie de vouloir bien collaborer à la partie politique agressive. Desnoyers donna, dans ce journal, à la suite l'un de l'autre, ces douze fameux articles où Louis-Philippe et le système étaient lardés d'épigrammes, et qui obtinrent un retentissement si universel. Le jeune auteur sut y joindre la plaisanterie la plus piquante à une verve intarissable. Alphonse Karr, Paul Lacroix, Léon Gozlan, Raymond Brucker et Félix Pyat, rédacteurs attitrés du journal, tourmentaient quotidiennement de Latouche, afin de connaître la plume vigoureuse qui poussait des bottes si rudes à l'ordre de choses. Mais de Latouche tenait au mystère et le regardait comme un des principaux éléments du succès. Toute sa vie, Desnoyers se laissa de la sorte enterrer sous les limbes de l'anonyme.

Il appartient à ce très-petit nombre de gens de lettres qui peuvent avoir du talent sans devenir fous d'orgueil.

Ce serait une curieuse étude à faire que celle de cette caste, à la fois pleine d'esprit et de sottise, qu'on nomme la caste lettrée. Évidemment il y a là-haut, dans le système providentiel, un arrangement spécial qui ne permettra jamais à ceux qui la composent de se réunir en phalange et de s'entendre. Pour eux, le miracle de la tour de Babel se renouvellera sans cesse. Confusion, déchirement, discorde, tel est, tel sera toujours leur partage. La sentence est écrite sur le livre des destins. Jetez l'œil au-

tour de vous, prenez le plus infime croquant littéraire qui ait entre les mains une plume, et qui, de temps à autre, signe quatre phrases de son nom ; questionnez-le, descendez au fond de son âme, vous y trouverez le sentiment du mérite personnel établi sur des proportions extravagantes. Il se dressera lui-même un piédestal de gloire, se couronnera d'une auréole, traitera Chateaubriand, Lamartine et Victor Hugo de crétins, se récriera sur l'imbécilité des libraires qui impriment les œuvres de ces prétendus génies, de préférence aux siennes, — et cela de la meilleure foi du monde, avec une conviction entière, avec un aplomb digne de Bicêtre. Un livre se demande, un succès devient incontestable; notre homme de lettres hausse les épaules et s'écrie : — « Public stupide! » Il accusera de mauvais goût l'univers entier, plutôt que de convenir du talent d'un seul de ses confrères.

Si les passereaux de la littérature ont cet amour-propre, jugez après cela des aigles. Essayez de réunir dans un même vol tous ces oiseaux de l'intelligence, ils se débanderont au plus vite, pour se jeter dans des directions contraires. Aucune sympathie ne les rassemble, aucun signe de ralliement n'est compris par cette bande emplumée. Chacun suit sa route, chacun bat de l'aile à l'aventure, chacun se perd plus ou moins sous le vague des nuages, et la plupart, s'épuisant en efforts isolés, tombent dans les abîmes. Les hommes de lettres, une fois d'accord, gouverneraient le monde. Dieu ne le veut pas, afin de n'avoir point à foudroyer d'autres anges d'orgueil, qui insulteraient sa puissance.

Nos quoque dii sumus.

Revenons à Louis Desnoyers, auquel ne sont point applicables les réflexions qui précèdent. Juste au moment

où ses articles du *Figaro* obtenaient un si merveilleux succès, on vint lui apprendre que le pouvoir, désirant mettre un terme aux attaques, prenait le parti connu d'acheter le journal dont il avait à se plaindre.

— Cela ne se passera point ainsi, Messieurs ! dit Henri de Latouche [1] à ses camarades de rédaction. Je vous propose de créer un nouveau journal et de l'intituler le *Vengeur !*

L'idée semble excellente. On tient conseil. Il s'agit d'arrêter le programme de la nouvelle feuille. Au moment le plus chaud de la délibération, paraît tout à coup M. Viennot, du *Corsaire*.

— Messieurs, dit-il, je viens aplanir les plus grandes difficultés de votre entreprise. A quoi bon créer un nouvel organe du parti républicain, lorsqu'il en est un qui fonctionne, et que je puis mettre à vos ordres ?

Ce qui équivalait à dire : « Prenez mon ours ! » Au fond, néanmoins, la proposition semble acceptable. Il s'agit de voir quelles seront les exigences de M. Viennot. Le brave homme n'en montre aucune, et de Latouche, maître absolu du *Corsaire*, en confie la rédaction à Louis Desnoyers et à Eugène Briffaut. Ces plumes vaillantes opèrent des prodiges. En quelques mois, le journal, qui n'a pas cent cinquante abonnés, en gagne près de deux mille. Desnoyers débuta par un article sur le choléra de 1832. Pour rire de ce fléau terrible, qui tue d'épouvante une partie de ceux qui ne meurent pas de ses atteintes, et pour en faire rire les survivants, il fallait un singulier mélange de courage et d'esprit.

1. Comme l'un des propriétaires du *Figaro*, il avait parfaitement reçu sa part dans le prix de la vente.

Toute la verve de l'ancien *Figaro* passait dans le *Corsaire*. Le pouvoir, aiguillonné chaque jour et saignant de piqûres, se fâcha sérieusement.

On lança des mandats d'amener contre les rédacteurs. Desnoyers et Briffaut échappèrent aux agents; mais le père Viennot, trahi par ses jambes goutteuses, fut bel et bien appréhendé au corps et jeté sous les verrous de la Conciergerie.

Malgré ces persécutions, le *Corsaire* ne cessa pas de paraître un seul jour. Desnoyers, dépistant toutes les recherches de la police, écrivait en quelque sorte ses articles au vol. Briffaut suivait son exemple, et les imprimeurs ne chômaient pas. Enfin les poursuites se ralentirent. Desnoyers peut reparaître au bureau du *Corsaire*. Bientôt il reçoit la visite de M. Bertet d'abord, qui lui demande des articles pour le *Voleur* [1], puis celle d'Armand Carrel.

— Tous les hommes de talent de mon parti, lui dit ce dernier, collaborent à la feuille que je dirige, et je viens vous annoncer moi-même que les portes du *National* vous sont ouvertes.

Modeste et plein de défiance en lui-même, Louis veut décliner l'honneur qu'on fait à sa plume; mais Carrel insiste d'une manière si pressante qu'il faut céder. Le plus grand nombre des articles que Desnoyers donne à la gazette républicaine paraissent en premiers-Paris. Il est libre de traiter n'importe quel sujet, à son choix. Sous ce titre, *Variétés politiques*, il rédige fort longtemps une revue hebdomadaire, et remplace, pour la

1. Girardin avait vendu ce journal pour en créer plusieurs autres également remarquables par leur industrialisme et la fécondité de leurs produits.

critique musicale, M. Fétis, nommé directeur du Conservatoire de Bruxelles [1].

Quelques mois avant son entrée au *National*, il avait écrit pour le livre des *Cent et un* cette charmante collection d'études de mœurs qui s'intitule les *Béotiens de Paris*.

Sa Majesté le roi des critiques se trouvait chez Ladvocat, le jour où l'imprimeur envoya l'épreuve. Janin parcourut les placards et jeta des cris d'admiration. A l'entendre, Desnoyers avait fait une merveille ; mais, quand il fallut rendre compte de l'œuvre, il rédigea cinq ou six phrases lourdes et pâteuses qui ne donnaient aucune envie de la lire. Telle a été, telle est encore, telle sera toujours la probité littéraire de l'homme.

L'auteur des *Béotiens* travaillait aussi pour le *Journal des Enfants*. Il y donna *Jean-Paul Choppart*, ouvrage entièrement original, qu'on a eu tort de croire traduit de l'allemand [2], et les *Aventures de Robert Robert*, modèles accomplis de ce genre difficile qui consiste à produire l'intérêt sans appeler en aide les passions. Il est à remarquer, comme fait assez bizarre, que Desnoyers, l'écrivain moderne le plus occupé d'amour, a composé deux excellents livres où ce sentiment ne joue aucun rôle, et qui resteront sûrement dans la bibliothèque de l'enfance.

1. « Les longues études spéciales de Louis Desnoyers, dit la *Galerie de la Presse*, le servirent parfaitement, et les articles qu'il publia, pendant quelques années, sur la musique, lui valurent une place distinguée parmi les écrivains qui traitent de cet art. » Nous devons ajouter que, depuis la fondation du *Siècle*, Desnoyers se charge fort souvent, dans ce journal, du compte rendu des théâtres lyriques.

2. Cette erreur fut accréditée par une note appartenant à un autre article, et qu'un metteur en pages étourdi glissa sous le premier numéro de *Jean-Paul Choppart*. Desnoyers ne réclama point, et l'on a peine à comprendre cet excès d'indifférence d'un auteur pour sa renommée.

Nous entendons ici nos adversaires crier d'un ton rogue : « — Vous êtes un biographe partial ! Ouvrez la notice consacrée à Eugène Sue [1] ; qu'y trouve-t-on ? l'histoire d'un démocrate aux mœurs un peu folles, c'est-à-dire une peinture absolument analogue à celle que vous tracez de Louis Desnoyers. Cependant vous ne donnez à celui-ci que des louanges, et vous avez écrit contre l'autre un véritable libelle... »

Halte-là, nos maîtres ! Il y a d'abord une différence assez notable entre des mœurs un peu folles et ce dévergondage effréné qui se pose en système, arrache impudemment le voile de ses victimes, les donne en spectacle et les couvre de honte. Louis Desnoyers n'a rien de semblable dans son histoire. C'est un écrivain qui fait de bons livres et qui n'a jamais empoisonné les masses. On n'est point obligé de fouiller dans sa vie pour le mettre en contradiction avec lui-même et signaler sa mauvaise foi. Le moraliste n'a rien à voir à ses faiblesses. Louis Desnoyers a toujours marché sur la même route, et, quand nous sommes en face d'une opinion sincère, nous avons l'habitude de la respecter.

Mais l'auteur de *Mathilde !*... allons donc ! Celui-là n'est pas convaincu. Tout dans sa conduite le démontre. Admettons néanmoins qu'il le soit. Quand un homme s'est trompé dans ses premiers écrits et dans sa foi première, nous ne lui permettons pas, le jour où il accepte un autre culte, de venir nous en prêcher l'observance. Où est la preuve qu'il ne se trompe pas encore ? Le laissera-t-on nous entraîner indéfiniment de la sorte d'apostasies en apostasies, de mensonges en mensonges ? Vous changez de doc-

1. Voir cette biographie à son ordre alphabétique.

trine, ne prêchez plus! Vous jetez votre drapeau, n'en levez pas un autre! En passant par votre bouche, la vérité même s'altère, on refuse de vous croire, vous êtes dépouillé de tout prestige. L'insolent aristocrate *de la Vigie de Koatven* n'avait le droit d'écrire ni *le Juif Errant*, ni *les Mystères de Paris*, même dans l'hypothèse où ces deux monstruosités sociales et littéraires seraient des ouvrages moraux. Vous le voyez, nous allons loin. Si nous raisonnons maintenant au point de vue de l'art pur et simple, Louis Desnoyers a du style, Eugène Sue n'en a pas l'ombre. Donc, nous admettons l'un et nous repoussons l'autre. On réimprimera toujours certains livres du premier; dans vingt-cinq ans, il ne restera pas une ligne du second. Laissez marcher le siècle, et vous direz si nous avons tort.

Outre les œuvres de Louis Desnoyers dont nous avons plus haut donné le titre, citons les *Mémoires d'une pièce de cent sous*, — *une Maison de Paris*, travail d'observation comique, relatif aux différentes variétés de locataires; — *Comment la gaieté revient aux dames*, — et les *Etudes sur les femmes*, dont la première partie, *Gabrielle*, forme la valeur de quarante-cinq feuilletons. Il n'y avait pas trop de ce nombre pour servir de recueil à l'immense érudition de notre écrivain sur la matière.

Ajoutons à ses travaux toutes les revues qu'il écrit dans le *Siècle*, revues musicales, revues de Paris, revues politiques et revues de salon. Les sept dixièmes du *Veau d'or*, roman posthume de Frédéric Soulié, sont dus à la plume de Louis Desnoyers.

Nous aurions tort de ne pas faire mention d'un article surprenant, publié dans *Paris révolutionnaire*, où il formule, dix-sept ans à l'avance, le résultat d'idées en fermentation. C'est une véritable prophétie, annonçant la

Révolution de février dans ses détails les plus infimes et en apparence les plus fortuits. Il va jusqu'à parler de la rue Lamartine, sans dire néanmoins qu'elle supplantera la rue Coquenard.

Essayant d'échapper à des séductions toujours renaissantes et fort peu compatibles avec le travail de l'écrivain, Desnoyers fonda le *Charivari* pour s'imposer un surcroît de besogne, et contracta des nœuds devant monsieur le maire, afin de briser d'un seul coup toutes ses chaînes illégitimes. Par une bizarre coïncidence, le jour même de son hymen fut celui de l'apparition du nouveau journal.

Au sortir de la messe, notre époux de fraîche date court à l'imprimerie. Tout le numéro est à faire. Il écrit une première colonne, l'envoie aux compositeurs, en rédige une autre en attendant l'épreuve, et, de rédaction en correction, travaille sans désemparer jusqu'à près de minuit.

Il était temps, comme on le voit, d'aller rejoindre l'épousée; mais, dans le feu de l'improvisation, Louis a perdu le souvenir de ses noces. Albert Clerc et Altaroche surviennent. On cause longtemps. Ces messieurs laissent Desnoyers composer un dernier article, revoir une dernière épreuve, et celui-ci, rompu de fatigue, s'endort, après leur départ, sur un canapé des bureaux. Quatre heures sonnaient à la paroisse voisine. Le lendemain, les amis de notre journaliste le retrouvent à la même place. Il vient de s'éveiller et lit tranquillement son premier numéro en fumant un cigare.

— Eh! s'écrient-ils, est-ce que tu ne t'es pas couché?

— Non, répond Louis.

— Malheureux!... et ta femme?

Desnoyers se lève. La havane lui tombe des lèvres. Il regarde ses collaborateurs avec stupéfaction, et murmure:

— Ah ! miséricorde ! je n'y songeais plus.

Nous ne savons pas à quel genre de raisonnement il eut recours, lorsqu'il dut justifier aux yeux de Madame cette inconcevable distraction.

L'ancien *Charivari*, avec ses trois hommes d'État et sa plume bouffonne, est encore trop près de nous pour que nous en fassions l'histoire. Six années durant, le héros de cette notice et ses deux collègues ont dépensé là plus d'esprit que n'en contiendraient cinq cents volumes d'Alexandre Dumas et deux mille comédies de M. Scribe. Directeur de quatre journaux à la fois, Desnoyers travaillait nuit et jour. Il s'était habitué à dormir en regagnant son domicile et en marchant, de trois à cinq heures du matin, dans les rues désertes et silencieuses. Ceci est un fait que tous ceux qui le connaissaient alors peuvent certifier. De temps à autre, il ouvrait l'œil instinctivement pour reconnaître à quel point de sa route il pouvait être; puis, refermant la paupière, il se remettait en marche et finissait par arriver chez lui, guidé par la Providence beaucoup plus que par ses jambes.

A neuf heures, son domestique avait ordre de l'éveiller. Il fallait songer au numéro du lendemain.

Chose bizarre ! la nature, à époque fixe, prenait sa revanche, et notre rédacteur en chef payait d'un seul coup sa dette au sommeil. Il tombait, à la fin de chaque mois, dans une sorte de léthargie effrayante qui durait deux nuits et deux jours. Alors madame Desnoyers écrivait à Altaroche : « Mon mari dort ; ne comptez sur lui qu'après-demain. »

Le jour où Fieschi consomma son crime sur le boulevard du Temple, des ordres furent donnés en haut lieu pour jeter immédiatement dans un cul de basse fosse tout ce

qui tenait une plume républicaine. M. de Bassano, chargé de l'exécution de ces ordres, et trouvant qu'ils péchaient par un excès de rigueur, fit transmettre à chacun des individus menacés un avis secret, pour les engager à quitter Paris, au moins pendant quelques semaines. Desnoyers et Philippon se trouvaient dans les bureaux du *Charivari,* quand arriva ce conseil officieux. Ils déguerpirent au plus vite, comme on peut le croire. Le jour même, deux Messieurs bien vêtus, entrant dans les bureaux, y rencontrent un vieil homme de lettres, nommé Caron, chargé, depuis un temps immémorial, de la rédaction exclusive des articles de modes. Caron, pourvu d'une dose d'amour-propre fort grande, trouvait que les trois hommes d'État ne rendaient point à son talent toute la justice désirable.

— Monsieur le rédacteur en chef, s'il vous plaît? lui demandent les visiteurs, avec un salut plein de politesse.

— C'est moi! répond fièrement Caron, enchanté de se trouver seul et de passer, une fois dans sa vie, pour un personnage littéraire.

Les agents font un signe du côté de la porte. Six gardes municipaux se montrent, prennent le soi-disant rédacteur en chef au collet, le contraignent de descendre malgré ses protestations énergiques, le fourrent dans un fiacre et le mènent droit aux cachots de la Conciergerie. Caron y resta quinze jours, en expiation de son orgueil. Si le *Charivari,* pendant ce laps de temps, n'imprima point de compte rendu de modes, il ne manqua pas d'autres articles, et la rue de Jérusalem, qui savait les rédacteurs en fuite, ne comprenait rien à ce mystère. Cachés à Passy, les uns chez le vaudevilliste Desvergers, les

autres chez l'avocat Crémieux, nos trois hommes d'État expédiaient leur copie, soit dans une hottée de légumes, soit dans un panier de fruits.

L'année suivante, au milieu de ses nombreuses occupations de journaliste et de ses fatigues de chaque instant, Louis Desnoyers fut chargé par M. Dutacq de rédiger le numéro spécimen du *Siècle*. Il passa soixante-douze heures sans dormir, et, la dernière ligne écrite, il fut saisi d'un transport au cerveau, qui mit ses jours en grand péril. La convalescence lui montra le *Siècle* fondé. Sa fortune était faite. Par un acte en règle, notre écrivain doit rester, sa vie durant, rédacteur en chef du feuilleton. Il touche huit cents francs par mois d'honoraires, sans compter ce que lui rapportent ses nombreux articles.

Desnoyers écrira, quelque jour, l'histoire de ses relations avec les grands seigneurs de la littérature, qui lui viennent en équipage, et avec les pauvres aspirants, qui lui viennent sans bottes. Ce sera un livre que s'arracheront les lecteurs. Il serait mal à nous de le déflorer. Nous citerons seulement quelques détails.

Le poète Lassailly, paresseux de premier ordre et bohème enraciné, sembla tout à coup saisi d'une ardeur extrême pour la prose. Sa plume devint infatigable, et ses nouvelles envahirent les cartons du *Siècle*. Desnoyers ne tarda pas à s'apercevoir qu'elles se ressemblaient toutes et reproduisaient constamment les mêmes phrases, dites par les mêmes personnages. Il finit par en demander le motif à l'auteur. Lassailly confessa très ingénument qu'il correspondait, au moyen du feuilleton, avec une jeune fille de province dont le père était abonné au *Siècle*.

Ses éternelles redites étaient d'éternels serments d'amour, comme il convient aux amoureux d'en faire.

Un modeste homme de lettres de province écrivait à Desnoyers, en lui expédiant son œuvre :

« Monsieur,

« Bien certainement les lignes que je vous envoie sont indignes de la publicité ; mais j'espère que vous serez assez aimable pour venir en aide à mon inexpérience. Refondue par vous, et corrigée avant l'insertion, ma nouvelle sera digne de vos lecteurs. »

Impossible de faire un aveu plus humble et une proposition plus candide. Un autre débutant littéraire, fatigué de rompre tous les jours la bande du journal, et de ne pas trouver sous le pli son article, envoya au rédacteur en chef cette lettre pleine de laconisme de désespoir :

« Si demain je ne suis pas imprimé, je me brûle la cervelle. Vous aurez mon trépas sur la conscience. »

Enfin nous avons lu nous-même, un soir, dans les bureaux du *Siècle*, cette phrase touchante, qui terminait la missive d'un littérateur orphelin :

« Daignez accueillir ma nouvelle, et ma mère vous bénira du haut des cieux ! »

Mais, insensible à tout, Desnoyers n'ouvre ses colonnes qu'au mérite, et ne cède même pas — héroïsme sublime pour un homme de sa nature ! — aux douces œillades de nos dames poètes, qui savent si bien donner à leurs supplications le charme qui manque à leurs vers.

Un jour, à sa grande surprise, il vit entrer dans son cabinet un ministre de Louis-Philippe. C'était le grand philosophe Victor Cousin, qui venait solliciter lui-même, en

personne, pour obtenir l'insertion de quelques poésies, refusée à une muse de sa connaissance intime. Mais chut!... Souvenons-nous de la leçon tragique donnée à cet indiscret d'Alphonse Karr par madame Louise Collet, née Révoil. Honneur et respect aux muses qui jouent du couteau!

De méchantes langues affirment que le rédacteur en chef du *Siècle*, une fois son feuilleton lu et corrigé, s'endort, comme un autre Annibal, dans les délices de Capoue. Ceci est une calomnie flagrante. Le *Siècle* est loin d'être pour Louis Desnoyers une sinécure. Il est obligé de lire, année courante, quatre cents manuscrits; il en relit, corrige et recorrige deux cents, et cette occupation monotone, qui lui prend au moins huit heures par jour, ne l'empêche pas de fournir son contingent à la littérature active.

DUMAS (PÈRE)

Figurez-vous un voyageur à qui l'on a fait la peinture d'un Eldorado délicieux, peuplé de villas splendides, aux jardins riants, aux pelouses émaillées. Là, sous un ciel d'azur et par un printemps éternel, chantent sans cesse les oiseaux et la brise. Doux murmures, grands ombrages, fleurs éblouissantes, tout se réunit pour charmer l'oreille et le regard. Chaque détail est une poésie, chaque pas fait naître un rêve. Notre voyageur prend son bâton de touriste et se dirige vers ce pays ravissant. Il arrive. O spectacle affreux! Les villas, les jardins, les pelouses, les ombrages, sont ravagés, sont flétris. Un cyclope absurde prend ses ébats au milieu de la poétique région. Sur son passage, il ne laisse que ruine et désastre.

Le voyageur, c'est nous; l'Eldorado, c'est le domaine des lettres; le cyclope, c'est Alexandre Dumas.

A notre arrivée dans la littérature, nous avons trouvé cet homme brisant tout, gâchant tout, ne respectant rien,

violant la Muse, et se moquant avec effronterie des choses respectées jusqu'à ce jour. Nous étions jeune, l'indignation dans notre âme était bouillante. Peut-être nous sommes-nous donné tort par un excès de colère. Aujourd'hui nous serons calme en révélant au public les malheurs causés par cet écrivain; notre voix n'en sera que mieux entendue.

Alexandre Dumas est né à Villers-Cotterets, le 24 juillet 1802. Nous ne discuterons pas ses prétentions à avoir des ancêtres. Son grand-père, le marquis Antoine Davy de la Pailleterie, épousa, disent les uns, n'épousa point, disent les autres, une négresse de Saint-Domingue, appelée Tiennette Dumas. Les armes de la famille, affligées ou non de la barre de bâtardise, n'en sont pas moins d'azur à trois aigles d'or, aux vols éployés pour deux, avec un anneau d'argent placé en cœur.

Regagnant la France après avoir été quelque temps gouverneur de Saint-Domingue, Antoine Davy de la Pailleterie ramena un jeune mulâtre, qu'il avait reconnu. Ce dernier s'engagea comme simple soldat, sous le nom de sa mère défunte, en voyant le vieux marquis contracter mariage avec une demoiselle Retou, sa femme de charge. Le fils de Tiennette Dumas se distingua bientôt dans l'armée française par de brillants faits d'armes. A cette époque (1792), l'avancement était rapide. Notre volontaire monta de grade en grade, et conquit les épaulettes de général de division. Disgracié sous l'Empire, il prit sa retraite, et mourut sans fortune, à Villers-Cotterets, vers 1806.

L'illustre guerrier, si l'on en croit son fils, était fort bel homme. Voulant nous en donner une preuve irréfragable, Alexandre Dumas certifie, dans ses *Mémoires*, que le mollet du héros, le jour où il épousa sa mère, était juste de la grosseur de la taille de celle-ci, — détail authentique et

singulier, que l'histoire ne s'attendait guère à enregistrer dans ses annales.

Madame Dumas, après la mort de son époux, resta, dit-on, dans un état voisin de l'indigence. Le fait nous semble improbable. Napoléon Ier n'était pas homme à priver de pension la veuve d'un général.

Alexandre commença ses études auprès d'un certain abbé Grégoire, qui eut une peine extrême à lui apprendre la langue latine, et qui ne put jamais réussir à le faire mordre à l'arithmétique. Son élève affectionnait spécialement l'école buissonnière, la chasse à la pipée, le braconnage, l'équitation, l'escrime et le tir au pistolet. Tous ces exercices physiques développèrent chez Alexandre une santé puissante que rien jusqu'à ce jour n'a pu détruire.

A l'âge de dix-huit ans, il entra comme troisième clerc dans l'étude de maître Menesson, notaire royal à Villers-Cotterets. La petite cité picarde abritait alors la famille de Leuven, exilée de Paris, en 1815, au retour des Bourbons. Déjà vaudevilliste, Adolphe de Leuven répondit au jeune Dumas, qui manifestait un désir violent d'arriver à la fortune :

— Faites-vous auteur dramatique, mon cher. Le Théâtre est une mine d'or, et je vous offre ma collaboration.

Alexandre le prend au mot. Trois pièces ayant pour titre : le *Major de Strasbourg*, — *Un dîner d'amis*, — et les *Abencerrages*, sont expédiées aux directions parisiennes, et refusées partout. Le fils du général ne se décourage point. Son collaborateur Adolphe a regagné la capitale. Tourmenté d'un désir irrésistible de connaître les acteurs en vogue, Alexandre se décide à faire le voyage de Paris avec le principal clerc de maître Menesson. Ces mes-

sieurs ont le gousset vide et le fusil sous le bras. Ils tuent, chemin faisant, nombre de lièvres et de perdreaux, les vendent aux marchands de comestibles, le long de la route, et gagnent ainsi la grande ville.

Adolphe de Leuven accueille à bras ouverts son jeune collaborateur et lui donne un billet pour aller voir Talma. Bien plus, il lui ouvre l'entrée privilégiée des coulisses et le présente au célèbre tragédien pendant un entr'acte. Talma reçoit affectueusement le Nemrod picard, étudie son œil, regarde son front, et ne manque pas d'y découvrir le sceau manifeste du génie.

« — Alexandre Dumas, lui dit-il, je te baptise poète au nom de Shakspeare, de Corneille et de Schiller. Retourne en province, rentre dans ton étude, et l'ange de la poésie saura bien t'aller trouver où tu seras, t'enlever par les cheveux comme le prophète Habacuc, et t'apporter là où tu auras affaire. »

Loin de nous la pensée de révoquer en doute cette prédiction merveilleuse de Talma, puisque c'est le véridique auteur des *Impressions de voyage* lui-même qui la rapporte. A défaut d'un ange, un diable ennemi de la littérature ne tarde pas, en effet, à prendre par les cheveux Habacuc-Dumas et à le transporter définitivement à Paris pour le plus grand malheur des écrivains modernes. Ne voulant plus, cette fois, mitrailler sur sa route perdreaux et lièvres, Alexandre gagne son voyage, en quinze points liés au billard, à l'entrepreneur des voitures publiques, prend cinquante francs dans la bourse de sa mère, demande à quelques électeurs de l'Aisne des lettres de recommandation pour les vieux généraux de l'Empire, et vient s'installer dans une mansarde de la place des Italiens. Le jour même de son arrivée, il se présente chez le maréchal Jour-

dan, qui lui fait piteux accueil, chez Sébastiani, qui le reçoit mal, et chez le duc de Bellune, qui ne le reçoit pas du tout. Enfin il trouve un protecteur dans le général Foy. Reconnaissant au jeune homme une belle écriture, celui-ci le fait entrer au secrétariat du duc d'Orléans avec douze cents francs d'honoraires.

De son propre aveu, M. Dumas était alors d'une ignorance extrême. Comme il n'avait dans les bureaux du prince que fort peu de besogne, il lut Walter Scott, Shakspeare, Gœthe et Schiller, dans la prévision que ces lectures lui seraient plus tard d'une grande utilité. Notre homme dit au général Foy :

« — Je vais vivre de mon écriture ; mais je vous promets de vivre un jour de ma plume. »

Il s'agit de tenir parole. Un vaudeville en collaboration avec Leuven et Rousseau, porté d'abord au Gymnase, eut le sort des pièces expédiées de Villers-Cotterets. La *Chasse et l'Amour,* tel était le titre de cette élucubration, que l'Ambigu, trois mois plus tard, consentit à mettre à l'étude en stipulant pour chaque auteur *quatre francs* par soirée. Bientôt la Porte-Saint-Martin joua la *Noce et l'Enterrement*, deuxième vaudeville de notre commis au secrétariat. Il avait alors pour collaborateurs MM. Gustave et Lassagne. Plus généreuse que l'Ambigu, la Porte-Saint-Martin octroya *six francs* par représentation à chacun des auteurs. Alexandre commençait donc à tenir sa promesse, il vivait de sa plume. Madame Dumas quitta la province et vint demeurer avec le futur grand homme dans un modeste appartement du faubourg Saint-Denis.

Tout en conservant sa place d'expéditionnaire au secrétariat du prince et en recopiant nombre de dépêches à

l'adresse des têtes couronnées de l'Europe, Alexandre traduit le *Fiesque* de Schiller et compose une tragédie des *Gracques*. Ces deux ouvrages n'obtiennent pas les honneurs de la rampe. L'auteur en découpe plus tard des fragments, qu'il recoud à *Henri III* et à d'autres pièces, en homme qui comprend l'économie littéraire et sait tout utiliser. Après les *Gracques* vient *Christine*. Cette nouvelle tragédie semble destinée à une chance meilleure. Charles Nodier l'appuie de son patronage auprès du baron Taylor, commissaire-royal au Théâtre-Français. Dumas lit son œuvre; elle est reçue. Mais presque aussitôt M. Taylor part en Orient à la recherche de l'obélisque. Les sociétaires capricieux profitent de la circonstance et refusent de mettre la pièce à l'étude. Alexandre jette les hauts cris. On convient de part et d'autre de s'en rapporter à la décision de Picard.

« — Avez-vous de la fortune? demande au jeune tragique l'auteur de la *Petite Ville*.

« — Pas l'ombre, Monsieur, répond Alexandre.

« — Quels sont vos moyens d'existence?

« — Une place de quinze cents francs [1].

« — Eh bien, mon ami, dit Picard, retournez à votre bureau. »

La sentence était cruelle, et, nous devons le dire, passablement injuste. Reconnaissant combien il était pauvre du côté de l'invention, M. Dumas avait adopté déjà le système d'emprunt le plus complet. *Christine* est faite avec les mémoires de la grande Mademoiselle, et Gœthe en a fourni les situations les plus saisissantes. Picard outrageait

1. Les honoraires primitifs du commis au secrétariat avaient été augmentés.

donc le génie de Gœthe en ayant l'air de mépriser la pièce d'Alexandre Dumas.

Quant au drame de *Henri III*, que le jeune auteur réussit, avec la protection du duc d'Orléans, à faire représenter l'année suivante à la Comédie-Française, il est composé de rognures prises dans Anquetil [1], dans le journal de Pierre de l'Étoile [2], dans Walter Scott [3] et dans Schiller. D'un bout à l'autre de cette œuvre, il n'est pas une conception, pas une péripétie, pas une scène que notre écrivain puisse revendiquer. Nous tenons à en donner une preuve convaincante, afin que tout d'abord on ne nous accuse pas d'exagération.

SCHILLER (Don Carlos, acte II, scène IV.)	DUMAS (Henri III, acte IV, scène Ire).
DON CARLOS, UN PAGE.	ARTHUR, SAINT-MÉGRIN.
DON CARLOS. — Une lettre pour moi?... Pour qui cette clef? Et toutes deux remises avec tant de mystère... Où t'a-t-on remis ceci?	SAINT-MÉGRIN. — Cette lettre et cette clef sont pour moi, dis-tu? Oui... à M. le comte de Saint-Mégrin. De qui les tiens-tu?
LE PAGE. — Autant que j'ai pu le remarquer, la dame aime mieux être devinée que nommée.	ARTHUR. — Quoique vous ne les attendissiez de personne, ne pouviez-vous les espérer de quelqu'un?
CARLOS. — La dame? Quoi! Comment? Qu'es-tu donc?	SAINT-MÉGRIN. — De quelqu'un? Comment? Et qui es-tu toi-même?
LE PAGE. — Un page de Sa Majesté, de la reine.	ARTHUR. — Ne pouvez-vous reconnaître les armes de deux maisons souveraines?
CARLOS, *lui mettant la main sur la bouche.* — Tu es mort, silence! J'en sais assez. (*Il lit.*) Elle t'a elle-même remis cette lettre?	SAINT-MÉGRIN. — La duchesse de Guise! (*Lui mettant la main sur la bouche.*) Tais-toi! je sais tout. (*Il lit.*) Elle-même t'a remis cette lettre?

1. Non-seulement M. Dumas emprunte à cet historien ses plus fortes scènes, mais il pille jusqu'aux phrases.

2. Tout ce qui concerne la mort de Saint-Mégrin se retrouve là, mot pour mot, lettre pour lettre.

3. M. Dumas a copié effrontément toute l'admirable scène de la brutalité de Ruthwen.

LE PAGE. — De sa propre main.

CARLOS. — Ne te joue pas de moi! Je n'ai rien lu d'écrit de sa main. Si c'est un mensonge, confesse-le avec franchise, et n'essaye pas de me tromper.

LE PAGE. — Vous tromper!

CARLOS *relit*. — « Cette clef ouvre les appartements derrière le pavillon de la reine... » Ce n'est point un rêve! ce n'est point un délire! Oui... voici ma droite, voici mon épée, voici des syllabes écrites en ce billet, tout cela est réel. Je suis aimé... je le suis... je suis aimé!

LE PAGE. — Prince, ce n'est pas ici le lieu... Vous oubliez...

CARLOS. — Tu as raison, mon ami; je te remercie, je n'étais plus à moi-même. Que ce que tu as vu soit enseveli en ton sein comme en un cercueil. Tu es un enfant, sois-le toujours et continue à montrer la même gaieté. Qu'elle a été sage et prudente, celle qui t'a choisi pour un messager d'amour! Ce n'est pas là que le roi cherche de vils espions.

LE PAGE. — Et moi, prince, je suis fier de me savoir, par ce secret, au-dessus du roi lui-même.

CARLOS. — Vanité puérile et folle! C'est cela qui doit te faire trembler. S'il arrive que nous nous rencontrions en public, approche-toi de moi avec timidité et soumission. Que ta vanité ne t'entraîne jamais à faire remarquer que l'Infant a de la bonté pour toi. Ce que tu auras désormais à me rapporter, ne le dis pas avec des mots, ne le confie point à tes lèvres. Parle-moi par tes regards, par tes signes; je saurai entendre en un clin d'œil. On vient... au revoir.

ARTHUR. — Elle-même.

SAINT-MÉGRIN. — Jeune homme, ne cherche pas à m'abuser! Je ne connais pas son écriture... Avoue-le-moi, tu as voulu me tromper.

ARTHUR. — Moi, vous tromper!

SAINT-MÉGRIN. (*Il lit.*) — « L'appartement de madame la duchesse de Guise est au second, et cette clef en ouvre la porte... » C'est bien à moi, pour moi! Ce n'est point un songe... Ma tête ne s'égare pas... Cette clef, ce papier, ces lignes tracées, tout est réel!... Je suis aimé... aimé!...

ARTHUR. — A votre tour, comte, silence!

SAINT-MÉGRIN. — Tu as raison, silence! Sois muet comme la tombe; oublie ce que tu as fait, ce que tu as vu; ne te rappelle plus mon nom, ne te rappelle plus celui de ma maîtresse. Elle a montré de la prudence en te chargeant de ce message; ce n'est point parmi les enfants qu'on doit craindre les délateurs.

ARTHUR. — Et moi, comte, je suis fier d'avoir un secret à nous deux.

SAINT-MÉGRIN. — Oui, mais un secret terrible, un de ces secrets qui tuent. S'il arrive que nous nous rencontrions, passe sans me connaître, sans m'apercevoir. Si tu avais encore dans l'avenir quelque chose à m'apprendre, ne l'exprime point par des paroles, ne le confie pas au papier: un signe, un regard, me dira tout. Je devinerai le moindre de tes gestes, je comprendrai ta plus secrète pensée. Sors, et garde que personne ne te voie.

Qu'en dites-vous? chers lecteurs.

Nous avons autrefois donné sur la représentation de *Henri III* et sur les circonstances qui la suivirent certains détails authentiques. A l'instante prière de son commis,

le duc d'Orléans parut aux Français avec une suite nombreuse. Il n'en fallait pas davantage pour électriser toute une salle. Lorsque Firmin reparut pour nommer l'auteur (on ne nomma ni Anquetil, ni Pierre de l'Étoile, ni Walter Scott, ni Schiller), le prince se leva lui-même, afin d'écouter debout et découvert le nom de son employé.

Ceci avait lieu le 10 février 1829. Bientôt après, M. Dumas échangea sa place d'expéditionnaire contre une véritable sinécure à la bibliothèque du Palais-Royal, prévenance délicate pour l'homme de lettres, auquel on laissait une pension sans entraver sa liberté, sans rien lui faire perdre d'un temps précieux. Or comment sut-il reconnaître tant de bienfaits? 1830 arrive, moment d'éruption volcanique, où des idées d'ambition et de gloire jaillissaient de tous les cerveaux. Les palmes littéraires de M. Dumas ne lui suffisent plus. Il convient lui-même que, dès ce jour, *il ne vit plus rien autre chose en ce monde que la politique, et qu'il oublia totalement la littérature*. Une couronne vient de tomber au front du prince qui nous protége, quelle heureuse chance! A nous les honneurs! à nous les dignités! à nous le portefeuille de ministre!

Halte-là, monsieur Dumas! on ne compte point ainsi sans son hôte. Jusqu'alors le duc d'Orléans s'est montré vis-à-vis de vous *bon et affable;* mais ce n'est pas une raison pour que le roi Louis-Philippe dépose entre vos mains les destinées de son trône et de la France. Tudieu! comme vous y allez, monsieur l'auteur dramatique! Les rois de théâtre vous gâtent l'esprit; les sceptres de bois et les couronnes de carton vous faussent le jugement. Un portefeuille à vous, Dumas! à vous, homme aimable sans

doute, bon compagnon, joyeux viveur; mais cerveau brûlé, tête vagabonde, imagination folle, allons donc! Ne courez plus ainsi à toute bride sur le chemin de Bicêtre, mon pauvre ami! Rappelez votre bon sens, chassez-moi bien vite cette mauvaise pensée de ministère. Ah! bon Dieu! si nous avions l'imprudence de vous confier les rênes de l'État, nous tomberions demain dans le premier trou venu. Juste ciel! avez-vous juré de nous faire casser le cou? Regagnez vos théâtres, Dumas; écrivez des comédies, composez des romans; mais auprès de nous vous tourneriez au tragique... Bonsoir!

Il est inutile de prévenir nos lecteurs que ce discours ne fut pas débité précisément dans les termes ci-dessus. On y mit plus de circonlocutions et de périphrases; on essaya de faire comprendre à M. Dumas le ridicule de ses prétentions, la folie de ses espérances; mais il se boucha les oreilles et cria de toutes ses forces à l'injustice et au scandale. Semblable à ce marmot ambitieux qui, voyant la lune au fond d'un seau d'eau, voulait absolument que sa bonne la lui donnât, M. Dumas s'obstine à ne pas détourner l'œil de l'objet de son espoir. Ce n'est qu'une image trompeuse, un songe creux, une ombre, un fantôme; il est impossible qu'il n'aperçoive pas que la réalité se trouve à l'abri de ses atteintes; n'importe, il exige, il commande, il menace, il fait du tapage, il veut son ombre, son fantôme, il veut la lune. Et comme, en dernier ressort, on refuse positivement d'accéder à ce désir baroque : « Oh! certes, après une révolution, s'écrie M. Dumas, on doit haïr les hommes; mais, après deux révolutions, on ne peut plus que les mépriser! »

Aussi déclare-t-il qu'il les méprise, et, là-dessus, il abandonne brusquement la capitale pour aller parcourir

les régions vendéennes [1]. « C'était le cœur du parti royaliste, dit-il ; je voulais en calculer les battements. Des cris de *Vive Charles X!* m'accueillirent partout. Ce pays-là du moins est un *pays loyal* et qui ne change pas. » — Attrape, Louis-Philippe!

Que pensez-vous de ce coup de boutoir, Monseigneur? Vous me refusez quelques rayons du soleil de votre nouvelle puissance; votre employé se trouve exclu du partage des grâces; vous lui battez froid, vous lui tournez le dos, vous l'empêchez de goûter aux dragées de votre baptême royal... Vertu de ma vie! Tenez-vous bien, Sire; cramponnez-vous solidement à votre trône... ou, corbleu! nous allons voir! — Et M. Dumas menace du poing son protecteur.

Pendant les trois jours, si nous l'en croyons, il avait quitté la plume pour le fusil; mais, le fusil n'étant plus de mode, il reprit la plume, et se mit à écrire un drame en six actes et en dix-neuf tableaux, intitulé : *Napoléon Bonaparte*, ou *Trente ans de l'histoire de France*. Etait-ce un crime, nous demanderez-vous, de célébrer la plus radieuse de nos gloires? Dieu nous garde de jeter en avant un tel blasphème. Si M. Dumas s'était posé franchement vis-à-vis du nouveau roi, s'il avait fait acte d'opposition pure et simple, s'il n'avait pas aussi grossièrement montré le bout de l'oreille, nous serions loin de lui adresser le moindre reproche. Mais suivez bien sa marche. Après le combat, il se montre dans les salons du Palais-

1. Il se fit donner une mission par la Fayette, afin d'aller organiser dans ce pays la garde nationale. Après avoir bien dîné et bien chassé aux environs de Nantes, il revint à Paris déclarer, d'un ton d'oracle, que cette organisation était impossible. Pour mieux le prouver, il publia dans la *Revue des Deux-Mondes* la *Vendée après le 29 juillet*.

Royal. C'est alors qu'il se plaint avec amertume que Louis-Philippe, *si populaire envers tout le monde, n'eut pour lui que de la froideur*. C'est alors qu'il s'écrie : *On ne peut plus que mépriser les hommes!* C'est alors qu'il part pour la Vendée, *ce pays loyal qui ne change pas;* et, quand il rentre à Paris, *ceux qu'il a laissés près du roi ont de nouveaux titres et des appointements doubles*. Aïe! maladroit que vous êtes!

Çà, voyons, convenez avec nous d'une chose : pour engager Louis-Philippe à ne plus se méfier de l'inconstance de votre caractère, vous n'avez rien trouvé de mieux que d'arborer successivement trois drapeaux hostiles, afin d'obtenir par la crainte ce qu'on refusait à l'insinuation. Vous vous êtes fait tour à tour royaliste, bonapartiste et républicain.

Royaliste... car on pouvait raisonner de la manière suivante : — Est-il vrai que cet étourneau de Dumas soit allé se fourrer en pleine Vendée? Diable! prenons-y garde. Le gaillard a la tête chaude. Il suffit d'une étincelle pour allumer là-bas un foyer d'insurrection. Rappelons-le sur l'heure et donnons-lui ce qu'il demande.

Bonapartiste... Ah! ceci, par exemple, était plus adroit. Peste! vous l'oubliez, Sire : il est de par le monde certain héritier d'un grand nom [1], qui peut venir, appuyé sur la gloire paternelle et soutenu par l'enthousiasme du pays, réclamer ses droits au sceptre qu'on vous a donné trop vite. Or je vais faire sonner bien haut cette gloire, je vais chauffer cet enthousiasme. Pourquoi le fils de Napoléon n'aurait-il pas hérité du génie de son père? Qui vous assure qu'il n'a pas aussi le coup d'œil de l'aigle, qu'il ne

1. Le duc de Reischtadt vivait encore.

saura pas manœuvrer l'épée du conquérant, qu'il ne fera pas une seconde fois de la France la reine du monde? Eh! eh! voici qui devient dangereux, Sire! Franchement, je vous conseille d'empêcher la représentation de mon drame.

Républicain... Ceci est le dernier saut de carpe. M. Dumas ne pouvait plus être autre chose. En vérité, c'est dommage! Comme le roi ne veut plus le recevoir, il se dispose à lui écrire. Dabord le nouveau Brutus s'affuble de la toge romaine et se place le bonnet rouge, en tapageur, sur l'occiput. Dans ce gracieux accoutrement, il saisit la plume et trace, d'une main courageuse et d'une écriture trop lisible, ces lignes à jamais ineffaçables : « Sire, il y a longtemps que j'ai écrit et imprimé que, chez moi, l'*homme littéraire* n'était que la préface de l'*homme politique*. »

Ici, M. Dumas réfléchit un instant et se caresse le menton. La phrase est joliment tournée; mais il faut y joindre une menace et le foudroyant aveu de ses doctrines radicales. Quand il aura montré les dents d'une manière aussi franche, il est impossible qu'on ne lui jette pas... un ministère, pour l'empêcher de mordre. Voici la menace : « L'âge auquel je pourrai faire partie des membres d'une Chambre régénérée se rapproche pour moi. J'ai la certitude, le jour où j'aurai trente ans, d'être nommé député; j'en ai vingt-huit, Sire. »

Ce cher M. Dumas n'est point heureux dans ses prophéties. Maintenant écoutons la profession de foi : « Sire, le dévouement aux principes passe avant le dévouement aux hommes. Le dévouement aux principes fait les Lafayette; le dévouement aux hommes fait les Rovigo. Je supplie Votre Majesté d'accepter ma démission... » (de bibliothécaire.)

Hélas ! le républicanisme de notre homme fit un four complet, comme son royalisme, comme son bonapartisme. La boîte aux dragées refusa constamment de s'ouvrir. Alors notre gourmand désappointé se change en hydrophobe ; nous l'entendons s'écrier, dans les transports d'une irritation fougueuse : « Rois et citoyens sont égaux devant le poète. Il soulève le linceul des morts, il arrache le masque des vivants, il fustige le ridicule, il stigmatise le crime. Sa plume est tantôt un fouet, tantôt un fer rouge. *Malheur donc à ceux qui méritent qu'il les fouette! Honte et malheur à ceux qui méritent qu'il les marque!* »

C'est vous, cher monsieur Dumas, qui avez écrit ces lignes terribles. Jugez de la puissance qu'elles nous donnent. Évidemment le désespoir seul de ne pas mordre au friand gâteau politique a reporté votre appétit vorace sur la maigre galette littéraire. Il est bon de savoir que vous n'avez pris définitivement les lettres pour maîtresses qu'après avoir échoué dans d'autres amours, ce qui explique le sans-façon brutal avec lequel vous traitez les malheureuses.

Il nous faut revenir à 1829 et suivre notre homme dans sa vie d'écrivain. *Henri III* rapporta cinquante mille francs à son auteur. Les héritiers de Schiller, de Walter Scott, de Pierre de l'Étoile et d'Anquetil n'entrèrent pour rien dans le partage de cette somme. Donnant un libre essor à ses instincts de mercantilisme, Alexandre Dumas s'empressa de collaborer à une parodie de sa pièce [1], afin d'en augmenter les produits. Nous le voyons se livrer aux douceurs de sa nouvelle fortune. Il quitte son

1. Cette parodie avait pour titre : le *Roi Pétaud*.

modeste domicile du faubourg Saint-Denis, s'installe, rue de l'Université, dans un logement splendide, et mène vie joyeuse [1].

En attendant, la tragédie de *Christine* était toujours dans les cartons de la Comédie-Française. L'auteur la transforme en un drame romantique versifié, la porte outre-Seine et réussit à la faire jouer à l'Odéon. Cette fois il ne se contente pas de piller les auteurs morts, il dévalise les auteurs vivants et *emprunte* les vers par centaines, soit à Victor Hugo, soit à Alfred de Vigny, soit à une foule d'autres. Nous ne citerons qu'un exemple entre mille :

VICTOR HUGO, *Hernani*, IVe acte :

Oui, dusses-tu me dire avec ta voix fatale
De ces choses qui font l'œil sombre et le front pâle,
Parle..., etc.

DUMAS, *Christine*, acte 1er :

Tu m'en veux, et pourtant c'est ton amour fatale
Qui m'a rendu l'œil sombre et m'a fait le front pâle.

Quand la poésie, dans cette œuvre, n'est prise à personne, elle est détestable, témoin les vers suivants :

Comme au haut d'un grand mont le voyageur lassé
Part tout brûlant d'en bas, puis arrive glacé,
Sans qu'un éclair de joie un seul instant y brille;
User à le rider son front de jeune fille,
Sentir une couronne en or, en diamant,
Prendre place, à ce front, d'une bouche d'amant...

« Un voyageur, dit Loménie, qui, *au haut d'un*

1. « Comme étourdi de son passage subit de l'obscurité à la gloire, M. Alexandre Dumas, dit Loménie, se plonge avec ardeur dans un luxe exagéré ; il porte des habits fantastiques, des gilets éblouissants, abuse de la chaîne d'or, donne des dîners de Sardanapale, crève une grande quantité de chevaux, et aime un grand nombre de femmes. »

grand mont, part tout brûlant d'en bas; une couronne qui prend place à un front d'une bouche, voilà, certes, un atroce jargon. Il y a dans *Christine* une douzaine de tirades aussi barbares. » Ce drame était dédié au duc d'Orléans, qui n'avait pas encore le diadème, et qui essaya, mais en vain, d'obtenir de Charles X le ruban rouge pour l'auteur. C'est M. Dumas qui nous certifie la chose. A trois ou quatre mois de là, resté sous l'impression de ce refus désobligeant du chef de la branche légitime, il voit paraître les ordonnances.

« — Joseph ! crie-t-il à son domestique, allez chez mon armurier : rapportez-en mon fusil à deux coups et deux cents balles du calibre vingt. »

Deux cents balles, Jésus ! combien veut-il tuer d'hommes? Un volume tout entier des *Mémoires* d'Alexandre Dumas est consacré au récit de son héroïsme pendant les trois jours. Nous ne lui chercherons pas la moindre querelle à cet égard. Qu'il tranche du Renaud ou du Tancrède, qu'il prétende avoir affronté la mitraille au pont d'Arcole, qu'il ait pris ou non le Musée d'artillerie, qu'il ait fait le coup de feu contre les Suisses du Louvre, embusqué derrière un des lions de l'Institut, peu nous importe. Cela est écrit. Nous laissons chaque lecteur à ses appréciations. D'autres que nous peuvent rechercher si M. Dumas est capable de fanfaronnade ou de vantardise. Toujours est-il que la décoration de Juillet lui fut accordée, ce qui prouve au moins que Lafayette était un de ses amis.

Voyant que Louis-Philippe s'obstinait à ne pas l'honorer d'un portefeuille, Alexandre, comme il a été dit plus haut, lui joua le tour pendable de composer un drame intitulé *Napoléon Bonaparte*. Ici commence la collabora-

tion occulte. M. Dumas fait travailler les hommes de lettres ses confrères, et s'attribue toute la gloire du travail. Seul, il signe le *Napoléon*, quand Cordelier-Delanoue en est avec lui, et plus que lui, l'auteur. Seul, il signe *Charles VII*, dont Gérard de Nerval et Théophile Gautier lui ont livré les cinq actes au grand complet [1]. Seul, il signe *Antony*, pièce due à la collaboration d'Émile Souvestre.

Chez Victor Hugo, Dumas avait eu communication du manuscrit de *Marion Delorme*, retenu par la censure. Involontairement sans doute il donna le caractère de Didier à son héros. Antony, bâtard comme Didier, misanthrope comme Didier, meurt sur l'échafaud comme Didier doit y mourir, et, quand l'interdit de *Marion Delorme* fut levé par le ministère, il se trouva que Victor Hugo semblait avoir copié *Antony*. Effrayé du scandale qui allait naître, Alexandre Dumas cherche à le prévenir en toute hâte, et déclare dans la *Revue des Deux-Mondes*, en affectant un style aussi courtois que possible, que, s'il y a un plagiaire, *ce doit être lui* [2].

Chose étrange, et que nous n'eussions osé dire, Antony, sombre maniaque, fou furieux, sorte de bête rugissante, était le portrait vivant de M. Dumas à cette époque.

« Lisez *Antony*, dit-il ; ce que j'ai souffert, c'est Antony qui vous le racontera. Antony, c'était moi, moins l'assassinat. »

Voilà, certes, une confession curieuse. Mais passons. Anicet Bourgeois ayant fait avec l'auteur de *Henri III* le drame de *Teresa*, Dumas signa seul sur l'affiche. Les deux scènes les plus remarquables de l'œuvre sont copiées

1. Jadis nous ignorions ce détail, et nous ne l'avons pas mentionné dans la brochure publiée en 1845.

2. Voir Quérard, *Supercheries littéraires*, tome 1er.

textuellement de Schiller, l'une de la *Conjuration de Fiesque*, l'autre des *Brigands*. Ces hardis emprunts doivent représenter la part exclusive de M. Dumas dans la collaboration. *Teresa* est le pendant d'Antony comme mise en scène impudente de l'adultère. Seulement on y ajoute l'inceste comme fioriture. M. Dumas semble éprouver une joie cynique à déifier ces deux crimes, et à les populariser sur les planches, dans le plus grand intérêt des mœurs de son siècle.

Nous arrivons à l'histoire de la *Tour de Neste*.

Présenté par M. Gaillardet, son auteur, à la Porte-Saint-Martin, ce drame est trouvé remarquable comme sujet, mais vicieux comme facture. Harel prie Jules Janin de le refondre. Le prince des critiques garde l'œuvre deux mois, et les changements qu'il y opère la rendent plus mauvaise encore : le métier de ce diable de Jules consiste uniquement à *éreinter* les pièces, jamais il n'a su en faire. Dans cette extrêmité, le directeur appelle Dumas. Notre célèbre dramaturge prend le manuscrit, coupe, taille, rogne, et fait jouer la pièce sous son nom [1]. Gaillardet se fâche. On porte l'affaire au Palais-de-Justice. Des arbitres apprécient la nature des travaux de chacun, et les juges décident que Gaillardet signera. L'affiche remplace le nom du premier signataire par trois étoiles [2].

Ainsi, de tout ce qui précède, il résulte que jamais M. Dumas n'*invente*. Son unique talent consiste dans la manière dont il coordonne les choses trouvées par ses

1. Évidemment, dit un critique, M. Dumas a travaillé à cette pièce, car on y retrouve tout entière une scène de Gœthe, une de Lope de Vega, et une de Schiller. »

2. Un duel suivit le procès. Personne ne fut tué.

collaborateurs. Il élève sa charpente avec les matériaux d'autrui; rien, absolument rien, ne lui est propre.

Il y a, disions-nous à l'époque de notre première étude sur l'homme, un certain mérite à être *arrangeur;* mais c'est à condition qu'on n'*arrange* que ses propres richesses. Et tenez, voici le capitaine d'un brick flibustier qui vient de prendre un navire marchand à l'abordage. Ce capitaine est un garçon fort aimable; il n'égorge pas les matelots qui rendent les armes... Comment donc, au contraire! Il leur verse du rhum de sa propre main pour les aider à se remettre des fatigues du combat. Mais il n'en fait pas moins transporter sur le pont de son brick et descendre à fond de cale une infinité de ballots précieux, qu'il a soin de placer lui-même dans un ordre convenable. Dieu! l'honnête homme! comme il *arrange* bien!

M. Dumas continua de signer seul *Angèle* et *Catherine Howard* [1], deux drames faits avec Anicet Bourgeois; — *Kean,* comédie faite avec MM. Théaulon et Frédéric de Courcy; — *Piquillo,* opéra-comique fait avec Gérard de Nerval; — *Caligula,* tragédie faite avec Anicet Bourgeois [2]; — *Mademoiselle de Belle-Isle,* faite avec

1. *Don Juan de Marana,* sorte de mystère en cinq actes (vers et prose), d'une forme brutale, maladroite et pleine d'archaïsmes, représenté à la Porte-Saint-Martin après *Catherine Howard*, passe pour avoir été écrit sans collaborateur; mais il est tiré de pied en cap d'une nouvelle de Mérimée qui a pour titre les *Ames du purgatoire.* Une autre pièce, *Paul Jones,* n'est également due à aucune plume étrangère, mais elle est faite avec le roman du *Capitaine Paul,* signé Dumas et calqué sur le *Pilote* de Cooper. On a demandé souvent pourquoi cette pièce avait été donnée à un théâtre de troisième ordre. Voici le mot de l'énigme : *Paul Jones* fut déposé, comme garantie d'un prêt d'argent, entre les mains de M. Porcher, chef de claque. Ce-ci, n'étant point remboursé à l'époque convenue, porta le drame à Th... Nezel, son gendre, directeur de la petite salle du Panthéon.

2. Pièce déplorable au point de vue de la forme poétique, et après laquelle

le comte de W*** ; — l'*Alchimiste*, fait avec Gérard de Nerval ; — puis cinq pièces en collaboration avec MM. Leuven et Brunswick, savoir : *Un Mariage sous Louis XV*[1], — *Lorenzino*[2], le *Laird de Dumbicky*, — *Une Fille du Régent* — et les *Demoiselles de Saint-Cyr*.

Après la représentation de cette dernière pièce à la Comédie-Française, Janin se permit sur l'œuvre une critique assez verte. Indigné de cet excès d'insolence, l'auteur attaqué riposte et traite l'aristarque de haut en bas. Or celui-ci ne se tient pas pour battu. Un second article met les rieurs de son côté. Dumas jette feu et flamme. Il jure qu'il tuera Janin. Ses témoins se dirigent aussitôt vers la rue de Vaugirard. Les pourparlers durent trois semaines. Enfin le duel se décide. Voilà nos hommes sur le terrain. Dumas, qui a le choix des armes, propose l'épée.

— Non vraiment, dit le critique, c'est impossible. Je connais une botte secrète qui, du premier coup, vous étendrait roide mort. Je demande le pistolet, par générosité pure.

— Oh ! oh ! le pistolet ! Vous êtes fou, mon cher monsieur Janin ! s'écrie Dumas. Je suis de force à tuer une mouche à quarante pas, et vous êtes plus gros qu'une mouche.

Assurés qu'ils ont l'un et l'autre un moyen infaillible de se coucher sur la poussière, nos écrivains ne se battent point. Ils se font mutuellement des excuses et s'em-

M. Dumas eut l'aplomb de se faire décerner par ses amis une médaille commémorative de la *renaissance* de la tragédie. Le prologue seul de cette œuvre a du mérite, et l'on assure que Gérard de Nerval en est l'auteur.

1. Tiré du meilleur roman d'Alphonse Brot.

2. Tiré du *Spectacle dans un fauteuil* d'Alfred de Musset.

brassent comme deux frères qui auraient dû toujours s'estimer et se chérir. Ce dénoûment pacifique était prévu.

Plus d'une fois, il arriva que les collaborateurs d'Alexandre Dumas se révoltèrent contre sa prétention constante à les éteindre. Certains d'entre eux menaçaient de renouveler le scandale de la *Tour de Nesle*.

— Eh bien, leur dit le grand homme, signons chacun une pièce à tour de rôle.

Mais, hélas! par un hasard singulier, toutes les œuvres auxquelles les malheureux attachèrent leur nom furent mal accueillies du public [1].

Si M. Dumas fut obligé parfois à des concessions sur le terrain dramatique, il prit une large revanche dans le domaine du roman. Commençons par signaler quelques-uns de ses plus audacieux plagiats. Son livre de *Jacques Ortis* est la traduction pure et simple des *Ultime littere di Jacopo Ortis*, par Ugo Foscolo. M. Dumas se contente de changer de temps à autre un verbe ou un adjectif. Les *Aventures de John Davy* sont empruntées à la *Revue Britannique*. *Gaule et France* est un ouvrage copié dans Augustin Thierry et dans les *Études historiques* de Chateaubriand. Le hardi plagiaire prend tout, le plan, le ton, les pages. Il ne se donne pas la peine d'intervertir l'ordre

1. Le *Mari de la veuve*, le *Fils de l'émigré* et la *Vénitienne*, signés par Anicet Bourgeois seul, n'eurent aucune réussite, — non plus que le drame de *Bathilde*, signé par Auguste Maquet, — non plus que le *Mariage au tambour*, *Louise Bernard*, le *Garde forestier*, et *Un Conte de fées*, signés par MM. Leuven et Brunswick. *Léo Burckard*, signé par Gérard de Nerval, — le *Marquis de Brunoy*, signé par MM. Théaulon et Jaime, — *Jarvis l'honnête homme*, et le *Séducteur et le Mari*, signés par Charles Lafont, — *Sylvandire*, signée par Leuven et Vanderburck, — *Echec et mat*, signé par MM. Octave Feuillet et Paul Bocage, — et *Jeannic le Breton*, signé par Eugène Bourgeois, eurent le même sort. M. Dumas laissa perpétuellement les chutes à ses collaborateurs.

des propositions et de changer dix mots. Semblable chose est impossible à croire, si on ne la voit pas. Nous allons la montrer à nos lecteurs.

AUGUSTIN THIERRY. *(Lettres sur l'Histoire de France.)*	DUMAS. *(Gaule et France.)*
Le roi jugea prudent d'aller passer la nuit dans le palais épiscopal ; le lendemain, au point du jour, il quitta la ville avec ses gens. (Page 388.)	Le roi n'osa, cette nuit-là, coucher ailleurs que dans le palais épiscopal, et le lendemain, à la pointe du jour, il quitta la ville avec sa suite. (Page 220.)
L'un des conjurés, croyant le moment favorable pour le meurtre, sortit de dessous une espèce de voûte sombre, en criant à haute voix : Commune! commune! (Page 228.)	L'un des conjurés, s'imaginant que l'heure était venue d'exécuter le meurtre, sortit d'une voûte sombre et basse, et se mit à crier à haute voix : Commune! commune! (Page 222.)
Le peuple s'accoutuma à la regarder (la monarchie parlementaire) comme le défenseur de ses droits. Elle joua un rôle indépendant au temps de la Fronde, disparut dans la monarchie absolue de Louis XIV, fut brisée sous Louis XV, rétablie sous Louis XVI, et servit au rappel des états généraux. (Page 329.)	Le peuple s'accoutuma à voir en lui (le parlement) son représentant. Il joua un grand rôle dans la Fronde, s'effaça dans la monarchie absolue de Louis XIV, fut cassé sous Louis XV, rétabli sous Louis XVI, et du dernier acte de sa puissance émana le rappel des états-généraux. (Page 315.)

Accusons-nous, oui ou non, preuves en mains ? Peut-on nous soupçonner de mensonge et nous traiter de calomniateur ? Donnons à présent un spécimen des *emprunts* de M. Dumas à Chateaubriand.

CHATEAUBRIAND. *(Études historiques.)*	DUMAS. *(Gaule et France.)*
Ils abordaient... les uns à pied, les autres à cheval ou en chariots, les autres traînés par des cerfs; ceux-ci portés sur des chameaux, ceux-là flottant sur des boucliers ou sur des barques. (Page 158.)	Voici les barbares... les uns à pied, les autres à cheval; ceux-ci sur des chameaux, ceux-là sur des chars traînés par des cerfs; les fleuves les charrient sur des boucliers, la mer les apporte sur des barques. (Page 7.)
Les maisons de Carthage étaient des maisons de prostitution. Des hommes erraient dans les rues, couronnés de	Genséric marche sur Carthage la prostituée, où les hommes se couronnent de fleurs, s'habillent comme des

fleurs, habillés comme des femmes, la tête voilée, et vendant aux passants leurs abominables faveurs. Genséric arrive : au dehors le fracas des armes, au dedans le bruit des jeux; la voix des mourants, la voix d'une populace ivre se confondent. (Page 174.)

Alaric ne survécut que peu. Les Goths détournèrent les eaux du Busentum; ils creusèrent une fosse au milieu de son lit desséché, et y déposèrent le corps de leur chef avec une grande quantité d'argent et d'étoffes précieuses; puis ils remirent le Busentum dans son lit, et un courant rapide passa sur le tombeau. Les esclaves employés à cet ouvrage furent égorgés. (Page 105.)

femmes, et, la tête voilée, arrêtent les passants pour leur offrir leurs monstrueuses faveurs... Il arrive : au dehors le fracas des armes, au dedans le bruit des jeux; ici la voix des chanteurs, là-bas les cris des mourants. (Page 9.)

Alaric meurt. Les soldats détournent le cours du Busento, font creuser une fosse pour leur chef au milieu de son lit desséché, y jettent sur lui de l'or, des étoffes précieuses; puis ils ramènent les eaux du Busento dans leur lit; le fleuve passe sur le tombeau. Ils égorgent jusqu'au dernier des esclaves employés à l'œuvre funéraire. (Page 12.)

Nous demandons à ne pas poursuivre. Devant de pareils témoignages, on reste confondu. Le *Capitaine Aréna*, signé Dumas, contient la reproduction d'une délicieuse nouvelle de la *Revue Britannique*, ayant pour titre *Térence le Tailleur*. *Albine* a été servilement traduite d'un roman d'outre-Rhin. *Filles, Lorettes et Courtisanes* est une œuvre pillée, chapitre par chapitre, dans les *Fêtes de la Grèce*, livre paru en 1824. Les *Mémoires d'un médecin* ne sont que la refonte d'un roman du même titre que la *Revue Britannique* venait de donner à ses lecteurs. Arrêtons-nous, car, en vérité, cent pages ne suffiraient pas à publier la liste de ces insolentes déprédations.

M. Dumas va passer à d'autres exercices. Les journaux lui achètent ses livres; il ne suffit plus aux demandes nombreuses des éditeurs. Pourquoi ne pas donner à sa fabrique une extension nouvelle?

Il prend vingt travailleurs, copistes impudents,
Chargés de rajeunir les plus vieux incidents;

Et, quand avec l'esprit, le style de Brantôme,
En un jour ils ont fait ce qu'il faut pour un tome,
Vite, ainsi qu'un Pradier, payant ses ébaucheurs,
Le maçon, sans revoir l'œuvre de ses gâcheurs,
Sur le cahier, malgré les fautes d'orthographe,
Pose avec majesté son flamboyant paraphe.

Ce coup de fouet de l'*Anti-Némésis*, appliqué à M. Dumas en plein visage, a pu le faire rugir, mais ne lui a point donné le regret de ses torts. Son atelier s'organise. Tous les ouvriers de la plume sont à la besogne. Les intrigues se filent et les romans se charpentent. Ça, qu'on se dépêche ! Dix libraires m'ont payé d'avance, et j'ai quarante volumes à fournir. Le *Siècle* m'annonce à grand orchestre, la *Presse* est à mes trousses, les *Débats* me tarabustent, la *Démocratie pacifique* hurle, la *Patrie* m'accuse de la trahir. Tous ces gens-là réclament les fournitures promises et me placent le poing sous la gorge pour avoir du manuscrit. Brochez, brochez vite ! On n'aura garde de se plaindre. Le Dumas a cours sur la place. Nous pouvons débiter de la pacotille et vendre de la contrebande : il n'y a pas de danger que le *Commerce* la refuse ! Et chaque ouvrier s'empresse d'accomplir sa tâche. Le Napolitain Fiorentino livre au patron le manuscrit du *Corricolo* et celui du *Speronare*. Paul Meurice apporte *Ascanio*, — *Amaury*, — les *deux Diane*. Mallefille écrit *Georges* d'un bout à l'autre et le laisse signer Dumas. Auguste Maquet, le plus fécond de ces artisans littéraires, fournit à lui seul cinquante volumes : le *Chevalier d'Harmental*, — les *Trois Mousquetaires*, — *Vingt ans après*, — le *Vicomte de Bragelonne*, — *Sylvandire*, — le *Comte de Monte-Christo*, — la *Guerre des femmes*, — la *Reine Margot*, — *Une fille du Régent*, — livre que nous avions jadis attribué par erreur à M. Couailhac, — le *Bâtard de*

Mauléon, — le *Chevalier de Maison-Rouge*, — la *Dame de Montsorerau*, — les *Quarante-cinq*, — les *Mémoires d'un Médecin*, — *Olympe de Clèves*, — *Ingénue*, — la *Tulipe noire* — et *Ange Pitou* [1], c'est-à-dire tous les livres qui ont posé M. Dumas, dans ce siècle, comme un prodige de conception, comme un auteur dont la fécondité n'a point d'égale.

On nous raconte une anecdote publiée dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*. Hippolyte Auger, l'un des ouvriers d'Alexandre Dumas, trouvant que le célèbre brocanteur littéraire ne lui payait que médiocrement sa besogne, alla chercher fortune en Russie. Le libraire Bellizard, qui éditait à Saint-Pétersbourg une *Revue* en langue française, reçut la visite de notre homme de lettres.

— Monsieur, dit celui-ci, je me nomme Hippolyte Auger. Comme vous publiez, en ce moment, *Olympe*, un roman de moi, j'ai cru pouvoir venir vous faire mes offres de service.

— Pardon, répondit l'éditeur de la *Revue*; je ne connais, Monsieur, ni votre nom ni le roman d'*Olympe*.

— C'est juste... Alexandre Dumas signe mon livre, dont moi-même je n'aurais tiré sans doute que fort peu de chose, et il a changé le nom d'*Olympe* en celui de *Fernande*.

Le libraire fit un geste où le doute se mêlait à la surprise.

— Oh! croyez-le bien, Monsieur, je ne vous en impose pas, reprit Hippolyte Auger. Pour mieux vous convain-

1. Un jugement du tribunal civil de la Seine, deux ans après la publication primitive de cette notice, a reconnu et sanctionné la collaboration de M. Auguste Maquet pour les ouvrages énoncés ci-dessus, et nous a donné raison sur toute la ligne. (Février 1858. — Présidence de M. Benoît Champy.)

cre, lisez cette lettre que je reçois de Dumas. Il me réclame la fin du roman. Je ne l'ai pas encore écrite, et Buloz, me dit-il, n'aime pas que la publication d'un livre chôme.

Ainsi, de la première ligne à la dernière, *Fernande* appartient à Hippolyte Auger. M. Dumas, — c'est un fait avéré, patent, reconnu, — signe les œuvres d'autrui, et nous ne craignons pas de redire à haute et intelligible voix ce que nous disions en 1845 : « Si l'exploitation dans le domaine de la matière est odieuse, comment doit-on la qualifier, lorsqu'elle s'étend au domaine de l'intelligence ? L'intelligence ! cette portion de lui-même que le Seigneur a mise en nous, ce don céleste, ce rayonnement de l'essence divine ! l'intelligence, c'est-à-dire notre âme, notre esprit, nos facultés, tout ce qui fait l'homme, tout ce qui est à lui, bien à lui, lors même qu'il naît esclave ; l'intelligence ! voilà ce que vous exploitez, monsieur Dumas ; vous osez porter la main sur ce feu du ciel ; Prométhée stupide, vous ne craignez pas la foudre ! A vos côtés sont des hommes que vous avez dû rencontrer, un jour, sous la griffe de la misère ; car il est impossible qu'ils aient fait avec vous un pacte qui les souille, sans y être poussés par les angoisses du désespoir, par les tortures de la faim. Ces hommes, vous les avez raccolés, vous avez dit à chacun d'eux : Tes entrailles crient, tu as froid, tu n'as point d'asile ? tiens, voici de la nourriture, voici des vêtements ; à l'avenir tu ne manqueras plus de refuge. Mais, en échange du pain que je te donne et des habits dont je te couvre, à moi ton esprit, à moi ton intelligence. Je soigne ton corps, livre-moi ton âme ! »

Ceux qui défendent M. Dumas, — car il y a des gens qui le défendent, — osent objecter que les peintres, les sculp-

teurs, font aussi travailler leurs élèves, et que cependant les œuvres sont toujours signées du maître. Sottise et paradoxe ! Il y a dans la peinture et dans la sculpture une partie essentiellement matérielle, qui n'existe en aucune façon dans les travaux littéraires, à moins qu'on ne tienne compte de la besogne du copiste, et nous sommes à peu près sûr que les collaborateurs de M. Dumas se révolteraient énergiquement contre celui qui les traiterait de *copistes*. Un livre n'a que deux choses, le fond et la forme, la conception et le style. Dans les arts, au contraire, la partie matérielle du travail laisse des traces visibles. Les élèves de Raphaël qui travaillèrent à la belle toile de la *Transfiguration*, les élèves de Michel-Ange qui travaillèrent à la *Chapelle Sixtine*, les praticiens de tous les maîtres en sculpture ont prêté leur labeur sans toucher à la pensée créatrice. Qu'ils aient couvert une toile de ces premiers plans de coloris, forme insignifiante qu'anime ensuite le souffle du maître, il n'y a aucune comparaison à établir avec ce qui se passe dans les lettres. Et voyez la différence ! Raphaël a pu emprunter la craie de Jules Romain pour transporter son carton sur la toile. Ce carton, dépositaire de la pensée du maître, est dans les arts ce que le plan d'un livre est dans les lettres. Or M. Dumas, au cas où il se bornerait à acheter des plans, serait tout au plus, vis-à-vis du vendeur, ce que Jules Romain était vis-à-vis de Raphaël.

Ajoutons que, dans les lettres beaucoup plus que dans les arts, la pensée première constitue l'œuvre véritable. On peut avoir le don du coloris ou le don des lignes, et être un grand artiste ; mais sans la conception, sans l'étincelle créatrice, sans l'idée, le poète ressemble à ces ouvriers tisserands qui rencontrent sous leurs doigts les fleurs les

plus éclatantes d'un cachemire, sans se douter du mystère qui les fait éclore.

Enfin les grands maîtres en peinture n'ont jamais exercé leurs élèves en vue de la production ; ils les faisaient travailler en vue de l'étude. Durant les saintes veilles de ces laborieux enfants d'une école, le maître ne comptait point l'or que chaque heure de travail pouvait amener, mais les éclairs de génie que chacun de ses regards faisait luire sur le front de l'élève. Profanes, ne confondez point l'exploitation avec l'initiation ! De toutes les écoles d'Italie sont sortis des maîtres et des chefs-d'œuvre. Que sortira-t-il de l'usine littéraire de M. Dumas ? de la honte pour lui, de l'épuisement et de l'obscurité pour les autres. Raphaël enseignait à Jules Romain le sentier qui mène aux cimes de l'inspiration ; M. Dumas ne montre à ses travailleurs que la route qui descend aux abîmes. Raphaël prêchait à ses élèves le dogme de l'idéal et les pieux mystères de la beauté absolue ; M. Dumas apprend aux hommes de lettres qu'il exploite à se moquer des pruderies de la Muse, et ne se les rend féconds et fidèles qu'à force de les corrompre.

Résumons-nous. Les maîtres, dont on allègue ici les traditions d'atelier, donnaient le génie à leurs élèves en échange de quelques coups de brosse ou de pinceau, qui servaient à dégrossir une œuvre ; M. Dumas ne donne qu'un peu d'or, en échange d'une âme qu'il absorbe tout entière. Ses collaborateurs sont les Raphaël ; le copiste, le dégrossisseur (forgeons le mot), c'est lui.

S'il y a des élèves en peinture, il n'y a dans les lettres que des collaborateurs, qui sont forcément sur le pied d'une égalité parfaite. Où cette égalité cesse, la morale reçoit une grave atteinte. En peinture, c'est l'enseignement ; en littérature, c'est le vol. M. Dumas signant les œuvres

des hommes de lettres dont il s'entoure, c'est Horace Vernet signant un tableau d'Eugène Delacroix ; c'est Bosio signant un groupe de Pradier. M. Dumas puisant dans la pensée de Shakspeare, de Gœthe, de Schiller, c'est Paul Delaroche transportant sur une de ses toiles le *Crucifiement* du Guide.

Nous prions le lecteur de nous pardonner cette longue thèse. Les détails biographiques ne perdront rien à ce que nous croyons devoir reproduire, dans l'intérêt de la moralité littéraire.

Devenu riche avec le travail des autres, le grand fabricant de livres quitte la rue de l'Université pour s'établir rue Saint-Lazare. Mais ce nouveau domicile ne suffit bientôt plus à son train et à l'accroissement de sa fortune. Il emménage rue Bleue, dans un véritable appartement de prince. Il ne manque plus qu'une chose à son bonheur, c'est le ruban rouge.

Or Louis-Philippe garde rancune à M. Dumas. Son fils, le duc d'Orléans, dans la maison duquel l'auteur de *Henri III* a la gloire d'être admis, poste, un beau jour, notre romancier sur le passage du roi. C'était à Versailles. Alexandre tombe à genoux devant son ancien protecteur et reconnaît humblement ses torts. On le relève par l'oreille, en présence de toute la cour, avec cette apostrophe peu flatteuse :

« — Grand collégien ! »

Mais la croix est au bout de cette petite humiliation ; notre héros ne se plaint pas. Quelques mois après, ayant eu l'étourderie de conduire mademoiselle Ida Ferrier [1] à

1. Cette actrice, après avoir passé par le théâtre Comte et celui des Batignolles, avait fini par jouer avec succès à la Porte-Saint-Martin les pièces de M. Dumas, et ses relations avec le dramaturge devinrent très-intimes.

un bal chez le duc d'Orléans, le prince s'approcha du couple, et dit, sur un ton fort digne, au trop chevaleresque auteur :

« — Il est entendu, mon cher Dumas, que vous n'avez pu me présenter que votre femme. »

Ces paroles renfermaient un ordre exprès, dont l'inexécution eût été suivie de la disgrâce. Le mariage eut lieu. Toute la littérature y fut conviée. Chateaubriand daigna servir de témoin à M. Dumas. Personne n'ignore que celui-ci, à cette époque, se décorait hautement du titre de marquis de la Pailleterie. Madame la marquise et son époux dépensaient gros pour soutenir l'éclat de leur noblesse. Ils ne furent ni économes ni sages. Bientôt une séparation devint nécessaire. Le marquis resta rue Bleue, et la marquise partit pour Florence, où elle mourut dans une épidémie. Cependant, grâce à la fécondité de ses collaborateurs, Alexandre Dumas gagnait deux cent mille francs, année courante ; mais cette somme ne suffisait ni à son luxe ni à ses besoins.

Il avait sans cesse les hommes de chicane à ses trousses, et voici une excellente histoire qui date de cette époque.

Un huissier de province, n'ayant pu réussir dans sa petite ville, ne fut pas plus heureux à Paris, où il avait cherché refuge. Il mourut de chagrin et de misère dans un pauvre logement de la rue Cadet. Les voisins furent obligés de faire une collecte et de s'adresser aux notables du quartier pour obtenir la somme nécessaire aux frais du convoi. Naturellement Alexandre Dumas se trouvait en tête de la liste des personnes auxquelles on pouvait avoir recours. On se présente chez lui. Sans s'informer des droits du défunt à sa commisération, il ouvre son secrétaire et donne quinze francs.

— Ah ! Monsieur Dumas, dit l'individu chargé de la collecte, si tout le monde se montrait aussi généreux que vous, nous pourrions avoir un convoi de deuxième classe, et ce serait plus convenable, car ce pauvre M... a longtemps exercé les fonctions d'huissier.

— Peste ! fit Dumas, c'est donc un huissier qu'on enterre ? Tenez ! tenez ! voici quinze autres francs... tâchez d'en faire enterrer deux !

Une fois orné du ruban rouge, M. Dumas dirigea ses regards vers l'Institut. L'auteur de *Louis XI* venait de mourir, laissant deux belles places vacantes, l'une à l'Académie, l'autre à la bibliothèque de Fontainebleau. Notre homme avise que l'héritage académique lui revient de droit, et que la place de bibliothécaire va merveilleusement à son fils Alexandre. Mais le duc d'Orléans, ce trop aveugle protecteur, n'est plus. Les prétentions à la bibliothèque échouent les premières, et M. Dumas se dit :

— Sauvons au moins l'Institut !

En conséquence, il envoie au *Siècle,* qui la répand à quarante mille exemplaires, la jolie réclame suivante :

« Monsieur le rédacteur,

« Plusieurs journaux ont annoncé que j'avais sollicité et obtenu la place de bibliothécaire à Fontainebleau. Veuillez, je vous prie, démentir cette nouvelle, qui n'a aucun fondement. Si j'avais ambitionné un des fauteuils que l'illustre auteur des *Messéniennes* et de l'*École des Vieillards* [1] a laissés vacants, c'eût été SEULEMENT son fauteuil à l'Académie. »

1. Notez que, dans ses *Mémoires*, il maltraite abominablement Casimir Delavigne.

Ce magnifique *seulement* toucha fort peu les Quarante. M. Dumas n'obtint pas un vote. Il est vrai qu'une audacieuse brochure, dont l'auteur aujourd'hui ne se repent guère, dessilla bien des yeux alors, et montra que la gloire de M. Dumas n'est pas une gloire qu'on récompense, mais une gloire qu'on châtie. Les secrets de la fabrique une fois au grand jour, beaucoup d'ouvriers honteux la désertèrent. Notre marchand de phrases ne put livrer toutes les fournitures promises : la *Presse* et le *Constitutionnel* lui intentèrent un procès pour n'avoir pas donné ses romans à l'époque convenue. Maquet lui-même, le fidèle Maquet, déclara qu'il allait déserter comme les autres, si le patron ne lui permettait pas de signer avec lui au moins les pièces de théâtre [1]. Alexandre Dumas céda bien à contre-cœur. Mais, en ce moment même, il bâtissait à Saint-Germain sa villa de Monte-Christo, pour laquelle il fallait des sommes prodigieuses. Or, point de manuscrit, point de billets de banque : Girardin se montrait inflexible, et Véron fermait sa caisse à double tour. Trop heureux d'avoir conquis une modeste part de célébrité, Maquet travailla comme aurait dû travailler le patron, c'est-à-dire comme un nègre. L'architecte de Monte-Christo put achever ce curieux édifice, où la vanité d'un homme engloutit tant d'or, et rassembla, deux années durant, les fantaisies les plus coûteuses.

M. Dumas appela d'Afrique deux Arabes, qui lui décorèrent une chambre à l'algérienne, couvrirent les murs

1. Jamais, avant la publication de la brochure *Maison Alexandre Dumas et compagnie*, Auguste Maquet n'avait signé un seul drame. Il nous doit sa renommée actuelle. Tout en le blâmant d'avoir vendu sa plume, nous l'avons fait connaître, et nos révélations ont servi d'appui à ses légitimes exigences. Plus d'une fois on est venu nous dire qu'il nous appelait son *cher ennemi*.

de versets du Coran, et s'engagèrent par écrit à ne point exécuter en Europe un travail semblable.

Autrefois l'*Illustration* a donné le détail de toutes les féeries de Monte-Christo. Elle a fait la peinture des pavillons gothiques, des tourelles garnies de cloches, des jardins, de l'île, du torrent, et de ce fameux kiosque au plafond d'azur, semé d'étoiles, qui servait de cabinet de travail au maître [1]. Il y avait à Monte-Christo un atelier pour les peintres, douze chambres pour les visiteurs, un petit palais consacré aux singes, un autre aux perroquets, et un troisième aux chiens, sans compter une écurie quasi royale abritant huit superbes chevaux. Le grand salon, tendu d'étoffes d'or et de soie, contenait toutes sortes de merveilles artistiques, et le salon *intime*, ou boudoir, avait pour rideaux de fenêtres d'immenses cachemires. C'était un encombrement de tableaux, de statues, de meubles de Boule, de curiosités bizarres, jetés pêle-mêle du rez-de-chaussée aux combles. Il y avait abus de sculptures et profusion de moulages. En tous lieux, à défaut de goût, régnait l'ostentation. Tant de richesses, tant de splendeurs, ne donnaient point à ce magnifique séjour le cachet d'aristocratie qu'il aurait voulu prendre. Un parfum de bohème s'exhalait du milieu de ce luxe, et les mœurs de coulisses les plus extravagantes réglaient l'étiquette du château. On n'avait eu garde d'oublier sur la façade les armes du marquis de la Pailleterie. L'écusson portait cette devise :

J'aime qui m'aime.

Alexandre Dumas inaugura Monte-Christo par un festin

1. Tout autour du péristyle, de riches médaillons sculptés portaient triomphalement le titre de *ses œuvres*.

de six cents couverts, dressé en l'honneur de la littérature, du théâtre et des arts. Il y eut ensuite spectacle. On représenta une pièce composée tout exprès pour la circonstance, et dont le titre, — ne nous accusez pas de mentir, — était :

SHAKSPEARE ET DUMAS.

L'impudeur n'a pas été poussée jusqu'à l'impression du chef-d'œuvre. Il fallut, après ces folies, mettre les recettes au niveau des dépenses. La fabrique de livres, un instant en désarroi, reçut une activité nouvelle; d'autres ouvriers remplacèrent ceux qui avaient été pris de vergogne, et M. Dumas osa publier de front, dans quatre journaux, quatre ouvrages différents et de très-longue haleine, signés de lui. De 1845 à 1846, il imprima plus de soixante volumes.

Certes, il est difficile d'assigner des bornes à la fécondité d'un écrivain et de supputer le nombre de lignes qu'il écrira dans un temps donné. Le roman surtout, ce genre frivole, a le droit de courir la poste et de semer à profusion les volumes. Encore faut-il néanmoins mûrir un sujet, dresser un plan, rassembler les fils d'une intrigue et coordonner les diverses parties d'un ouvrage. Or, en tenant compte de ces préparatifs, en supposant qu'un auteur ne prenne que le repos absolument nécessaire, qu'il mange à la hâte, qu'il dorme peu, que l'inspiration chez lui soit constante, toutes choses impossibles, — dans cette hypothèse, disons-nous, l'écrivain le plus fécond produira peut-être QUINZE VOLUMES par an... quinze volumes, comprenez-vous, monsieur Dumas? Encore lui défendons-nous de châtier son style et de trouver une minute pour la correction des *épreuves*.

Vous avez publié soixante volumes en 1845. Eh bien, nous ferons le simple calcul que voici :

Le plus habile copiste, écrivant douze heures par jour, obtient à peine 3,900 lettres à l'heure, ce qui lui donne, sa journée finie, 46,800 lettres, ou soixante pages ordinaires de roman. Donc il pourra copier cinq volumes in-octavo par mois, et soixante par an, mais à condition qu'il ne s'arrêtera pas une heure et ne perdra pas une seconde. Or, vous êtes un expéditionnaire de mérite, Monsieur! Du 1er janvier au 31 décembre, vous travaillez *régulièrement* douze heures par jour, vous dormez *peu*, vous mangez *à la hâte*, vous ne consacrez pas une minute *au plaisir*, vous ne voyagez *guère*, on ne vous rencontre *jamais* dehors : en conséquence, si nous supposons que vos travaux dramatiques, la *confection* de vos pièces, votre courrier vis-à-vis des journaux et des théâtres, les visites importunes et quelques articles de circonstance ne vous enlèvent que la moitié juste de votre temps, vous avez pu non pas *écrire*, mais *recopier* trente volumes dans le courant de l'année 1845. Tous les autres ont dû l'être par ceux que vous dressez à imiter votre écriture, afin que les protes de la capitale ne puissent conserver aucune preuve contre vous [1].

Ah! faut-il détruire ainsi jusqu'à la possibilité du doute? Reprenons le fil biographique.

M. Dumas, tout en inondant la presse d'un déluge de feuilletons, ne cesse pas d'écrire pour le théâtre des actes par centaines; mais trop de gourmandise en matière de

1. Alexandre Dumas fils, alors très-jeune, avait une écriture absolument identique à celle de l'auteur de ses jours. Depuis, le hasard a voulu que M. Vieillot, secrétaire du romancier, et quelques autres, jouissent du même avantage.

primes ayant scandalisé les entreprises dramatiques, notre homme se trouve tout à coup dans l'impossibilité d'écouler ses produits. Il songe alors à bâtir une salle destinée à la représentation exclusive de ses pièces. M. Hostein, directeur de la Gaîté, lui vient en aide. On a bientôt le plan d'un théâtre, un architecte et des fonds. Son Altesse le duc de Montpensier, très-jeune alors et facile à séduire, continue à M. Dumas la protection dont l'honorait le duc d'Orléans. Il lui obtient un privilége et lui permet de placer la nouvelle scène sous le patronage de son nom.

Ceci devenait grave. Louis-Philippe, qui avait du flair et pressentait les périls d'argent, dit au jeune prince :

— Prends garde, Montpensier! tu n'es pas riche. Donne-toi, si bon te semble, la fantaisie d'un théâtre; mais songe qu'il n'est pas permis à un membre de la famille royale de faire banqueroute.

Le protecteur effrayé retire sa parole. Au lieu de s'appeler *Théâtre Montpensier*, la salle nouvelle reçoit le nom de *Théâtre Historique*. M. Dumas transfère son privilége à Hostein pour une somme de cent mille francs, avec la réserve expresse d'être son unique fournisseur. Puis, en attendant que les constructions entamées s'achèvent, il part pour l'Espagne, assiste au mariage du duc de Montpensier, dépense dix mille écus afin de soutenir dignement à la cour d'Isabelle sa gloire littéraire, signe au contrat, fait ses adieux à la noble race des hidalgos, et va s'embarquer à Cadix sur un bâtiment de l'Etat mis à sa disposition par le ministre Salvandy.

Ses compagnons de voyage sont Alexandre son fils, les peintres Giraud et Desbarolles, et M. Auguste Maquet, l'*alter ego* du grand homme.

On aborde sur la côte africaine. Dumas visite Oran, Bone, Alger, Tunis, Philippeville, chasse au lion, délivre (c'est lui qui l'affirme) douze prisonniers des mains d'Abd-el-Kader [1], et regagne la France. A peine est-il de retour, qu'un député mal appris monte à la tribune, et s'avise d'interpeller le ministère au sujet du voyage de *certain entrepreneur de feuilletons* (textuel) sur un vaisseau de l'État.

— « Pourquoi ce gaspillage des deniers publics? demande l'orateur. »

Les ministres rougissent et n'osent pas défendre M. de Salvandy, auteur de la bévue. Ce dernier, fort heureusement pour lui, n'était point à la Chambre.

Alexandre Dumas publia, le lendemain de cet épisode parlementaire, un article dans les journaux. Il n'expliqua ni la complaisance coûteuse du ministre, ni la nature de cette bizarre excursion africaine ; mais, en revanche, il fit de sa personne et de son mérite une de ces apologies grotesques dont lui seul a eu le secret jusqu'à ce jour.

De Madrid et de Tunis il rapporta nombre de distinctions propres à enrichir sa fameuse brochette. On vit paraître aux Tuileries, le jour de la Saint-Philippe, un homme plus décoré à lui seul que trois maréchaux ensemble. Cet homme était M. Dumas, l'illustre fabricant de feuilletons ; M. Dumas, le châtelain de Monte-Christo, le commandant de la garde nationale de Saint-Germain.

1. Ces prisonniers traitèrent eux-mêmes de leur rançon. L'un d'eux, M. Cabasse, aujourd'hui chirurgien major, est auteur d'une brochure très-remarquable ayant pour titre : *Relation médico-chirurgicale de la captivité des prisonniers français chez les Arabes.* Il nous a positivement certifié que M. Dumas n'avait été pour rien dans leur délivrance.

Il portait cinq croix sur la poitrine, quatre crachats et trois colliers d'ordre. Sa vanité, sous ce rapport, excède toutes les limites connues. Charles Nodier, devant lequel il se prélassait, un soir, dans son magnifique attirail, lui dit avec cet air doux et paterne qui faisait passer tant de choses :

— Ah ! Dumas, mon pauvre garçon, que de babioles ! Serez-vous donc toujours les mêmes, vous autres nègres, et rechercherez-vous éternellement la verroterie et les hochets ?

Cependant le Théâtre-Historique annonçait avec pompe son ouverture. On donna la *Reine Margot*, comme pièce d'inauguration, le 20 février 1847, et, pour la première fois, Auguste Maquet, réclamant l'exécution pleine et entière de la parole donnée, signa sur l'affiche avec Dumas.

— Point de signature, dit-il, point de travail !

Catilina, — le *Chevalier de Maison-Rouge*, — *Monte-Christo*, — la *Jeunesse des Mousquetaires*, — la *Guerre des Femmes*, — et *Urbain Grandier*, cinq grands drames à succès, trouvèrent également le jeune collaborateur debout et démasqué sous la rampe. Les autres ouvriers dramatiques n'eurent pas le même avantage. Le patron signa seul une traduction de l'*Hamlet* de Shakspeare faite par Paul Meurice. Il signa seul la *Barrière de Clichy*, du même auteur, représentée au Cirque. Il signa seul le *Cachemire vert*, fait en collaboration avec Eugène Nus. Et les plagiats, bon Dieu ! Nous les voyons recommencer avec beaucoup plus d'effronterie qu'autrefois. La *Jeunesse de Louis XIV*, arrêtée par la censure, et devenue *Jeunesse de Louis XV*[1], sans être, pour cela, jugée plus

1. M. Dumas s'inquiète peu de l'histoire. Un roi ou un autre, peu lui importe : les scènes restent telles quelles.

digne de la scène, n'est que la traduction servile d'une pièce allemande apportée au grand mousquetaire par M. Max de Goritz. La *Conscience*, jouée à l'Odéon, est tout simplement une trilogie d'Iffland, cousue en une seule pièce, et traduite par M. Lockroy. *Romulus*, joué rue Richelieu, a été pris tout entier dans un roman d'Auguste Lafontaine [1]. Après avoir arrangé ce roman pour le théâtre, M. Paul Bocage pria très-humblement Alexandre Dumas de signer son plagiat, et celui-ci fut mandé aux répétitions sans connaître un mot de la pièce.

Ah! nous n'exagérons rien! Toutes ces histoires sont authentiques; tous ces crimes littéraires se commettent au grand jour. M. Dumas ne s'en cache point. Depuis trente ans il a jeté le masque, et son audacieuse apologie du plagiat n'est que trop connue. Lisez et jugez!

« Ce sont les hommes *et non pas l'homme* qui inventent. Chacun arrive à son tour et à son heure, *s'empare des choses connues de ses pères*, les met en œuvre par des combinaisons nouvelles, puis meurt après avoir ajouté *quelques parcelles* à la somme des connaissances humaines. Quant à la *création complète* d'une chose, je la crois impossible. Dieu lui-même, lorsqu'il créa l'homme,

1. M. Dumas a publié, dans le journal le *Pays*, le *Pasteur d'Ashbourn*, roman complet du même auteur, copié littéralement d'une traduction de madame de Montolieu qui portait ce titre : *Nouveaux tableaux de famille, ou la vie d'un pauvre ministre de village allemand et de ses enfants*. Le seul travail de M. Dumas fut de changer les noms allemands en noms anglais. Précédemment, le grand fournisseur avait signé le *Collier de la reine*, écrit par Maquet, — le *Trou de l'enfer*, écrit par Paul Meurice, — la *Tulipe noire*, écrite par Maquet sur une donnée du bibliophile Jacob, — *Dieu dispose*, écrit par Meurice, — *Ange Pitou*, écrit par Maquet et pillé dans l'*Histoire de la Révolution* de M. Villiaumé, etc., etc.

ne put ou n'osa point l'inventer : il le fit à son image. C'est ce qui faisait dire à Shakspeare, lorsqu'un *critique stupide* l'accusait d'avoir *pris parfois une scène tout entière* dans quelque auteur contemporain : *C'est une fille que j'ai tirée de la mauvaise société pour la faire entrer dans la bonne.* C'est ce qui faisait dire plus naïvement encore à Molière : *Je prends mon bien où je le trouve.* Et Shakspeare et Molière avaient raison, car l'*homme de génie ne vole pas,* il conquiert... Je me trouve entraîné à dire ces choses, parce que, loin de me *savoir gré* d'avoir fait connaître à notre public *des beautés scéniques inconnues,* on me les marque du doigt comme des vols, on me les signale comme des plagiats. Il est vrai, pour me consoler, que j'ai du moins cette ressemblance avec Shakspeare et Molière, que ceux qui les ont attaqués *étaient si obscurs,* qu'aucune mémoire n'a conservé leur nom... »

La simple lecture de ces lignes fait l'effet d'un coup de massue. Voyez un peu ce qui nous arrive, à nous, simples moutons de Panurge, qui sautons le fossé pour imiter les autres, qui lisons M. Dumas parce que tout le monde le lit. Nous nous promenons çà et là, sur la foi des traités, dans les champs fertiles de son imagination, le nez en l'air comme de vrais flâneurs ; nous croyons respirer l'atmosphère de son génie, humer le parfum de ses souvenirs ; nous arrêtons nos regards sur les roses éblouissantes de sa poésie... O bonnes gens que nous sommes ! Le voilà qui nous déclare lui-même qu'il n'est pas le propriétaire de ces champs ; que cette poésie, ces fleurs, ces parfums, appartiennent à tout le monde.

Ah ! *ce sont les hommes et non pas l'homme qui inventent !* Merci beaucoup, monsieur Dumas. Nous vous

promettons de ne pas écrire dorénavant un seul ouvrage, pas le plus petit feuilleton, pas le moindre article, pas une ligne enfin, sans mettre au bas cette signature un peu vague, mais qui devient de rigueur :

LE GENRE HUMAIN.

Ou plutôt, réflexion faite, c'est à vous de nous donner l'exemple, en signant de la sorte tout ce qui sort de votre plume.

Ah ! *chacun s'empare des choses connues de ses pères !* Les écrivains passés et présents sont, en conséquence, d'après vous, d'effrontés larrons ? Ainsi vous avez le droit de reprendre les plus belles scènes de Shakspeare, de Caldéron, de Gœthe, de Schiller ? Comment donc ! Et, « loin de vous *savoir gré* d'avoir fait connaître à notre public des beautés inconnues, on vous les marque du doigt comme des *vols*, on vous les signale comme des *plagiats ?* » Ceci nous paraît fort, et l'injustice est par trop criante. Méprisez, croyez-nous, tous les *critiques stupides*. On compte dans leurs rangs Sainte-Beuve, Latouche, Gustave Planche, Granier de Cassagnac ; mais vous avez cette ressemblance avec Shakspeare et Molière, que ceux qui vous attaquent sont *si obscurs*, qu'aucune mémoire ne conservera leur nom. Persévérez sans crainte dans le pillage du théâtre étranger. Gœthe, Schiller, Caldéron, sont des marauds qui en ont pillé d'autres. Emparez-vous de leurs chefs-d'œuvre, c'est de bonne prise.

On a double plaisir à voler les voleurs.

Après tout, comme les chefs-d'œuvre sont rares ; comme la gloutonnerie des coulisses parisiennes absorbe,

bon an, mal an, près d'un millier de pièces, il en résultera que les auteurs anglais, allemands, espagnols, n'auront plus rien à vous donner, quand vous leur aurez tout pris. Alors qui vous empêchera d'aborder nos écrivains nationaux? Le dernier siècle vous présente une assez jolie marge. Ce vieux Corneille a rassemblé dans la moisson des gerbes nombreuses; ce maroufle de Racine peut vous offrir quelques petites choses; ce gredin de Voltaire n'a pas mal de fournitures dans son bissac, et ce filou de Poquelin n'est plus là pour vous empêcher de prendre votre bien, comme il a pris celui de ses devanciers. Allons, vite à l'œuvre! Quand vous aurez largement exploité cette mine nouvelle, vous retomberez sur vos contemporains. Vous y découvrirez sûrement encore nombre de *beautés inconnues,* dont vous gratifierez le public. Il serait bien étrange qu'on y trouvât à redire.

Mais tout s'épuise en ce bas monde. Vous arriverez au bout du magasin théâtral. Eh! morbleu! quittez alors les planches, et sonnez de la trompette épique! Recopiez l'*Iliade* de votre plus belle écriture; faites main basse sur l'*Énéide :* Homère et Virgile sont dans leurs torts. Prenez l'*Enfer* du Dante, le *Paradis* de Milton, la *Jérusalem* du Tasse, et signez le tout : Alexandre Dumas. Puis, vous pourrez mourir à votre tour, après avoir ajouté *quelques parcelles* à la somme des connaissances humaines.

Pour excuser vos *emprunts,* vous ajoutez : « L'homme de génie ne vole pas, il conquiert. » Mille pardons! L'homme de génie vole parfaitement toutes les fois qu'il s'empare du bien d'autrui. Si l'auteur de *Tartuffe,* si le père d'*Hamlet,* ont été surpris la main dans le sac, on conçoit qu'ils aient essayé de se tirer d'affaire par un bon

mot. Au surplus, ce mot ne leur a pas donné raison. Molière et Shakspeare étaient assez riches de leur propre patrimoine; ils n'avaient besoin d'écorner celui de personne. Retenez bien ceci, monsieur Dumas : il faut imiter les hommes de génie dans leurs immenses travaux, dans leurs élucubrations consciencieuses, avant de les imiter dans leurs torts. Puisque, de votre propre aveu, vous n'avez rien créé, vos plagiats n'en sont que plus indignes. *Purpureus assuitur pannis;* vous taillez dans les chefs-d'œuvre d'autrui pour coudre des lambeaux de pourpre à vos haillons. En pillant *une scène tout entière,* vous agissez en sens inverse de Shakspeare : *C'est une fille que vous tirez de la bonne société pour la faire entrer dans la mauvaise,* et Molière vous reprocherait à juste titre de *prendre votre bien où vous ne le trouvez pas.*

. . . . . .

M. Dumas pille les anciens et achète des manuscrits aux modernes. Le monde des lettres s'en indigne. Jamais aussi insolent commerce n'a souillé le temple intellectuel. Prenez l'un après l'autre les plus beaux noms de la littérature française; remontez les siècles, allez jusqu'à Rome; visitez la Grèce, cette mère patrie de l'éloquence et des beaux-arts, et dites-nous si vous rencontrez, dans ce trajet immense, un seul homme qui ait eu la pensée de signer les œuvres qu'il n'avait point écrites. Le propre de l'écrivain, c'est l'individualité; où l'individualité s'efface, l'écrivain disparaît. Donc, M. Dumas n'est pas un écrivain. C'est un prêtre sacrilége qui se raille des choses saintes et blasphème le Dieu qu'il est chargé de défendre.

Notre devoir est de l'arracher du sanctuaire pour le traîner devant les juges de la loi.

Comme le lecteur s'y attend bien, nous ne donnerons pas ici la liste complète des livres et des pièces de théâtre auxquels le grand marchand littéraire a attaché son nom. Si, pour certaines œuvres, on ne lui connaît pas de collaborateurs, est-ce à dire que seul il les ait conçues, que seul il les ait écrites? Non, vraiment. Ses *Impressions de voyage* et ses *Mémoires*, où l'on semble reconnaître, plus que partout ailleurs, le cachet de la personnalité, foisonnent de lieux communs rebattus, de détails et d'anecdotes pillés dans tous les *ana*. Ce bizarre homme de lettres ne travaille jamais sans avoir sous les yeux trente ou quarante volumes ouverts, dans lesquels sont annotés et soulignés les passages bons à prendre et relatifs au sujet qu'il traite. Un jour viendra, retenez la prédiction, — où un bibliographe patient, un Quérard infatigable, après avoir visité les sources et recueilli les témoignages contemporains, prendra l'une après l'autre chaque page de l'homme (nous parlons des pages ayant quelque valeur) et démontrera victorieusement qu'il n'a rien fait de lui-même sans aide et sans concours.

M. Dumas, depuis vingt ans, bouche aux jeunes écrivains toutes les issues de la publicité. Par son trafic inqualifiable, il les dépouille de leur droit à l'héritage commun, il usurpe leur place au soleil.

Parmi ces jeunes auteurs repoussés de la lice, il en est un grand nombre dont le talent ne demandait qu'un peu d'espace pour se développer et grandir. Dans l'essor une fois libre du génie, bientôt ils eussent dépassé l'écrivain dont les indignes manœuvres retenaient leurs ailes captives, — et cela sans jeter au public une pâture immorale,

sans en imposer aux lecteurs, sans commettre un crime de lèse-patrie, en souillant les pages les plus nobles de notre histoire.

Oui, monsieur Dumas, vous avez tué la littérature. Vous l'avez tuée, en rassemblant autour de vous des écrivains sans conscience qui répudient la dignité de la plume, qui se cachent honteusement sous l'anonyme, et auxquels, dès lors, il importe peu de jeter au sein des masses le levain du mauvais goût, les principes corrupteurs. Avec le secours de ces ouvriers ténébreux, vous manipulez un poison lent qui s'infiltre dans les veines du corps social; vous mettez au pétrin l'histoire avec le mensonge, et vous en faites un amalgame indigeste que vous donnez au peuple pour sa nourriture intellectuelle [1]. En présence des générations naissantes, vous ôtez à la vertu son prestige, vous chassez la pudeur comme une coureuse. Sur vos pages le vice a des allures aimables, la débauche est bonne fille, et le crime excite la compassion plutôt que le mépris. Vous propagez enfin cette littérature galvanique et furibonde qui remue les passions mauvaises, fouette le sang, et réveille les organes des hommes blasés. Grâce à vous, grâce aux cuisiniers qui manœuvrent sous vos ordres, le public refuse toute nourriture saine. Il n'aime plus que les ragoûts affreusement épicés. Le faux le séduit, l'extravagance le transporte; il chevauche en croupe avec vous sur la mule fantasque du caprice. Qu'on essaye de le ramener sur le grand chemin du sens commun, il piquera la bête et répondra par des ruades. Aujourd'hui les bons livres passent inaperçus, le beau style

1. Il y a plusieurs millions d'individus, en France, qu'on ne fera jamais démordre de certains points historiques, étudiés par eux dans la *Reine Margot* ou dans les *Mousquetaires*.

est dépouillé de ses charmes, le vrai paraît fade, le naturel ennuie. Qu'on élabore un chef-d'œuvre, et l'on est sûr que la préférence sera donnée sans conteste au premier venu de vos feuilletons grotesque et menteur.

Nous sommes sévère, oui sans doute; mais la postérité le sera plus que nous encore.

Il arrive souvent à M. Dumas de ne pas même jeter les yeux sur le manuscrit qui va s'imprimer sous son nom. Dans un cercle de la rue Laffitte, un de ses lecteurs assidus, après l'avoir comblé d'éloges, se hasarde néanmoins à lui dire que, dans un de ses romans, il a commis une erreur géographique impardonnable.

— Bah! dans lequel? demande l'illustre écrivain.

— Dans le *Chevalier d'Harmental,* répond son interlocuteur.

— Ah! diable! je ne l'ai pas lu! répond étourdiment notre homme. Qui m'a fait cela?... Bon! c'est ce petit Auguste... Je lui laverai la tête!

Après la Révolution de 1848, que M. Dumas se flatte d'avoir provoquée lui-même par ce malheureux *Chœur des Girondins,* hurlé dans tous les carrefours, il descendit sur le boulevard, vêtu de son magnifique uniforme de commandant de la garde nationale, et se prit à haranguer le peuple. On le reçut avec des huées.

— Vas-tu te taire! lui cria malhonnêtement un titi en bonnet de police et en blouse. Tu as encore à la *lèvre* (il se servit d'une expression plus pittoresque) un bout de cigare de Montpensier!

Un bout de cigare, et non pas un cigare complet : le gamin de Paris seul, avec son esprit satanique, trouve de ces nuances.

Alexandre Dumas dévora l'affront, et persista coura

geusement à se poser en démocrate pur. Nous le voyons, à cette époque, fonder un journal, auquel il donne pour titre la *Liberté*. Son but était de remplacer le feuilleton-roman, que personne ne lisait plus, par de la politique amusante. Mais le sérieux des esprits contrastait beaucoup trop avec la légèreté des articles de M. Dumas. Il ressemblait à un jongleur qui fait des tours à un enterrement. La *Liberté* mourut peu de temps après sa naissance. On refusait de l'acheter sur la voie publique et à la porte des passages. Cet insuccès ne guérit pas notre romancier de la passion de vendre des *canards*. On vit presque aussitôt paraître une annonce ainsi conçue : « Le Mois, résumé historique et politique de tous les événements, jour par jour, heure par heure, *entièrement rédigé* par Alexandre Dumas. »

Sur le premier numéro, chacun put lire au-dessous du titre, cette épigraphe miraculeuse :

Dieu dicte, nous écrivons !

Or la France impie et républicaine fit au secrétaire de de la Divinité l'injure de ne pas acheter sa rédaction. Fatigué du journalisme, Alexandre se présente comme candidat à l'Assemblée Constituante.

Voici une lettre circulaire curieuse, adressée par lui aux prêtres de tous les diocèses de France et de Navarre, à l'occasion des élections de 1848 :

« Monsieur le curé,

« Si, parmi les écrivains modernes, il est un homme qui a défendu le spiritualisme, proclamé l'âme immortelle, exalté la religion chrétienne, vous me rendrez cette jus-

tice de dire que *c'est moi*. Aujourd'hui, je viens me proposer comme candidat à l'Assemblée nationale. J'y demanderai le respect pour les choses saintes, et parmi les *choses saintes*, la religion a toujours *été mise par moi au premier rang*. Je crois la nourriture spirituelle aussi nécessaire à l'homme que la nourriture matérielle. Je crois qu'un peuple qui saura allier la liberté et la religion, sera le premier des peuples. Je crois enfin que nous serons ce peuple-là. C'est dans le désir de contribuer autant qu'il sera en moi à cette œuvre sociale, que je viens vous demander non-seulement votre voix, mais encore les voix que la haute confiance inspirée par votre caractère peut mettre à votre disposition.

« Je vous salue avec l'amour d'un frère et l'humilité d'un chrétien.

« ALEXANDRE DUMAS. »

Et dire que les curés de France n'ont pas fait nommer cet excellent chrétien. Quelle injustice !

« — Je suis un *ouvrier* de la pensée ! crie M. Dumas dans les clubs, et je donne du pain tous les jours, depuis vingt ans, à des centaines d'ouvriers, mes frères, compositeurs, imprimeurs, brocheurs, assembleurs, margeurs, relieurs et plieurs, qui travaillent à mes journaux et à mes livres ! »

En dépit de ce beau discours, on lui fait un accueil analogue à celui qu'il a reçu, le 24 février, sur le boulevard. Un ami le prévient que l'arrondissement de Corbeil annonce des candidats plus que médiocres. Pensant triompher là sans coup férir, lui, personnage célèbre, Dumas court haranguer les bons électeurs de Seine-et-Oise. Afin de mieux les séduire, il met sa brochette.

— Ah çà, lui objecte-t-on, pour un républicain, vous avez bien des croix ?

— Mon Dieu, répond-il, si je les porte, ce n'est point du tout par amour-propre, je vous le jure ; c'est purement et simplement pour ne pas désobliger ceux qui me les donnent. A quoi bon chagriner ces malheureux rois ?

Fouillant dans sa poche, il en retire un paquet cacheté.

— Ce matin même, poursuit-il, on vient encore de m'en envoyer une.

— Il ouvre le paquet.

— Oui, tenez, justement !... C'est du roi de Hollande... Pourquoi voulez-vous que je lui fasse de la peine, à ce pauvre roi de Hollande ?

M. Dumas amusa beaucoup les habitants de Corbeil ; mais ils ne lui confièrent pas l'ombre d'un mandat. Notre homme, après toutes ces cabrioles politiques, retomba sur ses pieds, Gros-Jean comme devant. De guerre lasse, il en revint à ses drames. Or, chaque théâtre, en ces malheureux jours, se trouvait aux portes de la ruine. Plus intéressé que personne à soutenir la direction Hostein, Alexandre Dumas donne hypothèque sur Monte-Christo, palpe des fonds et les verse dans la caisse du *Théâtre-Historique*. Mais on sait que le gouffre d'une salle vide absorbe bientôt les mille francs par centaines. Tous les sacrifices furent perdus. Compromis dans la faillite du théâtre, par cela même qu'il avait fourni de l'argent à l'entreprise, Alexandre Dumas laisse aux hommes de loi le soin de débrouiller ses affaires [1], et prend le chemin de Bruxelles. Il avait un sauf-conduit, rien ne le contraignait à la fuite. Mais, comme Victor Hugo venait de partir en

1. Monte-Christo fut saisi et vendu par autorité de justice.

exil, Dumas, assure-t-on, profita de la circonstance pour se donner à son tour des airs d'exilé.

Nous connaissons un autre motif de son départ. Auguste Maquet venait de lui faussser compagnie. Créancier du patron pour une somme considérable [1], l'ouvrier réclame de la manière la plus énergique le prix de ses travaux. M. Dumas obtient quittance en signant un acte où il reconnaît à son collaborateur le droit de revendiquer une partie des romans sur lesquels il lui a été défendu jusqu'alors d'apposer sa signature. Ainsi les nouvelles éditions de la *Reine Margot,* — de *Vingt ans après;* — de *Monte-Christo,* — du *Vicomte de Bragelonne,* etc., donnent place au nom de Maquet sur la couverture et sur le titre, à côté du nom de Dumas. Cette pilule est amère ; le grand marchand de phrases ne l'avale point sans grimace.

Entre le fidèle Auguste et lui toute collaboration cesse. Que devenir, et combien de plumes faudra-t-il pour remplacer cette plume féconde? M. Dumas réfléchit que Bruxelles donne asile, dans ses murs, à bon nombre de littérateurs républicains sans ouvrage. Corbleu ! voilà mon affaire! Esquiros et autres puiseront dans ma bourse, mangeront à ma table, et me feront de la copie. Partons pour Bruxelles.

Hélas ! *Isaac Laquedem,* premier produit de la collaboration démocratique et sociale de ces messieurs, brouille M. Dumas avec le *Constitutionnel.* Épouvanté de voir mettre en scène le Christ et la Vierge au début du livre, le patriarche biffe les chapitres profanateurs. Voilà M. Dumas en courroux. Il s'obstine à vouloir rétablir les

1. Environ soixante-dix mille francs.

pages supprimées. Le *Constitutionnel* s'adresse aux tribunaux. Justice est faite, et l'œuvre sacrilége est suspendue.

Depuis le divorce avec Auguste Maquet, Alexandre Dumas est tombé de plus en plus bas chaque jour. Tous les romans qu'il publiait avec d'autres collaborateurs n'avaient pas l'ombre de succès. Il tua sous lui deux feuilles hebdomadaires, le *Mousquetaire* et le *Monte-Christo*. Rien ne lui réussissait plus ; sa renommée se désséchait comme un arbre qui n'a plus de racines. En désespoir de cause, il partit pour Saint-Pétersbourg, visita les quatre points cardinaux de la Russie et revint publier un troisième journal intitulé le *Caucase*.

Mais, ô force de l'habitude! il continua ses plagiats avec tant d'audace que la police correctionnelle dut intervenir.

Ecoutez ce compte-rendu d'une *Gazette du Palais:*

« TRIBUNAL CORRECTIONNEL DE LA SEINE (6e Chambre)

« Présidence de M. Delesvau.

« *Audience du 1er juillet.*

« CONTREFAÇON LITTÉRAIRE. — M. ÉDOUARD MERLIEUX CONTRE MM. ALEXANDRE DUMAS PÈRE, CHARLIEU, DELAVIER ET BLOT.

« Voilà donc M. Dumas (Alexandre et père), un de nos contemporains célèbres, ancien officier-supérieur de la garde nationale de Saint-Germain-en-Laye, traîné par ses cheveux mérinos à la barre de la police correctionnelle pour le fait d'avoir maraudé dans le champ intellectuel du voisin. Il y a bien longtemps que notre dit sieur Dumas méritait la leçon que lui a infligée vendredi le tribunal

correctionnel. M. Edouard Merlieux à vengé la conscience publique, et ce n'est pas un petit mérite par ces temps d'abaissement et de pusillanimité universelle.

« Jamais contrefacteur n'agit avec plus de sans-façon que notre sieur Dumas. Vraiment il aurait pu se dispenser de pousser jusqu'au Caucase son voyage dans toutes les Russies, puisqu'il s'est borné la plupart du temps à copier plus ou moins servilement un livre paru quatre ans auparavant à Paris, *les souvenirs d'une Française, captive de Schamyl, recueillis par Edouard Merlieux!* Par exemple, les numéros 14, 20, et 21 du journal le *Caucase* contenaient près de quatorze cents lignes prises au livre de M. Merlieux. Tantôt les phrases étaient textuellement copiées, tantôt notre sieur Dumas se contentait de changer quelques mots, de faire ce qu'on appelle en algèbre des permutations. Au lieu de *abc,* il mettait *cab.*

« M. Merlieux réclamait 600 francs de dommages-intérêts en réparation du préjudice qui lui avait été causé, et justifiait ce chiffre en établissant que la publication du *Caucase* avait rendu impossible la seconde édition de son livre, ainsi que toute espèce de traduction; et cela au moment même où la *Revue d'Edimbourg* lui faisait offrir mille francs pour traduire en anglais et faire paraître dans ses colonnes ce livre auquel la prise de Védène et de l'Aoul de Schamyl par les Russes venait de rendre son actualité.

« Une jeune célébrité du barreau corse qui s'est fait inscrire il y a quelques mois seulement au tableau, Me Cuneo d'Ornano, a porté la parole pour Edouard Merlieux. Dans une plaidoirie pleine de talent et d'esprit il a énergiquement flétri la conduite de M. Alexandre Dumas. Nous extrayons de sa plaidoirie quelques-uns des exem-

ples du procédé suivi d'un bout à l'autre par le grand Mousquetaire : cette pièce de comparaison est édifiante :

« M. MERLIEUX.

« ... *Nous entendions les cris* féroces *des Lesghiens, le bruit des glaces brisées, des meubles mis en* pièces, *de l'argenterie* tombant des coffres éventrés. *Des mains sauvages* faisaient rendre des sons confus aux *deux pianos.* De notre asile, *la vue* embrassait tout *le jardin; nous le voyions se remplir de* cavaliers *en turbans :* de cinquante, de soixante que nous avions comptés d'abord, le nombre était devenu formidable. Le torrent, seul chemin *accessible* à l'ennemi, était couvert d'hommes qui marchaient sur le malheureux Tsinondale. . . . . .

« ... Mais *le pillage* du château est commencé : coffres, *vaisselle,* argenterie, *dentelles, diamants, châles* de prix, passent tour à tour dans des mains avides et étonnées qui ne soupçonnent ni la *valeur* ni la rareté des *objets* qu'elles touchent pour la première fois. Tandis qu'*un Lesghien brise des plats d'argent* afin de *les faire entrer dans* son sac, UN AUTRE ramasse un *vieux gant* ou se saisit d'*un bougeoir* des plus ordinaires et croit aussi avoir fait une bonne prise. Chacun *s'approvisionne de sucre, de café, de thé;* CELUI-CI déguste des pots de *pommade;* CELUI-LA avale de l'*huile de ricin* qu'il a trouvée, s'imaginant sans doute que c'est un des condiments de nos tables; un autre veut me faire *manger de la craie* pour savoir si cela est bon. *C'est* à la fois *horrible et burlesque :* la *barbarie* se fait voir dans toute sa plénitude.

« M. DUMAS.

« On *entendait les cris des Lesguiens, le bruit* des vitres et *des glaces brisées, de l'argenterie* bondissant sur le parquet, *des meubles mis en* morceaux. *Deux pianos* criaient sous *ces mains sauvages,* comme épouvantés de ces inartistiques caresses. Par une lucarne, *la vue* plongeait dans *le jardin.* Le jardin *se remplissait* d'hommes à figures féroces *en turban,* en papack, en bachelik; *on voyait,* par l'escarpement du précipice, cru *inaccessible* jusque-là, monter des hommes tirant après eux leurs chevaux. . . . . .

« ... *Le pillage* s'organisa : chacun emportait ce qu'il pouvait, sans savoir ce qu'il emportait, l'un des *châles,* l'autre de la *vaisselle,* CELUI-CI des *diamants,* CELUI-LA des *dentelles.* Les pillards *mangeaient* ce qu'ils trouvaient, *de la craie* pour marquer les points à la préférence, de la *pommade;* ils buvaient à même les bouteilles; huile de rose ou *huile de ricin,* tout leur était indifférent. *Un Lesguien brisait de* magnifiques *plats d'argent* pour *les faire entrer dans* sa carcine; UN AUTRE *s'approvisionnait de sucre, de café* et *de thé,* abandonnant pour ces *objets* de peu de *valeur* des objets bien autrement précieux; un troisième serrait minutieusement *un bougeoir* de cuivre et une paire de *vieux gants.*

« *C'était barbare, horrible et burlesque.*

« Le café, le thé, les dentelles, les châles, le bougeoir, la craie, les diamants, la pommade, l'huile de ricin, les

plats d'argent, jusqu'au vieux gant, notre sieur Dumas n'oublie rien : — rien n'y manque, pas même les adjectifs *horrible et burlesque*. *Barbarie* est remplacée par *barbare*.

« M. l'avocat Impérial Barrey du Couderc a soutenu la prévention et a terminé en ces termes :

« Le délit de contrefaçon est incontestable, et si je conseille au Tribunal d'agir avec rigueur, c'est principalement à l'égard de M. Alexandre Dumas. M. Dumas devra être satisfait de voir que la loi force à respecter la propriété littéraire; s'il y a un auteur qui doive craindre la contrefaçon, c'est à coup sûr M. Alexandre Dumas. »

« Le Tribunal condamne MM. Dumas, Blot et Charlieu chacun à cent francs d'amende; Delavier à vingt-cinq francs d'amende, et à payer, conjointement et solidairement à Merlieux la somme de cinq cents francs à titre de dommages-intérêts, fixe à six mois la durée de la contrainte par corps, valide les saisies et confiscations pour les numéros du *Caucase;* ordonne la saisie des clichés qui ont servi à tirer ces numéros, l'insertion du jugement dans deux journaux, et condamne les susnommés aux dépens. »

Alexandre Dumas ne fit plus au théâtre que des pièces insignifiantes. Le *Verrou de la reine* au Gymnase et la *Tour Saint-Jacques* au théâtre de M. Hostein reçurent mauvais accueil du public. L'auteur avait promis une loge à Augustine Brohan pour la représentation de cette dernière pièce. Il la lui envoya mauvaise, en lui écrivant ce bout de lettre :

« — Que voulez-vous, ma chère? *on fait ce qu'on peut et non ce qu'on veut.* »

Le lendemain, la spirituelle soubrette lui expédia cette réponse :

« — J'ai vu votre pièce, et je suis bien de votre avis. »

Nous avons, dans ces longues pages, glissé systématiquement sur la peinture du caractère de l'homme, par cela même que nous l'avions autrefois trop approfondie, et nous terminerons par quelques anecdotes.

Alexandre Dumas tranche perpétuellement du matamore. Il tire sa flamberge à tout propos. Mais ses duels ne sont pas sérieux. On fait sur le terrain quelque mise en scène (car le public regarde), puis on s'arrange. Une de ces comédies manqua néanmoins de tourner au tragique. C'était à l'époque du premier *Figaro*. Notre homme, un soir, entre au journal et menace de tout briser. Deux articles ont paru contre lui. Quel est l'auteur de ces articles? Vite, son nom!

— Je n'en sais rien, dit Maurice Alhoy, chargé de la rédaction en chef.

— C'est impossible! crie Dumas, vous devez le savoir.

— Je vous proteste que je l'ignore. On s'informera.

— Non! je n'attendrai pas une minute. Il faut que je tue quelqu'un.

— Mon cher, dit Maurice Alhoy, vous m'échauffez la bile, à la fin. Je réponds de toutes les lignes qui paraissent dans le *Figaro*, et je suis votre homme. Battons-nous.

Des amis s'interposent. Alexandre consent à ne pas tuer Maurice; mais il est l'offensé, son honneur doit rester sauf. On ira, le lendemain, au point du jour, dégaîner au bois de Boulogne. Seulement, on ne se touchera pas, et l'on ne fera qu'un simulacre de duel. Nos deux adversaires sont exacts au rendez-vous. Les témoins ne savent rien de l'arrangement. Alexandre est sublime de courage. Il ne

semble pas ému ; sa figure ne trahit aucune pâleur. On apporte des épées.

— Hein ?... qu'est-ce que cela ? crie Dumas : des épées bleues ?... je ne me suis jamais servi d'épées bleues... Pierre ! continue-t-il, avec une pose de héros, en se tournant vers son nègre, donne mes épées noires !

Le nègre s'empresse d'obéir. On croise le fer. Maurice Alhoy, très-nerveux de sa nature, et déjà fort agacé par la mine intrépide de son homme, n'y tient plus lorsqu'il entend Dumas lui crier, tout en ferraillant :

— Défendez-vous, corbleu !... Ferme donc !... J'aurai trop facilement raison d'un adversaire de votre force... Aïe ! s'exclama-t-il, en laissant tomber son arme.

Pour châtier le fanfaron, Maurice venait de le blesser légèrement à l'épaule.

— Eh ! que faites-vous donc ? ajoute Dumas en s'oubliant. Ceci n'était pas convenu.

Toutes ses histoires de duel sont du même genre. Son amour-propre colossal lui a joué parfois d'assez vilains tours. A un dîner chez mademoiselle G***, il osa dire, en présence du critique Becquet, prédécesseur de Janin aux *Débats :*

— Ma foi, je vous assure que j'aime beaucoup mieux avoir fait *Christine* qu'*Athalie !*

Becquet ne put retenir un geste d'indignation. Les convives se regardèrent tout saisis.

— Permettez ! balbutia Dumas, voyant l'effet qu'il venait de produire. Il faut me comprendre. *Athalie*... enfin, que diable, vous l'avouerez, *Christine* est plus amusante !

— C'est juste, dit Becquet. Vous êtes un grand homme,

et Racine est un polisson. J'ai l'honneur de vous saluer.

Là-dessus, il quitta la table et s'en alla furieux.

M. Dumas connaît, ou veut avoir l'air de connaître intimement toutes les célébrités de son époque. Rencontrant un ami d'Horace Vernet au foyer des Variétés, il court lui presser la main en s'écriant :

— Ah çà, mais ce cher Horace ne revient donc pas d'Afrique ?... C'est incroyable !... Je ne saurais vous dire combien sa longue absence me chagrine ; car nous sommes au mieux ensemble. Avez-vous reçu de ses nouvelles ?... Il va bien ?

— Le voici, répond son interlocuteur avec un sourire narquois, en montrant Horace Vernet lui-même, qui lui donnait le bras.

Jamais Alexandre n'avait vu le peintre. Il perdit contenance, passa du noir au rouge, et du rouge au bistre ; puis, tournant les talons, il disparut. C'était véritablement ce qu'il avait de mieux à faire.

— Quel malheur d'avoir écrit cinq cents volumes ! s'écriait Dumas, un jour de pluie, en bâillant sur un fauteuil.

— Pourquoi lui demanda-t-on.

— Eh ! répondit-il, parce qu'on n'a plus rien à lire.

Chose bizarre, cet homme, qui a gagné des millions, s'est constamment trouvé dans la gêne. L'or fond entre ses doigts. Versez-lui cinquante mille francs, demain il aura besoin de cent sous. Une personne qu'il avait beaucoup connue tomba dans la misère.

— Allez lui-dire, s'écria Dumas, que je lui fais douze cents livres de rente sur mes droits d'auteur.

Malheureusement, ces droits étaient saisis jusqu'à

concurrence d'une somme de vingt mille écus. On vint remémorer cette circonstance au trop fécond romancier.

— Diable! s'écria-t-il. En ce cas, qu'elle prenne le double.

A Saint-Germain, après un hiver humide, le propriétaire d'une glacière, voyant sa provision restreinte, refusait obstinément de vendre de la glace, n'importe à quel prix. Très-partisan de la littérature Dumas, il réservait tout pour la fourniture de Monte-Christo. Un riche bourgeois du pays, voulant frapper quelques bouteilles de champagne, a recours à une ruse de guerre, et envoie son domestique demander vingt livres de glace au nom de M. Alexandre Dumas. On les donne.

— Combien est-ce? demande le commissionnaire, présentant une pièce d'or.

— Ah! gredin! tu ne viens pas de la part de M. Dumas, s'écrie le fournisseur. Rends la glace, et va-t-en! M. Dumas ne paye jamais.

Si nous attaquons rudement l'auteur de *Henri III* au point de vue de la moralité littéraire, nous devons dire que beaucoup de gens n'ont jamais compris cette violence. Acheter des livres qu'on n'a pas faits et y apposer sa signature leur semble chose toute simple. Ils regardent cela comme une manœuvre commerciale très-permise, et M. Dumas ne perd absolument rien dans leur estime. Ceci implique que, malgré ses torts, il a des admirateurs sincères, des amis enthousiastes.

M. Porcher, l'illustre chef de claque, était du nombre. Il offrit un jour au grand mousquetaire un dîner splendide. Le moët pétillait, la gaieté la plus charmante régnait d'un bout de la table à l'autre. Porcher seul regardait son verre et ne le vidait pas. Il faut dire qu'il avait

absorbé déjà de nombreuses rasades et que le vin le poussait à l'attendrissement.

— Qu'avez-vous donc, cher ami? lui demande Alexandre?

— Suis-je bien réellement votre ami? murmure le chef de claque.

— Vous n'en doutez pas, j'imagine?

— Non, Dumas ; mais il y a une chose qui me fait de la peine.

— Laquelle?

— Vous ne m'avez jamais tutoyé. Je vous en prie, tutoyez-moi.

— Ce pauvre Porcher!... Comment donc! avec infiniment de plaisir : touche là, mon cher, et prête-moi mille écus.

Alexandre Dumas jugea convenable de fuir ses créanciers et de se mettre à l'abri de leurs attaques, en faisant équiper un petit navire, sur lequel il transporta ses dieux Lares. Ce navire le conduisit en Italie, où le vaillant mousquetaire arriva fort à propos pour *aider* Garibaldi à vaincre les Autrichiens. Du moins c'est lui qui l'affirme dans les curieuses correspondances que chacun a pu lire.

Le héros de Caprera l'a nommé Directeur des beaux-arts à Naples, et M. Dumas s'est empressé d'ouvrir aux curieux les portes du *Musée secret*, afin de participer dans la mesure de son pouvoir au développement de la moralité publique.

De retour à Paris, il a cherché à battre monnaie en donnant des Conférences qui n'ont pas réussi le moins du monde et n'ont fait que scandaliser le public par l'étalage d'une personnalité indécente. Presque mort littérairement à l'heure où nous écrivons ces lignes, Alexandre

Dumas renonce à la gloire d'écrivain pour acquérir celle de cuisinier. On ne dit pas s'il a des collaborateurs pour la confection de ses sauces, qu'on s'accorde à vanter comme très-fines et très-succulentes.

Il serait à désirer pour l'honneur des lettres qu'il n'eût jamais fait d'autre cuisine.

DUMAS (FILS)

Dans le travail difficile que nous avons entrepris et qui consiste à écrire l'histoire *vivante,* nous choisissons les personnages sur lesquels il a été possible de recueillir des renseignements exacts et complets. Le jour où le diable Asmodée viendra se mettre à notre service, enlever les toits et dévoiler ce qu'on nous cache, il sera permis au lecteur de se montrer exigeant et de nous demander telle biographie plutôt que telle autre.

Croyez-vous que certains héros de cette histoire contemporaine apportent une bonne volonté merveilleuse à se laisser peindre? Il suffit que nous ayons annoncé leur notice pour qu'ils cherchent à la rendre impossible.

Dumas fils lui-même, par une défiance de notre loyauté que rien ne justifie, a voulu troubler la source historique et nous jeter dans le fossé de l'inexactitude. Heureusement nous avons aperçu le piége. Un contrôle rigoureux

des renseignements nous permet de garantir l'authenticité de la biographie qui va suivre.

Elle sera courte, parce que notre écrivain est loin d'avoir fourni toute sa carrière. On se livrerait, du reste, à une appréciation aussi injuste qu'absurde, si l'on mesurait l'importance de nos personnages au plus ou moins de lignes que nous leur consacrons. Le jeune et hardi peuplier qui s'élance vers les nuages ne couvre pas de ses rameaux, comme le vieux chêne, une surface immense, et cependant il n'en a que plus de noblesse peut-être et plus de vigueur.

Au milieu de la Restauration, l'année même de la mort de Louis XVIII, une ouvrière en couture, voisine d'un modeste employé au secrétariat du duc d'Orléans, donnait le jour à un enfant mâle, dans la maison située derrière le théâtre actuel de l'Opéra-Comique [1]. Feuilletez les *Mémoires* du grand mousquetaire, vous y lirez cette phrase triomphante :

« Le 29 juillet 1824, tandis que le duc de Montpensier venait au monde, il me naissait, à moi, un duc de Chartres, place des Italiens, n° 1. »

On sait que le mariage avec mademoiselle Ida n'eut lieu que douze ou quinze années après. Cet hymen a été stérile. Dumas 1er daigna permettre que son duc de Chartres fût présenté au baptême sous le nom d'Alexandre. Il paya les mois de nourrice et la pension de sevrage. Puis, voyant le noble rejeton grandir, il l'envoya chez M. Goubaux, cet instituteur dramaturge qui savait moudre à deux moulins, et fabriquait une scène pour l'Ambigu-Comique entre une page de Lhomond et un paragraphe de Quinte-Curce. Dans

1. Sur l'ancienne place des Italiens, aujourd'hui place Boieldieu.

les loisirs que lui laissait l'éducation de la jeunesse française, M. Goubaux arrangeait pour le théâtre les admirables romans socialistes d'Eugène Sue.

L'enfance de Dumas fils a beaucoup d'analogie avec celle de M. de Girardin.

Passé tout à coup à l'état de grand homme, en vertu des succès de *Henri III* et de *Christine à Fontainebleau*, son père menait un fort joli train de maison, et tous les quinze jours, le petit pensionnaire venait le voir. Il l'appelait *monsieur Dumas*. On jugeait convenable de laisser jusqu'à nouvel ordre les sentiments d'affection paternelle derrière une prudence mystérieuse. L'enfant déshérité de caresses, devint taciturne. Un jour, on le surprit absorbé dans la lecture d'un volume qu'il sembla vouloir cacher lorsqu'on s'approcha de lui. C'était le fameux livre qui a pour titre *Émile*.

— Ah ! diable ! fit M. Dumas, est-ce que tu trouves de l'intérêt à cela, toi ?

— Beaucoup, répondit Alexandre avec une assurance qu'on ne lui avait jamais connue.

— Peste !... Tu vas me dire alors tes impressions.

— Je trouve qu'*Émile* a du courage.

— Vraiment, tu trouves cela ?

— Oui, certes. Quand un père refuse de vous donner son nom...

— Eh bien ?

— Il faut le prendre.

— Quel gaillard !.. Alors, tu veux porter le mien quand même, c'est clair. Prends-le tout de suite, et n'en parlons plus.

Alexandre entrait dans sa quatorzième année. Il y eut, à partir de ce jour, une transformation complète dans son

caractère. Sous l'écolier taciturne se révéla tout à coup un adolescent joyeux, une nature intelligente et pleine de sève, qui semblait n'attendre qu'un rayon pour se développer et fleurir. Hautement reconnu par le célèbre écrivain, il sentit son âme enflammée d'un noble enthousiasme. Peu de mois lui suffirent pour combler toutes ses lacunes classiques et dépasser les plus forts élèves. Il suivait les cours du collége Bourbon. Les premiers prix lui échurent en partage. Une amie intime du père, madame Mélanie Waldor, réunit, un soir, pour fêter les succès de notre collégien, une partie notable de la jeunesse artistique et lettrée. Gavarni, Félix Pyat, Christian, Julien Lemer, Auguste Lireux, et une foule d'autres, se trouvaient déjà dans les salons de l'aimable muse, quand Dumas 1er parut, tenant par la main celui que, dès cette époque, il appelait avec raison *son meilleur ouvrage*. Le jeune Alexandre était chargé de livres et de couronnes. On déposa sur une console la montagne de prix; les lauriers furent appendus aux murs, et l'on servit le dîner.

Notre vainqueur au grand concours eut un esprit d'ange. Toutes les dames le comblèrent de cajoleries et de félicitations gracieuses. Il avait alors dix-sept ans, beaucoup d'assurance, une belle tête, dégagée des sombres nuances éthiopiennes, et ne conservant qu'une teinte créole imperceptible. Véritablement il fut le héros de la fête. On le complimenta de ses triomphes, et l'on n'oublia pas de porter aux nues deux ou trois pièces de vers, que le *Journal des Demoiselles* avait déjà publiées avec sa signature, et qui renfermaient des qualités poétiques très-passables. Un bal joyeux suivit le gala. Le collégien dansa comme un perdu. Son père, en le voyant déployer avec les dames une galanterie digne de son sexe, mais au-

dessus de son âge, tomba dans un ravissement voisin de l'extase. Après minuit, certaines gaietés devinrent excentriques. Félix Pyat, Gavarni et Lireux, le front ceint des couronnes de l'élève vainqueur, se livrèrent aux plus aimables farces et à nombre de danses importées du quartier Latin. Le jeune Alexandre avait disparu. Dumas 1er le retrouva dans un petit salon très à l'écart, aux pieds de la fille même de madame Mélanie Waldor, jeune pensionnaire de quatorze ans et demi, à laquelle il adressait une déclaration chaleureuse.

— Bravo ! bravo ! s'écria l'heureux père. Je reconnais mon sang... Tu es bien mon fils !

Il le retira de l'institution Goubaux, qui n'avait plus rien à lui apprendre. Aussitôt le jeune homme fit ses premières armes en littérature et publia les *Péchés de jeunesse*, livre plein de candeur et d'inexpérience. Naturellement on n'en vendit qu'un petit nombre d'exemplaires.

Le futur auteur du *Demi-Monde*, surexcité par la gloire paternelle, dont il n'avait pas encore aperçu le vide et sondé le néant, se faisait remarquer, à cette époque, par certaines allures cassantes et par des procédés de matamore, que remplacent aujourd'hui une tenue parfaite, des manières calmes, dignes, et d'une distinction rare. En 1845, au moment de notre querelle avec son illustre père, Alexandre avait vingt et un ans. Il se crut dans l'obligation de nous égorger un peu, lorsque nous publiâmes, au sortir de Sainte-Pélagie, dans un petit journal d'alors, appelé la *Silhouette*, certains articles destinés à compléter une brochure connue [1]. Ces articles s'intitulaient un peu prétentieusement : *Le mie prigioni*. A cette époque nous

1 *Fabrique de romans, maison Alexandre Dumas et Cie*, imprimée en 1845.

demeurions rue des Martyrs, n° 15. Deux personnages moustachus pénètrent, un matin, dans notre cabinet de travail.

— Monsieur Eugène de Mirecourt?

— C'est moi, Messieurs.

— Vous êtes l'auteur du feuilleton que publie la *Silhouette*?

— J'en suis l'auteur.

— Il y a, Monsieur, récidive de votre part, comme outrage, et c'est une affaire qui ne peut se dénouer que par la voie des armes. Notre visite a pour but de vous demander satisfaction au nom d'Alexandre Dumas.

— Très-volontiers, Messieurs. Je vous enverrai mes témoins quand il vous plaira. Celui dont vous êtes les mandataires n'a donc plus confiance aux tribunaux ?

— Permettez... ce n'est pas M. Alexandre Dumas père qui nous envoie, c'est M. Alexandre Dumas fils.

— Oh ! alors ma réponse ne sera plus la même!

Je sonnai, la bonne parut.

— Allez me chercher le petit, lui dis-je.

Elle obéit, et rentra bientôt, tenant par la main un jeune garçon de six à sept ans, dont le visage était barbouillé de confitures.

— Messieurs, continuai-je, voici mon fils, qui, vous pouvez le croire, prendra pour moi fait et cause avec autant de courage que l'héritier de M. Dumas en apporte à défendre l'honneur paternel. C'est donc mon fils qui sera chargé de vous répondre, si vous le voulez bien.

— La plaisanterie n'est pas de saison, Monsieur! crièrent les personnages moustachus.

— Pardonnez-moi. Je n'ai pas d'autre moyen de vous montrer le ridicule de la situation. L'auteur de *Henri III*

a bon pied, bon œil. Qui l'empêche de soutenir sa querelle? Si j'avais le malheur, je ne dis pas de tuer son fils, mais seulement de lui faire une égratignure, voyez-vous d'ici la portée des récriminations du père! Il mettrait le public de son côté; je n'y tiens pas. Qu'une lettre du grand romancier autorise le duel; — ou, mieux encore, donnez à mes témoins, sur le terrain, votre parole d'honneur que vous avez une autorisation verbale, et j'accepte. Voilà, Messieurs, mon ultimatum. Je suis votre serviteur.

Ils s'en allèrent et ne revinrent plus.

En homme d'esprit qu'il est, M. Alexandre Dumas fils comprit qu'il avait fait fausse route. Nous sommes heureux de n'avoir point été exposé à trancher dans sa fleur une existence qui promet d'être si féconde et si glorieuse.

Vers la même époque, Alexandre fit avec son père un voyage en Espagne et en Afrique. Revenu de ce voyage, il publia son second livre, qui a pour titre: *les Aventures de quatre femmes et d'un perroquet*. C'est une imitation plus ou moins heureuse des gasconnades paternelles. Deux hommes, dont l'un va se pendre, et dont l'autre a le projet très-arrêté de se faire sauter le crâne, suspendent l'exécution du suicide pour se raconter leur histoire. On trouvera peut-être que l'heure était singulièrement choisie. La double narration faite, nos originaux reprennent tranquillement, l'un son pistolet, l'autre sa corde, et partent de compagnie pour l'éternité. Sans être un chef-d'œuvre, ce livre est au-dessus des *Péchés de jeunesse*, comme style et comme intérêt. L'éditeur n'eut point à se plaindre de la vente.

Alexandre Dumas fils ne devait pas tarder à rencontrer

sous sa plume une précieuse mine littéraire. Doué d'une sensibilité fort vive, et ne voulant pas jeter au vent sa jeunesse, ainsi que beaucoup d'étourneaux parisiens, sans se rendre compte des impressions reçues, il étudia profondément le monde du côté où il se présentait à ses regards. Il s'écouta vivre lui-même, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, et il chercha la science du cœur humain, non-seulement dans les fautes et les passions d'autrui, mais dans ses propres passions et dans ses propres fautes. Voilà ce qui explique son succès rapide et durable. Il a réussi, parce qu'il est vrai, parce qu'il est nature, parce qu'on sent palpiter la fibre et battre l'artère. Depuis la *Dame aux Camélias* jusqu'au *Demi-Monde,* on peut dire qu'il a vécu toutes ses œuvres.

Bien que jeté fort jeune au milieu d'un entourage peu dévot, sa plume est chrétienne, et tout annonce en lui l'écrivain profondément imbu du sentiment religieux [1]. En mainte circonstance, il défend le christianisme avec chaleur. L'Évangile est sa lecture de prédilection. Ses livres en contiennent des citations fréquentes.

Composé en moins de quinze jours, dans une chambre d'auberge, à Saint-Germain en Laye, le roman de la *Dame aux Camélias* s'est placé du premier coup à la hauteur de *Manon Lescaut,* sinon pour le mérite littéraire pur et simple, du moins pour la conception saisissante du livre et ses poignants épisodes. L'intérêt, d'un

1. Néanmoins il n'est pas toujours orthodoxe et fait quelquefois de la fantaisie dans le dogme. On trouve, tome Ier, page 26, des *Aventures de quatre femmes et d'un perroquet*, une phrase qui eût fait brûler à coup sûr un théologien, au quinzième siècle : « Dieu, dit le jeune auteur, dans les deux grands symboles de la douleur humaine, a fait plus souffrir la Vierge que le Christ ; car *peut-être* le Fils, *tout Dieu qu'il était*, se fût-il arrêté à mi-chemin de la souffrance de sa mère. »

bout à l'autre, se maintient avec une puissance réelle, et, si quelques tableaux pèchent sous le rapport d'une moralité sévère, la catastrophe qui frappe Marguerite et l'amour qui l'épure font jeter sur sa vie cynique le voile du pardon. L'ouvrage eut un succès prodigieux. Trois éditions successives furent enlevées chez Cadot. Messieurs les commis voyageurs de France et de Navarre, ainsi que ces dames du quartier Breda, s'obstinèrent mordicus à vouloir reconnaître la touche du père dans l'œuvre du fils. Quelle profondeur de discernement!

Ainsi que nous l'avons laissé pressentir, Alexandre est le héros de ce roman célèbre.

Dumas Ier, qui, dans son indiscret journal, se livrait nous ne savons à quel exercice curieux et à quelle parade insolente pour galvaniser la curiosité publique, osa imprimer ce qui va suivre. La scène se passe à la Comédie-Française, pendant un entr'acte.

« Je traverse le corridor, dit-il; une porte de baignoire s'ouvre. Je me sens arrêté par le pan de mon habit, je me retourne: c'est Alexandre qui m'arrête.

« — Ah! c'est toi! bonsoir, cher.

« — Viens ici, monsieur mon père.

« — Tu n'es pas seul?

« — Raison de plus. Ferme les yeux; passe ta tête à travers l'entre-bâillement de la porte. N'aie pas peur, il ne t'arrivera rien de désagréable.

« En effet, à peine avais-je fermé les yeux, à peine avais-je passé la tête, que je sentais SUR MES LÈVRES LA PRESSION DE DEUX LÈVRES FRISSONNANTES, FIÉVREUSES, BRULANTES. Je rouvris les yeux. Une adorable jeune femme, de vingt à vingt-deux ans, était en tête-à-tête avec Alexandre et venait de me faire cette caresse PEU

FILIALE. C'était Marie Duplessis [1], la DAME AUX CAMÉLIAS. »

Non loin de Bonne-Espérance, dans les régions africaines du Sud, il y a des Cafres et des Hottentots qui ne connaissent ni la décence du vêtement, ni même le nom de la pudeur. Cela se tolère en Afrique. Mais, au dix-neuvième siècle, en pleine capitale de la France et du monde civilisé, qu'un écrivain, nègre ou non, vienne ainsi jeter la feuille de vigne.... Ah ! fi ! Permettez-nous de ne pas citer tout le passage. Dans ce même entre-bâillement de la porte, Marie Duplessis reproche à Dumas Ier de n'être point venu à *trois rendez-vous* qu'elle lui avait assignés à l'Opéra, *pour l'heure de minuit,* sous l'horloge. Et le noble père de répondre :

« — Je vous accorde ma protection, Mademoiselle, et je vous TIENS QUITTE DE L'AMOUR. »

Oui, lecteurs, cela s'est imprimé à Paris, dans un journal qui a pour titre le *Mousquetaire*. On a voulu fournir un renseignement curieux, un détail biographique, peindre une scène de famille tout simplement et avec candeur, sans comprendre que, par cet excès de naïveté dans le cynisme, on dépoétisait de la façon la plus regrettable le héros et l'héroïne du livre.

Une fois sur le chemin du succès, Alexandre Dumas fils ne s'arrête plus. On n'espère pas nous voir analyser tous ses ouvrages. Nous nous bornerons à les citer dans l'ordre de leur publication. De 1849 à 1865, le jeune écrivain publia le *Docteur Servans*, — *Césarine*, — le *Roman d'une femme*, — *Trois Hommes forts*, — *Tristan le Roux*, — *Histoire de la loterie*, — le *Régent Mustel*,

1. Véritable nom de Marguerite Gautier.

— la *Vie à vingt ans,* — *Diane de Lys,* — un *Paquet de lettres,* — le *Prix de pigeons,* — la *Boîte d'argent,* — le *Pendu de la Piroche,* — la *Dame aux Perles,* — *Ce que l'on voit tous les jours,* — un *Cas de rupture,* — les *Revenants,* — *Contes et Nouvelles,* — *Sophie Printemps*, etc. N'oublions pas *Atala,* petit drame lyrique, représenté, en 1848, sur le théâtre que dirigeait alors Dumas Ier. Vers la même époque, Alexandre rédigea dans la *Presse* des *Courriers de Paris* remarquables. Il signait : Un provincial. Dans ses romans, lorsqu'il imite son père, ce qui lui arrive quelquefois encore, il ressasse des vieilleries et descend jusqu'au médiocre ; mais, au contraire, s'il use de ses propres ressources en faisant appel à son talent d'observation, il reprend une allure sérieuse, un style sage, et donne au public de véritables œuvres. La *Dame aux Camélias,* le *Roman d'une femme* et *Diane de Lys* appartiennent à cette seconde catégorie de ses livres.

— Pourquoi ne transportez-vous pas vos romans à la scène, mon cher Alexandre ? lui dit, un jour, en lui frappant sur l'épaule, Antony Béraud, vieil ami du père.

— Tiens, fit le jeune homme, c'est une idée, cela !

— Voulez-vous que je vous apporte un scénario ?

— Sur quoi ?

— Sur l'histoire de Marguerite Gautier.

— Va pour le scénario !

Huit jours après, Alexandre avait entre les mains le plan d'un mélodrame pur. Trouvant qu'il était absurde de traiter le sujet de cette façon grossière, il se mit lui-même à l'œuvre, ne conserva pas une ligne du scénario primitif et tira de son roman les cinq actes délicieux que tout Paris est venu applaudir. Or, Comme Antony Béraud avait eu le premier l'idée de transformer le livre en pièce, Alexandre

voulut qu'il touchât moitié des droits d'auteur, excès louable de conscience littéraire, dont, certes, il ne rencontrait aucun exemple dans les traditions de famille. Aujourd'hui, *la Dame aux Camélias* a près de trois cents représentations. La censure avait d'abord défendu la pièce. M. Léon Faucher, ministre de l'intérieur, fermant l'oreille à toutes les sollicitations, déclarait nettement qu'elle ne se jouerait pas. Or il quitta bientôt le ministère. M. de Morny, son successeur, daigna parcourir lui-même les cinq actes de Dumas fils. Il ne partagea point l'opinion de dame Censure, et leva l'interdit. Le lendemain de la première représentation, notre jeune auteur écrivit à son père, alors réfugié à Bruxelles, ou il se tenait à l'abri des poursuites inconvenantes dirigées contre sa personne par les créanciers du Théâtre-Historique :

« Grand succès ! ... Des fleurs, des bravos... Je croyais assister à l'une de tes pièces. »

Il est présumable que Dumas Ier fut satisfait de voir son fils réussir. Jamais cependant il n'avait montré jusque-là beaucoup de confiance en l'avenir littéraire du jeune homme. Il lui reprochait d'avoir une nature trop sérieuse, des idées de bourgeois. Un matin, le grand marchand de phrases, éveillé par deux de ses collaborateurs, voulut s'habiller et ne trouva point ses bottes. Il dit, en haussant les épaules :

— Figurez-vous qu'Alexandre en a douze paires, étalées sur une planche de sa garde-robe. Ce garçon-là n'aura jamais de génie !

Très-souvent le fils grondait l'auteur de ses jours et lui adressait des sermons, au sujet de certains détails de conduite assez répréhensibles. Dumas Ier riait comme un

bienheureux en écoutant ces leçons de morale. Voyant ses discours inutiles, Alexandre se désespéra d'abord, puis il finit par tout accepter en philosophe.

— Mon père, disait-il à qui voulait l'entendre, est un grand enfant, que j'ai eu quand j'étais petit.

De temps à autre, néanmoins, quand les excentricités paternelles dépassaient les bornes, Alexandre se fâchait et il lui échappait certains mots [1] très-rudes.

— Mon père a tant de vanité, dit-il un jour, qu'il est capable de monter derrière sa voiture pour faire croire qu'il a un nègre.

Un autre jour, impatienté d'entendre l'auteur de *Henri III* parler de sa noblesse et de ses armes, lui qu'il avait vu tant de fois se targuer de républicanisme, Alexandre s'écria :

— Farceur !... on les connaît, tes armes, tu les montres assez souvent... Beaucoup de *gueule* sur très-peu d'or !

Ceci, pour être véridique, n'en est pas moins irrespectueux. A un dîner de jeunes hommes de lettres, on raconta certaine histoire d'argent, où le débiteur se comportait comme don Juan vis-à-vis de M. Dimanche, et dindonnait son créancier le mieux du monde. Dumas fils riait aux larmes.

— Ignorez-vous qu'il s'agit de votre père ? lui dit à l'oreille un des convives.

— Hein ?... de mon père... C'est impossible : il aurait écrit cela dans ses *Mémoires !*

L'auteur du *Demi-Monde* a donc infiniment d'esprit. Sa conversation, ses livres, ses œuvres dramatiques

1. Nous ne mentionnerons pas celui des *bottes* et des *femmes*, qui se raconte partout. La plume est obligée à plus de décence que le discours.

abondent en traits fins et délicats, qui, chez lui, comme chez Dumas Ier, n'arrivent point artificiellement et à l'aide d'une ritournelle. Alexandre a la réplique vive. Ses mots ne trahissent aucune recherche. Ils portent le cachet d'une originalité véritable. On parlait devant lui d'une aventurière déchue.

— Dire que cette femme a tenu jadis le haut du pavé ! s'écriait un naïf interlocuteur.

— Mon Dieu, fit Alexandre, c'est que probablement alors il n'y avait point de trottoirs.

A l'orchestre d'un théâtre du boulevard, un spectateur demande à son voisin, en levant les yeux vers les dernières places :

— Pourquoi diable appelle-t-on cela le *Paradis?*

— Sans doute parce que c'est le ciel relativement au parterre, répond celui qu'on interroge.

— Du tout ! s'écrie Dumas fils, intervenant dans le dialogue : c'est parce qu'on y mange des pommes.

Au foyer de la Comédie-Française, à une représentation de *Charlotte Corday,* un démocrate sensible s'apitoyait sur le sort de l'ami du peuple, assassiné dans une baignoire.

— Infortuné Marat ! s'écrie Alexandre : pour un bain qu'il a pris, il n'a pas eu de chance !

L'éditeur Cadot parle d'une aventure singulière arrivée à notre héros. Elle date de huit ou dix ans à peine. Certains beaux du noble faubourg se permettent assez fréquemment, lorsqu'ils ont à céler quelque sottise, d'emprunter le nom d'un écrivain ou d'un artiste célèbre, au moyen duquel ils réussissent parfois à usurper plus de considération que ne leur en eût donné le retentissement de la naissance ou de la fortune. Un de ces mes-

sieurs jugea convenable de s'appeler *Dumas fils,* dans une de nos provinces du Nord, où il faisait, avec une jeune veuve, comme lui de haute volée, d'assez fréquents voyages. Ils allaient visiter ensemble le fruit d'une liaison peu légitime, placé là en nourrice, à quarante-cinq lieues de la capitale. M. le duc (le faux Dumas était un duc), se trouvant dans cette province à l'époque du dernier choléra, porta généreusement secours aux victimes du fléau, et conquit à un tel point l'estime des autorités de l'endroit, qu'on demanda pour lui le ruban rouge au ministère. Le préfet, dans son rapport, manifestait une satisfaction très-vive de pouvoir inscrire le nom de *Dumas fils* sur la liste des hommes dévoués qui avaient le plus énergiquement combattu l'épidémie. On accorda la croix. Jugez du saisissement de M. le duc, ainsi récompensé à l'improviste, et sous un pseudonyme ! Il prit la fuite, n'osant point avouer la supercherie, et laissant l'étrange nouvelle arriver à la connaissance du vrai Dumas, tout stupéfait d'avoir obtenu la décoration comme sauveur de cholériques. On devine qu'il courut se désenrubaner au ministère et mettre obstacle à l'insertion au *Moniteur*.

Après son début triomphal au théâtre, il se hâta de convertir *Diane de Lys* en comédie. Cette seconde pièce, comme la première, fut arrêtée par la censure, et le jeune homme eut recours à un nouveau protecteur. Le prince Napoléon brisa les entraves qui empêchaient *Diane* de prendre le chemin du Gymnase, où l'attendaient tant de couronnes.

Ainsi que Marguerite Gautier, *Diane de Lys* et la *Dame aux Perles* sont des études prises sur nature. Écoutez ce que la chronique raconte. Une très grande

dame, épouse d'un diplomate hyperboréen, et pourvue des plus riches dons de la jeunesse et de la grâce, se voyait, dit-on, négligée de son mari. Ayant beaucoup d'affaires sérieuses à conclure, ce dernier n'exerçait sur son ménage aucune surveillance. Il se doutait bien de quelque intrigue; mais il ne daignait pas descendre des hauteurs de la politique uniquement pour s'épargner une mésaventure conjugale. Toutefois, obligé de prendre ses passeports, il se fit un malin plaisir d'enlever Juliette à Roméo, sans leur permettre la consolation des adieux. Brusquement arraché aux plus douces ivresses du bonheur, Roméo apprend que le chemin de fer emporte du côté de la Belgique la berline des époux. Il s'élance lui-même en wagon à leur poursuite. Qui fut surpris, le lendemain? ce fut notre diplomate, en rencontrant l'amoureux de sa femme dans les rues de Bruxelles. Aussitôt il se dirige sur la route de Berlin, et comme on se l'imagine aisément, il entraîne toujours Juliette. Roméo les suit, traverse l'Allemagne et loge avec persistance dans les mêmes hôtels que le mari ravisseur, mais sans pouvoir approcher de sa déesse, gardée à vue nuit et jour. L'époux espérait machiavéliquement que notre amoureux traverserait la frontière russe; mais, éventant la Sibérie, Roméo s'arrêta juste aux dernières limites de la puissance du czar. Pendant trois mois, logé dans un pauvre hameau prussien, il écrivit lettres sur lettres, et ne reçut point de réponse. Obligé de revenir à Paris, il pleura ses malheurs sur les pages de la *Dame aux Perles*. L'histoire n'aurait pas été complète, si Dumas Ier n'était venu raconter à son tour certains détails infiniment trop intimes de cette aristocratique liaison.

« — M'acompagnes-tu? me demande, un soir, Alexandre.

« — Où ?

« — Dis oui ou non.

« — Oui.

« — Viens, alors.

« — Chez qui ?

« — Ne t'inquiète pas, c'est moi qui te présente.

« — Alors, c'est chez UNE FEMME.

« — Qui désire te connaître.

« — Soit.

« — Allons. »

On arrive chez la noble dame, que l'on trouve étendue sur un canapé, dans une pose d'odalisque.

« — Entre et embrasse, dit Alexandre.

« J'entrai.

« Je m'approchai du canapé; je mis un genou en terre, et je baisai la main qu'on m'offrait.

« — Te voilà présenté, dit alors Alexandre.

« Un moment après :

« — Tu sais comment je l'appelle?

« — Non. Comment l'appelles-tu ?

« — La Dame aux Perles. »

Tout cela fait et tout cela dit, le père, le fils et la dame prennent le thé sans le moindre trouble et sans le plus léger remords. C'est madame qui verse.

« A la seconde tasse, elle reste un instant, la théière suspendue, immobile et écoutant.

« — C'est LUI? demande Alexandre.

« — Je le présume, répond la Dame aux Perles.

« — IL rentre?

« — Probablement.

« — Et IL se couche?

« — Mais il me semble que c'est ce qu'IL a de mieux à faire. »

Effectivement, ce n'est que le mari. Dumas père, qui, lui aussi, trouve cela très-naturel, donne sa benédiction aux deux amants, souffle la bougie, et s'en va.

« Je quittai, dit-il, les beaux et insoucieux enfants à DEUX HEURES DE LA NUIT, priant le DIEU DES AMOURS de veiller sur eux, car eux, comme on le voit, n'y veillaient guère. »

Sérieusement, lecteurs, admettez-vous que la législation d'un pays permette à un écrivain d'afficher un pareil cynisme? Doit-on souffrir qu'il initie le public à ces hontes d'alcôve et déshonore le sentiment le plus respectable aux yeux de la société comme aux yeux de la famille, celui de la dignité paternelle? Cachez votre lèpre, et ne l'étalez point ainsi à tous les regards : vous nous faites lever le cœur!

Dumas fils était malheureux lorsqu'il voyait ces révélations saugrenues de monsieur son père. Il le suppliait de garder le silence ; il s'efforçait de lui faire comprendre qu'on ne se déshabille point ainsi en plein journal et en plein boulevard. Dumas Ier ne voulait rien entendre. Boulé, son bailleur de fonds suprême, — c'est-à-dire le seul qui déboursait encore, quand tous les autres avaient fermé l'escarcelle, — Boulé demandait de la copie. Que deviendrait le *Mousquetaire*, bon Dieu! s'il n'avait plus l'attrait du scandale et du poivre long? Patience! patience! vous aurez bien d'autres histoires. Après Marie Duplessis, mademoiselle Liéven; après la Dame aux Perles, madame Poncin. Darcier, le chanteur, en rugira. Qu'importe? Il faut que le *Mousquetaire* vive!

Le 20 mai 1855, la pièce du *Demi-Monde* fit au Gymnase son apparition solennelle. Alexandre la destinait d'abord à la Comédie-Française, où on la reçut avec un empressement que personne ne s'avisera de contredire, appuyé qu'il fut alors du témoignage de six mille francs de prime. Par malheur, mademoiselle Rachel, ayant contre Dumas fils nous ne savons quel sujet de rancune, fit accorder un tour de faveur à la *Czarine* et reculer indéfiniment le *Demi-Monde*.

Alexandre alla visiter M. Montigny, qui lui donna six mille francs au plus vite. Le jeune homme courut les jeter dans la caisse du Théâtre-Français, et les tristes sociétaires furent obligés de laisser couler le Pactole vers le boulevard Bonne-Nouvelle.

Cette comédie charmante obtint plus de couronnes encore et fut accueillie avec plus d'enthousiasme que ses sœurs aînées. D'ailleurs, à part le mérite intrinsèque de l'œuvre, le but moral y est manifeste. Suzanne d'Ange, créature sans nom, qui n'a jamais senti battre un cœur de femme sous sa poitrine de glace, est véritablement un rôle crayonné de main de maître. Il suffirait à illustrer la plume d'un écrivain dramatique. Les cinq actes du *Demi-Monde* sont semés de traits heureux et de mots pleins de finesse. On n'ignore pas que les *pêches à quinze sous* sont passées en proverbe. A la première représentation de la pièce, croira-t-on qu'une multitude de nos Phrynés modernes se glorifiaient à haute voix d'avoir été prises pour modèles, et palpitaient de bonheur à la vue de cette ignoble incarnation de l'intrigue? O siècle impur! où le *Castigat ridendo mores* n'est même plus possible, et où l'on prend un coup de fouet pour une caresse!

Les plus grandes folies de jeune homme d'Alexandre

Dumas fils ont constamment été recouvertes d'une sorte de puritanisme, qui ne ressemble en aucune façon à l'hypocrisie. C'est du décorum et de la décence. Beaucoup d'héroïnes de ce *Demi-Monde* qu'il a si merveilleusement dépeint en ont eu la preuve.

Voici encore ce que rapporte la chronique. Une Suzanne d'Ange doublée de Messaline semblait, depuis quelque temps, vouloir écrire le nom d'Alexandre sur la liste de ses adorateurs actifs. Celui-ci n'y mettait pas opposition, quand, un soir, dans les salons mêmes de la dame, un personnage opulent, que nous laisserons sous l'anonyme, frappe sur l'épaule du jeune auteur, et lui dit :

— Je vous connais, mon cher. Vous n'êtes pas homme à jouer un rôle indigne de votre délicatesse et à vous cacher dans les alcôves. En conséquence, je vous annonce que je donne à mademoiselle X... trois mille francs par mois. Je la paie le 5, et si par hasard, le 6, elle n'a rien reçu, je ne manque jamais d'avoir une scène.

— Est-ce possible?

— Je vous le certifie.

Le lendemain, la dame s'étonne de la froideur d'Alexandre.

— Mademoiselle, dit celui-ci, je comprends qu'une grande artiste se passe une fantaisie de cœur, une gloriole, un caprice; mais qu'elle reçoive de l'argent, fi! Vous n'êtes qu'une femme entretenue.

— Oh! taisez-vous! s'écrie-t-elle. Ne me dites pas de semblables choses; battez-moi plutôt!

— Je ne bats que les femmes que j'aime, répond Alexandre.

Il sortit, et ne la revit plus. On devine que Dumas Ier, après le succès du *Demi-Monde,* n'oublia pas d'annoncer

dans son journal qu'il avait beaucoup connu Suzanne d'Ange ; et il nous apprend que cette troisième maîtresse d'Alexandre s'appelait, de son véritable nom, madame Adriani.

« Tenez, Madame (c'est le fils qui parle), j'ai l'honneur de vous présenter monsieur mon père. — Mon père, je te présente madame Adriani, veuve avec douze mille livres de rente, et les yeux de l'emploi, comme tu peux le voir. . . . . »

Suivent des compliments de la force de quarante chevaux, adressés par la dame à son illégitime beau-père. Le lendemain, Alexandre amène à Dumas Ier la filleule de madame Adriani. C'est le portrait vivant de la marraine, ou plutôt sa miniature.

. . . . . .

« — Venez ici, Mademoiselle, qu'on vous embrasse.

« — Très-volontiers, Monsieur ; mais à une condition : c'est que vous me laisserez vous regarder tout à mon aise.

« — Pourquoi voulez-vous me regarder tout à votre aise ?

« — Parce que l'on m'a dit que VOUS ÉTIEZ UN GRAND HOMME. »

C'est Dumas Ier qui raconte, chers lecteurs. M. Boulé, bailleur de fonds du *Mousquetaire*, donnait à l'illustre écrivain, pour se dire à lui-même de pareilles choses, environ cent francs d'honoraires par jour, somme excessive qu'il savait reprendre à d'autres journalistes. Les histoires saugrenues de M. Dumas amusaient beaucoup cet honnête homme.

« — Pourquoi madame Adriani se fait-elle appeler marraine par cette enfant-là ? » continue Dumas Ier.

— « Parbleu ! parce que c'est sa mère ! répond Alexandre. »

Ici, comme on le voit, les détails sont moins saugrenus que dans les citations précédentes, le fils ayant menacé le père de le désavouer publiquement s'il osait tirer une troisième fois le rideau de l'alcôve.

Dans sa quatorzième pièce, qui a pour titre la *Question d'argent,* M. Dumas fils a flétri les hommes de Bourse et leur a posé sur le front un triple cachet d'opprobre. Cette comédie est plus qu'un chef-d'œuvre, c'est une bonne action. Deux autres pièces, le *Fils naturel* et le *Père prodigue,* représentées également sur la scène du Gymnase, ont mis le comble à la renommée de l'auteur.

Malheureusement, une maladie causée par la fatigue du travail, ne lui a pas permis pendant plusieurs années de reprendre le cours de ses succès. En 1864 seulement, il a pu donner au Gymnase l'*Ami des femmes,* comédie d'une moralité très-secondaire, et l'année suivante il collabora au *Supplice d'une femme,* pièce tirée par M. de Girardin des cartons de sa célèbre et défunte épouse.

Dumas fils est très-digne dans ses relations et sait choisir ses amis. Au dessert d'un dîner de l'association dramatique, un vaudevilliste lui disait :

— Quelle singulière chose ! Votre père me tutoie, je tutoie votre père, et nous ne nous tutoyons pas ; il faut pourtant régulariser cette position?

— C'est facile, répondit Alexandre : ne tutoyez plus mon père.

Depuis que le monde est monde et que la Gascogne est Gascogne on n'a rien vu de pareil à ce que Dumas 1er osa écrire, le lendemain de la représentation du *Fils naturel.* Voici le résumé de son article :

« Casimir Delavigne, Alexandre Soumet n'étaient que des poitrinaires du romantisme. Moi, Hugo et de Vigny, nous étions seuls les forts. J'ai fait *Henri III* et *Antony ;* Hugo *Hernani* et *Marion-Delorme* ; Vigny la *Maréchale d'Ancre* et *Charleston.* — Alexandre continue *Ma* gloire. De Musset, Balzac et vingt autres ne sont entre *Moi* et Alexandre que des hommes de transition, etc. etc. »

Nous plaignons sincèrement l'auteur du *Fils naturel,* et nous lui conseillons de faire interdire monsieur son père... en littérature.

Dumas fils a le cœur excellent. Toujours on le trouve quand il s'agit d'un chagrin à consoler, d'une infortune à secourir. Un soir, dans un salon du faubourg Saint-Honoré, à l'époque du succès du *Demi-Monde,* l'entretien tomba sur l'auteur, et plusieurs personnes firent l'éloge de sa nature compatissante.

— Puisqu'il en est ainsi, dit la maîtresse de la maison, je vais lui écrire au sujet de notre quête pour les pauvres, et lui demander son offrande.

— A quoi songez-vous là, belle dame ? dit un ancien ministre de Louis-Philippe en haussant les épaules. Tous ces petits messieurs qui écrivent dépensent l'or à mesure qu'ils le gagnent. Ils ont beaucoup d'orgueil et jamais le sou.

— Vous vous trompez peut-être, répondit la dame. En tout cas, M. Dumas fils daignera sans doute me répondre. J'y gagnerai un autographe.

— Allons donc ! Vingt-cinq louis que l'autographe n'arrive pas !

— Je ramasse le pari pour mes pauvres, dit la dame, et je vais écrire devant vous, le plus simplement du monde, à M. Alexandre Dumas fils.

On porta la lettre au Gymnase ; l'adresse de l'auteur du

Demi-Monde était inconnue. Le lendemain, notre ex-ministre avait perdu sa gageure. Dumas fils envoya généreusement son offrande à la noble quêteuse, avec une charmante épître où il la remerciait, en termes pleins de grâce, d'avoir bien voulu songer à lui pour l'accomplissement d'un acte charitable.

Comme romancier, Dumas fils a des œuvres qui doivent rester à l'héritage des lettres françaises. Comme écrivain dramatique, il possède un mérite incontestable d'agencement et de charpente. Nous défions le grand mousquetaire de nous montrer, dans le chaos de ses œuvres théâtrales, une seule chose qui approche du premier acte du *Demi-Monde* et du troisième acte de *Diane de Lys*. Et cependant, — voyez le prodige ! — le fils est un garçon rangé, qui a des habitudes d'ordre, qui se montre économe sans avarice, et qui n'essaye pas de conquérir un brevet de génie en jetant les cent mille écus de droits d'auteur que lui ont rapportés ses pièces dans le gouffre des folles dépenses. Il mène une vie simple, ne construit aucun palais, paye ses dettes, songe à l'avenir, — et travaille seul.

DUPANLOUP (Monseigneur)

« Il y a dans notre belle langue française, si claire et si profonde en sa clarté, dit M. Henry de Riancey, certains mots dont l'antiquité païenne n'avait ni la définition ni le sens, et qui, vivifiés par le christianisme, rayonnent d'une splendeur jusqu'alors inconnue. L'un de ces mots, c'est le *zèle*. Il se définit par la devise fameuse : *lucens et ardens*, lumière et flamme.

« Or, ce mot, cette devise, c'est monseigneur Dupanloup tout entier [1]. »

Je suis d'autant plus heureux de rencontrer ces belles paroles et de les imprimer ici, comme début à la notice que je consacre au digne évêque d'Orléans, qu'un éditeur peu catholique, auquel j'avais eu la mauvaise chance de confier la publication de ma galerie contemporaine, s'avisa de la continuer, après mon départ de France, dans le même format, sous la même couverture, avec un

1. Les *Célébrités catholiques du jour*, page 1.

portrait en tête du volume, avec un autographe à la fin, sans nom d'auteur précisé, en un mot de manière à laisser croire que je donnais une nouvelle série biographique sous le voile de l'anonyme.

Cela ne tendait à rien moins qu'à déshonorer mon œuvre.

Le petit livre publié sur monseigneur Dupanloup, dans les circonstances que je viens d'expliquer, n'est qu'une diatribe hypocrite et déloyable, où le zèle du prélat, cette flamme sacrée, cette vive ardeur apostolique, dont parle M. de Riancey, change complétement de nature et se transforme en ambition pure et simple; où l'âme, le cœur, la pensée, tout, jusqu'à la conscience, sanctuaire intime réservé à Dieu seul, sont fouillés par une main profane et mondaine, par une plume audacieuse et malveillante, qui juge et apprécie ce qu'il sera toujours impossible de juger et d'apprécier sans la foi qui éclaire et sans la charité qui donne aux actions chrétiennes leur véritable sens.

Inutile de dire que je répudie de toute la force de mon indignation ce volume glissé perfidement parmi les miens.

Monseigneur Dupanloup est né au pied des Alpes, dans cette partie de la Savoie que le premier empire avait annexée à la France, sous le nom de département du Mont-Blanc. Le petit village de Saint-Félix, perdu dans les forêts alpestres à quelque distance de Chambéry est le lieu de naissance de celui qui devait être au dix-neuvième siècle un des chefs de l'Église militante.

Cet enfant béni fut présenté au baptême, le 3 janvier 1802, et reçut avec l'eau sainte les prénoms de Félix-Antoine-Philibert.

Une mère pieuse le berça sur ses genoux. Elle fut l'ange gardien visible de cette jeune âme, où les facultés les plus précieuses se trouvaient en germe et ne demandaient qu'à éclore. Dès l'âge de six ans elle le confia à son frère, respectable prêtre du diocèse de Chambéry, qui lui enseigna les premiers éléments de la langue latine. Il découvrit chez son neveu des ressources intellectuelles si étendues qu'il eut peur de les voir décroître, si on ne leur donnait pas l'émulation pour stimulant.

Mais il n'était pas facile de trouver un collége convenable, à cette époque où l'université impériale, imbue de voltairianisme, et par cela même plus qu'indifférente en matière religieuse, s'appliquait à former des soldats plutôt que des chrétiens.

On était au milieu de 1810, c'est-à-dire en pleine épopée militaire.

L'oncle de Félix envoya le jeune élève à Paris dans un pensionnat ecclésiastique, situé rue du Regard, et dirigé par l'abbé Tesseyre. Il était sûr que là du moins on ferait marcher simultanément la religion et la science. En effet, dès la première année, Félix, non-seulement remporta tous les prix de sa classe, mais encore il obtint au catéchisme de Saint-Sulpice les notes les plus favorables et les plus brillantes récompenses.

Après avoir passé trois ans dans la pension de la rue du Regard, il entra au séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet.

Dans cet établissement les classes étaient très-fortes, et l'usage voulait que chaque élève redoublât celle qu'il venait de faire dans un autre pensionnat ou collége. Félix avait terminé sa quatrième avec un succès éclatant, on n'en exigea pas moins qu'il fût soumis à la loi commune.

Un seul moyen lui restait de passer en troisième.

Quand un élève se présentait avec des notes distinguées, le professeur donnait à cet élève une composition de dix thèmes, que celui-ci devait rendre le même jour sans une seule faute.

Cette épreuve solennelle n'effraya point l'adolescent.

Il alla présenter ses dix thèmes à l'abbé Thavanet, sévère examinateur, qui crut voir une inexactitude dans certaine tournure latine, un peu déplacée peut-être, mais qui n'était suspecte que d'un excès d'élégance. On décida que Félix Dupanloup redoublerait sa quatrième.

Son chagrin fut profond sans doute, mais n'alla pas jusqu'à la révolte, ainsi que le prétend le biographe détracteur qui a voulu se cacher sous notre manteau.

« Le jeune homme, dit-il, s'indigna contre cette mesure, qu'il taxait d'injuste prévention.

— « Ah ! c'est ainsi ! on me fait redoubler une classe malgré moi ? s'écria-t-il. Soit, je ne résisterai pas, mais je ne ferai rien.

« Et scrupuleusement, et religieusement, il tint parole. Il s'empara tout d'abord de la dernière place, et les plus mauvais élèves ne purent le déloger. Promesses, admonitions, pensums, rien n'y fit, — si bien que les professeurs, désespérant de triompher de cette fermeté de caractère, qu'ils appelaient *féroce entêtement*, le placèrent en troisième, afin de lui prouver par l'évidence qu'il n'était pas de force à entrer en lice avec les élèves de cette classe. »

Tous ces détails sont d'une fausseté notoire.

Le jeune Dupanloup se résigna, suivit les cours de quatrième, obtint sans coup férir les premières places, et distança tellement ses condisciples par la supériorité de ses compositions, que le professeur reconnut qu'il ne pouvait

le laisser dans cette classe sans commettre une injustice envers les autres élèves. On l'envoya donc en troisième, où il remporta tous les prix à la fin de l'année scolaire.

Bien loin d'être un élève indocile, Félix Dupanloup était cité comme un modèle d'obéissance et de piété sincère.

« La voix secrète et irrésistible de la grâce, dit M. de Riancey, se fait entendre à cette nature douce et impétueuse à la fois, l'assouplit et la captive. Peu à peu le jeune Samuel écoute cet ineffable langage qui fait pénétrer jusqu'en ses plus secrètes veines l'esprit de foi, de sacrifice, de prosélytisme et de charité. Sa vocation ne sera ni le coup de foudre du chemin de Damas, ni le rayon du *Tolle, lege*; non, elle sera l'épanouissement progressif d'une intelligence aimante et libre, qui s'ouvre de plus en plus sous le soleil de la grâce comme une fleur vigoureuse plantée sur une terre propice, environnée de soins habiles, abritée des orages, vivifiée par la rosée ; qui grandit, se développe, se colore et se parfume aux chauds rayons du jour. Heureux les prêtres que le Tout-Puissant arrache au monde par une de ces saintes violences! Plus heureux ceux qu'il prévient dès l'enfance, ceux qu'il choisit de longue main et qu'il élève à l'abri de son sanctuaire! Ceux-là ont je ne sais quelle incomparable candeur, qui reluit doucement, même sous leurs cheveux blanchis. L'évêque d'Orléans est un de ces privilégiés, et je me persuade que ce privilége n'est pas pour peu dans l'affection qu'il a portée toujours à ces asiles vénérés, à ces pépinières sacrées de la foi, à ces petits séminaires, espoir de l'Église et giron de sa maternité sacerdotale [1]. »

En 1820, Félix Dupanloup entrait au séminaire de Saint-Sulpice.

1. *Célébrités catholiques*, pages 2 et 3.

A cette époque, un malheur terrible vint frapper une des grandes familles de France. La jeune princesse de Rohan, parée pour un bal, et voulant donner un dernier coup d'œil à sa toilette, s'approcha inconsidérément de la cheminée de son boudoir, surmontée d'une glace. Le feu prit à sa robe légère, et, avant qu'il eût été possible de lui porter le moindre secours, elle fut environnée de flammes.

Quelques heures après, elle mourut dans d'indicibles tortures.

Le prince son époux, sous l'impression de cette catastrophe épouvantable qui brisait son bonheur conjugal, se jeta dans les bras de la religion et se fit prêtre.

« Devenu l'abbé de Rohan, dit encore M. de Riancey, que nous aimons à citer parce qu'il écrit avec la double force du talent et de la conscience, le futur cardinal archevêque de Besançon chercha à se créer, dans la milice du sanctuaire, une sorte de bataillon sacré, choisi parmi les meilleurs, les plus intelligents, les plus braves, et dont il serait par le cœur le capitaine des gardes. Chaque année, « sur ces bords fleuris qu'arrose le Seine, » en son château historique de la Roche-Guyon, il rassemblait l'élite des élèves de Saint-Sulpice et les formait non-seulement à la piété, à la charité, à la foi ; mais aux lettres, à la politesse, à l'élévation des habitudes et des mœurs. Rien de plus précieux que ce commerce. *Meminisse juvabit,* a écrit, sous une vue calme et claire de cette belle résidence, celui-là même qui en était le plus brillant ornement. Et, en effet, j'ose affirmer que c'est en grande partie au séjour de la Roche-Guyon que l'Église de France doit l'Évêque d'Orléans tel qu'il est : ce fut là du moins que ce diamant reçut le dernier poli [1]. »

1. *Célébrités catholiques*, pages 3 et 4.

Félix Dupanloup suivit à Saint-Sulpice le cours de philosophie de l'abbé Merle ; il étudia la théologie sous la direction du père Roy.

Les espérances que fondait l'Église sur cette nature si merveilleusement douée s'accrurent encore dans la sphère des hautes études. M. Feutrier, curé de la Madeleine, pria les supérieurs de lui adjoindre le jeune séminariste pour l'aider à créer dans sa paroisse un catéchisme de persévérance. Bientôt le succès le plus éclatant justifia le choix du digne pasteur. Au troisième catéchisme la chapelle se trouva trop étroite. Tous les enfants avaient amené leur mère.

M. Dupanloup fut ordonné prêtre en 1825 par monseigneur de Quélen, qui l'avait pris en affection et le protégeait chaleureusement.

L'archevêque le nomma vicaire de la Madeleine [1], où le catéchisme de persévérance continuait et produisait d'admirables résultats. Dans son zèle ardent, le jeune prêtre allait reproduire ses instructions dans d'autres églises. Il y appelait les pauvres, les ouvriers et surtout les jeunes gens de toutes les conditions sociales. Il créa pour ces derniers la célèbre académie religieuse connue sous le nom d'*Académie Saint-Hyacinthe*.

Combien de ses membres, aujourd'hui dans la maturité de l'âge, doivent à M. Dupanloup d'avoir conservé la foi, en ce siècle maudit, où l'enfer et l'impiété unissent leurs efforts pour la déraciner dans les âmes !

Grégoire XVI écrivait au vicaire de la Madeleine : « Vous êtes l'apôtre de la jeunesse, *Tu es apostolus juventutis.* »

1. Il serait plus exact de dire l'Assomption, car la nouvelle église n'était pas encore inaugurée. Mais, comme c'est toujours la même paroisse, le détail n'a pas d'importance.

Le clergé de Paris l'encourageait comme le pape, et sa réputation grandissait chaque jour. Bientôt la duchesse d'Angoulême, qui était venue l'entendre, le demanda pour son aumônier. Elle le chargea de l'éducation chrétienne des enfants de France, auxquels ne tardèrent pas à se joindre les jeunes princes de la maison d'Orléans. Plusieurs ministres célèbres de la Restauration et nombre de diplomates de haut bord voulurent le prendre pour directeur de leur conscience.

Rarement orateur sacré obtint dans la chaire évangélique de plus beaux triomphes que l'abbé Dupanloup.

Sa taille noble et imposante, son beau visage, où l'enthousiasme et la charité rayonnent de toutes leurs splendeurs, venaient en aide à sa puissance oratoire.

Chez lui le physique donne au moral un ascendant victorieux.

Sa voix sonore et pleine d'harmonie, tantôt calme comme celle d'un ange, tantôt énergique et passionnée comme celle d'un apôtre, fait tour à tour passer des larmes au frémissement et du frémissement aux larmes. Chaque parole rend en quelque sorte visibles sur ses lèvres les vibrations du cœur et jette dans son regard un éclat prodigieux de sensibilité, de zèle et d'amour. Jamais on n'a vu, si je puis m'exprimer ainsi, effluves magnétiques plus irrésistibles se communiquer plus vivement à une assemblée chrétienne.

Au mois de février 1834, monseigneur de Quélen chargea l'abbé Dupanloup d'ouvrir les conférences de Notre-Dame.

On n'a pas oublié ces beaux jours de l'éloquence catholique; on ne les a pas oubliés, même après avoir

entendu plus tard Lacordaire, Ravignan et le père Félix.

Chacune de ces gloires de la chaire sacrée conserve son cachet sublime et son éblouissante auréole.

Le discours prononcé en l'honneur de Jeanne d'Arc par monseigneur Dupanloup, lors de son installation au siége d'Orléans, a fait tressaillir la fibre nationale d'un bout de la France à l'autre. Les nobles accents de l'orateur ont trouvé, même chez les Anglais, des échos sympathiques et de francs éloges. A l'Académie française, où siége aujourd'hui l'illustre prélat, il n'y a pas de plus belles heures pour ses confrères que celles où il leur est donné de l'entendre. On peut dire que la douceur de Fénélon s'unit à la force de Bossuet dans l'éloquence de monseigneur Dupanloup. C'est un cygne qui, à un moment donné, se transforme et devient un aigle.

Mais nous anticipons sur l'ordre biographique.

L'abbé Dupanloup, nommé supérieur du petit séminaire de Saint-Nicolas, après le succès de ses conférences, déclina modestement cette charge honorable et n'accepta que l'emploi de préfet des études. Envoyé, l'année suivante, comme premier vicaire à M. Olivier, curé de Saint-Roch, il prêcha dans cette paroisse les carêmes de 1836 et de 1837 avec une puissance de logique admirable et une onction vraiment céleste. De nombreuses conversions suivaient chacun de ses discours. Marie-Amélie, cachée dans la foule, venait entendre régulièrement le célèbre prédicateur.

Enfin les instances de l'archevêque, — on peut même dire les ordres, — décidèrent l'abbé Dupanloup à accepter la place de supérieur du petit séminaire.

Plusieurs écrivains hostiles, qui alors l'ont accusé

d'ambition, ignoraient probablement qu'à diverses reprises il avait refusé les deux plus grandes cures de la capitale.

Déjà la presse antireligieuse prenait à partie ce courageux lutteur et cherchait à l'amoindrir. On essaya de tourner en ridicule la conversion du vieux prince de Talleyrand, due à la persévérance et au zèle de l'abbé Dupanloup. Le *National* et les journaux de même trempe reproduisaient à l'envi ce quatrain scandaleux, où l'on accusait le trop célèbre ministre d'avoir été fourbe jusqu'à sa dernière heure et d'avoir joué au bord de la tombe une comédie odieuse :

Il a, dit-on, trompé du même coup,
Si ce n'est vrai, c'est du moins vraisemblable,
Le bon Dieu, le monde et le diable,
Et de Quélen et Dupanloup.

Messieurs les journalistes ne réussirent pas à donner le change à la conscience publique.

Un homme meurt impénitent, — cela se voit de temps à autre, — mais il ne meurt pas hypocrite. L'ancien évêque d'Autun, ce renégat du sacerdoce, avait résisté à toutes les démarches, à toutes les tentatives du clergé de Paris et de son premier pasteur. On priait dans beaucoup de paroisses, notamment à Notre-Dame-des-Victoires, pour obtenir du ciel qu'un rayon de la grâce éclairât ce grand pécheur.

Une nièce du prince allait faire sa première communion.

L'abbé Dupanloup engagea la famille à conduire au chevet du malade cette enfant, parée de sa robe blanche et de son voile.

Elle s'agenouilla, et prit la main de son oncle qu'elle mouilla de ses pleurs.

O prodige! ô larmes bénies! Le vieux diplomate est ému. Il entend la jeune fille lui demander sa bénédiction avant d'aller recevoir le pain des anges. Un soupir d'angoisse et de remords s'échappe de sa poitrine, l'endurcissement est vaincu.

« — Va, mon enfant, dit-il, va communier, et prie pour moi! »

A dater de ce moment, ce fut un autre homme. Il appela de lui-même le supérieur de Saint-Nicolas, signa de sa main défaillante une rétractation solennelle, se confessa et reçut les secours et le pardon de l'Eglise.

« — Rarement, a dit M. Dupanloup, j'ai vu repentir plus complet. »

La rétractation du prince de Talleyrand fut publiée pendant la semaine qui suivit sa mort, et messieurs les journalistes libres-penseurs furent réduits au silence. Ils ne doutèrent plus de cette fin chrétienne.

Dieu leur fasse à tous pareille grâce, ils en ont besoin!

Au petit séminaire, dont on lui avait confié la direction, l'abbé Dupanloup opéra de véritables prodiges. « Dans ces vieux murs si malsains, dit l'auteur des *Célébrités catholiques*, dans cet édifice si étroit, si sombre, quelle gaîté, quel travail, quelle piété! Une vraie ruche d'abeilles, moins les fleurs des champs, mais avec les fleurs de l'innocence. — L'abbé Dupanloup avait fort à faire. De la prédication, du ministère paroissial, il se trouvait jeté tout à coup dans la carrière de l'enseignement, dans le gouvernement d'une maison d'éducation. Il ne pouvait renoncer ni à la chaire ni au confessional [1]; il fallait son

1. M. de Riancey a oublié de mentionner que l'abbé Dupanloup était alors

activité, son entrain, son dévouement. Il s'y est usé, mais il a réussi. — Un jour, on ose dire que les études cléricales sont affaiblies par les pratiques religieuses. Le supérieur de Saint-Nicolas se lève et jette ce défi aux hommes de l'université : « A nombre égal, concourant avec quelque collége que ce soit, les élèves du petit séminaire seront de force pareille, sinon supérieure ! » L'acte paraissait hardi, mais l'abbé Dupanloup savait bien ce qu'il faisait. Il était parfaitement sûr que ses élèves seraient les plus forts, et l'université recula : prélude d'une plus sûre et plus éclatante défaite. — Il ne voulait que la paix et la liberté. Ces deux grands biens, il les stipula pour l'Eglise à l'avénement de la république, entre M. de Montalembert et M. Thiers, sous la loyale initiative de M. de Falloux. Il avait été à la peine, il fut à l'honneur. — Quel beau souvenir ! En un même homme, l'éducation chrétienne rencontre son docteur, son vengeur et son libérateur [1]. »

Nombre de journaux impies, — ce pourrait bien être la *Revue des Deux-Mondes*, le *Siècle* ou le *Journal des Débats*, peut-être tous les trois ensemble, — ont plus d'une fois accusé l'abbé Dupanloup d'aimer le luxe et les pompes exagérées. Les auteurs de cette critique déloyale

directeur de la reine, ce qui désolait M. Villemain, alors occupé à élaborer le fameux projet de loi sur l'enseignement. Ballotté entre son ministre, qui accusait le clergé de vouloir tout envahir, et Marie-Amélie, qui demandait la liberté pour les prêtres comme pour les autres citoyens, Louis-Philippe ne savait quel parti prendre. « Le poids de l'indécision royale, dit un biographe, retomba si lourdement sur M. Villemain, que celui-ci faillit en perdre la tête. » Pauvre ministre ! quel prix de son dévouement à une si belle cause ! Ne pouvoir empêcher les ecclésiastiques d'instruire la jeunesse et de donner à leurs élèves la religion pour appui à la science : il y avait là de quoi devenir complétement fou.

1. Pages 6, 7 et 8.

oublient tout simplement de dire que ce n'est pas pour sa propre maison, mais pour la maison du Seigneur, que le digne prêtre affiche de pareils goûts. Depuis qu'il est évêque, on ne l'a jamais vu ajouter à son palais épiscopal ni une décoration ni un meuble, et, quand il était vicaire de Saint-Roch, ou supérieur de Saint-Nicolas, sa chambre était la plus modeste, la plus simple et la plus pauvre.

Cela chagrina même quelques-uns de ses riches pénitents.

Ils s'imaginèrent lui être agréables en lui envoyant, un matin, deux tapissières garnies d'un mobilier splendide.

— Mon ami, dit l'abbé Dupanloup au marchand de meubles, qui voulait installer le tout dans l'appartement et qui lui montrait la facture acquittée, ceci est beaucoup trop beau pour moi. Quelques meubles en noyer me suffiront, et vous aurez l'obligeance de verser le surplus de la somme entre les mains du curé de votre paroisse. On est toujours trop bien logé quand les pauvres ont faim!

Des raisons de santé ne permirent pas au protégé de M. de Quélen de se dévouer plus longtemps à la jeunesse du petit séminaire.

Il avait besoin de repos. L'archevêque le nomma vicaire général et lui épargna les plus grandes fatigues de cette nouvelle charge ecclésiastique. L'abbé Dupanloup consacra ses loisirs à l'étude assidue des Livres saints et des Pères de l'Église. Il s'appliqua surtout à approfondir l'histoire des papes et à remonter dans les âges les plus lointains pour arriver à établir par des faits et par des preuves les droits imprescriptibles du saint-siége, tant au spirituel qu'au temporel. Ses recherches studieuses de-

vaient l'aider un jour à écraser sous la force d'une logique péremptoire le système révolutionnaire de déprédation dont Pie IX a été victime. Si le Piémont jusqu'à nouvel ordre s'est arrêté à mi-chemin dans une voie maudite, on le doit à l'intrépide avocat qui s'est chargé de plaider en face du monde chrétien la cause de l'Église et de son pontife.

Le successeur de M. de Quélen, monseigneur Affre, chargea l'abbé Dupanloup d'aller accomplir à Rome une mission délicate.

Notre célèbre prédicateur fut accueilli par le Saint-Père et par tout le sacré collége avec la distinction la plus flatteuse. Il fut nommé prélat romain, protonotaire apostolique, docteur en théologie, et reçut la grande croix du Christ, honneurs et priviléges que sa modestie cacha soigneusement, et dont personne au monde ne se doutait.

Ce fut Rome elle-même qui, en l'élevant au siége épiscopal, lui donna publiquement pour la première fois tous ces titres.

Appelé, en 1841, à la chaire d'éloquence sacrée de la Sorbonne, l'abbé Dupanloup, comme on devait l'attendre de la noblesse de son âme et de la pureté de sa foi, se garda bien de faire la moindre concession aux idées coupables propagées par la presse incrédule. Il attaqua hautement, énergiquement, le philosophe impur qu'un écrivain de ce siècle a osé nommer le *Roi Voltaire;* il traîna aux gémonies le vieux spectre de l'impiété, de la débauche et du scandale, ne se laissant intimider en rien par les vociférations d'étudiants corrompus, de journalistes de bas aloi et de hurleurs à gages, qui essayaient de le réduire au silence.

Il avait déjà pour devise cette phrase, qu'il imprima

plus tard au frontispice de l'*Ami de la Religion*, quand il en devint rédacteur en chef :

« Nous n'insultons point, mais nous ne respectons pas. »

La force et la dignité de ce beau caractère finirent par imposer à ceux-là mêmes dont l'abbé Dupanloup devait attendre le plus d'hostilité : la République de 1848 le nomma au siége d'Orléans, qu'il occupe encore [1].

C'est de là que sont parties, dans ces dernières années, tant de polémiques vigoureuses, qui ne laissent aux ennemis de la religion ni repos ni trève. Jamais le saint prélat ne pactise avec sa conscience ; il ne recule devant aucun obstacle, lorsqu'il croit être sur la ligne droite et sacrée du devoir.

Sa *Lettre à un Catholique*, publiée en 1859, foudroya cette absurde brochure intitulée *le Pape et le Congrès*, à laquelle des esprits malveillants cherchaient à attribuer une haute origine. L'évêque en fit ressortir la mauvaise foi, les paradoxes flagrants, les contradictions folles.

Il pulvérisa du sommet de la chaire chrétienne ce livre inqualifiable de la *Question romaine*, diatribe saugrenue et calomnieuse d'un collégien rageur, mal accueilli dans la ville sainte, et dont l'orgueil blessé se vengeait par un libelle.

Et quand la rédaction du *Siècle*, abritée derrière mademoiselle Rousseau, eut l'audace d'intenter à l'illustre prélat un procès en diffamation, les amis de l'éloquence ont regretté et regretteront toujours que les lois exceptionnelles qui régissent aujourd'hui les débats judiciaires

1. Il fut préconisé à Portici en septembre 1849, et sacré à Paris le 9 décembre suivant.

aient défendu l'impression de la plaidoirie sublime prononcée par l'évêque d'Orléans lui-même [1].

Cette plaidoirie fit pâlir le talent de MM. Berryer et Dufaure, comme le soleil fait pâlir les étoiles.

Enfin, il y a quelques années, dans une brochure qui a pour titre : *Avertissement aux pères de famille*, monseigneur Dupanloup dénonça à la vindicte publique les œuvres de nos athées modernes, flagella leur odieux matérialisme et mit en regard toutes les infamies échappées à leur plume, dans une sorte de tableau synoptique, devant lequel les cœurs honnêtes restent glacés d'épouvante [2].

Si, au temps où nous sommes, la foi chrétienne a des ennemis acharnés, on peut dire que jamais non plus elle n'a trouvé d'aussi héroïques soutiens.

Monseigneur Dupanloup est un des premiers chefs de cette phalange sacrée qui combat pour le Christ contre l'Enfer.

Ses luttes incessantes ne l'empêchent pas de consacrer à son diocèse les soins les plus dévoués et les plus efficaces. Il s'occupe surtout, depuis bientôt quinze ans qu'il

1. « Ah! comme, dans cette affaire, le monde chrétien l'a vu et applaudi ! On venait d'essayer d'ouvrir sous ses yeux une brèche odieuse qui pouvait faire pénétrer l'ennemi dans le cœur même de la place. Cette brèche était ouverte, là devant lui, sous ses pas, au pied de la chaire de sa cathédrale. Il devait y monter, et, là, défendre le passage avec la dernière ardeur. Il l'a fait, et il a réussi : nul n'a passé, nul ne passera par là. L'honneur de l'Église de France a été sauvé. » (*Célébrités catholiques*, pages 9 et 10.)

2. Les autres œuvres les plus remarquables de monseigneur Dupanloup sont : la *Méthode générale de catéchisme*, — la *Journée du chrétien*, — l'*Exposition des principales vérités de la foi catholique*, — la *Vraie et solide vertu sacerdotale*, — *Éléments de rhétorique sacrée*, — le *Christianisme présenté aux hommes du monde*, — le *Nouveau projet de loi sur la liberté de l'enseignement*, — *De la Pacification religieuse*, — l'*Éducation*, — le *Panégyrique de Jeanne d'Arc*, — l'*Oraison funèbre du Père Ravignan*, — *la Souveraineté pontificale*, — *Discours prononcé au Congrès de Malines, le 31 août 1864, sur l'enseignement populaire*, — *Mandements* et *Lettres pastorales*, etc., etc.

est à la tête de ce diocèse, de donner à l'enseignement, dans ses écoles ecclésiastiques, une force supérieure à celle de tous les établissements universitaires, et on peut dire qu'il a réussi au delà de ses espérances.

Rien n'égale son zèle, si ce n'est sa merveilleuse charité.

Les personnes qui ont eu le bonheur d'être admises dans l'intimité du saint évêque, ne tarissent pas en éloges sur ce qu'elles ont vu et sur ce qu'elles ont entendu.

Une de ces personnes raconte qu'elle était présente, lorsque les dames de la ville rapportèrent à monseigneur Dupanloup sa croix pastorale, que le charitable prélat, épuisé d'aumônes et n'ayant pas une pièce de monnaie sur lui, avait déposée dans la bourse d'une quêteuse, qui lui demandait assistance pour les pauvres.

On se cotisa pour racheter la croix.

Le même témoin oculaire a vu ces réunions édifiantes, dont parlait récemment le *Figaro*.

Une fois la semaine, le digne évêque rassemble chez lui les paysans et les ouvriers qui préfèrent ses salons à la boutique du marchand de vins, et ses douces et évangéliques conférences aux articles du *Siècle*. Monseigneur met à la disposition de ces bonnes gens des jeux de dominos, de dames ou d'échecs, — jamais de cartes. Ils passent ainsi quelques heures agréables en écoutant les paroles et les conseils de leur hôte vénérable, et ils s'en retournent ravis. Un seul partit, un soir, mécontent.

— Qu'as-tu donc ? lui demandèrent les autres.

— Je suis vexé.

— Pourquoi ?

— Monseigneur nous donne à boire de la tisane. Est-ce que nous sommes malades ?

Cette tisane était de l'excellent thé.

Le vertueux prélat, qu'on accuse d'élégance mondaine, porte, du mois de mai à la fin d'octobre, des soutanes de coton violet, et cette trame commune est remplacée par une bure grossière de même couleur pendant la saison rigoureuse. Il n'habite jamais l'appartement épiscopal et couche dans une chambre sans feu, qui n'a d'autres meubles qu'un lit de fer, une table et deux chaises. Mais, en revanche, il ne trouve rien de trop beau pour l'ornement de sa cathédrale, pour la gloire de l'autel et pour les pompes du sacrifice.

Monseigneur Dupanloup ne boit jamais de vin. Sa table est plus frugale que celle du plus humble prêtre de son diocèse.

Tous les jours, à quatre heures du matin, il se lève.

Après avoir fait sa prière et sa méditation, il célèbre la sainte messe. Une fois ces devoirs pieux accomplis, le travail commence.

Il dicte d'abord sa correspondance à plusieurs secrétaires, et s'occupe ensuite de ses autres travaux intellectuels. Sa conception est vive et sa rédaction rapide; mais il revient énormément sur le premier jet et se corrige à l'infini. Les libraires sont au désespoir quand ils le voient exiger quinze ou vingt épreuves de la même feuille d'impression. Toutefois, il est bon d'ajouter qu'ils cessent de se plaindre, lorsque la mise en vente gonfle leur caisse et que le livre, grâce à ces corrections multipliées, est devenu un chef-d'œuvre.

Le puissant écrivain travaille parfois jusqu'à tomber de fatigue.

Alors il jette la plume, prend un bâton pour se soutenir, et va faire de longues promenades à pied dans les bois,

dans les champs, au bord de la Loire. Si la fatigue persiste, et si la poitrine ou le cerveau s'engage, il prend le chemin de fer et va demander aux Alpes, sa patrie, une guérison qu'elles lui procurent toujours.

Ce fut là son remède héroïque à diverses époques de sa vie.

Lorsqu'il était supérieur de Saint-Nicolas, il passait en Savoie la plus grande partie de ses vacances. Il nous raconte lui-même comment il dut, un jour, à son nom de ne pas coucher dehors sous l'orage et sous la neige.

« Pendant les vacances d'automne, dit-il, j'étais en course dans mes chères campagnes. Comme il m'est arrivé parfois, ayant longtemps marché, je m'aperçus que j'avais perdu mon chemin. Le soir venait rapidement, et avec lui un de ces ouragans sombres et rapides qui descendent des cimes alpestres avec le vol de l'aigle. De loin j'avais entrevu un village et une église. Je me hâte, j'arrive. Les vents étaient déchaînés, la pluie et la neige fouettaient mes vêtements transpercés. Je frappe à la porte d'un de ces modestes et rustiques presbytères que j'aime tant. On ne me répond pas, j'insiste. Une petite fenêtre s'ouvre au-dessus de la porte close, et je vois apparaître la figure endormie et soucieuse d'un excellent curé savoisien.

« — Qui est là par un temps pareil ?

« — Un pauvre voyageur surpris par la tempête et qui demande un abri.

« — Quelque vagabond, dit le curé, en faisant mine de refermer la fenêtre.

« — Ouvrez, de grâce, je suis prêtre !

« — Je n'en crois rien ; les prêtres ne courent pas les montagnes à l'heure qu'il est.

« — Pardonnez-moi, je suis prêtre, je suis Français, je me suis égaré.

« Nouvelle hésitation du bon curé.

« — Je suis de ce pays, je suis l'abbé Dupanloup.

« — Dupanloup ! celui dont on parle dans les journaux ?... Ah ! c'est différent... soyez le bienvenu !

« Quelques minutes après, j'entrais, je me séchais devant un grand feu, et je recevais l'hospitalité franche et cordiale du digne mais soupçonneux curé. Qu'on dise encore que la renommée ne sert à rien ! »

En 1854, l'Académie française appela monseigneur Dupanloup à occuper le fauteuil de M. Tissot.

La présence du vénérable prélat dans cette assemblée aux éléments si hétérogènes opère des merveilles. Il y a là beaucoup de gens qui n'osent jamais affronter son regard éclatant et pur. Les moins endurcis se laissent gagner par sa douceur évangélique et par ses manières affables.

Un de ceux dont il a touché l'âme, et qui lui devra peut-être, comme Talleyrand, le repos de ses derniers jours en ce monde et son salut dans l'autre, est M. Cousin.

Au moment où la question du pouvoir temporel était le plus vivement controversée, le célèbre philosophe aborde l'évêque d'Orléans sur le grand escalier qui mène à la salle des séances, et lui dit devant un certain nombre de leurs confrères qui se trouvaient là :

— « Monseigneur, la philosophie matérialiste et athée peut être indifférente ; elle doit même applaudir à la diminution et à la dégradation de la papauté, car la papauté ne lui est pas nécessaire pour apprendre aux hommes que l'âme est un résultat du corps, et qu'il n'y a point d'autre Dieu que le monde. Mais la philosophie spiritualiste envisage d'un œil bien différent ce qui se passe. Si elle n'est

point aveuglée par le plus sot orgueil, elle doit savoir qu'en dehors de l'école, dans le genre humain, le spiritualisme est comme représenté par le christianisme, que le christianisme lui-même est excellemment représenté par l'Église catholique, et qu'ainsi le Saint-Père est le représentant de tout l'ordre intellectuel et moral. Je tiens cette suite de propositions comme inattaquable, et je me chargerais de les établir victorieusement contre qui que ce fût, pourvu que l'adversaire admît Dieu, c'est-à-dire un Dieu véritable, doué d'intelligence, de liberté et d'amour. Voilà pourquoi, Monseigneur, si vous voulez bien me passer une expression un peu familière, j'ai besoin pour le genre humain d'une papauté assez forte pour être indépendante et pour exercer efficacement son saint ministère. Je la veux forte, dût quelquefois en souffrir votre humble serviteur et confrère. Oui, que Rome mette à l'index mon livre du *Vrai, du beau et du bien*, il n'importe. Moi, je lui demeure fidèle, et je la défends à ma manière au nom même de la philosophie. Que serait-ce, si je vous parlais comme libéral, tel que je l'ai toujours été à la face de mon pays ? Et que serait-ce encore, si je vous parlais comme un vieil et fidèle ami de l'Italie ? Mais je ne veux pas vous retenir sur cet escalier ; je vous prie seulement, si vous écrivez à Rome, de me mettre aux pieds du Saint-Père et de lui dire que, malgré mon indignité, je prends la liberté, dans cette déplorable circonstance, de me ranger parmi ses plus déclarés défenseurs [1]. »

Aujourd'hui, monseigneur Dupanloup entre dans sa soixante-quatrième année.

Il y a deux ans, il devait se rendre en Espagne, afin

1. Ces paroles textuelles de M. Cousin ont été reproduites par l'évêque d'Orléans dans son livre de la *Souveraineté pontificale*, page 154.

de se livrer sur les lieux mêmes aux recherches indispensables à une *Vie de sainte Thérèse*, attendue dans le monde catholique avec impatience. Mais des obstacles sont survenus et l'ont obligé de se rendre à Rome.

On assure qu'il a été compris dans une promotion de cardinaux. Le Saint-Père ne pouvait arrêter son choix sur une tête plus digne.

Avant de partir, l'infatigable prélat voulut donner à ses éditeurs, pour être vendu au profit des ouvriers cotonniers sans travail, un livre qui a pour titre : *La charité et ses œuvres*. Nous en extrayons un touchant passage :

« Je suis prêtre et je vieillis, c'est dire que j'ai vu bien souvent de près la mort. Vieux diplomate ou paysan, riche de la terre ou pauvre ouvrier, je n'ai vu personne descendre au tombeau, sans que les assistants, dans ce moment d'émotion vraie, cherchant ce qui pouvait recommander à Dieu ou aux hommes cette gloire ou cette obscurité expirante, n'aient mis tout leur espoir et tous leurs regrets dans cette seule parole :

« *Pendant sa vie, c'était un homme bien charitable.* »

« Devant son écritoire, la plume à la main, on peut médire de la charité ; devant une pauvre mère sans pain la paupière se mouille et on fait la charité ; devant une tombe on s'en sert pour demander à genoux l'aumône à celui qui nous attend et qui nous jugera. »

L'âge n'a rien enlevé à monseigneur Dupanloup de la force de son génie. Nous en avons eu la preuve dans cette sublime *Oraison funèbre du général Lamoricière*, qui a reçu les applaudissements de la France et du monde. Jamais la parole humaine ne s'est élevée à cette hauteur ;

jamais on n'a glorifié plus pompeusement dans un homme l'héroïsme de l'épée et la foi du chrétien. Au moment où nous achevons cette notice, toutes les âmes s'émeuvent à la lettre pastorale du grand évêque sur les fléaux qui ont désolé l'Europe dans ces derniers temps. Francs-maçons, libres-penseurs, démagogues sont littéralement écrasés et confondus. C'est comme une voix d'archange qui vient de retentir. Elle frappe de honte et de malédiction la horde de l'incrédulité.

DUPIN

On nous accuse d'être envers la bourgeoisie d'une injustice criante et de la rendre systématiquement victime de nos attaques. Nous avons eu un tort, celui de ne pas définir plus clairement ce que nous entendons par bourgeois. Le bourgeois pullule autour de nous ; il nous déborde, il nous envahit. Impossible de faire un pas sans rencontrer un bourgeois. C'est la plaie d'Égypte de notre civilisation, c'est le fléau du siècle, c'est un autre déluge. On peut compter jusqu'à cinquante espèces différentes de bourgeois. Il y a le bourgeois du cocher de fiacre, le bourgeois de M. Scribe, le bourgeois de M. Jules Janin, le bourgeois du *Charivari* et le bourgeois de M. Commerson du *Tintamarre*. Chaque fabricant de vaudeville a son type de bourgeois, chaque journaliste drape le bourgeois à sa fantaisie et à sa mode. La dernière des feuilles de chou rit du bourgeois, turlupine le bourgeois, éreinte le bourgeois.

Exemple :

Il est un gras bourgeois retiré des affaires ;
Il a dans le commerce appris les mœurs austères,
Clouant sur sa figure un sourire hébété,
N'ayant tête ni cœur, ignorant toute chose,
Et ne distinguant pas un chardon d'une rose ;
Dormant, mangeant, buvant, et, pour se porter bien,
Ne vivant pas trop vite et ne pensant à rien.
Il ne lit qu'un journal, il digère à merveille,
Et sa riche santé se voit à son oreille ;
Il fait sonner bien haut l'orgueil de ses écus,
Qui règnent à la place où manquent les vertus.
Cuirassé d'égoïsme, il végète, il engraisse,
Et nulle émotion ne trouble sa vieillesse.
La charité, les arts, il ne les connaît pas,
Et, s'il pleure, ce n'est qu'aux drames de Dumas.
Tous les jours sont pareils en sa stupide vie.
Il possède enfants, chien, chat, femme et parapluie.
Bourgeoisement il vit et meurt bourgeoisement ;
Pauvre, dans sa jeunesse, et, vieux, dans la fortune ;
Tour à tour épicier, maire de sa commune...
Et l'on bat le tambour à son enterrement ! [1]

Tous ces bourgeois-là, nous devons en convenir, ont quelque trait de ressemblance avec le nôtre par le côté ridicule. Mais, disons-le bien vite, afin de mettre à l'abri les susceptibilités honorables, on peut être de la bourgeoisie sans être bourgeois.

Le jour où les parchemins de la noblesse ont perdu leur prestige, il s'est formé une aristocratie nouvelle, l'aristocratie de l'intelligence. Dès-lors, il n'a plus suffi de tenir en main la bannière des ancêtres et de se pavaner à l'ombre d'un blason. Debout sur les ruines des vieux siècles, la liberté victorieuse a dit à la France : « Tes enfants ont les mêmes droits ; voyons quel usage ils sauront en faire ! »

1. Henri Cantel, *Journal des Bains*, numéro du 15 avril 1854.

Quatre-vingts ans bientôt se sont écoulés depuis ce jour d'émancipation universelle. On peut étudier les résultats. Ils sont ce qu'ils devaient être. Quand le soleil de la liberté chauffe une terre fertile, ses rayons la fécondent ; mais ils dessèchent le sol ingrat et ne font qu'accroître son impuissance. Regardez autour de vous, et dites si nous avons tort. Les esprits sains, les cœurs généreux, les âmes droites, ont pris leur vol du côté des hautes sphères. De nouvelles gloires ont surgi, de nouvelles étoiles ont brillé à l'horizon social. Mais l'effet de la liberté n'a pas été le même sur tous. Il y a dans les intelligences une hiérarchie que Dieu lui-même a cru devoir établir et qui tient à la loi primitive des mondes. Les hommes ne se ressemblent véritablement que par l'orgueil, et, quand l'ignorance émancipée a pu jouir des mêmes droits que le génie libre, il y a eu autour de nous malaise, bouleversesement, souffrance.

Alors est apparu ce que nous appelons le bourgeois, c'est-à-dire un être myope, incomplet, rempli d'amour propre et de prétentions ; une créature maladive et boiteuse au point de vue moral, qui a voulu du premier coup marcher sans béquilles et qui s'est jetée maladroitement dans les ornières.

Voyez-vous cet homme à la tournure commune, au sourire niais, au regard plein d'impertinence ? Il parle plus haut que vous, il tranche les questions les plus ardues ; il traverse sans gêne le champ philosophique et religieux, écrasant tout, fauchant tout. Il a lu Voltaire et ne salue plus son curé : — bourgeois !

Écoutez cet autre, dont le ton, s'il est possible, est plus dogmatique et plus présomptueux encore. Le verre en main et la pipe aux lèvres, entouré d'un nuage d'ivresse,

de tabac et de sottise, il règle les destinées du monde, critique la Chambre, blâme un ministre, et donne au besoin l'appui de son vote aux doctrines politiques les plus extravagantes : — bourgeois !

Regardez ce troisième personnage à l'œil stupide, aux reins sanglés par une serpillière. Il compte la recette du jour et frémit en s'apercevant qu'il a vendu de moins une livre de mélasse et trois paquets de chandelle. Demain il fermera boutique, donnera ses armes aux insurgés et laissera faire une barricade à sa porte : — bourgeois !

On pourrait tracer vingt portraits analogues.

Avec sa demi-intelligence, son demi-savoir, son demi-patriotisme et son orgueil au grand complet, le bourgeois embrouille les éléments sociaux et nous plonge depuis soixante années dans le chaos des révolutions. Ce collin-maillard éternel trébuche contre tous les écueils, tombe dans tous les piéges. N'ayant pas eu l'esprit, en Février, de soulever un coin de son bandeau, il a bêtement attrapé la République, en croyant mettre la main sur la Réforme. On a beau lui crier : Casse-cou ! il persiste à marcher à tâtons dans la politique. Il se heurte en aveugle contre la science. Parfois, s'il arrive, de chute en chute, à mettre un pied dans le sanctuaire des lettres et des arts, c'est pour le déshonorer par l'agiotage ; il y implante avec le mauvais goût les mœurs sordides de la boutique, les calculs ignobles du comptoir. Il tend à ramener tout aux bornes étroites de son horizon.

Nécessairement on conclura de ce qui précède que la liberté porte de mauvais fruits ; mais ce n'est pas un motif pour couper l'arbre et le jeter au feu.

Le bourgeois mûrira, soyez sans crainte. Il se révolte contre la critique, il se drape dans son amour-propre, il

regimbe sous l'aiguillon du ridicule. Tant mieux, c'est bon signe. On voit qu'il sent la pointe. Éperonnez, éperonnez toujours! Ce cheval poussif quittera l'ornière et finira par se mettre au galop.

Le personnage dont nous allons détailler la fantasque existence est un des types les plus remarquables de cette bourgeoisie émancipée en 89, et qui s'est trouvée maîtresse de la situation sans être prête à l'étayer et à la soutenir.

Certes, M. Dupin ne doit pas être classé parmi les bourgeois veufs d'intelligence. Seulement, avec un esprit supérieur et développé par l'étude, il n'a pu se corriger ni du manque de tact, ni des inconséquences, ni des habitudes mesquines et rétrécies de sa caste. On l'a vu perpétuellement, au contraire, exagérer tout cela, comme s'il avait eu peur d'être pris pour un autre, et comme s'il eût voulu résumer en sa personne la bourgeoisie tout entière.

Dussions-nous vivre cent ans, nous n'oublierons jamais le jour où pour la première fois nous avons eu l'honneur d'apercevoir M. Dupin. C'était, si nos souvenirs sont exacts, au mois d'avril 1835. Un de nos amis, alors député des Vosges, cédant à nos instances curieuses, nous avait fait entrer dans cette galerie éclatante de dorures qui joint le palais de la Présidence au palais Bourbon. Nous étions là depuis un quart d'heure, comptant les minutes avec impatience. Tout à coup la porte du fond s'ouvre; un huissier paraît et crie d'une voie solennelle :

« Monsieur le président de la Chambre! »

Absolument comme on eût crié au Louvre :

« Le roi! »

De chaque côté de la galerie la foule se range respec-

tueusement, et nous voyons s'avancer un homme, à la face commune, au pas inégal et lourd. Ses gros souliers ferrés martèlent un splendide tapis d'Aubusson. Il tient un rouleau de papiers de la main droite. Sa main gauche est engloutie dans la poche béante d'un large pantalon de la coupe la plus campagnarde, et son habit noir aux longues basques, façonné plus grossièrement encore, dessine deux épaules carrées et robustes comme celles d'Atlas. On voit que M. Dupin porte le monde législatif. Sa mine, sa démarche, sa contenance trahissent le sentiment de vanité puérile qu'inspirent à son cerveau bourgeois les fonctions dont il est revêtu.

Deux grands escogriffes dorés sur tranche l'accompagnent, les tambours battent aux champs sur son passage.

— Regardez ! semble dire M. Dupin à la foule, me reconnaissez-vous ? Il reste quelque chose de vulgaire dans ma tournure, mais je m'en fais gloire. Mon origine est avouée, mes ancêtres ne sont pas loin, je suis le tiers état ! C'est moi qu'on a vu si longtemps le front courbé comme le courbe l'esclave. Un beau jour, avec l'aide du peuple que je bride aujourd'hui, je me suis redressé menaçant, terrible. Rois, nobles, prêtres, j'ai tout abattu. En vain ils ont essayé de se relever de leur chute : j'ai triomphé de l'Empire, j'ai triomphé de la Restauration, je triompherai de n'importe quel gouvernement. Place au tiers état ! place au bourgeois ! Mon règne commence !

Dupin (André-Marie-Jean-Jacques) est né le 1er février 1783, à Varzy, petite ville du Nivernais, fortifiée sous Henri III, et que les huguenots rendirent industrielle après l'édit de Nantes. Il a deux frères plus jeunes que lui, qui se sont distingués, l'un dans les sciences, l'autre au bar-

reau [1]. Jadis, dans un certain monde politique, on disait les Dupin, comme on dit les Gracques et les Horaces.

Leur père, un des membres les plus ardents de la première assemblée législative, se trouva bientôt victime de la tempête qu'il avait provoquée. Poursuivi par les terroristes, il se réfugia dans sa famille; mais on vint l'arracher des bras de sa femme et de ses enfants pour le plonger dans les cachots de Nevers. Il eut la chance, très-rare à cette époque, de ne pas être conduit à l'échafaud. Une fois libre, et bien décidé à ne plus s'exposer aux orages de la Révolution, M. Dupin père s'occupa de l'éducation de son fils. En ce temps mémorable, il n'y avait plus d'écoles, ou celles qui existaient se bornaient à enseigner aux élèves les *Droits de l'homme* du citoyen Robespierre, sublime formule qui, au sens des gouvernants d'alors, remplaçait avec avantage les études regardées comme nécessaires jusqu'alors, le grec, le latin, l'histoire, la philosophie et les sciences exactes.

Heureusement, André-Marie-Jean-Jacques apprit tout ce que les terroristes ne croyaient plus utile à l'instruction de la jeunesse. Grâce aux soins paternels, il reçut même les premiers éléments de la jurisprudence.

A l'âge de dix-sept ans, il vint à Paris suivre les cours de Tronchet [2], ancien collègue de son père, autorisé par le Directoire à ouvrir une *Académie de législation*. Le jeune homme aimait le travail; les plaisirs de Paris ne purent le détourner de l'étude. Trois fois par semaine, le matin, il assistait aux leçons du savant jurisconsulte, et rentrait ensuite chez un avoué de la rue Bourbon-Ville-

1. MM. Charles et Philippe Dupin.

2. Le même qui sollicita, avec Malesherbes, le dangereux honneur d'assister de ses conseils le roi Louis XVI.

neuve, dont il devint bientôt le premier clerc. Jamais de promenades, jamais de distractions. L'étudiant se faisait apporter à manger d'un gargot du voisinage, et remontait, le soir, dans une petite mansarde, au sixième étage, où l'attendaient encore des livres. On va loin quand on est doué d'une telle persévérance.

Bonaparte, alors premier consul, venait de rouvrir les écoles.

André-Marie-Jean-Jacques se présenta pour soutenir sa thèse et fut reçu le premier dans une séance solennelle, présidée par le ministre de la justice. Ses examens furent brillants. Après avoir de prime abord emporté la licence, il conquit le doctorat, de sorte qu'on put voir un jeune homme de vingt-trois ans proclamé doyen de tous les docteurs de cette époque. On le félicitait, un jour, du courage qu'il avait déployé dans des circonstances si ingrates pour l'étude.

— Hum ! fit-il, ce n'était pas du courage, c'était de la peur.

— Allons donc !

— Oui, vraiment. Je tremblais quand je voyais le premier consul passer des revues au Champ de Mars, et je me disais : « Ce gaillard-là nous prendra tous pour faire de la chair à canon : il faut que je lui échappe ! »

Ainsi M. Dupin voulut être un grand légiste pour qu'on ne le contraignît point à devenir un grand capitaine. Il détestait cordialement l'Empire.

Toujours premier clerc chez son avoué de la rue Bourbon-Villeneuve, il se mit à publier certain petit livre, qui lui attira sur les doigts, pour quelques allusions passablement directes, un coup de la férule impériale. C'était un

Manuel du droit romain [1]. Notre jeune émule de Cujas, en discutant les lois de l'ancienne Rome et en rappelant quelques souvenirs historiques, avait donné au duc d'Enghien les traits de Germanicus et à Bonaparte ceux de Tibère. Son livre fut saisi par la police. En outre, comme il se présentait, en ce moment-là même, pour une chaire à la Faculté de droit, il fut éliminé du concours.

— Consolez-vous, jeune homme, consolez-vous ! lui dit le conventionnel Merlin, ex-ministre de la justice sous le Directoire, et très-influent à la Cour de cassation : je ferai en sorte de vous caser ici.

Effectivement, il le proposa pour une place d'avocat général qui se trouvait vacante. Mais le grand maître de l'Université, M. de Fontanes, glissa un autre candidat entre Merlin et son protégé. La place fut donnée à M. Joubert.

Dupin jura qu'on lui payerait ce passe-droit.

Sa réputation au barreau commençait à devenir colossale. Il avait une manière de plaider, moitié sérieuse et moitié bouffonne, qui amusait les juges et lui faisait gagner souvent les causes les plus désespérées. Comme Sancho Pança, de verbeuse et joviale mémoire, M. Dupin était farci de drôlichonneries et de proverbes. Il contait agréablement l'anecdote, hasardait parfois le calembour, et revenait à la cause, après ces petites échappées, pour fournir les arguments les plus irrésistibles et les plus victorieux. Teste disait de lui :

— C'est un paillasse doublé de Démosthènes.

1. Il publia successivement douze ou quinze opuscules destinés à faciliter l'étude du droit. « Ces petits traités, dit Cormenin, ne sont guère que des compilations de science commune, brefs, concis, judicieux, mais sans originalité. M. Dupin a la philosophie de l'expérience, il n'a pas la philosophie de l'invention ; il ne sait pas créer. Il arrange, il broche un manuel ; il ne composerait pas un livre. »

M. Dupin avait un geste plein de saccades. Ses bras, comme ceux du télégraphe, montaient, descendaient sans cesse et se livraient aux évolutions les plus contournées et les plus bizarres; mais sa voix était ferme, sa logique vigoureuse et sa science profonde. Il était rare que son discours n'obtînt pas l'effet qu'il voulait produire. Brusque, mordant, sarcastique, il tenait l'audience entière suspendue à sa phrase, quelquefois triviale, mais toujours vive et toujours empreinte d'un cachet d'originalité.

En 1810, le grand juge [1] adjoignit le célèbre avocat à une commission chargée de classer et de mettre en ordre la multitude prodigieuse des décrets rendus par Napoléon. Ces décrets passaient à l'état de lois de l'Empire. M. Dupin débrouilla le chaos. Il fit à lui seul la besogne de tous ses collègues, par amour pur du Code et sans cesser de garder rancune au pouvoir. On ne venait à lui, du reste, qu'en raison du besoin qu'on avait de sa science, et l'on n'oubliait ni Germanicus ni Tibère.

Nous devons le dire ici, le malheur de M. Dupin est d'avoir fait des excursions en dehors de la magistrature. Les dragées politiques tentaient sa gourmandise. Il voulut d'abord en goûter quelques-unes, puis il s'affrianda et se mit à croquer la boîte entière. M. Dupin était né pour être magistrat, pour rester magistrat. La robe, dans notre société moderne, obtient la considération dont elle est digne, parce qu'on la voit rarement sortir du temple de la justice et balayer les antichambres. Pourquoi M. Dupin n'a-t-il pas imité le plus grand nombre de ses collègues? Ont-il abandonné comme lui leur chaise curule

1. Régnier, duc de Massa.

pour aller s'asseoir sur un tabouret au pied du trône, pour se mêler aux intrigues des partis? Non, vraiment. Ils ont respecté la magistrature, ils ont compris qu'elle était un sacerdoce; il se sont gardés de l'affubler de ce costume d'arlequin que la politique prête à ceux qui la fréquentent, et nous les en félicitons de grand cœur, tout en ayant le regret de ne pouvoir adresser les mêmes félicitations à M. Dupin.

Au lieu de s'incliner en silence devant le héros tombé, qui allait dans l'exil expier sa gloire, il applaudit bruyamment à sa chute.

Porté une première fois à la Chambre par les électeurs de Château-Chinon, il fut un des antagonistes les plus acharnés du gouvernement des Cent-Jours [1]. M. Dupin se mit à la tête de cette opposition systématique et antinationale qui jeta le lacet aux jambes de César, en s'indignant de le voir encore debout. Il fut un de ceux qui lui suscitèrent le plus d'obstacles et qui anéantirent son effort suprême. Grâce à M. Dupin et à ses amis, les hordes du Nord pénétrèrent dans nos murs. Elles insultèrent à la civilisation par leur hideuse présence [2].

Mais, répondra l'ex-représentant de la Nièvre, nous devions sauver la liberté.....

La liberté, ce n'était pas la Restauration qui devait

1. Quand Félix Lepelletier proposa d'élever une statue à Napoléon, sur les bords du golfe Juan, avec cette inscription : *Au sauveur de la patrie*, le député de la Nièvre s'écria : « Eh quoi ! le poison de la flatterie cherche-t-il déjà à se glisser dans cette enceinte ? » Il combattit le projet et le fit rejeter.

2. Un témoin oculaire nous affirme que les Cosaques attachaient leurs chevaux aux piliers des galeries du Palais-Royal On les voyait laver leurs chemises dans les bassins et les étendre ensuite pour sécher sur les statues ; ils tordaient le cou aux cygnes et les mangeaient, les prenant pour des canards. Un soir, tout le quartier Saint-Honoré fut plongé dans les ténèbres, parce qu'ils avaient employé l'huile des réverbères à assaisonner de la salade.

vous la rendre. Il fallait empêcher la honte de la patrie, sauf à lutter ensuite contre le dictateur. Quand les barbares sont aux portes de Rome, on ne discute pas au sénat.

Vous oubliez, nous dira-t-on, que M. Dupin avait à venger la saisie de son livre?

C'est juste. On comprend que la puissance de ce motif de haine l'ait décidé à combattre énergiquement, dans le comité secret du 11 juin, le vœu de la Chambre tendant à proclamer Napoléon II, après l'abdication de l'Empereur à Fontainebleau.

Par sa conduite étrange, M. Dupin avait choqué le sentiment national. Bientôt on le lui fit sentir.

Louis XVIII, revenu de Gand, voulait conserver le député plein d'audace qui avait donné le dernier coup de massue au lion de Corse. En conséquence, on nomma M. Dupin président du collége électoral de Château-Chinon. Mais, bien que deux arrondissements de la Nièvre l'eussent présenté comme leur candidat, on le vit échouer à l'épreuve décisive, et le collége départemental lui refusa ses suffrages.

Devinant la cause de cet échec, M. Dupin vira de bord. Il résolut d'effacer de l'esprit des électeurs une impression qui lui était nuisible. Les circonstances favorisèrent cette brusque volte-face.

Toujours au pouvoir des armées ennemies, la capitale voyait naître une réaction aveugle, qui s'étendit bientôt dans les provinces. La terreur blanche relevait les échafauds. Des cours prévôtales, fonctionnant d'un bout du pays à l'autre, imitaient la justice expéditive de 93 et se livraient à de sinistres représailles. Ce fut alors que M. Dupin publia le fameux opuscule qui a pour titre : *De*

la libre défense des accusés. Il y avait là, certes, quel qu'en fût le mobile, un véritable élan de courage. En se replaçant sous l'égide de la magistrature, M. Dupin recevait d'elle un reflet de loyauté, de noblesse et de vertu.

A cette époque de son histoire, le biographe trouve des pages qui semblent écrites pour Matthieu Molé et d'Aguesseau.

Nous savons qu'on lui reproche, même alors, d'avoir fait payer double ses plaidoiries. Peu nous importe. L'avocat vit du barreau comme le prêtre vit de l'autel, et beaucoup des confrères de M. Dupin n'auraient pas voulu pour tout l'or du monde s'exposer aux périls qu'il a bravés. On ne peut en disconvenir, il a donné, dans ces mauvais jours, des marques éclatantes de courage civil. M. Dupin défendit le maréchal Ney devant la Chambre haute [1] et déploya pour obtenir son salut toutes les ressources du talent oratoire. Mais une implacable volonté paralysa ses efforts. La victime était condamnée d'avance. Il ne fut même pas possible d'invoquer en faveur du glorieux soldat l'article 12 de la capitulation de Paris.

Dix années après (nous sommes loin des pages héroïques), on vit avec surprise M. Dupin assister au convoi du procureur général Bellart [2].

— Que voulez-vous ? répondit-il à ceux qui lui en faisaient reproche : il y a si longtemps que les défenseurs du maréchal ont envie de réciter le *De profundis* pour ses bourreaux !

Chez nous une réponse adroite sauve un homme.

1. MM. Berryer père et fils l'assistaient dans cette défense. Après la condamnation du maréchal, M. Dupin fut chargé de rédiger ses Mémoires.

2. Accusateur du maréchal Ney.

Toujours est-il que M. Dupin ne devait pas plus apparaître là que M. de Girardin sur la tombe d'Armand Carrel. Voilà ce que nous signalons comme preuve du défaut de tact et de l'inconséquence du bourgeois.

La défense du maréchal Ney rendit M. Dupin populaire. Il plaida devant les cours prévôtales pour d'autres illustres accusés et donna l'appui de son talent aux journaux de l'opposition dans les nombreux procès qu'ils eurent à soutenir. M. Dupin lui-même a fait son panégyrique à cet égard. Écoutons-le parler en septembre 1830 :

« Pendant ces quinze années de lutte et de liberté, quel a été mon contingent ! s'écrie-t-il. Moi, si indignement attaqué, qu'ai-je fait autre chose que défendre autrui ? Avez-vous oublié les noms de mes clients ? Nos généraux accusés ou proscrits, Ney, Brune, Gilly, Alix, Boyer, Rovigo ! et les trois Anglais généreux sauveurs de Lavallette ! et les victimes des troubles de Lyon en 1817 ! et ces hommes politiques injustement accusés : Isambert pour la liberté individuelle, Bavoux pour les droits du professorat, de Pradt en matière d'élection, Mérilhou dans l'affaire de la souscription nationale ; Montlosier soutenu par moi dans sa querelle avec un parti qui, comme Protée, sait revêtir mille formes diverses et parler les langages les plus opposés, habile surtout à diviser ses adversaires, à se glisser dans leurs rangs [1] ! Et vous, gens de lettres, défenseurs de la presse, à qui je ne demandais pour récompense que votre amitié ! Jay, Dupaty, Béranger, Jal, Arnault, Jouy, Étienne, vous tous écrivains du *Miroir*, des *Débats* et du *Constitutionnel*, que j'ai défendus quatre fois,.. etc., etc. »

1. Les jésuites.

Voilà, certes, une magnifique et solennelle tirade. Montons au Capitole et rendons grâce aux dieux!

Seulement, puisque nous permettons à M. Dupin de chanter sa louange, il est juste de lui signaler, même dans cette période splendide de sa vie, quelques-unes de ces inconséquences dont nous parlions tout à l'heure. Elles ont malheureusement contribué à le faire descendre de son piédestal.

Aujourd'hui vous êtes connu, maître Dupin. Votre ombre irritée essaierait en vain de nous démentir. N'essayez pas de cacher vos ficelles, nous les avons vues : elles passaient sous votre robe ! Si vous étiez avec les gens de lettres d'un désintéressement aussi remarquable, vous plaît-il que nous disions pourquoi? Parce que les procès de presse ont en France un écho sonore ; parce que le journal que vous défendiez, parce que l'auteur dont vous souteniez la cause embouchaient à votre profit le clairon de la réclame ; parce que tout ce bruit, tout cet éclat menaient la foule à votre cabinet de consultation ; parce qu'enfin vous eussiez payé, ne vous déplaise, et payé fort cher ces procès-là, pour peu qu'on eût fait mine d'en charger un autre que vous. Est-ce vrai, maître Dupin ? Convenez au moins que la presse vous a rendu service pour service. D'ailleurs, tout ce qui n'était pas journaliste doublait vos honoraires, et le coffre-fort n'avait point à se plaindre. Pourquoi nous forcer à le dire? Si les notes qu'on nous communique sont exactes, votre général Alix aurait crié comme un... client qu'on écorche.

Et M. de Pradt ? Faut-il raconter l'anecdote qui a couru à son sujet ? Sauvé par son éloquent défenseur, il poussa l'avarice jusqu'à ne lui donner que mille écus. L'avocat remit sous enveloppe les *trois* billets de banque, et les

renvoya sur l'heure à M. de Pradt, en lui faisant écrire qu'il en fallait *six* [1].

Mais, encore une fois, ceci n'est point un crime. Le talent n'obtient jamais une trop riche récompense.

Nous regrettons d'apprendre à nos lecteurs que M. Dupin, après avoir défendu deux fois Béranger, lui refusa nettement une troisième fois l'appui de sa parole. Il invoqua pour motiver ce refus un prétexte de convenance politique dont personne ne fut dupe. La cour, par une mesure exceptionnelle dans les procès de l'illustre chansonnier, défendait à la presse de rendre compte des débats, et les plaidoiries de M. Dupin se trouvaient ainsi perdues pour le public. On n'aime pas à tirer sa poudre aux moineaux.

D'inconséquences en inconséquences, notre avocat vit disparaître la popularité qu'il avait conquise.

Nous arrivons à cette désopilante histoire de Saint-Acheul [2], qui est sans conteste la meilleure bouffonnerie de l'époque, et qui souleva les éclats de rire de la France entière. Mais expliquons, avant tout, l'origine de la querelle de M. Dupin avec l'ultramontanisme. Elle commença le jour du fameux procès de tendance fait, en 1825, au *Constitutionnel* [3]. Accusé de menées anarchiques pour

1. Une chanson railleuse, dont voici le refrain, courut à cette époque au Palais-de-Justice :

Chez notre avocat éloquent.
Liberté, comme écus comptants,
Tout ça marche, tout ça marche,
Tout ça marche en même temps.

2. Ancienne abbaye, située aux portes d'Amiens, où les Pères de la Foi tenaient un collège sous la Restauration.

3. Une loi, obtenue par le ministère Villèle, autorisait le gouvernement à poursuivre les journalistes sans avoir besoin d'incriminer spécialement tel ou tel de leurs articles.

avoir signalé au pays les envahissements du parti prêtre, ce journal choisit M. Dupin pour le tirer d'affaire. Il le pria de mettre en mouvement les ressorts de sa vieille éloquence. Dieu sait comme l'orateur drapa ces pauvres jésuites ! Son plaidoyer ne fut qu'un buisson de pointes, un faisceau d'épigrammes. Il lança contre les bêtes noires du *Constitutionnel* toute l'armée des métaphores.

« Eh ! messieurs, criait-il, Protée n'est qu'une fable, mais le jésuitisme est une réalité ! Faut-il, en deux mots, vous peindre l'institut de Loyola ? C'est une épée dont la poignée est à Rome et dont la pointe est partout ! »

Jamais gallican farouche ne traita ses adversaires avec plus de cruauté.

— Peste ! vous jouez gros jeu, savez-vous ? dit à M. Dupin, au sortir de l'audience, un avocat sournois. Les jésuites ne pardonnent jamais ; leur influence est universelle, ils ont çà et là des milliers d'agents secrets. Qui vous assure que votre cuisinier ne soit pas un jésuite ?

Le visage de M. Dupin se couvrit de pâleur.

— Mon cuisinier... Diable ! murmura-t-il, je vais lui donner son compte.

— Bah ! et votre valet de chambre, et vos autres domestiques ? Renvoyez-les ce soir, ils seront remplacés demain par de nouvelles créatures des jésuites.

— Croyez-vous ?

— Eh ! parbleu, oui, je le crois ! Je ne voudrais pas être dans votre peau.

M. Dupin rentra chez lui avec la fièvre. Il n'osa toucher, pendant quarante-huit heures à aucun des mets de sa table. Le jour, il voyait un jésuite dans chaque personne qu'il rencontrait ; la nuit tout le sombre bataillon de Loyola

traversait ses rêves. Cédant enfin à son inquiétude, il prit le chemin de la Picardie, décidé à jouer un coup de maître. Qui fut bien étonné? ce fut le supérieur de Saint-Acheul, en recevant la visite de M. Dupin.

Les autres jésuites du collége, avertis de l'arrivée du prince des orateurs, se hâtèrent d'accourir pour lui faire accueil.

— Vous voyez, mes révérends pères, dit M. Dupin, je ne suis pas aussi diable que vous êtes noirs! (Il leur adressait un sourire câlin pour faire passer le bon mot. Le bon mot passa.) Je suis venu moi-même vous assurer qu'on peut être ennemi des principes sans détester les hommes, et d'ailleurs, les paroles d'un avocat, vous savez? autant en emporte le vent. J'espère que vous ne me gardez pas rancune.

On lui protesta que non. Des poignées de main s'échangèrent. M. Dupin faillit pleurer de joie.

Il était midi. Notre homme déjeuna copieusement au réfectoire: puis, enchanté de la réception des bons pères, il assista dans la soirée à une procession du Saint Sacrement et porta l'un des cordons du dais avec une dévotion très-édifiante [1].

Jugez de l'effet de l'anecdote, quand elle parut, le surlendemain, ornée de ses détails, dans les feuilles catholiques!

Toute la presse n'eut qu'une voix pour crier haro sur le jésuite. En voulant se sauver d'un péril imaginaire, M. Dupin venait de se précipiter, la tête basse, dans un

1. Après la cérémonie religieuse, il fit un discours où il compara l'institution de Saint-Acheul « à une autre *Cornélie*, à laquelle il suffit de montrer ses fils pour exciter chez ses ennemis la crainte et chez ses amis l'admiration. » — Textuel.

péril sérieux. Cette fois encore, il s'en tira par un bon mot.

« Si j'eusse vécu, écrivit-il, au temps où Énée descendait aux enfers, j'aurais voulu y descendre aussi et assister à une audience de Minos. »

Après avoir tourné cette jolie phrase, destinée, en compagnie de quelques autres, à former un opuscule justificatif, il se frotta les mains en disant :

—Bah ! les jésuites ne se fâcheront pas ! Ils me connaissent. Si jamais ils se vengent de quelqu'un, ce ne sera pas de moi. Je leur ai prouvé que les avocats ont carte blanche.

Fort de cette belle argumentation, il reproduisit, un mois après, dans l'affaire Montlosier, les pointes et les épigrammes employées à la défense du *Constitutionnel*. La presse pardonna à M. Dupin, et les jésuites ne le rendirent victime d'aucune tentative d'empoisonnement.

Nous avons l'air d'écrire une histoire grotesque ; mais, en vérité, ce n'est pas notre faute. On remarque chez les hommes qui ont tenu le commencement de ce siècle des caprices si fantasques ; ils se sont livrés à des sauts de carpe si plaisants, que personne aujourd'hui ne prend leur caractère au sérieux.

Il paraît que la Restauration a plus d'une fois cajolé le héros de la Nièvre pour l'attirer à sa cause [1]. Rien d'impossible à cela. Notre personnage avait des qualités réelles. On pouvait tirer parti de ces qualités, mais en le morigénant outre mesure, afin d'empêcher les défauts et les ridicules de prendre le dessus.

1. On lui avait offert une place de maître des requêtes, avec quarante mille francs de traitement ; mais il gagnait le double au barreau.

« Dans M. Dupin, dit Timon, il y a deux, trois, quatre hommes différents. Il y a l'homme du château et l'homme des boutiques, l'homme de Saint-Acheul et l'homme gallican, l'homme de courage et l'homme de peur, l'homme de prodigalité et l'homme d'économie, l'homme de l'exorde et l'homme de la péroraison, l'homme qui veut et l'homme qui ne veut pas, l'homme du passé et l'homme du présent, jamais l'homme de l'avenir [1]. »

Nous ajouterons après Cormenin que c'était l'homme de l'incertitude, l'esprit mal mûr, le génie qui tâtonne. L'orgueil bourgeois et la présomption du parvenu l'ont toujours entraîné hors de sa route. Il n'a été beau, il n'a été grand que dans la magistrature. Seule elle a pu mettre en saillie le côté sérieux de son caractère.

Otez M. Dupin de ce théâtre solennel, vous ne trouverez plus en lui qu'un comique de troisième ordre.

« Mou, inconsistant et presque lâche dans les causes politiques, dit plus loin Cormenin, il se montre dans les causes civiles ferme, progressif, impartial et digne [2]. »

C'est un malheur que nous soyons d'accord avec beaucoup d'esprits sensés dans le jugement rigoureux que nous portons. Jamais, pour examiner un homme, nous n'empruntons une lunette étrangère ; mais nous sommes flatté quand la nôtre est d'accord avec celle des biographes qui nous précèdent.

Une des raisons pour lesquelles M. Dupin n'accepta pas les avances de la branche aînée tient aux relations intimes qu'il entretenait avec la branche cadette. Le duc d'Orléans l'avait choisi, depuis 1824, pour le mettre à

1. *Livre des Orateurs*, p. 444.
2. Idem, p. 445.

la tête de son conseil privé, avec quinze mille francs d'honoraires. Il est problable que M. Dupin, en administrant la fortune du prince, agitait avec lui dans l'intimité quelques-unes de ces questions de haut libéralisme, dont la solution, quelques années plus tard, devait être un changement de dynastie. Déjà la liste civile de Louis-Philippe montrait son museau de taupe.

Envoyé pour la seconde fois à la Chambre, en 1828, par un collége de la Sarthe, M. Dupin alla s'asseoir au centre, afin de n'exciter aucun inquiétude.

Il ne fallait pas laisser voir la ficelle orléaniste. Comme les autres amis du Palais-Royal, notre député faisait patte de velours, et n'en donnait ensuite que de meilleurs coups de griffe au pouvoir [1]. Le jour où parurent les ordonnances, tous les membres militants de la presse parisienne se rendirent chez le célèbre avocat, pour s'appuyer de la sagesse de ses conseils.

— Eh bien, dirent-ils, voilà du moins une attaque franche contre la liberté. Dieu merci, personne ne s'y trompe. Qu'allons-nous faire ?

— Hum ! répondit M. Dupin en secouant la tête ; c'est fort grave.

— Trouvez-vous les ordonnances illégales ?

— Très-illégales.

— Devons-nous refuser de nous y soumettre ?

— Parbleu ! Le journal qui accepterait une pareille vio-

1. Il démasqua ses batteries contre le ministère Polignac. Le 5 mai, M. de Peyronnet, ministre de la justice, qui n'avait pas jugé convenable de nommer M. Dupin procureur général, fut violemment attaqué par lui au sujet de la fameuse *salle à manger* pour laquelle on demandait une allocation de cent soixante-dix neuf mille francs. L'adresse des *deux cent vingt et un* compte M. Dupin parmi ses plus chauds défenseurs.

lation de nos droits ne mériterait pas de conserver un seul abonné.

— Bravo ! c'est carrément répondre. Alors vous êtes des nôtres ; vous allez nous aider à organiser la résistance.

— Ah ! permettez !.... entendons-nous.... Diable !.... Je suis pour le conseil, mais l'action vous regarde.... Serviteur !

M. Dupin congédia les journalistes désappointés. Il fut complétement perdu dans leur esprit. Ces messieurs avaient tort. Un avocat peut distribuer des coups de langue; mais des coups de fusil.... peste! on y regarde à deux fois. Qu'une révolution s'entame, que l'émeute hurle, très-bien ! Marchez, enfants de la patrie ! C'est le cas ou jamais de mourir avec gloire. Seulement, dans l'intérêt de la France, il ne faut pas que tout le monde meure.

Ce jour-là, M. Dupin dit aux combattants :

— Descendez dans la rue ; moi, je descends.... à ma cave.

Aussitôt fait que dit. La chaleur était étouffante. Il ne pouvait pas trouver une plus belle occasion de prendre le frais. Malheureusement quelques pavés étourdis tombèrent par l'ouverture du soupirail et faillirent écraser notre homme. Il vit qu'il n'était même pas en sûreté dans les entrailles de la terre. Son épouvante ne connut plus de bornes. Il remonta chez lui, pâle, éperdu, frissonnant. La fusillade éclatait ; il se bourra les oreilles de coton pour ne plus l'entendre, fit matelasser les fenêtres, et se plongea dans une baignoire. Nombre d'historiens dignes de foi prétendent qu'il y resta trois jours.

Ce qu'il y a de positif et de parfaitement clair, c'est que le 29, après la victoire, il arriva dispos et rafraîchi.

A l'entendre, il avait à lui seul fait la révolution. Des

amis complaisants, qui ne s'étaient pas montrés plus que lui, voulurent bien, à charge de revanche, lui signer un certificat de courage, affirmant l'avoir rencontré au plus fort de la bataille. On se rend de ces petits services entre gens de cœur. Un héroïsme couvre l'autre de son patronage, et, si les vrais combattants manifestent quelques doutes, on les dissipe avec la plus grande facilité.

— Ce brave M. Dupin, dit le peuple, je ne l'ai point aperçu, c'est vrai. Mais la mêlée était si chaude. Impossible d'avoir l'œil partout.

Là-dessus, Bertrand tombe dans le panneau, et Raton avance la patte : les marrons sont cuits

Néanmoins on ne put convaincre tout le monde du courage éclatant de M. Dupin. Ses collègues les députés restèrent incrédules et le surnommèrent par dérision le *Sauveur*. On fit circuler des anecdotes qui arrivèrent aux oreilles de la *Némésis*. Elle prit, un matin, son fouet de couleuvres, et en cingla les flancs de Raton.

Le vertueux avocat, l'exilé Démosthènes,
Par le peuple maudit, fut le *Dupin* d'Athènes.
Ce sauveur de la Grèce, intrépide en discours,
Chaussa des brodequins pour fuir dans les trois jours,
Et grossit largement son mince patrimoine,
Grâce aux philippes d'or du roi de Macédoine.

Voyez-vous d'ici les lourds souliers jetés dans un coin, et l'énorme pied de notre avocat dans le brodequin d'un sylphe ?

M. Dupin reprit, le 30 juillet, sa chaussure ordinaire et se rendit à Neuilly, chez le duc d'Orléans, pour le prier de recevoir, en attendant mieux, le titre de lieutenant général [1]. Il arrangea tout, décida tout, aplanit à son client le

1. Quand plus tard il s'agit de la couronne, le prince voulut prendre le

chemin du trône, escamota la république avec une adresse merveilleuse, rebadigeonna la Charte de 1814, et fut nommé, le 23 août, procureur général à la cour de cassation. Tel fut le résultat de sa politique prudente et sournoise.

En vérité, nous sommes en présence d'un homme singulier. Le lecteur a lieu d'être surpris, lorsqu'il nous voit, d'un bout à l'autre de cette étude biographique, passer sans transition du blâme à l'éloge et de l'éloge au blâme. Qu'y faire pourtant? Si l'individu a deux faces, il faut bien les offrir à vos regards.

Tout à l'heure vous avez vu l'homme politique, regardez à présent le magistrat. C'est à confondre le plus habile des psychologues.

Sur son siége de procureur général, M. Dupin était grave, solennel, intègre. Jurisconsulte profond, légiste plein de savoir, il apportait une clarté parfaite dans les questions de droit les plus obscures. Pas une autorité judiciaire qu'il n'ait réglé, pas un empiètement administratif dont il n'ait obtenu la répression. Il retrouvait ici, par un phénomène bizarre et pourtant très-explicable, la dignité qui lui échappait ailleurs. On oubliait le Dupin de la Chambre, et l'on s'inclinait avec respect devant le ferme et consciencieux organe du ministère public à la cour suprême [1].

L'Académie française, ne considérant que le magistrat et l'écrivain, le reçut à cette époque parmi ses membres.

nom de Philippe VII. M. Dupin l'en dissuada. « Ce nom, lui dit-il, vous rattacherait à un passé que la France répudie. Elle vous accepte pour roi *quoique* et non *parce que* Bourbon. Appellez-vous Louis-Philippe Ier. »

1. Les réquisitoires de M. Dupin ont éclairé définitivement des matières d'une haute gravité : par exemple, la propriété littéraire (dépôt des exemplaires prescrit, — 1832); la responsabilité des médecins (affaire Thouret-Noroy); la question de pénalité contre l'incendiaire volontaire de sa propre maison, etc., etc. Ses œuvres oratoires se composent de plus de quatre mille plaidoyers civils ou criminels.

Une fois, une seule fois, on le vit apporter à la Chambre quelques-unes de ses qualités sérieuses ; mais il sut très-mal choisir son heure. C'était pendant la première session qui suivit les événements de 1830.

« Quand les associations politiques se multipliaient, dit Loménie, quand les clubs étaient non-seulement tolérés, mais encouragés par des fonctionnaires publics, et quand les têtes, même les plus gouvernementales, ne voyaient d'autre moyen d'arrêter leurs progrès qu'en réglant leur action, M. Dupin les combattait hautement, absolument, sans ambages, sans restrictions, les déclarait incompatibles avec l'ordre, et réclamait énergiquement leur complète abolition. Quand les ouvriers descendaient sur la place publique et demandaient à mettre la main au char de l'État, M. Dupin leur signifiait sans façon, sans périphrase, qu'ils n'y entendaient rien et les renvoyait à leurs ateliers [1]. »

On doit en convenir, tout cela était juste, mais un peu brutal.

Vous aviez salué jusqu'à terre les héros de barricades, ils étaient habitués à vos cajoleries ; hier encore vous les englobiez sous la dénomination pompeuse de *peuple souverain*, et tout à coup, sans transition, vous espériez leur faire digérer des vérités aussi crues ! La prétention était absurde. Ceux des législateurs qui recouraient aux atermoiements se montraient plus sages.

Le peuple prit M. Dupin en grippe.

Après avoir, le 14 février, saccagé l'église Saint-Germain-l'Auxerrois et démoli le palais de l'archevêque, il courut à l'hôtel du procureur général en criant qu'il fallait

1. *Galerie des contemporains illustres*, par un homme de rien, t. I, p. 25.

le pendre. M. Dupin, surpris par cette attaque inopinée, n'eut pas même le temps de descendre à la cave. Sa maison fut envahie. Déjà des mains furieuses se portaient sur sa personne, quand heureusement la garde nationale intervint et chassa les émeutiers.

Plus il devenait impopulaire, plus son crédit augmentait au château. C'était logique. A cinq ou six reprises différentes, on lui offrit un portefeuille; mais il se réservait pour la présidence de la Chambre [1]. Huit fois, sous le règne de Louis-Philippe, il y fut porté par un vote presque unanime.

C'est ici que notre homme est curieux à peindre. Jamais paysan du Danube n'afficha des mœurs aussi rugueuses; jamais hérisson plus inabordable et plus entouré de pointes ne se roula sur le tapis parlementaire. M. Dupin faisait peur à tout le monde. Les ministres eux-mêmes, déchirés par ses piqûres, s'en retournaient, les doigts saignants, et le traitaient de porc-épic.

Plus heureux dans le choix des métaphores appliquées à son usage, M. Dupin disait aux représentants, lorsque ceux-ci l'exhortaient à avoir des formes moins grossières :

— Il n'y a pas de rose sans épines.

M. Dupin, une rose! quelle ravissante allégorie!

Tant que la royauté de juillet ne fut pas bien assise, il donna des coups de boutoir à droite et à gauche à ceux qui se permettaient contre elle la moindre attaque; mais, quand il la vit s'étendre à son aise et se reposer mollement sur les pelouses fleuries du budget, ce fut une

1 Il disait qu'après le trône c'était la première place qu'un *homme de sens* pût ambitionner dans un état constitutionnel.

autre histoire. M. Dupin se livra contre elle à mille taquineries déplaisantes. Il avait une verge tout exprès pour la fouetter, verge miséricordieuse et paternelle sans doute, mais qui ne laissait pas de cingler assez rude. Il aimait à prendre le ministère en faute et jouait des tours pendables à ses anciens collègues du centre. Un jour, pendant le procès d'avril, il invite à sa table quarante ou cinquante députés ministériels et ventrus. Au dessert, entre deux flûtes de champagne, il les regarde d'un air narquois.

— En acceptant mon invitation, leur dit-il, vous avez fait preuve de courage, et je vous en félicite. Les ministres seront furieux.

— Hein?... Comment cela?... Pourquoi? s'écrièrent les ventrus, pâles de saisissement.

— Parce que nous protestons contre ce qui se passe à la Chambre des pairs. Mais d'où vient votre surprise? Le cachet de ma lettre devait vous montrer... Ah! je conçois, vous n'y aurez pas fait attention!... Quelqu'un de vous a-t-il cette lettre en poche?

Presque tous la trouvèrent sur eux. Ils regardèrent et frémirent. Au dos de l'invitation s'étalait triomphalement sur la cire d'Espagne cette fameuse devise : *Libre défense des accusés!* à laquelle effectivement les circonstances donnaient un à-propos fatal. Les ventrus eurent la colique toute la nuit. Beaucoup d'entre eux en furent pour une direction de poste, un chemin vicinal ou un bureau de timbre.

Ces jeux-là plaisaient à M. le président de la Chambre. Amis ou ennemis, il narguait tout le monde. On l'exécrait cordialement; mais on le nommait toujours, parce que personne n'avait jusque là mieux appliqué la férule à cette

troupe de collégiens indisciplinés que le palais Bourbon abritait dans son enceinte. M. Dupin tranchait du pédagogue. Sa grosse voix interloquait les plus audacieux ; on n'osait pas affronter ses boutades. A la moindre marque d'indiscipline, le martinet allait son train.

On parla d'envoyer dans une tribune les pions de collége, afin de les former à l'école d'un si grand maître.

Comme président, M. Dupin n'a jamais eu de tact ; jamais il n'a paru se douter qu'il y eût des convenances. Il lançait le sarcasme au nez des gens, sans égard et sans mesure, avec la brutalité d'un portefaix qui administre un coup de poing. Ses amis eux-mêmes l'ont jugé sévèrement à cet égard. Écoutez plutôt :

« La Providence, qui a doué M. Dupin de tant d'excellentes qualités, lui a refusé la discrétion et la mesure. Il sera toujours incapable de maîtriser sa langue et de retenir une saillie, bonne ou mauvaise, quand elle lui vient. Non pas que M. Dupin ait le cœur méchant, au contraire ; M. Dupin ne veut pas blesser, il ne veut que rire, et ce qui lui manque, c'est une certaine délicatesse de l'esprit qui sait choisir les occasions et sentir les convenances. En fait d'épigramme, M. Dupin est un enfant terrible. Plutôt de n'en pas faire, il en ferait contre ses meilleurs amis, que contre lui-même, et, quand il a lancé un trait malin, il s'inquiète peu de savoir où il tombe. La vanité de M. Dupin (M. Dupin a sa vanité comme tout le monde) est, d'ailleurs, flattée du bruit que font ses bons mots et des grands commentaires qui viennent à la suite de ses boutades satiriques. Qui sait? les illusions de l'amour-propre sont telles qu'il ne serait pas impossible que M. Dupin se crût dangereux et qu'il se laissât doucement aller à l'idée que ses petites pointes le mettront dans l'histoire au

même rang qu'un Matthieu Molé, ou qu'un président La Vacquerie [1]. »

On vint demander un jour à notre homme une épitaphe pour la tombe de sa mère. Il répondit :

— Faites graver sur le marbre ces simples mots :

« Ci gît la mère des trois Dupin. »

Cornélie et les Gracques se trouvaient dépassés. Bri-d'oison se dit quelquefois à lui-même de ces choses-là.

Quant à la méchanceté de M. Dupin, si le journal que nous citions tout à l'heure ne veut pas y croire, il a tort. On aiguisait parfaitement les flèches, on savait quelle blessure elles devaient faire. Prenons au hasard quelques exemples. En 1828, M. Dupin s'écriait :

« — Ne vous y trompez pas, je parle de ce grand citoyen que nous appelons Portalis *père,* comme les Romains disaient Caton l'ancien ! »

M. Portalis fils, alors garde des sceaux, resta cloué sur son banc par cette phrase insolente. Il ne pouvait répondre sans afficher un maladroit orgueil ou sans outrager la mémoire paternelle.

Autre exemple :

On faisait courir des bruits calomnieux sur la gestion du maréchal Clausel en Afrique. Au jour de l'an, chez le roi, dans un discours prononcé au nom de l'Académie, ce qui rendait le passage que nous allons citer beaucoup plus ridicule encore, M. Dupin parla du désastre de Constantine et de *cette contrée où Rome, devenue déjà vénale,*

1. *Journal des débats*, janvier 1837. — Cette feuille a toujours été dévouée à M. Dupin, ce qui donne une grande force à sa critique. Au mois de décembre 1829, M. Dupin a défendu les *Débats*, cités devant les tribunaux pour le fameux article débutant par ces mots : « Malheureux roi ! Malheureuse France ! »

eut le malheur d'envoyer Calpurnius et de rencontrer Jugurtha. L'allusion était aussi perfide que sanglante. Rappelé d'Afrique, le maréchal Clausel demanda des explications à M. Dupin, qui publia sa lettre dans les journaux. Le soldat indigné lui envoya un cartel.

— Vous verrez que Dupin se battra ! disaient les uns; vous verrez qu'il ne se battra pas ! répondaient les autres.

Ces derniers eurent raison. M. Dupin ne se battait qu'à coups de langue. Il chargea Thiers, Odilon Barrot, Mauguin et Ganneron de lui tirer cette épine du pied. On déclara que les réminiscences historiques de l'orateur n'attaquaient en aucune sorte la probité du maréchal. L'épée de celui-ci, vierge du sang de M. Dupin, rentra au fourreau.

Sans appuyer sur le détail des luttes législatives, sans faire ressortir les contradictions scandaleuses de l'ex-défenseur de la presse avec ses premières doctrines, sans parler de ses inimitiés sourdes contre M. Audry de Puyravau, qui avait osé rire de ses fanfaronnades en 1830 [1], sans éveiller en un mot les vieux souvenirs qui dorment dans le *Moniteur*, nous tournerons une page, sinon plus honorable, du moins plus rapprochée de nous, celle de la Révolution de 1848.

Inclinez-vous et saluez Dupin-Brutus !

Le 24 février, il prouve clairement à la Chambre qu'elle va manquer à ses devoirs, si elle ne proclame, sous le feu de l'émeute, la régence de la duchesse d'Orléans, et, le 25, il fait décider par la Cour de Cassation que la justice sera rendue à l'avenir au nom du peuple français.

1. M. Dupin essaya de décider la chambre à livrer ce député à ses créanciers, qui demandaient contre lui la contrainte par corps.

Saluez toujours !

Voilà M. Dupin qui mène ses collègues en grande pompe au gouvernement provisoire. Il prononce devant MM. Marrast, Lamartine, Ledru-Rollin, Crémieux et consorts, une magnifique harangue très-foncée en couleur républicaine. Pendant que d'autres pérorent à leur tour, il s'approche du sténographe, occupé dans un coin de la salle à reproduire les phrases officielles, et lui frappe sur l'épaule en disant :

« — N'oubliez pas de consigner, mon cher, que j'ai crié le premier : Vive la république ! »

Nous tenons ce fait d'une personne présente à l'Hôtel-de-Ville et entièrement digne de foi.

Un autre témoin oculaire nous a raconté l'anecdote suivante :

En janvier 1851, une association d'artistes se forma pour dessiner et lithographier les portraits des représentants. On allait, chapeau bas, demander à ces messieurs de vouloir bien poser une demi-heure afin d'obtenir leur ressemblance exacte.

— Bon, très-volontiers, répondit M. Dupin ; mais je désire que vous me preniez sur mon fauteuil de président. Revenez après la séance.

L'artiste objecta que les travaux de la Chambre ne finissaient jamais avant la nuit, et qu'il lui serait impossible de saisir son sujet à la lumière.

— C'est juste, dit M. Dupin. Restez ; je vais arranger la chose.

Il ouvrit la séance et la ferma deux heures plus tôt que de coutume, afin de poser au grand jour. Les affaires en souffrirent, mais il eut son portrait et le portrait de son fauteuil.

M. Dupin, en 1848, conserva sa place de procureur général à la cour de Cassation ; M. Dupin fut envoyé pour la dixième fois à la Chambre par les députés de la Nièvre; M. Dupin fut élu président de l'Assemblée législative, par 336 voix sur 609 votants.

Eh ! vont nous dire les habiles, ne voyez-vous pas que le loup orléaniste prenait la défroque du berger républicain pour conduire les moutons à sa guise ?

C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.

Parbleu ! nous le voyons de reste.

Mais le rôle en est-il plus noble? Mais la conduite en est-elle plus franche ? Mais le coup de massue appliqué sur la tête de Guillot en est-il moins mérité ? Il jeta sa défroque d'emprunt, et le loup montra l'oreille.

M. Dupin, après le décret que vous savez, donna sa démission de procureur général à la cour de Cassation.

Depuis, il en a eu le plus vif repentir. Il se frappa la poitrine assez fort pour que M. de Montalembert l'entendît et crût devoir se permettre, à propos de ce curieux pénitent, des réflexions qui lui sont personnelles, et que sa lettre, devenue publique, nous dispense de reproduire.

Reste à examiner l'esprit de M. Dupin. D'abord, avait-il de l'esprit? On peut le mettre en doute. Ses bons mots offraient un cachet de vulgarité presque repoussant. Leur succès tenait à la façon dont il les débitait, au choix du moment, au jeu des muscles du facies, au calme burlesque qui les accompagnait. Il y avait dans M. Dupin un mélange de commis-voyageur, de titi et de queue-rouge. Son plus joli mot est celui des *loups cerviers*. Il est devenu proverbial. Ces messieurs de la banque l'ont toujours sur

le cœur. Un autre assez passable encore est celui adressé au pasteur Coquerel, qui cherchait à donner l'Évangile pour base au système républicain.

« — Allons donc ! fit le président. Jésus-Christ n'a jamais dit, que je sache : Ma république n'est pas de ce monde. »

Voilà sans contredit les deux traits les plus spirituels de M. Dupin. Quant au reste de son répertoire, il est commun, trivial, et ne vaut pas la peine d'être cité.

Un jour, le commissaire de police Yon entre essoufflé à la Chambre. Il a découvert un complot effrayant. Vingt-six bandits de la société du *Dix Décembre* ont tiré au sort pour savoir à qui assassinerait le président de l'Assemblée nationale et le général Changarnier.

« — Ne vous inquiétez pas, fit M. Dupin, je soupçonne un individu qui veut du bien à ma blanchisseuse. »

Et les auditeurs d'applaudir. Ils cherchèrent après coup le sel de la plaisanterie et ne le trouvèrent pas. C'est presque toujours ce qui arrivait quand on creusait les bons mots de M. Dupin.

« Lors du 2 décembre, dit M. Granier de Cassagnac, une consigne mal donnée ou mal comprise permit à environ une soixantaine de représentants de pénétrer individuellement dans le palais de l'Assemblée par une petite porte située dans la rue de Bourgogne, en face de la rue de Lille. Ces députés se réunirent dans la salle des conférences et y devinrent un peu bruyants. Sur l'avis de leur présence, parvenu au ministère de l'intérieur, ordre fut donné de les expulser immédiatement. Le commandant Saucerotte, de la garde municipale, chargé d'exécuter cet ordre, l'appuya d'une allocution pleine d'esprit. M. le

président Dupin, appelé par ses collègues, leur fit aussi son petit discours en ces termes :

« — Messieurs, dit-il, nous avons pour nous le droit, mais nous ne sommes pas les plus forts. Je vous engage à sortir d'ici. J'ai bien l'honneur de vous saluer ! »

M. Dupin, après s'être reposé sept ou huit ans sous les ombrages de sa terre de Raffigny, s'est rallié franchement à l'Empire. Il est entré au sénat ; il a repris ses fonctions de procureur général à la cour de cassation, et il est mort à quatre-vingt-deux ans révolus, sans que sa conscience politique lui ait adressé l'ombre d'un reproche.

DUPONT (PIERRE)

En France, patrie de la chanson, deux ou trois refrains illustrent un homme et le mènent le plus gaiement du monde à l'immortalité. Pierre Dupont va donc entrer dans notre galerie, et par droit de conquête et par droit de talent. C'est une de ces renommées fraîchement écloses, que le public demande à étudier avec nous. Il y a dans sa manière une originalité saisissante, quelque chose d'étrange et de fantasque, uni à une simplicité rare, à un naturel parfait. Comme peintre de genre, il pèche quelquefois par la pureté du dessin; mais ses couleurs sont toujours vraies, quand il ne s'écarte pas des limites de sa perspective.

L'auteur des *Bœufs* et des *Louis d'or* est né le 25 avril 1821, à Lyon, sur le quai du Rhône. Le premier reflet qui vint illuminer ses yeux fut le reflet rougeâtre d'une forge. Sa mère le berça au bruit de l'enclume. Forgerons de père en fils, les aïeux du chansonnier ne se

doutaient pas qu'un de leurs descendants quitterait le noir tablier de cuir et les tenailles rugueuses pour ne limer que le vers, ne marteler que l'hémistiche et ne forger que la rime [1].

Dès l'âge le plus tendre, Dupont reçut une secousse terrible. Jouant avec un autre petit garçon, il le renversa par mégarde du haut d'un marche-pied. La tête de son camarade alla frapper contre l'angle d'un mur. Le malheureux enfant expira sur le coup.

Pierre fut saisi d'une telle épouvante, qu'il tomba dans le délire, et resta deux semaines entières entre la vie et la mort.

A peine s'il avait trente-deux mois lors de ce fatal événement. Son enfance fut couverte d'un voile funèbre, et son caractère prit une teinte de mélancolie, que toujours il a conservée par la suite, et dont ses œuvres mêmes portent le cachet. Sa mère, pieuse et digne femme, lui apprit à lire dans les Livres saints [2]. Elle commençait à former ce jeune cœur aux impressions les plus naïves et les plus pures de la foi chrétienne, quand tout à coup on la vit périr elle-même, victime d'une catastrophe effrayante. Marchant, un soir, dans l'obscurité, elle tomba

1. Son père était natif de Provins. Dans cette ville résident encore beaucoup de membres de la famille de Pierre Dupont.

2. Le poème des *Deux Anges*, premier essai de la muse de Pierre Dupont, contient, sinon de grandes beautés poétiques, du moins beaucoup de détails de son histoire. Nous y trouvons le passage suivant :

Il fallait voir la mère, indiquant à ses yeux
L'image de Jésus et celle de Marie,
Faire éclore leurs noms sur sa lèvre fleurie.
Et dans la vieille Bible aux feuillets illustrés,
Où brillaient parmi tous, azurés et dorés,
Les mages de David qu'on connait à sa lyre:
Ces noms furent aussi les premiers qu'il sut lire.

au fond d'une cave, restée ouverte, et ne survécut pas à cette chute.

Un vieux prêtre, curé d'un village à deux lieues de Lyon [1], recueillit l'orphelin et se chargea de son éducation, jusqu'au jour où il serait en âge d'entrer au séminaire. Il lui enseigna les premiers éléments de la langue latine.

Dupont servait la messe, déclinait ROSA, *la rose*, jusqu'à midi, et courait le reste du temps dans les prés et sous les bois.

Lorsqu'il eut atteint sa neuvième année, on le reçut au collége ecclésiastique de Largentières, où il resta jusqu'en 1837, venant chaque année passer les vacances chez le vieux prêtre, dont la protection bienveillante le suivait toujours. Un peu gâté au presbytère, Dupont se révolta d'abord contre la discipline et l'étude. Pendant le rigoureux hiver de 1829, son professeur l'exilait, pour le punir, près de la fenêtre la plus éloignée du poêle, au bout d'une salle destinée aux expériences de physique. On le condamnait à rester là jusqu'à ce qu'il eût appris par cœur une fable de la Fontaine. Les grands élèves, le voyant grelotter et souffler dans ses doigts, se moquaient de lui. Dupont trouva le procédé malhonnête.

Au lieu d'étudier sa fable, il se mit à en composer une, qu'il intitula pompeusement les *Physiciens, le rat et la machine pneumatique*. Il jouait le rôle du rat, plaçait en scène à côté de lui les élèves railleurs et les ridiculisait de son mieux.

L'attaque était aussi courageuse que plaisante, et les

1. Le curé de Rochetaillée-sur-Saône. Ce prêtre avait tenu Pierre Dupont sur les fonts de baptême. C'était un parent de son père.

physiciens battus prirent le petit fabuliste en amitié. Ils obtinrent qu'on le rapprochât du poêle, et l'un d'eux, qui avait quelques prétentions à l'esprit, affirma que Dupont travaillerait dès lors avec plus de chaleur.

Élevé par une mère dévote et par un prêtre, admis dans un séminaire où l'on achevait de lui inculquer les principes chrétiens, le fils du forgeron, par la plus étrange de toutes les fantaisies qui aient jamais traversé une imagination d'enfant, s'avisa un beau jour d'embrasser le paganisme. Une *Histoire des douze grands dieux*, enrichie de gravures en taille-douce, était tombée, nous ne savons trop comment, entre les mains de notre élève de septième. Dupont regarda Jupiter, et Jupiter lui parut magnifique, avec sa barbe solennelle, son aigle et sa foudre. Neptune armé de son trident, Minerve coiffée de son casque, Apollon monté sur son char de lumière, Vulcain lui-même, le Dieu boiteux et basané, qui lui rappelait l'enclume paternelle, tous ces héros de l'Olympe le séduisirent par leur bonne mine, et quand il aperçut Vénus, la gracieuse reine de Cythère, il déclara qu'elle aurait à l'avenir ses adorations.

La chose, comme on le voit, devenait grave. Agé tout au plus de dix ans, cet autre Julien l'Apostat relevait les idoles.

Il vanta sa doctrine à cinq ou six élèves de sa classe.

Trouvant comme lui Vénus charmante, ceux-ci lui vinrent en aide pour construire, au fond du jardin du séminaire, un autel à la blonde déesse. Jugez de l'esclandre, quand Dupont fut surpris avec ses camarades en flagrant délit de culte païen. Le supérieur appela nos jeunes idolâtres au confessionnal. Ils comprirent l'abomination de leur conduite, se frappèrent la poitrine, pleurèrent le péché

qu'ils avaient commis, et brûlèrent l'*Histoire des douze grands dieux*, cause du scandale.

Revenu à la foi chrétienne, Dupont fut saisi d'une peur terrible de l'enfer.

Ne sachant comment expier sa faute, et voulant à tout prix obtenir le pardon céleste, il se condamna aux plus rudes mortifications. La nuit, il dormait sur les planches d'une vieille malle, qu'il avait déclouées pour lui servir de matelas, et, le jour, à l'heure des récréations, il mettait des cailloux dans ses souliers pour jouer aux barres. Il s'informa où il pourrait se procurer un cilice. Mais son confesseur jugea convenable de réprimer cet excès de pénitence. Il lui démontra que le moyen le plus efficace de racheter ses torts et d'oublier le culte de Vénus était de se livrer à l'étude avec assiduité. Dupont se le tint pour dit.

Ses maîtres n'eurent plus à lui adresser le moindre reproche. Tous les ans il remporta les prix de sa classe, et plusieurs fois il fut couronné au grand concours des trois séminaires réunis du diocèse.

Le curé, son protecteur, le destinait à l'état ecclésiastique ; mais le jeune homme entrevoyait d'autres horizons. S'il ne dressait plus d'autels à la blonde Cypris, il avait conservé de ses vieilles tendresses mythologiques un goût prononcé pour les muses. Comme ses professeurs ne lui en faisaient pas un crime et lui donnaient au contraire des leçons de poésie, notre écolier s'abandonna sans scrupule au souffle qui lui arrivait du Parnasse [1].

1. Il étudiait en même temps la botanique. Les fleurs et les plantes lui inspirèrent ses premiers chants.

Or, le poète est naturellement rêveur, et le rêve conduit quelquefois plus loin qu'on ne pense. Il entraîna Dupont hors du séminaire, au grand désespoir du vieux prêtre, qui l'avait élevé pour la gloire de l'Église et non pour la gloire des lettres.

— Malheureux! lui dit-il, mais tu cours à la damnation!

— Pourquoi? demanda le jeune homme. Avant mon départ, j'ai consulté le grand vicaire, et je lui ai franchement exposé mes craintes. Il m'a répondu : « Va, mon garçon, marie-toi. »

— Te marier à seize ans! dit le vieillard scandalisé. Miséricorde! dans quel siècle vivons-nous!

— Oh! j'attendrai bien un an ou deux, fit Dupont. Cela ne presse pas.

— Ainsi, je dois renoncer à te voir prêtre?

— Oui.

— Eh bien! tu seras canut [1]!

— Par exemple!

— Tu seras canut, te dis-je! et tu vas me suivre à la ville sans plus de retard.

Il fallut obéir. C'était cruel pour le pauvre jeune homme qui avait obtenu de brillants succès dans ses classes, et qui se croyait destiné à autre chose qu'à tisser la soie entre les quatre murs d'un de ces misérables greniers où s'entassent à Lyon les populations laborieuses. Le curé passa marché avec un maître de fabrique, lequel engagea notre séminariste fugitif, en qualité d'apprenti canut, pour cinq ans. Dupont resta cinq jours à l'atelier, et prit la fuite.

1. Nom donné vulgairement à Lyon aux ouvriers qui travaillent la soie.

— Croyez-vous, mon oncle [1], dit-il, en revenant au village, qu'il soit agréable de n'avoir pour nourriture que du pain bis et des haricots rouges ?

— Non, mais rentre au séminaire.

— Étiez-vous convenu qu'on me ferait monter des seaux, du matin au soir, jusqu'au sixième étage ?

— Rentre au séminaire.

— Vous ne souffrirez pas, j'imagine, que les autres canuts me traitent comme un domestique ?

— Rentre au séminaire, rentre au séminaire !

— Vous y tenez donc beaucoup, mon oncle ?

— J'y tiens pour ton salut, pour ton bonheur, pour ton avenir.

— Écoutez, dit Dupont, prenons un arbitre.

— Quel arbitre ?

— Madame la comtesse D'...

— Je le veux bien ! s'écria le vieillard avec joie.

C'était une vieille châtelaine du voisinage dont il dirigeait la conscience. Il pensait en être sûr comme de lui-même, ne sachant pas que le malin séminariste venait de passer chez elle et de la mettre dans ses intérêts.

— Justement, fit Dupont, j'entends son carrosse.

En effet, la châtelaine parut.

On la pria de trancher la question. Le curé plaida pour le séminaire, le jeune homme plaida contre et dit à celle qui devait juger le différend :

— Voyons, décidez, madame la comtesse.

— Je décide, répondit-elle, que ton oncle va te donner cent écus et la clef des champs.

— Mais, voulut objecter le vieux prêtre...

1. Il appelait ainsi le curé de Rochetaillée-sur-Saône.

— Ah ! silence, curé, silence ! Il n'y a point d'appel. Cent écus vite, et la bride sur le cou. L'enfant a de l'énergie, du cœur, des principes religieux et du talent : qu'il se fasse un sort, l'avenir est devant lui.

— Hélas ! soupira le vieux curé.

Il ouvrit son armoire, tira quinze louis d'une bourse de cuir, et les donna au jeune homme en disant :

— Que Dieu te conduise et te ramène !

Voilà donc Pierre en liberté. Trois jours après, il entrait chez un notaire de Lyon. Mais il n'y demeura pas longtemps. Les clercs en compagnie desquels il se trouva l'effrayèrent par leurs discours profanes et par le déréglement de leurs mœurs. Il restait à Dupont beaucoup de candeur, avec une crainte salutaire du feu éternel ; sa résolution fut bientôt prise. Il quitta sa place pour en chercher une autre, et il fut admis dans une maison de banque. Cette maison, comme l'a dit M. Charles Baudelaire, dans une notice que nous avons sous les yeux, n'était pas un *grand étouffoir aux hideux cartons verts pleins de crimes inconnus*, c'était une demeure patriarcale où la religion de la probité se perpétuait traditionnellement de père en fils. Dupont n'y trouva pas la *régularité cruelle, implacable, d'une maison de commerce,* mais bien l'ordre dans les affaires et l'exécution fidèle des contrats. Il n'y fut point en butte à une *odieuse tyrannie,* on le traitait au contraire avec la plus parfaite bienveillance, avec toutes sortes d'égards. Il y reçut la première teinture du monde, les premiers éléments de la vie sociale : on le regardait comme l'enfant de la maison. Sur les *grandes feuilles de papier à lignes rouges* destinées aux chiffres, il arriva plus d'une fois à Dupont d'écrire des vers, que le terrible banquier

lisait, en souriant, par-dessus l'épaule de son commis.

Nous conseillons à M. Charles Baudelaire de chercher partout ailleurs l'origine de la haine de Pierre Dupont pour le despotisme. S'il lui fallait absolument une explication aux *Chants de liberté* du poète, celle qu'il a trouvée là n'est pas heureuse.

Il est vrai que notre héros a porté des chaînes à cette époque, mais il les portait avec délice. Pour la première fois le sourire d'une femme éclairait sa vie.

Il aime, folie extrême,
Enfant de rien,
La fille même
Du baron chrétien.
A sa fenêtre il l'a surprise
Se regardant à son miroir;
Il erre du parc à l'église,
Dans les taillis, pour l'entrevoir;
Elle est grande, leste et mignonne.
De la chevelure au soulier
On voit qu'elle est une baronne,
Et lui n'est rien qu'un écolier.

Le discret poète emprunte vainement ici le voile du moyen-âge, il ne réussit pas à nous cacher ses affections. A l'âge de dix-huit ans, et comme il était encore chez le banquier féroce dont parle M. Charles Baudelaire, Pierre s'éprit d'une dame de haut parage, qui fut pour lui, disons-le sans crainte, la Laure de Pétrarque et la Béatrix du Dante. Cet amour fut trop chaste et trop candide pour que celle dont nous parlons rougisse de l'avoir fait naître.

Chaque matin, Dupont se levait avant le soleil.

Il allait chez les jardiniers du faubourg cueillir lui-même des fleurs, qu'il rapportait tout humides des larmes de l'aurore, et qu'il déposait avec une pièce de vers sur la fenêtre de la bien-aimée. Puis il se retirait à quelque distance pour guetter le réveil. Bientôt la fenêtre s'entr'ouvrait ; une petite main fine et blanche s'avançait timidement, prenait les fleurs, disparaissait avec l'offrande matinale, et, le lendemain, c'était une autre pièce de vers et un autre bouquet. Ce doux manége dura six mois.

La grande dame chantait comme une sirène et s'accompagnait merveilleusement : Dupont se mit à chanter pour lui faire écho.

Rentré dans sa modeste chambre, il reprenait une à une les mélodies savantes qu'il venait d'entendre ; il les reproduisait fidèlement, sans connaître une note, sans avoir la moindre idée de la méthode musicale, avec la seule inspiration du cœur.

La grande dame était aristocrate et fort attachée aux Bourbons en exil : Dupont devint, par contre-coup, chaud légitimiste.

Quand M. de Dreux-Brézé protesta solennellement, à la Chambre des pairs, en 1838, au nom du comte de Chambord, notre poète amoureux, sachant que sa déité s'abonnait à tous les journaux de couleur blanche, envoya, pour adhérer à la protestation, une longue tirade poétique, facile à trouver et à lire, si l'on veut bien feuilleter comme nous la collection de la *Gazette de France*. Une autre pièce de vers légitimiste fut adressée, peu de temps après, par Pierre Dupont au même journal, à l'occasion du baptême du comte de Paris.

Et vous poussez des clameurs quand nous refusons

de prendre au sérieux l'opinion des hommes ? Allons donc !

Passez du blanc au rouge et du rouge au bleu, changez de bannière comme de chemise, écrivez pour, écrivez contre ; mais n'essayez pas de nous regarder sans rire. Arlequin danse et dansera toujours. Une femme tient le fil, vous êtes au bout. Dansez, messieurs, dansez ! Pour le plus grand nombre de ceux qui me lisent, comme pour notre poète, la politique n'est qu'une affaire d'amour et de chansons.

Écrire des vers tous les matins à celle qu'on aime, voilà sans contredit un moyen sûr de chausser l'éperon poétique et de mettre Pégase au galop.

Une circonstance inattendue vint augmenter encore l'enthousiasme de Pierre Dupont pour la rime. Rachel donnait des représentations à Lyon. La sublime actrice débutait dans les *Horaces*, et le commis banquier s'aperçut que les vers de Corneille étaient fort beaux. Il fit part de cette découverte à mademoiselle Rachel, dans une épître qu'il lui adressa. Quelques jours après, la municipalité lyonnaise ayant décerné une couronne d'or à la tragédienne, celle-ci invita Pierre Dupont à souper en compagnie des premiers magistrats de la ville. Elle parla très-éloquemment de Corneille au dessert et acheva de convaincre son jeune convive du mérite réel de l'auteur du *Cid*.

— Je serai décidément poète ! il n'y a rien au-dessus du poète ! s'écria Pierre Dupont.

Ses amours ne battaient alors que d'une aile. On ne voyait plus ni bouquet à la fenêtre, ni jolie main pour le prendre. Des indiscrets, comme cela n'arrive que trop souvent, se jetaient au travers de cette innocente intri-

gue. On jasait, la médisance allait le diable, et l'amoureux perdait la tête.

Les bûcherons de la vallée
Montrent au doigt le jeune fou;
Sa chevelure, échevelée,
A tous les vents bat sur son cou.

Dupont sollicite un congé de quinze jours, son banquier le lui accorde. Le jeune homme adresse un mystérieux et suprême adieu à la chère fenêtre qui lui a donné tant de joies. Son âme saigne, il pleure toutes ses larmes, bien certainement il en mourra. « N'importe, se dit-il, mourons! mais qu'elle ne soit plus compromise. » Et le voilà en fuite. Lyon ne devait plus le revoir.

On conviendra que ceci est de l'héroïsme pur et simple.

Où allait-il? quel vent enflait sa voile? Toutes réflexions faites, il songea que la mort ne remédiait à rien. Je veux qu'on parle de moi, pensait Dupont; je veux que mon nom lui revienne sonné par les trompettes de la gloire. Vive Paris! c'est le berceau des arts, la source de l'inspiration, le foyer de l'enthousiasme. A Paris on devient illustre, je vais à Paris!

Il avait commencé déjà son poème des *Deux Anges*. Quelques mois lui suffiront pour compléter son œuvre. Un éditeur la lui achètera nécessairement au poids de l'or. Fortune et renommée l'attendent. Hélas! hélas! que de tristes réveils suivent ce rêve que nous avons fait tous! Installé à Paris, Dupont chercha vainement à obtenir des journaux l'insertion de quelques-unes de ses bluettes amoureuses. Abordait-il un rédacteur en chef,

celui-ci le recevait avec un superbe dédain, ne lisait même pas ses vers, ou lui répondait : « J'ai mes poètes ! » Absolument comme d'autres disent : « J'ai mes pauvres ! » S'il frappait à la porte des éditeurs, c'était pis encore.

— Avez-vous déjà publié quelques volumes? lui demandait-on.

— Pas un seul.

— C'est fâcheux. Faites-vous connaître, nous verrons à traiter ensuite.

— Mais, si l'on ne me publie rien, comment voulez-vous que je me fasse connaître?

— Oh ! quant à cela, rien de plus facile : on publie cinq ou six ouvrages à ses frais.

— Je ne suis pas riche, balbutia Dupont.

— Vous n'êtes pas riche... Alors pourquoi diable écrivez-vous?

L'argument écrasa le malheureux poète. Sa bourse était à sec depuis longtemps; il voyait en perspective la misère et la faim. Dans une pareille extrémité, quoi qu'on dise, la rime vient mal. On a prétendu que le génie devait être affamé, chaque jour on le répète; mais, à coup sûr, ce sont les libraires qui font courir ce bruit-là.

Pierre Dupont, complétement découragé, chercha une place. Il entra chez un banquier de la rue Charlot avec de maigres honoraires, y resta huit mois, et se fit admettre ensuite dans un pensionnat comme professeur. Fatigué de donner à *un franc* le cachet d'éternelles répétitions à l'inintelligente progéniture des épiciers de la rue Quincampoix et de la rue aux Ours, généreux citoyens qui tarifent l'éducation au prix du balayage des rues, et regagnent cela largement sur quelques livres de chan-

delles, Pierre Dupont prit la voiture de Provins [1] pour aller oublier ses ennuis dans la famille de son père. Il y reçut un accueil plein de tendresse. Son aïeul vivait encore. Une multitude de joyeux cousins et de charmantes cousines lui firent fête ; on lui rendit la joie, le bonheur et la gaieté. Le poème des *Deux Anges* s'acheva dans cette douce retraite.

M. Lebrun, de l'Académie française, alors à Provins, donna des encouragements au jeune homme, lui prédit le succès, et l'assura qu'il le trouverait toujours disposé à lui accorder son appui. L'auteur de *Marie Stuart* a tenu parole, ainsi que nous le verrons bientôt.

Pierre entrait dans sa vingt et unième année. La conscription le réclamait. Il puisa dans l'urne et en ramena triomphalement le numéro 3. On n'est pas riche dans une famille de forgerons. Cependant il s'agit d'acheter un homme. Dupont ne renoncera pas à son avenir littéraire ; ses parents sont trop glorieux des espérances qu'il donne pour le laisser gémir sept ans dans l'obscurité d'une caserne. Tous les cerveaux se creusaient, toutes les imaginations étaient en jeu ; mais l'argent ne se trouvait

1. Avant de partir, il avait eu l'idée de rendre visite à Victor Hugo ; mais le grand poète était absent. Dupont lui écrivit au dos d'une carte :

Si tu voyais une anémone,
Languissante et près de périr,
Te demander, comme une aumône,
Une goutte d'eau pour fleurir ;

Si tu voyais une hirondelle,
Un jour d'hiver, te supplier,
A ta vitre battre de l'aile,
Demander place à ton foyer ;

L'hirondelle aurait sa retraite,
L'anémone sa goutte d'eau :
Pour toi, que ne suis-je, ô poète !
Ou l'humble fleur, ou l'humble oiseau !

pas, et Pierre Dupont reçut l'ordre de rejoindre à Huningue le régiment de chasseurs, dans lequel il devait être incorporé.

— Pars toujours, lui dit à l'oreille un de ses cousins. Je te promets que tu reviendras.

— Oui, dans sept ans, répondit Pierre avec un triste sourire.

— Dans six semaines, mon cher, dans six semaines! Je ne demande pas un jour de plus. Laisse-moi seulement ton manuscrit des *Deux Anges*.

— Et qu'en vas-tu faire?

— Ceci me regarde. Pour être venue tard, l'idée n'en est pas moins excellente. Bon courage, et va-t'en!

Dupont partit pour Huningue. Il n'y resta effectivement que six semaines. Un matin, au moment où il apprenait avec les autres conscrits le maniement du sabre, il fut surpris de voir son caporal lui présenter un gros Alsacien joufflu, qui lui adressa la phrase suivante dans l'idiome pittoresque du Bas-Rhin :

« — Ponchour! Tonnez-moi fotre sapre, che fous remblace! »

Cela tenait du prodige. Dupont n'en revenait pas. Rien pourtant n'avait été plus simple. Le jour même du départ du conscrit, son cousin [1] porta le poème des *Deux Anges* chez un imprimeur de la ville, engagea par-devant notaire sa modeste fortune, afin de garantir les frais d'impression du livre, et disposa sur-le-champ deux listes de souscription. Il en envoya une à Paris à M. Lebrun, et garda la seconde, pour s'occuper lui-même de recueillir des signatures à Provins. Le prix de la souscription était

1. Nous ne pouvons passer sous silence le nom de cet homme dévoué qui a si bien servi les lettres françaises. Il se nomme Emile Génisson.

de cinq francs, en échange desquels on avait droit à un exemplaire de l'œuvre du poète soldat. Quinze cents souscripteurs répondirent à l'appel. En moins de vingt jours les deux listes étaient remplies. Cinq mille francs restaient, tous les frais d'impression payés, et le remplaçant se mit en route pour Huningue. Délivré du pantalon garance, Pierre Dupont vint se jeter au cou de ses bienfaiteurs.

Mais l'excellent académicien ne borna point là sa protection. Le poème des *Deux Anges* fut présenté au concours de 1842. Il fut jugé digne du prix, et le jeune auteur eut la gloire d'être couronné par M. Lebrun lui-même au milieu des pompes académiques. On lui donna, par surcroît de récompense, une place au dictionnaire.

« Son travail, dit le *Morning-Chronicle,* dans le numéro du 5 mai 1851, consistait à écrire l'histoire des mots et à en perfectionner la définition. »

M. Charles Baudelaire, dont la notice sur Pierre Dupont est remarquable, bien que nous ayons cru devoir y signaler quelques inexactitudes, complète l'article du journal anglais en disant :

« Ces fonctions, quelque minimes qu'elles fussent en apparence, servirent à augmenter et perfectionner en lui le goût de la belle langue. Contraint d'entendre souvent les discussions orageuses de la rhétorique et de la grammaire antique aux prises avec la moderne, les querelles vives et spirituelles de M. Cousin avec Victor Hugo, son esprit dut se fortifier à cette gymnastique, et il apprit ainsi à connaître l'immense valeur du mot propre. Ceci paraîtra puéril à beaucoup de gens, mais ceux-là ne se sont pas rendu compte du travail successif qui se fait

dans l'esprit des écrivains, et de la série des circonstances nécessaires pour créer un poète. »

Jusqu'à présent le chansonnier ne se révèle pas encore. Patience ! Il a y ici toute une histoire dont il ne faut perdre aucun détail, et qui montrera par quels sentiers bizarres le talent passe quelquefois pour arriver à sa véritable route.

Le lauréat de l'Académie se lia intimement, à cette époque, avec un jeune compositeur, M. Gounod, qui depuis a fait les admirables chœurs d'*Ulysse* [1]. Entendant, un jour, chanter Dupont, qui n'avait pas oublié ses romances lyonnaises, le musicien lui trouva une voix sympathique, un timbre à la fois passionné et rempli de douceur, joint à une accentuation nette, qualité rare chez ceux qui cultivent le chant.

— Où as-tu appris la musique? lui demanda-t-il.

— Je ne la sais pas, répondit le poète.

— Quelle plaisanterie !

— Non, ma parole d'honneur, je ne l'ai jamais apprise.

— Voilà qui est singulier. Chante encore.

Dupont chanta.

— Quel est cet air ?

— C'est un air que j'ai fait ce matin sur des paroles à moi.

— Et tu ne sais pas la musique, vraiment, sans mystification ?

— Pourquoi veux-tu que je mente ?

— Mais, cher ami, tu as trouvé là des motifs admirables ! Recommence un peu.

1. Sorte d'opéra *homéri*-comique joué à la Comédie-Française. Le libretto de M. Ponsard nuisit beaucoup au succès musical de M. Gounod.

Gounod prit une plume et nota rapidement à mesure que Dupont chantait. La note écrite, il l'essaya au piano; puis il regarda son ami d'un air terrifié.

— Sans avoir appris la musique! s'écria-t-il; mais le jour où tu la sauras, tu nous *dégommeras* tous.

— Eh bien! sois tranquille, je ne l'apprendrai pas.

— Tu as tort.

— Bah! laisse donc! Si j'avais là-dessus le moindre brin de science, l'amour-propre s'en mêlerait; je ne ferais rien qui vaille.

— C'est encore possible, dit Gounod. Mettez une fauvette en cage, serinez-la, elle n'a plus ses vives et pétulantes modulations. S'il te vient dorénavant une idée musicale, appliques-y des paroles, tâche de la retenir, et fais-la noter, soit ici, soit chez Parisot[1]. J'ai mon idée là-dessus.

— Bon! je te le promets.

Nos amis se séparèrent. Tous les matins, avant d'aller à l'Institut, Pierre Dupont se livrait à de longues promenades hors de Paris, tantôt sous les ombrages du bois de Boulogne, tantôt dans les plaines de Vaugirard. La campagne a pour lui des attraits indicibles. Un nuage qui passe, un papillon qui vole, un insecte qui bourdonne sous la mousse, un tourbillon de la brise dans la feuillée, tout l'intéresse, tout l'émeut, tout lui cause des surprises. Il observe, commente, dissèque le paysage, étudie profondément les mœurs champêtres, analyse bêtes et gens, s'arrête aux détails les plus communs, aux particularités les plus vulgaires, y découvre des nuances qui échapperaient à des yeux moins exercés que les siens, prend la

1. Autre compositeur, également ami de Pierre Dupont.

nature sur le fait et la reproduit avec une fidélité merveilleuse. Jamais auteur de pastorales n'a donné à ses peintures un reflet plus animé, plus scrupuleusement exact. L'image vous saisit, la vérité du coup de pinceau vous confond.

Le lendemain de son dialogue avec le compositeur, en se promenant sur la route de Poissy, Dupont aperçut un troupeau de bœufs magnifiques, élevés dans les prairies normandes, et qu'on menait sans nulle doute à l'abattoir.

— O voraces Parisiens! mangeurs de biftecks! pensa-t-il, pourquoi ne laissez-vous pas ces pauvres animaux à leur charrue? Ce ne sont pas nos paysans du Lyonnais qui voudraient ainsi livrer à votre gloutonnerie les rois majestueux du labourage!

Il se mit à fredonner tristement :

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs, marqués de roux.

L'inspiration continua. Bientôt une rime eut amené l'autre, et l'air suivit le couplet à la piste. On connaît le reste de la chanson.

Au retour de sa promenade, il entra dix minutes à l'Institut, le temps de copier ses vers, et sortit immédiatement pour les porter chez Gounod.

— Tu veux noter mes idées musicales, cher ami, lui dit-il. Ce matin, j'en ai eu quelques-unes; mais tu les trouveras mauvaises.

— Nous verrons. Commence, et ralentis un peu la mesure pour que je te suive.

— Justement c'est une mesure lente.

— Tant mieux. Va!

Dupont chanta les quatre couplets des *Bœufs*. Quand il eut fini, voyant Gounod rester la plume en main et les yeux fixés sur la musique :

— Tu n'aimes pas cela? dit-il. J'en étais sûr.

Le musicien ne put répondre. Il avait été saisi par le sentiment vrai, profond et naturel de ce chant bizarre, qui se fondait d'une manière délicieuse avec l'inspiration rimée du poète. Un spasme oppressait la poitrine de Gounod, des larmes descendaient le long de ses joues.

— Tu pleures!... C'est donc beau? fit Dupont, très-ému à son tour.

— Ne me parle pas. Chante encore. Il m'a été difficile de te suivre entièrement.

— Quel couplet veux-tu?

— Le deuxième couplet; je le trouve superbe.

Dupont recommença :

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid?
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux [1].

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne, ma femme, eh bien! j'aimerais mieux
La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

— Mon cher, dit Gounod, pressant avec enthousiasme

1. Quelqu'un soutenait que jamais oisillon ne s'était posé sur la corne d'un bœuf. « — Pardonnez-moi, répondit M. Brossard, maître de poste à Vire (Calvados), et agriculteur distingué : j'ai vu des hoche-queues, des sansonnets et même des pies s'y poser fort souvent. »

les mains de l'auteur, tu es dans ta route; ne la quitte plus. Là est ton génie, là sera ta gloire!

Parisot tint absolument à Dupont le même langage et le conduisit le soir même au café des *Variétés*. Quelques invitations avaient été faites à la hâte. Hoffmann s'était chargé de prévenir deux ou trois journalistes influents. Tout le théâtre descendit des coulisses pour entendre la chanson qu'on annonçait comme merveilleuse. Elle eut un succès d'enthousiasme. Théophile Gautier daigna tendre un de ses doigts illustres au jeune poète et lui dire :

— Bravo! tout est fort bien, tout, vers et musique!

Or, pour peu que l'on sache son Gautier par cœur, ceci est significatif. Il faut que l'aristarque de la *Presse* et du *Moniteur* ait singulièrement foi dans le talent d'un homme pour se livrer à semblable démonstration.

Deux jours après, Hoffmann chantait les *Bœufs* sur le théâtre des *Variétés*. Tous les pianos bourgeois les répétèrent; le peuple fit chorus, et voilà Pierre Dupont à la mode. Sous ce titre collectif, les Paysans, il composa coup sur coup cinq autres chansons : la *Fête du village*, le *Braconnier*, les *Louis d'or*, la *Musette neuve* et le *Chien de berger*[1]. Cette dernière, à notre sens, est la plus jolie, bien qu'elle n'ait pas eu la popularité des *Louis d'or*.

J'aime mon chien, un bon gardien
Qui mange peu, travaille bien.
Plus fin que le garde champêtre,

1. Elles ont été notées par Parisot. On dicte un air à un musicien comme on dicte une lettre à un secrétaire. Beaucoup de personnes, ignorant la véritable signification du mot *noter*, pourraient attribuer injustement à d'autres un mérite qui appartient à Pierre Dupont seul.

Quand mes moutons je mène paître,
Du loup je ne redoute rien
Avec mon chien, mon bon gardien...
Finaud, mon chien!

Toujours crotté, sans goût ni grâce,
Finaud n'est pas trop déplaisant;
Il a la queue en cor de chasse,
Les yeux brillants du ver luisant;
Ses crocs sont prêts, son poil de chèvre
Se dresse dru comme des clous,
Dès qu'il sent la trace d'un lièvre,
Dès qu'il sent la trace des loups.

Depuis dix ans à mon service,
Finaud est bon, il est très-bon;
Je ne lui connais pas de vice,
Il ne prend ni lard ni jambon;
Il ne touche pas au fromage,
Non plus qu'au lait de mes brebis;
Il ne dépense à mon ménage
Que de l'eau claire et du pain bis.

Un jour, près d'une fondrière,
Jeanne, en conduisant son troupeau,
Dégringola dans la rivière;
Finaud la repêcha dans l'eau.
Et moi j'aurai la récompense:
Jeanne me prend pour épouseur.
C'est tout de même vrai, j'y pense,
Que les chiens n'ont pas de bonheur!

Ce dernier trait vaut à lui seul un poème.

Jamais, avant Pierre Dupont, personne n'a mieux su rendre la naïveté du villageois, son pittoresque langage, ses mœurs simples, et cette finesse, cachée sous la bêtise apparente et le dehors brutal, comme une fleur sous un buisson de houx. Avec notre poète, on est aux champs; on y respire. Ses vers sentent l'aubépine et le sureau. Bonne fille aux joues hâlées, sa poésie danse en cotillon

court, sur les prés, à l'ombre des hêtres, et dort, jambes et bras nus, sous les saules.

Pierre Dupont suit le paysan du berceau à la tombe. Il peint ses joies, ses tristesses, ses travaux, ses espérances. Il assiste à ses fêtes, il entre avec lui dans la pauvre église du village. Écoutez ! on entend un glas funèbre : c'est le jour des Morts. Chaque villageois attache une branche de buis ou de cyprès à son chapeau.

Le long des prés voilés de brume grise,
Mon crêpe au bras, je marche sans rien voir ;
Je suis le son du glas jusqu'à l'église,
Dont le portail est habillé de noir.

De profundis !
Mon Dieu, conduisez l'âme
De mes enfants et de ma femme
Dedans votre saint paradis.

Le temple est rempli, la foule pieuse s'agenouille et l'office commence. Tour à tour, au *Dies iræ,* l'orgue tonne et pleure. On s'approche du noir catafalque, semé de larmes blanches, pour le bénir avec l'eau sainte, et l'on se dirige ensuite du côté du cimetière pour prier sur les tombes ; on y reste longtemps, le corps raidi et les genoux glacés par la terre humide.

Mais n'ont-ils pas plus froid dans la froidure,
Eux qui sont là tout le long des hivers ?
Au moins l'été leur couchette est moins dure,
Et sur leurs pieds ils ont des tapis verts.
De profundis ! etc.

Mon buis bénit, sur leur corps je te plante ;
Conserve-toi vert jusqu'à la saison
Où la fleur point, où la fauvette chante.
Adieu, mes morts ! je rentre à la maison.

Nous sommes peut-être plus accessible qu'un autre aux impressions religieuses ; mais il nous semble que chacun doit admettre la beauté de cette poésie candide, pleine de sensations douces et de chers souvenirs.

Après la fête des larmes, voici la fête de la joie. On va partir pour la messe de minuit : c'est Noël, des étables aux granges.

Garçons joufflus, que l'on s'empresse,
Tout frais rasés, vêtus de drap ;
Filles en blanc, vite à la messe :
Une étoile vous guidera.

La foule se met en marche. Il fait froid ; le vent du nord souffle et la neige tombe. Qu'importe ? On se réchauffe à l'église en y priant à côté de Jeanne. De beaux cierges de cire blanche brûlent sur l'autel.

Au fond, dans une niche en verre,
Dort sur la paille un doux Jésus :
Rois et bergers sont en prière;
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

Mais voici la messe terminée. Il s'agit de regagner la chaumière en traversant les bois.

On s'en revient l'âme contente.
J'entends un amoureux qui dit :
« Cette nuit le rossignol chante,
La rose a fleuri cette nuit. »

Un amoureux seul peut avoir de pareilles illusions au mois de décembre, et tout le monde n'est plus à l'âge de l'amour.

Allons, rentrons, car il grésille,
Dit un vieillard en grelottant;
La bûche de Noël pétille,
Et le réveillon nous attend.
Respectons la vieille coutume;
Mes beaux amoureux, buvez frais;
Mangez le boudin quand il fume,
Vous vous embrasserez après.

Voilà de la bonne et sage poésie, de la véritable poésie populaire, et Dupont n'aurait jamais dû en faire d'autre [1]. Eh! mon Dieu, le pauvre a ses consolations et ses bonheurs! Pourquoi lui ouvrir des perspectives impossibles? Pourquoi jeter dans son âme le germe de l'envie et lui montrer des horizons qu'il atteindra sûrement un jour, mais à condition qu'il s'y élèvera sur les ailes puissantes de l'intelligence et du travail? Dans cette grande famille du monde, il y a nécessairement des fils déshérités. Ce n'est pas juste, direz-vous. Alors, effacez du livre de la vie le chapitre des passions; car c'est là seulement qu'il faut chercher la source de l'infortune et de la misère. Moralisez, mais n'excitez pas. Consolez, mais ne donnez pas l'essor aux haines avides. Où est l'homme vraiment probe qu'on ait écrasé sur la route? montrez-le! Où est l'artisan laborieux auquel on refuse la main, quand il veut mettre le pied sur un échelon de la fortune? faites-nous-le voir! Où est le mérite qui reste dans l'ombre? Où est la vertu qui n'obtienne pas sa récompense? Où est le talent qui ne se soit pas fait jour? N'es-tu pas un enfant du peuple toi-même, ô poète! Qui donc a gêné ta marche? Qui a dressé des obstacles devant toi? Tu es arrivé par tes propres efforts, et tu n'as

1. Le *Chant du Pain*, composé à une époque de famine (1846), était certainement une inspiration malheureuse.

pas le droit de te retourner pour dire à ceux que la paresse ou le vice retiennent en arrière :

Pauvres moutons, quels bons manteaux
Il se tisse avec notre laine!

Le travailleur ne se met pas à la tâche avec un habit de drap d'Elbeuf, des gants et des manchettes ; il est fier de sa blouse, et il a raison. Tu leur fais dire à ces ouvriers, que tu sembles plaindre :

Mal vêtus, logés dans des trous,
Sous les combles, dans les décombres,
Nous vivons avec les hiboux
Et les larrons amis des ombres [1].

Jamais honnête ouvrier n'a eu semblable domicile. On a trompé ta bonne foi, pauvre poète. Cet ouvrier n'habite pas un palais, non sans doute, et vraiment il n'y tient guère. Il dort abrité sous une modeste mansarde, beaucoup mieux que le riche dans son hôtel. Pourquoi lui donner des désirs et des regrets qu'il n'a pas ? Tu ajoutes, en guise de refrain :

Aimons-nous, et, quand nous pourrons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons
A l'indépendance du monde !

« Aimons-nous ! » est une belle maxime, mais le Christ l'a trouvée avant toi, avec cette autre : « Bienheureux ceux qui souffrent, car ils auront le royaume du ciel. »

1. « Dire toutes ces choses au peuple, c'est mal ; l'aider à les chanter, c'est pis encore. » (Sainte-Beuve.)

Nombre d'individus aimeraient mieux le royaume de la terre, nous le savons. Par malheur, il n'entre pas dans les vues de la Providence de donner un manteau de pourpre à tous ses enfants.

Disons bien vite que les excentricités chantantes de Pierre Dupont et ses couplets politiques sont le résultat de l'époque où il a débuté : triste époque, où il n'y avait plus même de l'eau à boire pour un fabricant d'églogues et de pastorales. Essayez donc de chanter les *Bœufs* ou la *Fête du Village,* quand tout Paris hurlait du matin au soir :

Mourir pour la patrie *(bis)*,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie!

On n'ignore pas que cette absurde cantate d'Alexandre Dumas a défrayé pendant dix-huit mois le gosier populaire. Il fallait bien que notre malheureux chansonnier luttât contre une concurrence si redoutable. Voilà pourquoi nous avons eu le *Chant des Nations,* le *Chant du Vote,* le *Chant des Transportés,* le *Chant des Soldats* et bien d'autres chants encore. La faute en est à Dumas. Pierre Dupont n'y est pour rien.

Toute une révolution déteignait sur lui et sur ses rimes. Il prenait au sérieux les faux apôtres qui venaient lui prêcher une foule de théories suspectes, et faisait du socialisme, non pas avec sa tête comme beaucoup d'autres, mais avec son cœur d'enfant et de poète [1].

1. Au 2 décembre, il fut compromis, et se cacha pendant six mois dans une retraite obscure, qui finit cependant par être découverte. Traduit devant un conseil de guerre, il fut condamné à sept ans d'exil à Lambessa. Mais ses bonnes relations le sauvèrent. Il obtint sa grâce.

Nous trouvons, dans un petit journal d'alors, une anecdote amusante, spirituellement racontée par Auguste Vitu.

Il paraît que Dupont, pour exciter sa verve et continuer de soutenir la concurrence (Alexandre Dumas en aura tous les remords), soupait régulièrement au café Foy [1].

« Un matin que le jour l'avait surpris dans cette occupation, il ouvrit la fenêtre qui donnait sur le boulevard. Tout était désert encore ; à peine cinq ou six balayeurs, dispersés au coin des trottoirs, s'acquittaient-ils de leur misérable besogne. A l'intérieur du cabaret, des candélabres chargés de bougies éclairaient les riches débris d'un repas somptueux. Des flacons au long col roulaient éventrés sous la table, et l'âcre parfum des truffes combattait victorieusement les bouffées du cigare. Dupont a le vin tendre. Les larmes lui vinrent aux yeux. Il ouvrit les bras, comme M. Pierre Leroux quand il prêche, et fit aux balayeurs ébahis une sorte d'homélie assez réjouissante ; il leur parla de riches insensibles qui boivent la sueur du peuple, de parasites qui vivent aux dépens de leurs frères, si bien que les braves balayeurs, s'apercevant que l'orateur avait parfaitement soupé, se mirent en devoir de lui jeter des pierres. Mais, comme les boulevards ne sont pas riches en cailloux [2], ces ouailles grossières prirent tout ce qui leur tombait sous la main, et Dupont dut fermer la fenêtre pour se soustraire à une foule de légumes suspects. »

Voilà l'anecdote. Si Dumas n'avait pas composé le *Chœur des Girondins*, tout ceci n'aurait point eu lieu.

1. Au coin de la rue de la Chaussée-d'Antin et du boulevard.

2. Le macadam n'était pas inventé. On ne voyait pas le long de la chaussée ces magnifiques tas de pierres destinés à l'entretenir.

Nous avons oublié de dire que Pierre Dupont s'était démis de ses fonctions à l'Institut, le jour où il avait publié le *Chant des ouvriers*. Il craignait que la couleur de l'œuvre ne déplût aux académiciens. Pour avoir la propriété de cette chanson, Furne délia sa bourse et versa l'or, sans compter, dans la poche de l'auteur. Dupont se trouvait assez riche et dédaignait les médiocres honoraires de sa place [1]. Un autre éditeur, Houssiaux, s'occupait de réunir en volume les couplets du poète. Il publia d'abord la *Muse populaire*, puis il compléta l'œuvre dans une magnifique édition, illustrée par Tony Johannot et Célestin Nanteuil. Houssiaux ne tenait pas aux chants dits patriotiques. C'est à lui que le public doit le retour de Pierre Dupont au genre pastoral, dont Alexandre Dumas l'avait malheureusement écarté.

Ne pensons plus à la politique et prêtons l'oreille. Dupont chante. Nous allons retrouver les délicieuses inspirations de ses premiers jours.

Rêvez un frêle paysage
De bruyères et de bouleaux,
Dont flotte au vent le blanc feuillage,
Comme l'écume sur les eaux ;
Et, sous cette ombre échevelée,
Rêvez, plus gracieuse encor
Que les bouleaux de la vallée,
La vierge aux longues tresses d'or.

Jour et nuit, blanche et blonde, elle erre,
Ses yeux bleus se noyant de pleurs,
Fille du ciel et de la terre,
Sœur des étoiles et des fleurs.

1. Ce fut Ricourt qui chauffa l'enthousiasme de Furne. On sait que Ricourt est l'homme qui a fait la découverte de tous les poètes de ce siècle. Il a découvert Ponsard, et il venait, ce jour-là, de découvrir Dupont.

Ne vous semble-t-il pas voir passer là-bas, sous les arbres, aux rayons de la lune, cette blanche apparition?

Le *Dahlia bleu,* ma *Vigne,* la *Véronique* et la *Chanson du blé* sont quatre chefs-d'œuvre. Dupont varie comme la nature ses couleurs et ses parfums.

Douces à voir, ô véroniques!
Vous ne durez qu'une heure ou deux,
Fugitives et sympathiques
Comme des regards amoureux.
Fleurs touchantes du sacrifice,
Mortes, vous savez nous guérir.
Je vois dans votre humble calice
Le ciel entier s'épanouir.

O véroniques! sous les chênes
Fleurissez pour les simples cœurs
Qui, dans les traverses humaines,
Vont cherchant les petites fleurs.

On ne peut rien voir de plus naïvement gracieux et de plus délicat comme pensée. Voulez-vous maintenant du vrai langage rustique, bien cru, bien ronflant, bien sonore?

Je suis la mère Jeanne,
Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme, étant jeune paysanne,
J'aimais la voix de mes pinsons.

Venez, poules à crête rouge,
Et mon beau coq tambour-major!
J'aime que tout ce monde bouge,
Je vois remuer mon trésor:
Ces marcassins, ce veau qui tette,
Ces canetons qui vont nageant,
Cet agneau qui bêle à tu-tête,
C'est pour moi le bruit de l'argent.

C'est qu'il en faut dans un ménage
De l'argent blanc, de l'or vaillant;
On n'en gagne pour son usage
Qu'en bien veillant et travaillant.
Par-dessus votre homme se grise
Et trébuche en rentrant au nid;
On se bat; mais, après la crise,
On s'embrasse, et tout est fini.

Lisez la *Vache blanche,* le *Lavoir,* la *Fille du cabaret,* le *Gardeur d'oies* et le *Garçon de moulin,* vous y trouverez la même verve désopilante, la même vérité de peinture, la même senteur champêtre.

Savez-vous la chanson des prés
Qui porte à la mélancolie?
Allez l'entendre, et vous verrez
Qu'elle est jolie.

C'est la chanson que l'on entend
Dans la saison de la verdure,
Quand dans la grande herbe on s'étend
Et qu'on n'a pas l'oreille dure.
Ecoutez bien au creux du val
Ce long murmure qui serpente:
Est-ce une flûte de cristal?
Non, c'est la voix de l'eau qui chante.

La poésie de Pierre Dupont a un charme rêveur qui échappe à la poésie de Béranger. On remarque chez le père de Frétillon de plus vives et de plus sémillantes allures; ses flonflons sonnent mieux, on entre en danse plus facilement avec ses vers, et près de lui la muse gaillarde se trémousse sans gêne. A côté de Pierre Dupont, au contraire, nous la voyons prendre un voile de mélancolie et de pudeur. Elle n'en est pas plus bégueule, mais la danse éternelle et la joie de chaque instant la fatiguent; elle aime à se promener seulette au bord des champs,

sur la lisière des bois, elle écoute la brise et l'oiseau qui chantent, elle rêve en voyant les étoiles.

> Quel calme ! que les cieux sont grands !
> Et quel harmonieux murmure !

Frétillon, pendant ce temps-là, rit et baguenaude. Si elle court dans les prés, c'est afin qu'on la poursuive ; si elle cueille une marguerite, c'est pour se baisser et montrer la jambe. Les beautés de la nature la touchent médiocrement, jamais elle ne songe à les peindre.

On aurait tort de conclure que nous voulons mettre Pierre Dupont au dessus de Béranger.

Nous croyons que l'auteur du *Dahlia bleu*, grâce aux douces nuances de ses tableaux et à une vérité de détails exquise, offre plus de sympathie aux âmes rêveuses ; mais il est loin, dans l'ensemble de son œuvre et toute gaudriole mise à part, d'atteindre à la pureté de rhythme et à l'élévation du vieux poète.

Ainsi, dans les hymnes patriotiques, Dupont reste au-dessous du médiocre, tandis que Béranger monte jusqu'au sommet le plus sublime de l'ode.

> Ne forçons point notre talent,
> Nous ne ferions rien avec grâce.

Que Pierre Dupont reste le peintre aimé de la nature, le charmant paysagiste, le poète champêtre ; qu'il achève de conquérir ses titres à la popularité, en faisant pour chaque travailleur ce qu'il a fait pour le tonnelier, le tisserand et la couturière : une chanson vive, originale, accentuée, pleine de verve, et qui est en même

temps la peinture fidèle et la description exacte du métier.

Pan, pan, pan, pan,
Pan, pan, pan, pan,
Chasse les cercles du tonneau,
Maillet sonore,
Pour enfermer le vin nouveau,
Fils de l'aurore.

L'osier en trois joint le cerceau ;
Chaque douve affûtée,
Mise au point, se courbe en arceau ;
La futaille est voûtée.
Qu'on la flambe dans un feu clair,
Elle est ventrue et ronde ;
Foncez-la, qu'il n'entre pas d'air ;
Enfin percez la bonde.

Voici le tisserand qui chante à son tour. Triste, reclus, il travaille au fond d'une cave, afin que la toile sorte de ses mains plus blanche et moins rude :

Encor si je tissais en l'air
Comme fait ma sœur l'araignée,
Sans ma lampe j'y verrais clair ;
Mais bah ! ma vie est résignée.
Il faut des voiles au vaisseau,
Aux morts des linceuls, aux fillettes
Qui me commandent leur trousseau
Des draps de lit et des layettes.

Écoutez maintenant la couturière assise à sa fenêtre, où glisse un furtif rayon de soleil. Pauvre fille, laborieuse et sage, elle charme les longues heures du travail par un refrain du chansonnier.

Aiguille
Gentille,
Va, viens, voltige et cours.
Quand pleure la famille,
Ta douce lueur brille
Sur ses tristes jours.

Comme la lame d'une épée
Faite de l'acier le plus pur,
Elle est fourbie, elle est trempée,
On le connaît à son azur.
Voyez ! à peine il est visible,
Le trou par où passe le fil ;
La guêpe en son courroux terrible
N'a pas d'aiguillon plus subtil.

Pendant que l'épingle s'arrête
Et fixe l'étoffe au genou,
L'aiguille, mobile, inquiète,
Perce toujours un nouveau trou.
L'épingle, sérieuse et sage,
Se repose le plus souvent ;
Du progrès l'aiguille est l'image,
Elle va toujours en avant.

Malgré beaucoup d'incorrections, échappées à un travail trop facile, Pierre Dupont restera populaire. En France, on aime ce qui a du cachet. La plupart de ses œuvres sont connues avant d'être imprimées. Il les chante dans les salons, et il lui arrive quelquefois d'en donner une copie à ceux qui la lui demandent. Mais les éditeurs trouvent à redire à cette espèce de publication anticipée.

Une dame du monde, excellente musicienne, le pria devant nous de lui copier une de ses chansons nouvelles, alors inédite, et qui a pour titre le *Peseur d'or*. Dupont déclara que son éditeur venait de lui défendre de donner à l'avenir une seule chanson manuscrite sous peine de procès.

— Mes œuvres complètes sont là, dit-il, vous comprenez ? Je ne veux pas me fermer la caisse.

La dame parut mortifiée de ce refus.

— Il est charmant, votre éditeur ! s'écria-t-elle. Comment le nommez-vous ?

— Vialat.

— Je lui écrirai une lettre de félicitation. Vraiment, c'est fort agréable : j'aurai le *Peseur d'or* quand les orgues de Barbarie le joueront sous ma fenêtre ! Au moins nous le chanterez-vous demain, Monsieur ?

— Pour cela, volontiers, on ne me l'a pas défendu, répondit Pierre Dupont.

Il salua et sortit.

— Je l'aurai, son *Peseur d'or*, je l'aurai en dépit de l'éditeur ! dit la dame après le départ du poète.

— Et comment l'aurez-vous ?

— Rien de plus simple. J'ai soirée demain : pendant qu'il chantera, je ferai prendre les paroles par un sténographe.

— Mais la musique ?

— Je la prendrai moi-même.

— Et si l'on fait un procès ?

— Je payerai le procès.

—Quel enthousiasme ! Cette chanson nouvelle est donc merveilleuse ?

— Elle aura plus de succès que les *Louis d'or*. Voulez-vous la publier dans la biographie de Dupont ? Je vous y autorise.

— Merci bien !... Pourtant, si vous répondez de tout...

— Je réponds de tout.

Ce que femme veut, Dieu le veut. A quarante-huit

heures de là, nous avions les sept couplets de l'œuvre inédite. Les voici :

LE PESEUR D'OR

Dans une vaste houppelande
Bordée au cou de petit-gris,
Un juif, expulsé de Hollande,
Vivait d'usures à Paris.
Il pesait, avec des balances
Dont les plateaux étaient faussés,
Or, diamants et consciences;
Ses doigts étaient fort exercés.

Les souris vont se prendre
Au chat qui dort,
Et chacun allait vendre
Au peseur d'or.

On allait chercher la piqûre
De ce serpent dans un trou noir
Bâillant sur une cour obscure ;
Ce repaire était son comptoir.
A ceux qui de cette cachette
Osaient railler l'obscurité :
Le soleil est dans ma cassette,
Répondait l'avare éhonté.

Les souris vont se prendre, etc.

Ses yeux étaient deux escarboucles,
Son nez un triangle effilé;
Il portait des souliers à boucles,
Du linge en Hollande filé.
Il prisait avec des mains sèches
Du fin tabac de Portugal.
Son crâne, orné de blanches mèches,
Eut effrayé le docteur Gall.

Les souris vont se prendre, etc.

De tout calcul indéchiffrable
Il se tirait en un instant,
Et, d'une voix imperturbable,
Il disait au chaland : C'est tant !

C'est tant ce virginal sourire,
C'est tant votre anneau conjugal,
C'est tant le sceptre et tant la lyre,
Tant la tombe et le piédestal.

Les souris vont se prendre, etc.

Qu'il monnaya d'âmes flétries!
Qu'il serra dans ses coffres-forts
D'or, de bijoux, de pierreries,
D'anneaux, de châles, de trésors!
La mort longtemps le laissa faire.
Un jour de hausse et de grand gain,
Elle emmena notre homme en terre,
Mort de joie et presque de faim.

Les souris vont se prendre, etc.

Le diable, qui toujours existe,
Ayant vu, la nuit, en rôdant,
Notre squelette jaune et triste
Qui perdait sa dernière dent,
Sur un plateau de sa balance
Mit les restes du pauvre corps,
Et, dans l'autre, avec violence,
Fit entrer ses nombreux trésors.

Les souris vont se prendre, etc.

Tu pèses moins que tes richesses,
Dit le diable, viens en enfer!
Nous y vivrons de tes largesses;
Tes os secs feront un feu clair!
Tirez profit de cette fable,
Vous tous qui rognez sur un liard;
Vous thésaurisez pour le diable;
Il vous surprendra tôt ou tard.

Les souris vont se prendre
Au chat qui dort,
Et chacun allait vendre
Au peseur d'or.

Certes, il faut en convenir, les œuvres du chansonnier ne manquent pas d'une certaine portée philosophique.

Après avoir consolé, soutenu l'artisan dans ses rudes travaux, il déshabille et fouette les peseurs d'or. Dieu sait comme le siècle en abonde ! Usuriers, rogneurs d'écus, juifs de Hollande et juifs parisiens, quelle foule ! Ils ont tous un lingot à la place du cœur ; un sac de gros sous leur tient lieu de cervelle. Mais ne vous pressez pas de leur porter envie. Un jour de hausse et de grand gain, vous verrez, vous verrez le tour que leur jouera la mort ! Le diable qui toujours existe, puisque Dupont l'affirme, les mettra dans un plateau de sa balance :

Et leurs os feront un feu clair.

Ainsi soit-il ! C'est la moralité de la légende, nous y applaudissons de grand cœur.

On trouvera que nous n'avons pas suffisamment étudié Pierre Dupont au point de vue musical, et l'on n'a pas tort ; mais, en vérité, cela passe nos forces. Il nous est impossible de comprendre ce virtuose étrange. Dupont chante comme chantent les oiseaux, sans avoir eu d'autre maître que la nature. Poète musicien, il trouve la note en même temps que la rime et se fait accompagner à la fois de deux muses, sans qu'Erato gêne Euterpe, sans qu'Euterpe soit jalouse de sa sœur. Nous renonçons à expliquer les miracles. Toutefois, en y songeant bien, l'âme d'Hippolyte Monpou a dû venir se loger dans le gosier de notre homme. Cette hypothèse est la seule que nous puissions admettre. Dieu n'a pas voulu que l'art fût déshérité d'un beau talent.

Quand Pierre Dupont chante, ne vous semble-t-il pas entendre un écho des *Deux Archers* et de l'*Andalouse ?*

Monpou ne garde sous la tombe que les secrets de la

fugue et les mystères du contre-point; mais son héritier ne tient pas à connaître ces secrets, peu lui importent ces mystères. La note lui vient sans qu'il sache l'écrire; il la dicte, et tout est fini. Chantez maintenant!

Il faut avoir entendu Pierre Dupont pour apprécier le mérite de ses compositions originales. Son timbre, un peu voilé d'abord, s'éclaircit après quelques mesures, éclate, se passionne et monte à un diapason puissant. Vous pouvez le faire chanter quatre heures de suite sans qu'il ressente la moindre fatigue. Jamais il ne se fait prier, son répertoire est à vos ordres. C'est un beau garçon, qui n'a aucune allure prétentieuse, aucune pose mondaine. Il reste en lui du campagnard, et cela lui sied bien. Sa barbe longue, assez fournie, un peu rouge, ressemble à celle du Christ. Franc, loyal, intrépide, il joint à ces qualités une grande bonté de cœur, une simplicité charmante. Doué de la santé la plus robuste, fier de sa large poitrine et de son encolure d'Hercule, il se fait l'apôtre de certain système d'hygiène, qu'il prêche à tout venant, pour faire tort aux médecins. Quand on regarde son visage fleuri, on accepte ses doctrines. Pierre Dupont boit comme Bacchus et Silène. Jamais il ne se grise.

Outre les couplets qu'il fabrique tous les jours, soit en arpentant l'asphalte, soit en passant la barrière pour voir mûrir les blés à Vaugirard ou pour écouter la fauvette sous les bois de Meudon, il travaille à un poème intitulé : *Jeannette, la fille du tailleur*. Sa *Légende du Juif errant*, illustrée par Gustave Doré, a obtenu un succès de bon aloi, ainsi que sa *Muse juvénile* et les *Dix églogues* publiées en 1864.

Pierre Dupont n'a pas dit son dernier mot. Il est jeune, son talent doit grandir. Mais, pour Dieu, qu'il se contente

de la musette et des pipeaux, et qu'il ne sonne plus du cornet à bouquin politique. Les notes qu'il tire de cet instrument sont aigres et discordantes. Sa muse n'est pas une euménide coiffée de couleuvres que l'on doive rencontrer hurlant, un jour d'émeute, au coin des carrefours : c'est une nymphe des prés et des bois, une douce hamadryade, qui vit de la sève des arbres ou du suc des fleurs, soupire avec les vents et murmure avec les ruisseaux.

Dernièrement quelques journalistes ont prétendu que Pierre Dupont, dont les sentiments religieux sont restés vivaces, renonçait à la poésie et à la gloire pour se faire trappiste. Toutes informations prises, la nouvelle est prématurée; mais nous croyons savoir de bonne source que l'auteur des *Louis d'or* songe très-sérieusement à chercher une sainte retraite où il puisse vaquer à l'œuvre de son salut. Après avoir passé en chantant sur la mer périlleuse de ce monde, il va gagner le port et se mettre à l'abri des vagues et de la tempête.

FALLOUX

Frédéric-Alfred-Pierre de Falloux est né au bourg d'Yré près d'Angers, le 11 mars 1811. Il appartient à une noble et ancienne famille de l'Anjou, dont M. Borel d'Hauterive, le savant généalogiste, fait remonter l'origine au temps de Henri IV. Suivant d'autres, ses ancêtres auraient rapporté des croisades leur blason glorieux. Quoi qu'il en soit, la noblesse de notre personnage est mentionnée dans Saint-Alais [1], et se trouve inscrite dans l'Armorial de 1696, généralité de Tours [2]. Une des places publiques d'Angers a reçu le nom de place Falloux en 1711, et le conserve depuis cette époque. Les armes de la famille sont d'or au chevron de sable accompagné de trois buffles du même. De méchants railleurs n'ont pas manqué de dire que c'é-

1. Tome I, p. 105, édition in-octavo.
2. Volume manuscrit à la Bibliothèque impériale, page 582.

taient là des armes parlantes et prophétisantes, car M. de Falloux est un agronome célèbre. Il s'occupe, dans ses vastes domaines, de l'amélioration de la race bovine, et la science héraldique, en composant son écu, semble avoir pressenti ses efforts et ses succès.

Le journal le *Siècle* se permit d'émettre des doutes sur la noblesse de cette famille.

Taxile Delord affirme que M. de Falloux père tenait boutique à Angers sous le premier empire. Tantôt il en fait un pharmacien, tantôt un marchand de quincaille, aujourd'hui un drapier, demain un faiseur de chandelles. Et Quérard d'enchérir sur ces ridicules insinuations de la jalousie bourgeoise, en imprimant que le père de l'ancien ministre dut sa fortune à la grande consommation de suif que firent, comme aliment, messieurs les Cosaques, lors de l'occupation de la France, en 1815. Le *Siècle* annonce, en outre, que le nom de Falloux pullule à Angers et aux alentours.

Nous ne savons où le rédacteur a pris ses renseignements, mais voici les nôtres. Le nom de Falloux repose uniquement aujourd'hui sur trois têtes : le comte Alfred, auquel nous consacrons cette notice ; son frère, prélat romain, qui habite l'Italie depuis vingt ans, et le baron Falloux du Lys, ancien officier de carabiniers, demeurant près de Langeais (Indre-et-Loire). Il a épousé la fille de M. le marquis de Fayolles.

Après avoir compulsé les tables du *Moniteur*, Taxile Delord nous signale une autre découverte précieuse.

Un majorat, au titre de comte, aurait été établi en faveur de l'ex-fabricant de chandelles, dans les premiers mois qui suivirent la Révolution de juillet, par Louis-Philippe et Dupont (de l'Eure). Cette imputation, lancée par

un journaliste rouge contre la mémoire du patriarche de la République, nous paraît assez légère. On ne tire pas ainsi en aveugle, au risque de tuer son propre général. Dupont (de l'Eure) contre-signant l'ordonnance d'un majorat institué en faveur d'un ennemi-né de la démocratie! Vous n'y songez pas, monsieur Taxile Delord. Il fallait prendre la peine de jeter les yeux sur le texte même des lettres patentes : vous eussiez vu qu'elles portaient au bas le nom royal de Charles X. La négligence des bureaux, seule, en a fait retarder l'insertion au *Bulletin des lois* jusqu'à la fin de l'année 1830.

Alfred de Falloux fut envoyé à Paris au collége Bourbon. Il y termina ses classes en brillant élève.

Sur les bancs universitaires, il réalisa le type de l'écolier vertueux. Jamais âme adolescente ne déborda d'une foi plus enthousiaste et d'une piété plus vive. Élevé par sa mère dans les sentiments d'une vertu héroïque, Alfred lui avait juré solennellement à son lit de mort de suivre la loi chrétienne, et de ne point céder aux lâchetés du respect humain. Jusqu'à ce jour, il a tenu parole.

Tout jeune, il montrait déjà ce caractère loyal, intrépide et fervent, qui devait plus tard lui gagner l'admiration publique. Une fois leur conscience interrogée, des hommes de la nature de M. de Falloux marchent droit, et se font écharper plutôt que de faiblir.

Les condisciples d'Alfred le surnommaient le *saint*. Malgré leurs lazzis multipliés et leurs taquineries voltairiennes, le courageux élève se livrait à de fréquents exercices religieux. Quand il avait terminé ses devoirs, il disait ostensiblement le chapelet à l'étude.

Son camarade de droite était de la religion protestante. Le voyant un jour égrener son rosaire, il l'interrompt

par une phrase agressive. Alfred n'y fait pas attention d'abord; mais le voisin huguenot revient à la charge avec une persistance tellement agaçante, qu'il n'y tient plus, et lui lance son encrier à la tête, juste au moment où, le doigt sur un des gros grains, il adressait à Dieu ces paroles : « *Et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris,* et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Le projectile parti, notre pieux élève s'épouvante de ce péché de colère. Il embrasse son camarade et lui demande pardon avec larmes. Celui-ci fut tellement touché, qu'il s'humilia lui-même, avoua ses torts et ne rendit plus son voisin victime d'aucune espèce de moquerie.

Alfred de Falloux, au milieu de cette pépinière de jeunes incrédules, conserva donc intact le trésor de ses croyances. Sorti du collége, il ne se livra point à ces distractions de l'oisiveté mondaine que sa fortune et son rang pouvaient lui permettre. Il s'occupa de hautes études théologiques, approfondit les œuvres des Pères de l'Église, et médita les grandes vérités que le génie de la religion présentait à ses veilles studieuses. Son frère aîné venait d'entrer dans les ordres. Il voulut suivre son exemple et se faire prêtre. M. de Falloux père y mit obstacle. Plein de respect pour la volonté paternelle, le jeune homme ne s'enrôla point dans la milice du Seigneur, mais il prit la ferme résolution de servir, au sein même de la société, la cause du christianisme.

Il se lia bientôt fort intimement avec Charles et Henri de Riancey, deux catholiques zélés et infatigables.

Ensemble ils fondèrent l'*Institut catholique*. C'est une sorte de conférence religieuse, imitée de celle des

jeunes avocats; ou plutôt c'est une assemblée délibérante au petit pied, dont chaque membre calque soigneusement sa manière d'être sur les us, coutumes et traditions du régime parlementaire. On se réunit deux fois la semaine dans une salle assez vaste, disposée en amphithéâtre. Un hémicycle contient le bureau du président et des secrétaires. Au-dessous se trouve une tribune, sur laquelle repose le classique verre d'eau sucrée. Puis on discute, on pérore, on vote par boules blanches et boules noires sur les propositions à l'ordre du jour, absolument comme à la Chambre. Et, pour que l'illusion soit complète, plusieurs sténographes saisissent au vol chaque phrase des orateurs. Les discours les plus remarquables sont reproduits dans un bulletin publié aux frais de la société.

Cette *parlotte* fut très-utile à M. Alfred de Falloux. Il s'habitua de bonne heure à l'art si difficile de traduire ses pensées *coram populo*. Son talent d'improvisation devint très-remarquable.

Bientôt l'*Institut catholique* agita la grave question de la liberté de l'enseignement. On organisa pour la conquérir une propagande active. Toute une phalange de commis voyageurs en sainteté s'abattit sur la province, pénétra dans les cantons les plus lointains, dans les hameaux les plus inconnus, frappant à toutes les portes, colportant des pétitions et recueillant des milliers de signatures dans ce pays qu'on s'obstine à ne pas croire foncièrement religieux. Le cercle d'influence de l'*Institut catholique* s'agrandissait chaque jour. D'augustes patronages lui étaient acquis. Monseigneur Dupanloup, aujourd'hui évêque d'Orléans, se trouvait être tout à la fois la lumière et le lien de l'association.

Dans son département, comme à Paris, Alfred s'occu-

pait de propagande religieuse, de politique légitimiste, et, en outre, d'agriculture.

Ce dernier point excita dès lors, comme il excite aujourd'hui l'humeur joviale des feuilles démocratiques. Nous ne voyons pas, en vérité, pourquoi les amis de Henri V, presque tous grands propriétaires terriens, ne consacreraient pas leur inaction gouvernementale à la science agricole. Cincinnatus, quand le peuple et le sénat ne réclamaient plus ses services, ne manquait jamais de retourner à la charrue.

Du reste, l'incontestable valeur personnelle de M. de Falloux, jointe à beaucoup d'adresse et de savoir-faire, le dégageait de la foule assez sotte des gentillâtres qui boudaient Louis-Philippe. Il acquérait une énorme influence dans sa province. Berryer, Pastoret, la Rochejaquelein, Genoude, et M. le comte de Montalembert, ce fils des croisés et de l'Église, entretenaient avec lui une correspondance politique.

En 1841, M. de Falloux se maria.

Son frère aîné, devenu chanoine de Saint-Pierre de Rome, auditeur de rote, et grand camérier, bénit lui-même ce mariage.

Alfred publia, l'année suivante, un des livres qui lui ont servi de titres littéraires pour se porter candidat au fauteuil académique ; nous voulons parler de la *Vie de Louis XVI*. Jamais plus éloquent historien n'a raconté le douloureux martyre de ce prince, qui a payé de sa tête innocente les abus de douze siècles et les turpitudes de son aïeul. C'est une biographie faite dans la grande manière. M. de Falloux passe tour à tour des détails intimes et anecdotiques aux considérations les plus hautes, des joyeux éclats de rire de Trianon aux soupirs étouffés et

aux sanglots contenus du Temple. Son livre est écrit dans un style pur, châtié, vigoureux, atteignant plutôt l'effet par le trait que par l'image, et s'élevant parfois jusqu'à l'éloquence. Quelle délicatesse de touche et de sentiment dans le récit du mariage du Dauphin et de la fille de Marie-Thérèse ! Que de tristesse et d'amertume dans celui de la fuite de Varennes !

A l'époque où cet ouvrage parut, quelques-unes des propositions qui s'y trouvaient développées effarouchèrent nos excellents patriotes.

L'auteur, avec ce radicalisme du devoir et de l'honnêté qui le distingue, posait en thèse qu'un homme seul, dans les derniers jours de la monarchie, voulait sincèrement la liberté, que seul il avait le droit de l'établir, que seul il en avait le pouvoir, et que cet homme était Louis XVI. Messieurs les démocrates poussèrent des rugissements à la phrase qu'on va lire.

« L'Assemblée, dit M. de Falloux, se déclare inviolable. A partir de ce jour, c'en est fait des améliorations progressives. La royauté vient d'ouvrir ses mains généreuses : la Révolution rejette la paix, et Mirabeau montre le poing. Les députés décrètent à la fois leur omnipotence et leur inviolabilité, déchirent leurs mandats et plantent fièrement l'étendard de leur usurpation. Cette usurpation, transmise de main en main, d'assemblée en assemblée, comme le talisman de la Révolution, ne s'arrêtera plus que par l'épuisement de ses propres excès [1]. »

Quelques années plus tard, en 1848, nos républicains s'appliquèrent à donner plus de force encore à l'argumentation de M. de Falloux.

1. *Vie de Louis XVI*, pages 151 et 152. (Sagnier et Bray, éd teurs.)

On est obligé de convenir que, si 89 eût été l'œuvre sage et progressive de la monarchie, les institutions libres, fixées sur une base inébranlable, n'eussent point été contraintes à chercher un point d'appui dans ce dogme absurde de la souveraineté du peuple, qui berne, depuis soixante ans, notre malheureuse France entre le despotisme et la terreur.

Pour compléter son histoire de Louis XVI, M. de Falloux y a joint un opuscule écrit par ce prince, à l'époque où il n'était encore que duc de Berry. Cette œuvre du roi martyr a pour titre : *Réflexions sur mes entretiens avec M. le duc de Vauguyon.*

En 1846, il fit paraître l'*Histoire de saint Pie V,* le grand pape qui arma pour la dernière fois l'Europe contre le Croissant, et sous le pontificat duquel fut gagnée la bataille de Lépante. Dans ce second essai, M. de Falloux s'élève de plus en plus comme écrivain et comme penseur. Pourtant un tollé général accueillit l'ouvrage, le jour même où il sortait encore humide des ateliers typographiques. — « Osez-vous bien faire l'apologie de l'inquisition ? » crièrent certains journaux avec rage. Et l'on citait à l'auteur ces lignes de sa préface :

« La tolérance n'était pas connue des siècles de foi, et le sentiment que ce mot nouveau représente ne peut être rangé parmi les vertus que dans un siècle de doute. Lorsque les notions du vrai et du faux sont confondues, lorsque les prescriptions les plus contraires trouvent une multitude à peu près égale qui les adopte ou les rejette, assurément la tolérance devient une prudence précieuse. Aujourd'hui l'intolérance serait un non-sens ; autrefois elle avait un but légitime. Il y avait, en immolant l'homme endurci dans son erreur, toute chance pour que

cette erreur périt avec lui, et que les peuples demeurassent dans la paix de l'orthodoxie. L'histoire de plusieurs royaumes le prouve. Aujourd'hui le pouvoir qui continuerait à immoler de pareils coupables commettrait des actes de rigueur sans excuse, parce qu'ils seraient sans bénéfice pour la société. Autrefois, en dehors du vrai, tout était, même socialement, caractérisé comme erreur et comme crime. Le premier pas hors de l'unité entraînait dans la révolte manifeste. La société tout entière était religieuse et constituée religieusement; elle croyait, en arrachant un homme à l'hérésie, l'arracher à un supplice éternel, et c'était tout le zèle de la charité qu'elle employait à combler l'abîme dans lequel des populations en masse pouvaient se précipiter aveuglément. Le sang répandu ne l'était qu'avec la plus vigilante sollicitude pour l'âme du coupable, que l'Église s'efforçait jusqu'au bout d'éclairer et de reconquérir [1]. »

Nous le demandons à tout homme sans passion : quelle conséquence l'écrivain qui a signé ces pages semble-t-il en tirer ?

Bien évidemment il laisse entendre que le supplice des hérétiques a été le fait d'une époque de foi universelle et de tâtonnement social; que la foi reste éminemment respectable, et que l'incertitude politique a son excuse. La plus insigne mauvaise foi, seule, peut essayer de présenter M. de Falloux comme une manière de bourreau apostolique, rêvant le rétablissement des auto-da-fé et une seconde édition de la Saint-Barthélemy.

Pour nous, dans l'*Histoire de saint Pie V*, nous avons trouvé tout autre chose : de grandes idées, des vues

1. Préface de l'*Histoire de saint Pie V*, pages 37, 38 et 39.

neuves et profondes et des aperçus de premier ordre sur les destinées générales de l'humanité.

Jugez-en par une citation prise au hasard. Voici en quels termes M. de Falloux apprécie les croisades.

« Les allusions aux croisades, dit-il, éveillent encore les méfiances du temps actuel. Nous ne sommes pas assez dégagés du culte du succès pour dédaigner des objections puisées dans les revers. « On ne cesse de nous répéter, dit M. de Maistre, qu'aucune de ces fameuses entreprises ne réussit. Sans doute, aucune croisade ne réussit, les enfants mêmes le savent; mais toutes ont réussi, et c'est ce que les hommes ne veulent pas voir. » En effet, les papes envisagèrent toujours, dans ces pieuses expéditions, des motifs dignes d'être joints aux suggestions de leur piété. « Ces expéditions, tout extravagantes qu'elles étaient, dit le protestant Robertson, produisirent cependant d'heureux effets. Il était impossible que les croisés parcourussent tant de pays, qu'ils vissent des lois et des coutumes si diverses, sans acquérir de l'instruction et des connaissances nouvelles. Leurs vues s'agrandirent, leurs préjugés s'affaiblirent, de nouvelles idées germèrent dans leur tête. » Eh bien, aucune des carrières ouvertes, durant les *trèves de Dieu*, ne se sont refermées. Le génie de l'homme reprit possession de l'empire des mers : les ports se creusèrent et s'agrandirent; la boussole, étoile conquise sur le ciel même, brilla à la poupe de tous les vaisseaux. Guillaume de Tyr, Jacques de Vitry, Villehardouin, Joinville, devinrent les premiers modèles de notre littérature historique; les Assises de Jérusalem, le modèle des législations; et la poésie des trouvères, éclairée d'un rayon de la poésie orientale, célébra la foi, ses miracles et ses héros. Ce fut enfin le constant désir d'atteindre l'Orient

qui enfanta la découverte de l'Amérique [1]. Si l'on veut, d'ailleurs, peser exactement l'importance des croisades, qu'on se demande quel serait aujourd'hui le résultat de ces expéditions, si les papes avaient été plus écoutés, si les peuples avaient été plus fidèles à leurs propres intérêts : l'Égypte et la Grèce seraient des provinces chrétiennes ; Constantinople rivaliserait avec Londres ; Jérusalem consolée se réjouirait avec Rome, et la barbarie, reculant de deux mille lieues, aurait cédé la place avec moins d'effusion de sang qu'il n'en coûte à l'Europe, par siècle, sur un espace de cent lieues carrées. Leibnitz, s'adressant à Louis XIV, affirme que saint Louis était inspiré par une profonde sagesse, et méritait le respect des hommes d'État les plus habiles. « La monarchie universelle est une absurdité, l'histoire de l'Europe le prouve, disait Leibnitz. En faisant la guerre à des états chrétiens, on ne peut jamais obtenir que de faibles agrandissements. La guerre devrait être dirigée uniquement contre les nations barbares [2]. »

En cette même année 1846, M. de Falloux arrivait à la députation.

L'arrondissement de Segré (Maine-et-Loire), le nomma son mandataire. Il s'assit à la Chambre dans le voisinage des trois ou quatre députés auxquels, depuis 1830, nos provinces légitimistes confient leur drapeau.

Sa liaison avec Berryer devint encore plus intime à partir de ce jour. Il prit le célèbre légitimiste pour modèle. S'il ne l'égala point en puissance, quand, pour la

1. Voir l'*Histoire de la géographie des nouveaux continents*, par M. de Humboldt, et la *Vie de Christophe Colomb*, par Washington-Irving.

2. *Vie de saint Pie V*, pages 24 et suivantes.

première fois, il aborda la tribune, à l'occasion de la liberté religieuse ; si tout d'abord il ne se révéla pas comme un de ces foudres politiques dont la voix enflamme, subjugue ou soulève les masses, du moins on peut dire qu'il fut généralement accepté comme un orateur à la parole fluide, gracieuse, attachante, et qui savait merveilleusement se faire écouter.

Personne, à voir le calme inaltérable qui règne sur les traits de M. de Falloux, ne soupçonnerait qu'il couve à à l'intérieur les plus violents orages. D'une nature irascible, d'un tempérament fougueux, il acquiert la douceur et la modération à force de luttes. Chez lui, la patience est passée à l'état de vertu.

Quand cette bonne République débusqua si brusquement des barricades de Février, M. de Falloux n'en eut point peur et lui souhaita la bienvenue ; il la savait très-capable de faire des sottises, et voyait poindre par derrière l'espérance d'une restauration légitimiste. Il avança même la main pour saisir dans la boîte aux libertés, qui s'ouvrait toute grande, sa chère liberté de l'enseignement.

Les électeurs de Maine-et-Loire lui donnèrent leurs suffrages.

Par un caprice inexplicable, M. de Falloux père, agronome de beaucoup de mérite, et non marchand de suif retiré, comme on l'a prétendu, se montrait hostile à la candidature de son fils. Il fallut, pour l'empêcher de la combattre, lui laisser croire que c'était lui-même qu'on allait nommer représentant du peuple.

Alfred de Falloux prit une part très-active aux travaux de la Chambre républicaine. Son talent oratoire grandissait avec la difficulté des circonstances. L'athlète se for-

tifie dans la lutte. Il ne tarda pas à compter parmi les orateurs éminents.

Sauf deux ou trois nuances chargées par la passion politique [1], voici un portrait de lui dont la touche nous semble heureuse :

« M. de Falloux est praticien des pieds à la tête. Je le vois encore abordant la tribune après quelque rude apostrophe de l'extrême gauche. Une légère contraction des muscles du visage indiquait seule son agitation extérieure. Aussitôt les degrés montés, il devenait l'homme du monde imperturbablement froid, merveilleusement apte à la réplique, et gagnant pied à pied, tantôt par la discussion modérée, tantôt par l'attaque véhémente et directe, le terrain qu'il voulait conquérir. Sa tête, légèrement oblongue, était pleine d'acuité et de distinction ; son nez, délicatement cambré, mobile et ironique, rappelait la plus aristocratique des races qui ont régné en France, la famille des Valois. Son geste était plein de grâces félines et de charme étudié. Sa parole, *falloucieuse* au fond, comme le prétendaient certains vaudevillistes de la gauche, n'en présentait pas moins une surface résistante et limpide à la fois. Passées au creuset de la justice et de la raison absolues, cette résistance et cette limpidité eussent bien fourni, j'imagine, quelques molécules de vitriol et d'acide prussique. M. Orfila y eût peut-être découvert quelques milligrammes d'arsenic ; mais la mixtion était si bien

1. Il est à remarquer que les plus grands ennemis de M. de Falloux ont respecté la noblesse de son caractère, et ne l'ont jamais accusé ni de mauvaise foi ni d'hypocrisie. La petite presse voulut jeter sur lui quelque ridicule, mais sans pouvoir y réussir. Comme essai dans ce genre, on a écrit que M. de Falloux, à l'époque où il était ministre, avait recommandé à l'Académie des sciences une invention de mouvement perpétuel, et qu'il avait donné à un Arabe une mission scientifique pour chercher en Afrique l'homme à queue.

préparée selon la formule des intérêts de M. de Falloux et de son parti ; mais tout cela avait tant de franchise apparente et d'habileté dissimulée, qu'en vérité il eût fallu avoir bien mauvais caractère pour entraver dans leur allure des raisonnements si discrètement envahissants. »

On ne citerait pas le nom du *Figaro*, que le lecteur l'écrirait de lui-même au bout de l'article.

La pose élégante et distinguée de M. de Falloux à la tribune, son ton plein de finesse délicate, son profil doucement railleur, l'art avec lequel il lançait le sarcasme et les allusions amères, exaspéraient messieurs les républicains et leur inspiraient pour sa personne une aversion profonde. Les passions grondaient alors dans toute leur furie. Du haut de la Montagne tombaient les apostrophes les plus insultantes ; mais rien ne pouvait faire perdre à l'orateur son calme admirable et le sourire dédaigneux incrusté sur ses lèvres.

Élu membre de la commission des travailleurs, et chargé du rapport, il conclut à l'abolition des ateliers nationaux. C'est un de ses plus grands crimes aux yeux du parti radical.

L'insurrection de juin fut, comme on le sait, la conséquence immédiate du renvoi de tous ces frelons populaires qui s'habituaient à manger paresseusement le miel de la ruche. Accuser M. de Falloux parce qu'il a eu le courage de porter le scalpel sur ce cancer qui rongeait la capitale au cœur est une injustice aussi odieuse que ridicule. La sanglante révolte qui a suivi la dissolution de ces bandes ignobles donne la mesure des excès dont elles étaient capables, et montre de quelle façon leurs chefs entendaient l'obéissance aux lois du pays. Nous les avons vus, tous ces aimables pensionnaires du Gouverne-

ment provisoire. Ils se composaient en grande partie, comme l'a déclaré M. de Falloux, d'échappés du bagne et de repris de justice [1]. Le jour où il fut décidé que la France n'entretiendrait plus leur oisiveté scandaleuse, ils essayèrent de nous punir par la ruine, le pillage et la mort.

Le représentant de Maine-et-Loire devint une des colonnes du parti légitimiste. Néanmoins il restait au mieux avec une certaine fraction de républicains modérés.

Cavaignac avait pour lui la plus haute estime, et la mère du général (la *mère rouge*, comme disaient alors les plaisants de la petite presse) témoignait à M. de Falloux une affection qui s'explique par le caractère digne de celui-ci et son honnêteté chevaleresque. Elle décida son fils, sur l'esprit duquel son influence était extrême, à lui offrir le portefeuille de l'instruction publique.

— Je veux bien vous aider, répondit M. de Falloux à Cavaignac, mais je ne veux point paraître le faire. Cela est dans votre intérêt [2].

Il proposa de nommer M. Freslon ministre en son lieu et place, et M. Freslon fut accepté.

A l'exemple de Cavaignac, Louis-Napoléon devenu président de la République, offrit au député de Maine-et-Loire l'omnipotence universitaire. La perplexité de M. de Falloux était grande. Bon nombre de ses amis l'engageaient à décliner cet honneur. D'autres, au contraire, lui présentaient l'acceptation comme un acte de patrio-

1. Dans son rapport, il plaint, comme faisaient tous les esprits sages de l'époque, la petite minorité honnête, opprimée par les nombreux coquins de la bande.

2. Sa correspondance avec l'ex-dictateur a été publiée.

tisme, et mettaient en avant des considérations tirées de l'intérêt catholique, auquel se rattachaient leurs sympathies communes. Pour mettre un terme à ses irrésolutions, il ne fallut rien moins qu'un message de Frohsdorff et l'ordre formel de l'abbé Dupanloup, son confesseur.

Installé au ministère de l'instruction publique et des cultes, M. de Falloux s'occupa de réaliser le rêve de toute sa vie, c'est-à-dire la loi sur l'enseignement.

Le cabinet dont il était membre entra en fonctions dans les derniers jours de 1848, et le *Moniteur* du 4 janvier 1849 contenait déjà deux rapports du nouveau ministre au chef du pouvoir, précédant et motivant la nomination de deux commissions chargées de préparer une loi sur l'instruction primaire et une loi sur l'instruction secondaire. Ces commissions se composaient des abbés Dupanloup et Sibour, de MM. Cousin, de Montalembert, de Corcelles, de Melun, de Riancey, Cuvier, Fresneau, Cochin, de Montreuil, Saint-Marc Girardin, Dubois, Laurentie, Roux-Lavergne, Thiers, Freslon, Janvier, Peupin, Bellaguet, Michel, etc., etc.

Nous citons tout exprès cette liste aux éléments hétérogènes, afin de montrer qu'à cette époque les idées conciliatrices prenaient faveur, et que l'alliance succédait à la lutte entre les diverses fractions du parti de l'ordre.

Le projet de loi qu'élabora la commission ne visait pas le moins du monde à la ruine de l'Université. Seulement il introduisait dans le corps enseignant des améliorations indispensables, et lui suscitait de loyales et salutaires concurrences, principalement celle du clergé.

Comme on peut le comprendre, là se trouvait l'écueil.

M. de Falloux sut l'éviter, en appelant à son aide l'esprit de sagesse et de modération.

Il ne commit pas l'imprudence de montrer une soutane partout où il y avait un frac : c'eût été causer à la religion un tort énorme, au lieu de lui être utile, et plusieurs journaux catholiques eurent tort de combattre ces mesures conciliatrices. Ils accrurent les oppositions et les colères, en déclarant que la loi resterait une *loi de monopole,* tant que l'instruction ne serait pas confiée aux prêtres sur toute la ligne, et tant qu'on n'aurait pas chassé le dernier laïque du dernier de nos colléges. Il ne fallut rien moins qu'un ordre du souverain pontife pour imposer silence à ces imprudentes argumentations.

M. de Falloux, pendant son séjour à l'hôtel du ministère, ne donna point de bal, comme c'était l'usage, même chez nos excellences républicaines ; il se bornait à réunir un assez grand nombre d'invités à des concerts, où la musique sacrée avait le pas sur la profane.

Au premier de ces divertissements spirituels, un groupe de dames, en toilette dansante, fit une irruption soudaine au milieu des salons, peuplés d'ecclésiastiques et de prélats. On sait que nos aimables Parisiennes, si collets montés à la ville, ont l'habitude, sous le rayonnement des bougies, de se décolleter avec une audace naïve. Parmi les invités se trouvait un jeune diacre frais émoulu du séminaire. Madame la comtesse de B*** vint s'asseoir dans son voisinage. Les charmes victorieux de cette magnifique personne et la riche blancheur de sa peau satinée causèrent au pauvre jeune homme de singuliers éblouissements. Tout à coup il se lève et quitte la place.

— Où allez-vous ? lui dit-on.

— Veuillez m'excuser, répond-il. Impossible de demeurer plus longtemps : on me met à la porte par les épaules.

Ceci nous fait souvenir de la piquante réplique d'un évêque à certaine soirée des Tuileries. Il s'agissait de traverser un salon rempli de dames, et les crinolines accaparaient l'espace.

— Que voulez-vous ? la mode est tyrannique, Monseigneur, dit une héroïne de la fête ; nous en subissons les exigences.

— Ah ! répondit le prélat avec un fin sourire, vous ne me ferez jamais croire, Mesdames, qu'une mode qui vous donne une si grande quantité d'étoffe pour la jupe ne vous en laisse plus du tout pour le corsage.

Les réunions du ministre de l'intruction publique n'étaient pas exclusivement musicales. Il y avait certaines soirées littéraires, où des poètes de la force de M. Viennet étaient admis quelquefois, par surprise, à lire leurs chefs-d'œuvre. Un écrivain dramatique ambitionna le même honneur, et s'empressa de solliciter une audience de M. de Falloux. Il le supplia de lui permettre de lire, à ses réunions du soir, une pièce que la Porte-Saint-Martin venait d'accueillir.

— C'est un drame superbe, monsieur le comte, lui dit-il.

— Un drame ! s'écria le ministre effrayé. Vous n'y songez pas ! Si c'était une tragédie, passe encore.

— Je croyais, répondit le dramaturge en s'inclinant, que Votre Excellence protégeait tous les cultes.

L'auteur dont nous parlons est juif et démocrate, en sorte que dans sa bouche le mot parut piquant, surtout joint aux expressions d'*Excellence* et de *Monsieur le comte,* donnés à un ministre en pleine République.

Cependant les électeurs de Maine-et-Loire continuaient à M. de Falloux son mandat pour l'Assemblée législative.

On le distingua parmi les plus intrépides soutiens de l'expédition de Rome et de la papauté fugitive à Gaëte.

Lorsqu'il s'agit de réprimer les tentatives anarchiques des clubs, on put le voir à la tribune dénoncer hardiment le désordre, sans prendre le moindre souci des insolentes interruptions et des hurlements démagogiques de la gauche. Dans toutes les luttes décisives, M. de Falloux montra la même intrépidité parlementaire.

Une fois la loi sur l'enseignement votée par la Chambre, il résigna son portefeuille, prouvant ainsi que l'intérêt de la cause religieuse, et non l'ambition, lui avait fait accepter le pouvoir.

Il partit presque aussitôt pour l'Italie. A Naples, où il séjourna quelque temps, le roi lui offrit un de ses châteaux en l'invitant à y fixer sa résidence; mais M. de Falloux dut se rendre à Rome, où l'attendait son frère. On assure que celui-ci est en possession du mouchoir de sainte Véronique, sur lequel se trouve imprimée la face sanglante du Sauveur. Dans la famille du comte l'authenticité de cette relique n'est pas mise en doute, et l'on a pour elle une vénération sans égale.

M. l'abbé de Falloux a plus d'une fois encouru le reproche d'inconséquence politique.

Ses revirements et ses tergiversations établirent même, à certaine époque, une barrière entre Alfred et lui. Très-exalté d'abord dans son dévouement aux rois légitimes, l'abbé passa tout à coup, avec armes et bagages, sous le drapeau de la branche cadette, et les d'Orléans n'eurent pas de prôneur plus enthousiaste. Il alla même, dit-on,

jusqu'à se permettre sur le duc de Bordeaux des insinuations hostiles, et le comte son frère crut un moment son crédit perdu à Frohsdorff. Ce peu de consistance dans les opinions du chanoine de Saint-Pierre de Rome le place en médiocre estime chez messieurs les légitimistes sans alliage. On lui prête assez bon nombre de ridicules, et les anciens de la cour de Charles X ne lui ménagent point les quolibets.

Monseigneur de Falloux, comme la plupart des prélats romains, pèche par un excès d'élégance et de fatuité. Sa plus grande joie est de multiplier son image, et l'on ne cite pas une dame qui lui ait rendu visite sans avoir reçu en cadeau sa miniature.

— Vous avez vu l'abbé de Falloux? demandait un jour le comte de Chambord à une duchesse qui revenait de Rome. Nécessairement il vous a donné son portrait?

— Sire, il m'en a donné deux, répondit la duchesse : un pour moi, qu'il connaît à peine, et l'autre pour une baronne de mes amies, qu'il ne connaît pas du tout.

Les dissidences politiques entre les deux frères ne produisirent jamais, du reste, que des refroidissements passagers. On se réconciliait à la première occasion. Ce fut le chanoine qui présenta le comte Alfred au pape. Le Vatican fit au ministre démissionnaire un accueil princier. De retour à Paris, le comte adhéra pleinement à la fusion.

Peu d'hommes politiques ont eu, dans le cours de leur carrière, des allures aussi dignes et une conduite aussi franche. En face de ses ennemis les plus à craindre, M. de Falloux n'a jamais renié son opinion ni caché ses espérances.

Ministre de Louis Bonaparte, il prêta l'appui de son

talent à l'Élysée, remplit son mandat avec une loyauté parfaite, et quitta le ministère dès qu'il eut deviné les tendances impérialistes, laissant à d'autres le soin de relever le trône de César. Délié de ses serments de ministre de la République, il se laissa porter à la présidence d'un cercle entièrement composé de représentants légitimistes.

Quelques jours avant le 2 décembre, il demandait qu'on rétablît le suffrage universel.

Vers cette époque, ayant converti en espèces un immeuble considérable, pour être prêt à tout événement, il faillit être victime de la plus audacieuse tentative de vol.

Un individu, qui se faisait appeler le chevalier R. de G***, parvint à capter sa confiance par des manœuvres hypocrites. M. de Falloux, accablé de travaux à la ville et à la Chambre, allait proposer à ce personnage une place de secrétaire, avec logement dans son hôtel, quand il reçut tout à coup de la rue de Jérusalem cette courte et significative épître :

« Je vous préviens que le chevalier de G*** sort de Brest, où il a fait cinq ans de travaux forcés.

« Carlier, préfet de police. »

Le comte se hâta de contremander son secrétaire, en se félicitant de trouver ses serrures encore intactes.

Investi de pouvoirs secrets par M. de Chambord, il avait la haute main sur toutes les opérations légitimistes. Mais rien n'est indiscipliné comme un parti. Les uns lui contestaient son mandat, les autres lui refusaient nettement obéissance. Un jour, M. Léo de Laborde monte à la tribune pour formuler une proposition relative aux hôtes de Frohsdorff. En ce moment, le comte de Fal-

loux se promenait dans les couloirs avec M. de Persigny. On le prévient de ce qui se passe. Aussitôt il quitte son interlocuteur, rentre dans la salle et apostrophe vivement M. Léo de Laborde.

— De quel droit, lui dit-il, faites-vous cette proposition?

— Et vous-même, de quel droit m'interrogez-vous? riposte l'orateur.

— Je parle au nom du roi, Monsieur! Montrez vos pouvoirs.

— Allez vous... *promener!* s'écrie M. de Laborde, employant une locution aussi connue et plus grossière que celle que nous venons de souligner.

La Chambre de cette époque en entendit bien d'autres. Certes, l'urbanité de langage de M. de Falloux y comptait de rares imitateurs.

Malgré l'opposition taquine de certains légitimistes jaloux ou têtus, le comte grandit chaque jour aux yeux de la caste fidèle. Il finira par en être l'unique chef. Les sommités du parti sont entraînées elles-mêmes par la séduction puissante qu'il exerce, et Berryer ne souffre pas qu'on attaque M. de Falloux en sa présence.

— Respectez-le, dit-il; c'est l'avenir de la légitimité.

M. de Falloux, retiré dans ses terres depuis le coup d'État, consacre ses loisirs à des recherches agricoles et à l'amélioration des races de bestiaux, sans s'émouvoir des plaisanteries plus ou moins piquantes du grand et du petit journalisme. Les succès de l'ancien ministre en ce genre, coïncidant avec sa candidature académique, furent le signal d'une multitude de pointes plus ou moins spirituelles. On compta ses titres par le nombre de couronnes que lui avaient values au concours de Poissy ses

bœufs et ses moutons. Heureusement le futur immortel se cuirassait du plus stoïque dédain.

Eh quoi ! messieurs les économistes, ne voyez-vous pas que vous êtes ici en contradiction flagrante avec vous-mêmes? Trouvez-vous déshonorant de pourvoir au premier besoin de la patrie, l'agriculture? Pour un homme public, n'est-ce pas la plus honorable des retraites? Après avoir tant prêché le labourage, est-ce ainsi que vous le tournez en ridicule? Nous vous entendons perpétuellement gémir sur la cherté de la viande; vous agitez chaque jour avec sollicitude la question des subsistances, et vous osez vous moquer de ceux qui visent à l'application de vos théories! Si vous ne reculez pas devant la mauvaise action, reculez au moins devant l'énormité de la sottise.

Fermant l'oreille aux criailleries de ces pharisiens de mauvais goût, l'ancien ministre de l'instruction publique continua son double personnage de littérateur et d'agronome. D'un côté comme de l'autre le succès lui échut.

Ses bœufs lui obtinrent plusieurs premiers prix au concours, outre le prix d'excellence qu'on lui décerna pour un bœuf d'une taille colossale.

Trois médailles, dont deux en or et une en argent, une coupe d'or ciselée et une somme de cinq mille francs furent les trophées qui constatèrent ses victoires agronomiques. M. de Falloux prit par la main l'habile directeur de sa ferme modèle, et l'emmena recevoir avec lui les couronnes, lui donnant ainsi publiquement moitié de son triomphe. Puis ils allèrent ensemble visiter et remercier les fermiers, qui, eux aussi, avaient une bonne part dans le succès.

Moins heureux au palais Mazarin, M. de Falloux perdit

trois ou quatre batailles électorales avant de conquérir les palmes académiques.

Certes, le style et la conception de ses ouvrages le placent au niveau de la bonne moitié de nos Quarante. D'ailleurs, son incontestable talent oratoire suffisait pour attirer du premier coup sur lui le suffrage des plus exigeants. A quoi tinrent les échecs successifs dont nous avons parlé tout à l'heure? Nous allons vous le dire. Pour arriver, à l'époque actuelle, aux honneurs du fauteuil, le talent n'est pas nécessaire. Faites de beaux livres, si bon vous semble, mais gardez-vous de fonder vos prétentions sur ces livres mêmes. Ce serait une grave imprudence. Académicien ne veut pas dire aujourd'hui *littérateur;* cela veut dire *homme politique*. On ne vous demande plus à la porte : « Qu'avez-vous fait? » mais bien : « Quel est votre drapeau? » L'Institut, depuis le Deux décembre, est le refuge des mécontents de tous les partis. Ces messieurs transforment la salle des séances en une espèce de club où s'agitent les questions les moins littéraires. Du cénacle on fait une arène. Toute élection nouvelle est une concession aux sympathies de telle ou telle nuance politique en vogue pour le quart d'heure, et le suffragant qui oserait se targuer d'indépendance serait considéré comme un traître. Celui-ci représente la légitimité, celui-là l'orléanisme, cet autre la fusion. Très-peu, en revanche, représentent la poésie, et encore moins la grammaire.

C'est une petite Convention de députés sans électeurs et de ministres sans portefeuille. On y parle, on y délibère, on s'y livre des combats de coqs (de vieux coqs), le tout dans la langue de Frohsdorff et de Claremont.

Ainsi M. de Broglie, par exemple, osa y prononcer un

panégyrique de l'homme qui a laissé tomber la France dans le traquenard de 1848.

« Ce prince, dit-il, appelé au trône dans des circonstances redoutables, avait plus d'un devoir à remplir, plus d'un péril à conjurer. Faire respecter partout au dehors les sentiments et les droits de la France, sans *exciter*, sans *soutenir* nulle part l'*esprit de révolution ;* maintenir l'ordre sans *verser le sang*, sans lois ni mesures d'exception, sans *coup d'État ;* couvrir le sol de travaux utiles sans *accroître le fardeau des impôts* ni celui de la *dette publique*, c'était là sa tâche... »

Que dites-vous de ces allusions, aussi hostiles qu'impudentes, lancées en plein cœur d'une assemblée littéraire ? Du jour où l'Académie n'est plus que le réceptacle de vos rancunes et de vos intrigues, on doit vous en exclure, Messieurs, et en fermer les portes. Il est temps que les membres sains de l'Institut renversent tous ces drapeaux que vous agitez sur leur tête et en fassent un feu de joie. Vous vous imaginez peut-être donner des preuves d'indépendance ? Allons donc ! il n'y a dans votre conduite que sottise et déloyauté. Personne ne vous autorise à prendre le manteau littéraire pour en couvrir vos défroques de courtisans.

On répète chaque jour avec raison que les Broglie, les Noailles et *tutti quanti* volent avec impudence la place destinée aux gens de lettres.

En obéissant à d'absurdes manœuvres politiques, l'Académie a laissé mourir hors de son sein les Balzac, les Frédéric Soulié, les Gozlan, et tant d'autres, dont la présence eût donné un peu de vie et d'autorité à ce troupeau de parlementaires en retraite et de burgraves ridicules. On ne voudra pas le croire peut-être, mais cette usurpa-

tion du fauteuil académique trouve des écrivains assez peu consciencieux pour l'applaudir et assez fous pour la défendre. Lisez plutôt les lignes suivantes, signées Pontmartin :

« Vous avez, dit cet estimable littérateur, les premières représentations empanachées de courtisanes titrées et de millionnaires impromptus ; vous avez l'admiration des cinquante mille estaminets de France ; vous avez les exemples et les prix du docteur Véron, et ce n'est pas assez ! Se figure-t-on une séance où M. Gustave Planche répondrait à M. Eugène Pelletan, succédant à M. Taxile Delord ? Ou bien chose plus monstrueuse, se figure-t-on un de ces messieurs prononçant l'éloge de M. de Saint-Aulaire ou de M. Molé, — et une réunion comme celle de l'autre jour, tous les beaux noms de France, toute la diplomatie de l'Europe, toutes les célébrités de l'art et de la science, tous les représentants de la civilisation lettrée, venant à ce tournoi, que dis-je ? à ce duel entre la littéture polie et la littérature sauvage ? Il serait fort commode aux bohèmes émérites qui commencent à s'ennuyer de la vie de coulisses, de divan et de trottoir, de trouver là une pension et un gîte, et de venir, en présence de la meilleure compagnie de Paris, entendre réciter leur titres à l'admiration publique et aux suffrages de la postérité. S'ils ont beaucoup de talent et d'esprit, il peuvent même intéresser l'Académie à leur conversion mondaine, et lui donner à entendre qu'il leur suffira de figurer dans ses rangs pour devenir des hommes raisonnables, posés et bien élevés. L'illustre compagnie l'a essayé pour quelques-uns ; l'essai ne lui a pas réussi... »

Nous donnons sans commentaires ce plaidoyer en faveur de l'impuissance vaniteuse et de la morgue stupide.

M. de Falloux avait trop d'adresse pour ne pas comprendre à quelles conditions il pouvait arriver au trône académique. Son premier soin fut d'acheter, de compte à demi avec M. de Montalembert, le *Correspondant*, revue mensuelle où il avait déjà donné nombre d'articles. C'est de là qu'il devait faire jouer ses batteries pour enfoncer les portes de l'Institut. Or il y a, sur le chemin de tout candidat académique, un casse-cou fâcheux, celui des visites à rendre. L'ancien ministre comptait sur le charme de sa personne et sur la grâce de son esprit ; mais ce charme et cette grâce étaient précisément ce que redoutaient le plus beaucoup d'académiciens. Ils ne reçurent pas M. de Falloux.

Alfred de Vigny, sans se départir de l'exquise urbanité qui le distinguait, insinua poliment à ceux qui venaient le sonder combien ce système d'élection politique lui paraissait déplorable.

— Que M. de Falloux, répondit-il, s'adresse à l'Académie des sciences morales. MM. Thiers, Guizot, Cousin, Mignet, en font partie. Je ne vois pas qu'elle soit tant à dédaigner.

Puis, comme les ambassadeurs vantaient le mérite purement littéraire de l'aspirant :

—Touchez là, Messieurs, dit l'inflexible auteur de *Cinq-Mars*, vous n'aurez pas ma voix !

Et Berryer fut élu. M. de Falloux reparut dans la lice l'année suivante. Autre échec. Les orléanistes, qui avaient prêté leurs suffrages aux soldats du drapeau blanc pour la nomination de Berryer, se crurent en droit d'exiger le même service. Ils avaient passé trop de rhubarbe pour qu'on ne leur rendît pas un peu de séné. M. de Broglie devint le candidat de la nouvelle coalition.

Justement effrayé de la concurrence, le biographe de Louis XVI tourne ses visites du côté de la petite Académie. En style d'immortel, la *petite Académie* représente la fraction de l'Institut qui doit uniquement aux lettres sa célébrité. Victor Hugo, Vigny, Mérimée, Musset, Lamartine, et d'autres noms de cette valeur forment la petite Académie. Mais généralement tout ce qui a porté le fardeau du pouvoir, tout ce qui possède un blason de vieille roche, un parchemin plus ou moins historique, tout ce qui peut montrer quelques ancêtres aux croisades compose la *grande Académie*. Il en résulta que notre aspirant, par le fait même de sa noblesse, reçut froid accueil des littérateurs, et fut obligé de retourner aux têtes politiques. Celles-ci déclarèrent que ses démarches auprès des écrivains étaient impardonnables, et M. de Broglie fut élu.

Les boules une fois dans l'urne, messieurs les académiciens rentrèrent sous l'empire de l'entente cordiale.

On s'était donné des gages réciproques. Claremont se trouvait satisfait, Frohsdorff n'avait pas lieu de se plaindre ; il ne restait plus qu'à représenter un seul parti, la *fusion*. M. de Falloux était fusionniste : il fut nommé [1]. Les grands seigneurs, unis aux politiques, décidèrent seuls son élection.

Donc, après avoir honoré les lettres par de belles pages et la tribune par de beaux discours, il ne dut son entrée à l'Académie qu'à une sorte de subterfuge.

1. Non sans obstacle pourtant. Émile Augier fit hésiter la balance, et ce ne fut qu'au deuxième tour de scrutin que la majorité se décida. M. de Falloux eut dix-neuf voix ; l'auteur de la *Ciguë* en garda quinze, minorité imposante, eu égard au choix des noms qui se déclarèrent pour lui.

Le résultat du scrutin connu, Alfred de Musset sortit furieux.

— Eh ! de quoi vous plaignez-vous ? lui dit le père de *Chatterton* en l'arrêtant à la porte. Tout ce qui arrive est votre ouvrage. On ne vous voit jamais ici. Les poètes et les écrivains n'assistent plus à aucune séance.

— Parbleu ! c'est le dégoût qui nous éloigne, répondit Musset. Quand on parle à ces gens-là poésie ou langue française, ils ne savent répondre qu'une chose : « Je suis de l'avis de M. Guizot ! »

L'auteur de *Rolla* n'avait pas tort. Être de l'avis de M. Guizot, partout et toujours, voilà sans conteste l'unique préoccupation des académiciens dits politiques. L'Institut est destiné à devenir une succursale des Incurables. Si, par son élection, M. de Falloux se rattache au parti des Burgraves, nous sommes convaincu que l'indépendance de son caractère le détachera promptement du troupeau. Jamais il n'a fait la moindre concession aux idées des autres, même à ceux qui se vouent comme lui à la défense des intérêts religieux, et qui ne comprennent pas toujours qu'on peut être raisonnable et juste sans argumentation violente.

M. de Falloux a publié, de 1857 à 1864, *Souvenirs de Charité*, — *Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres*, — *Madame Swetchine, journal de sa conversion, méditations et prières*, — *Dix ans d'agriculture*, — la *Convention du 15 septembre*, etc., etc.

Honneur à l'homme qui relève avec courage, mais sans colère, l'étendard de la catholicité !

Si M. de Falloux fait de la polémique religieuse sans scandale, il fait aussi du bien sans ostentation. Riche de soixante mille livres de rente, il passe une partie de

l'année au bourg d'Yré, dans le manoir héréditaire de sa famille, à la porte duquel jamais un pauvre ne frappe en vain. Les fermiers du comte l'adorent. A dix lieues à la ronde sa justice et sa générosité sont devenues proverbiales. Il y a chaque année une fête publique à l'époque de son retour dans la province. M. de Falloux est à la tête de presque toutes les sociétés religieuses des départements de l'Ouest. La plupart des princes chrétiens tiennent à honneur d'entretenir avec lui une correspondance. Par la dignité de son attitude, par ses mœurs chevaleresques, par sa foi sincère et par une douceur qui ne se dément jamais, il gagne chaque jour à la cause religieuse une infinité de prosélytes. A l'heure qu'il est, on peut dire que le seul et véritable représentant laïque de l'Église est M. de Falloux. Modéré, mais convaincu ; gracieux, mais inflexible, on ne l'a jamais vu reculer ni pâlir au milieu des plus effrayants orages parlementaires. Ses réponses à l'ennemi sont toujours écrasantes de calme et de solennité, témoin cette phrase, qui, du haut de la tribune, tomba sur la tête de Jules Favre comme un coup de massue :

« Apprenez, Monsieur, que la France ne veut ni des hommes qui ne sont capables de rien, ni des hommes qui sont capables de tout ! »

FAVRE (JULES)

Ce personnage, que le parti démagogique, en France, regarde aujourd'hui comme son chef, naquit à Lyon, le 31 mars 1809, et reçut les prénoms de Jules-Gabriel-Claude. Il est fils d'un négociant.

Lorsqu'il eut terminé ses classes, on assembla le conseil des grands parents, et l'on décida qu'un sujet si plein d'avenir ne pouvait entrer dans le négoce. Jules partit pour Paris, où on l'envoya faire ses études de droit.

En 1830, il s'y trouvait encore, et nous devons dire qu'il fut un des héros de Juillet les plus distingués.

Dès cette époque, le jeune anarchiste réclamait, dans un manifeste inséré au *National*, l'abolition de la royauté, la souveraineté de la rue, et une assemblée conventionnelle. Mais Philippe d'Orléans confisqua la révolution à son profit, et l'on pria notre socialiste futur d'aller voir à Lyon ce qui se passait... dans la boutique de monsieur son père.

Jules Favre se fit inscrire au barreau de sa ville natale et devint l'un des rédacteurs les plus violents du *Précurseur*.

Aussi eut-il plus d'une fois à rendre compte à la justice de ses écrits incendiaires. Mécontent d'un arrêt prononcé par les tribunaux dans une cause politique, il publia un article où il flagellait la sentence et les juges.

Le gérant du *Précurseur* fut traduit en police correctionnelle; mais Jules Favre, alors dangereusement malade, revendiqua la responsabilité de l'article. Il fut acquitté.

On a dit à tort qu'il avait, à cette époque, accompagné à Paris MM. Crémieux et Sauzet, qui venaient défendre les ministres de Charles X. Il était trop jeune, et surtout trop inconnu, pour qu'on lui confiât une telle mission.

Comme il plaidait, en 1831, pour les ouvriers mutuellistes, prévenus d'association républicaine, le combat vint à s'engager entre ceux-ci et la garnison.

Jules Favre, sortant du palais, tomba juste au milieu de la bataille.

Poursuivi par la troupe, il parvient à rentrer chez lui; mais on cerne la maison et les fenêtres sont brisées par la fusillade. Le siége de son domicile dure quatre jours. Enfin il peut sortir et cherche à gagner la préfecture. Dans la route il échappe comme par miracle aux balles dirigées contre lui. On le fait prisonnier avec son frère et avec un camarade qui a voulu partager leur sort. Un conseil de guerre s'improvise au milieu de la rue; on agite la question de les passer immédiatement par les armes. Une minorité de faveur les sauve, et on les mène au préfet Gasparin, qui donne l'ordre de les mettre en liberté.

Le souvenir du péril qu'il a couru dans cette circonstance n'a malheureusement pas corrigé Jules Favre de ses instincts démagogiques.

On le vit patroner toutes les diatribes des feuilles républicaines et prendre fait et cause pour les rédacteurs de celles-ci, dans les procès que leur intentait le pouvoir. C'était alors le grand véhicule, le moyen le plus sûr pour les avocats ambitieux d'arriver au retentissement du nom. Grâce à ses pladoyers agressifs, il devint en peu de temps une des notabilités de la province. Son talent, plein de fiel et d'aigreur, promettait déjà ce qu'il a tenu depuis, si l'on en croit l'anecdote suivante.

« Un jour, dit la *Chronique de Paris*, il eut à défendre en cour d'Assises un individu accusé de vol domestique. Le maître volé se nommait Chirouze. Dans une plaidoirie cousue d'insinuations *inqualifiables* (nous adoucissons les termes), M. Jules Favre cherchait à prouver que le voleur de M. Chirouze n'était autre que M. Chirouze lui-même.

« Tout à coup, — c'était au mois de juillet et il faisait une chaleur suffocante, — notre avocat devient pâle; il s'arrête, on le voit chanceler, presque aussitôt il perd connaissance.

» L'infortuné Chirouze tire un flacon de sa poche, verse de l'essence sur un mouchoir et se met à frotter les tempes de maître Favre, qu'il tient dans ses bras et qu'il frictionne avec beaucoup de soin. L'avocat revient à lui, l'audience est reprise.

» Alors, s'essuyant le front et se dégageant des bras de sa partie adverse :

» — Messieurs, s'écrie l'*orateur réchauffé* (nous continuons d'adoucir les termes), je vous disais donc qu'il n'y

a dans cette cause qu'une seule hypothèse probable, celle de M. Chirouze se volant lui-même...

» La cour indignée retira la parole à maître Jules Favre. »

On se rappelle qu'à propos du fameux procès d'avril, en cour des pairs, le parti républicain convoqua au Luxembourg, à titre d'avocats, le ban et l'arrière-ban de ses lieutenants de province. Ils se rencontrèrent là au nombre de cent quatre-vingts, Michel (de Bourges) et Ledru-Rollin en tête.

Jules Favre s'y trouvait confondu dans les rangs du vulgaire sans nom.

L'assemblée s'installe. On délibère sur la conduite à tenir dans l'intérêt des accusés, dont plusieurs ont en perspective la peine capitale, et l'avis de l'immense majorité des défenseurs est qu'on ne doit pas accepter les débats, si la liberté du droit de défense n'est pas maintenue dans toute sa plénitude. Jules Favre soutint l'opinion contraire avec un entêtement invincible.

« — *Etiamsi omnes*, disait-il avec emphase, *ego, non!* »

Dans cette résistance à la volonté commune, il rencontrait le point voulu pour se mettre en lumière. En effet, plaidant seul, ayant son nom imprimé pendant huit jours dans les feuilles publiques de Paris, il devenait d'emblée un personnage, avec lequel ses collègues illustres seraient forcés de compter.

« Les plus ardents, dit Louis Blanc, dans son *Histoire de dix ans*, condamnèrent l'opinion de M. Jules Favre, comme puisée aux sources de l'égoïsme et de l'amour-propre. Membre du barreau de Lyon, où il s'était fait remarquer, jeune encore, par une intelligence d'élite et un

talent d'élocution incomparable, on l'accusa de n'être venu chercher à Paris qu'un théâtre plus digne de ses facultés brillantes, et Armand Carrel, qu'il avait eu d'abord pour allié, s'emporta jusqu'à lui adresser ces amères paroles : « — Eh bien ! Monsieur, puisque vous persistez, nous ferons de ceci une simple affaire de police correctionnelle ! »

Ce fut Jules Favre qu'on chargea, avec deux de ses adversaires, Michel (de Bourges) et Dupont, d'apprendre aux accusés le résultat de la délibération des défenseurs.

Tous les trois pénétrèrent dans les cachots du Luxembourg, la veille de l'ouverture des débats. Michel et Dupont voulurent exposer ce qu'on avait décidé ; mais comme ils s'étendaient sur les motifs qui justifiaient cette décision, Jules Favre s'empressa de la combattre, déclarant au surplus qu'elle n'avait rien d'obligatoire, et que, pour son compte, il s'offrait à ceux qui jugeraient convenable de se défendre.

Il en résulta une scène d'une violence extraordinaire.

Michel (de Bourges) s'y montra indigné jusqu'à la passion. Le prévenu Beaune eut toutes les peines du monde à mettre fin à la querelle.

Une autre scène de tumulte éclata, le lendemain, à la réunion des défenseurs, chez Auguste Blanqui, lorsque Jules Favre annonça comme définitive la résolution de plaider devant la cour des Pairs la cause de ses clients.

Il porta donc la parole au Luxembourg et fit des prodiges d'éloquence. Après avoir défini le caractère qu'il attribuait à l'insurrection lyonnaise, après avoir essayé de détruire l'échafaudage du complot, il résumait ainsi les débats :

« Vous nous accusez d'avoir attenté à la sûreté du gou-

vernement, et moi j'accuse le gouvernement de n'avoir pas déjoué cet attentat, d'avoir nourri l'émeute, en attirant les insurgés sur la place publique, alors qu'il était si facile de la comprimer. Vous nous accusez d'avoir construit des barricades; moi je vous accuse de les avoir laissé élever sous les yeux des agents de police et de l'autorité civile, et d'avoir jeté parmi les groupes inoffensifs des excitateurs soldés. Vous nous accusez d'avoir usé de la force contre les défenseurs de l'ordre; moi je vous accuse d'avoir déchiré la loi qui protége les citoyens, d'avoir donné une consigne qui à elle seule suffisait pour allumer l'insurrection; d'avoir compromis la vie des femmes, des enfants, des vieillards; d'avoir prolongé la lutte sans nécessité, d'avoir enseveli sous les ruines de nos maisons des familles qui ne vous attaquaient pas; d'avoir été sourds aux demandes de trève et de conciliation qui vous étaient faites, et de n'avoir pas épargné la vie des vaincus. Vous avez prononcé votre réquisitoire, voilà le mien. Ils resteront tous deux affichés à la porte de ce palais, et nous verrons lequel durera davantage, lequel la France lira avec plus d'indignation! »

Ce sont là d'habiles et éloquentes paroles, sans doute; mais aux yeux des hommes sensés et en face des consciences honnêtes, les démagogues agresseurs sont mal venus quand ils essayent de se poser en victimes.

Jules Favre se retira mutilé de cette bataille livrée au Luxembourg.

Arrivé malade à la barre, il en sortit frappé de surdité, et saisi d'une fièvre ardente qui exposa ses jours. Invité plus tard à s'expliquer sur le mobile qui l'avait porté à prendre la parole devant un tribunal exceptionnel,

contrairement à la presque unanimité de ses confrères, il a donné les explications suivantes, que nous laissons apprécier à la sagesse du lecteur.

« A force de rêver leur salut, a-t-il dit, j'étais devenu plus irritable qu'eux. On me les a bien cruellement disputés. Défendre leur tête contre leurs amis et contre leurs ennemis, contre eux-mêmes, malgré leur blâme que je redoutais presque à l'égal du mien ; braver jusqu'à leurs soupçons, accepter pour eux le rôle d'un agent de discorde ou d'un mannequin de vanité, et se dire, après tant d'épreuves dévorées : Rien de fait ! La captivité de Beaune est la couronne de toutes les douleurs qui m'ont assailli à la cour des pairs. C'est lui surtout que de fausses et à jamais déplorables mesures m'ont arraché, lui dont l'acquittement était ma pensée, lui qui devait marcher à la tête du procès, au lieu de se jeter à la suite d'un comité de défense égaré par un mouvement irréfléchi. »

En lisant cette histoire des luttes révolutionnaires, on est frappé de l'intervention de la Providence, qui veut toujours que la discorde éclate d'abord entre les fauteurs de troubles, et change par là même leur force en faiblesse, leur énergie en trahison, leur dévouement en sottise.

Le désaccord entre Jules Favre et les républicains l'éloigna de la politique active. Il ne gagna au succès obtenu par sa parole dans le *procès-monstre* que son inscription sur le tableau des avocats de Paris.

Vers 1836, Lamennais ayant quitté la rédaction en chef du journal le *Mouvement*, Jules Favre en prit la direction politique avec Anselme Pétetin. Mais, en dépit de l'active collaboration des deux publicistes, cette feuille

cessa de vivre au bout de quelques mois. La plaidoirie va mieux à Jules Favre que le journalisme.

Bientôt il fut à la tête d'une clientèle nombreuse. Des affaires civiles et des procès de cour d'assises d'une haute importance lui furent confiés. Il eut en outre l'occasion de défendre plusieurs journaux et prêta l'appui de sa parole à divers accusés politiques. Familier de la *Réforme*, il se trouva naturellement en bons termes avec Ledru-Rollin et consorts, à l'époque du triomphe inattendu de Février. Le grand tribun le choisit pour remplir au ministère de l'intérieur les fonctions de secrétaire général.

Ce fut Jules Favre qui, avec la collaboration de ce bas-bleu *rouge* qu'on nomme George Sand, rédigea les fameuses circulaires historiques, dont chaque paragraphe souleva la réprobation de la France, — noble pays, auquel ces aventuriers osaient dire :

« Accepte la République, ou prends garde ! »

Jusqu'ici le jour ne s'est pas fait complétement sur les ténébreuses intrigues du Gouvernement provisoire et sur la part de complicité plus ou moins grande qui revient dans ces intrigues au citoyen Jules Favre. Toutefois, s'il faut en croire l'enquête du mois de juin, ce serait lui qui aurait organisé le conciliabule secret, où l'on projeta de se défaire de la fraction trop modérée des dictateurs de l'Hôtel-de-Ville. Nous ne voulons pas lui imputer sans preuves d'autres actes plus graves encore, et nous ne demandons pas mieux que de le croire étranger à la nomination de certains commissaires, qui avaient fait leur apprentissage au bagne ou dans les maisons centrales.

M. Jules Favre n'exerça pas longtemps, du reste, ses fonctions au ministère de l'Intérieur.

Il donna sa démission le jour où il fut élu représentant

des provinces de la Loire, annonçant par une lettre insérée dans tous les organes de la presse d'alors qu'il entendait se consacrer de la façon la plus exclusive aux devoirs imposés par son mandat.

« Je renonce absolument, disait-il, à la carrière des emplois publics. »

Peu de mois après, M. Bastide est nommé ministre des Affaires étrangères : notre avocat, oubliant sa lettre, accepte auprès de lui des fonctions analogues à celles qu'il exerçait auprès de Ledru-Rollin.

Quels principes immuables !

On put croire, après le 6 mai, que Jules Favre renonçait à la république rouge, c'était une erreur. Si, en sa qualité de rapporteur de la commission, il conclut à l'autorisation des poursuites à exercer contre Louis Blanc, c'est qu'il voulait se venger de l'historien. Il ne lui avait point pardonné l'appréciation de sa conduite au procès d'avril.

Pour satisfaire ses rancunes, Jules Favre porte l'héroïsme jusqu'à sacrifier au besoin ses convictions politiques.

Voici comment un journaliste du parti, M. Lireux, apprécia son discours :

« C'est en vain qu'avec des précautions oratoires qui ressemblent à la plus cruelle perfidie, le rapporteur orne des bouquets de sa rhétorique la victime qu'on immole ; c'est en vain qu'il prétend s'élever au-dessus des passions humaines ; c'est en vain qu'il va jusqu'à s'attendrir à l'endroit de l'honneur outragé de Louis Blanc : le rapport est sinistre, et, dès les premières lignes, nous avons lu la fatale conclusion sur la pâle figure de l'individu chargé de la triste besogne d'exécuter les *hautes œuvres*

de la commission. Ça été quelque chose de sombre et de menaçant que d'entendre la lecture faite par cet homme de justice qu'on appelle Jules Favre ; que de contempler le masque impassible de cet avocat, pendant que de sa bouche mielleuse les considérants tombaient comme des lames tranchantes enguirlandées de fleurs.

« La dernière phrase expire au milieu d'un silence glacial.

« M. Favre descend de la tribune, et Pyat, le montrant du doigt, dit à ses amis : « — Regardez-le, c'est Marat converti ! »

Jules Favre défendit ensuite la loi qui rétablissait le cautionnement des journaux et combattit victorieusement les sophismes parlementaires de Proudhon sur le préambule de la Constitution. Il proposa cet amendement qui ne fut point adopté :

« La République doit garantir l'existence des citoyens par le travail, dispensé dans les limites de ses ressources, et par l'assistance à ceux qui sont hors d'état de travailler. »

Dès ce moment l'extrême gauche le traita publiquement de transfuge.

Une seconde fois le citoyen Jules Favre donna des gages à la réaction. Lors de l'enquête parlementaire qui suivit les abominables journées de juin, amené à s'expliquer comme témoin sur ce qui s'était passé au sein du Gouvernement provisoire, il chargea particulièrement Marc Caussidière, qu'il représenta comme un homme très-fin, mais très-dangereux. Ce témoignage pesa beaucoup sur la décision de l'Assemblée.

Au sujet de l'admission du prince Louis-Napoléon, Jules Favre jeta à la figure de ses anciens complices un

discours, que Ribeyrolles, rédacteur de la *Réforme*, appela poétiquement « une jatte de lait empoisonné. »

Plus tard, Jules Favre proposa la confiscation au profit de l'État des biens personnels de Louis-Philippe.

« Le 24 novembre 1848, dit M. Lireux, que nous laissons parler de nouveau, Jules Favre entretint ses collègues d'un cas de conscience qui lui était survenu. Était-il bien possible que le ministère fût mêlé en quelque chose à la publication de certaines brochures relatives à la prochaine élection du président de la république, et à l'enluminure de certaines images où le général Cavaignac était représenté comme le candidat favori de l'administration? Maître Favre rougissait de le supposer; mais sa pudeur naturelle lui faisait un devoir d'interpeller le citoyen Dufaure à ce sujet, et, avec une sévérité entremêlée de suppositions corrosives et de diffamations politiques doucereuses, il s'écria :

« — Répondez, si vous le pouvez, citoyen Dufaure!

« Le citoyen Dufaure répondit qu'il n'avait jamais édité de *canards* et que, depuis maître Favre, le ministère de l'Intérieur avait renoncé aux circulaires électorales.

« Quelques personnes prétendirent avoir vu l'avocat rougir à ce trait lancé avec une malicieuse bonhomie. Quelle illusion! »

Jules Favre, désirant obtenir le pardon des Montagnards, attaqua l'expédition de Rome. La France envoyait là ses troupes afin de protéger le pape et le catholicisme contre les entreprises ignobles des révolutionnaires : l'ami de Ledru-Rollin et de George Sand ne pouvait pas tolérer pareil abus.

M. de Falloux, ministre de l'Instruction publique, se chargea de lui répondre.

Ce soir-là, les tribunes étaient remplies comme aux jours des grandes émotions politiques, et l'assemblée se montra houleuse et frémissante, aussitôt que le coup de sonnette du président eut annoncé l'ouverture de la séance.

On a dit de Jules Favre qu'il était le Girardin de la tribune. Ce n'est pas nous qui contesterons la force de son talent. Il s'exprime en termes choisis; il est clair, il est net, il est incisif. Par moment même il affecte une sorte de chaleur contenue qui ne laisse pas que d'exercer une certaine influence sur son auditoire. Mais on voit que cet avocat étudie son rôle d'avance et que les principes, ou plutôt les idées, au lieu d'être dans le cœur, sont dans la tête. On voit clairement la ficelle du parti pris.

M. de Falloux ne connaît pas comme Jules Favre les ruses de l'art de la parole; mais il y supplée par une évidence de bonne foi, par un parfum de loyauté qui saisissent tout d'abord son public. L'honnête homme est là, on le sent à chaque mot qui s'exhale de son âme croyante et chevaleresque. Ce que M. de Falloux n'a pas en vigueur, il le remplace par la finesse, par l'élégance, par cette grâce attique du ton et par cette politesse exquise des manières qui révèlent l'homme de bon lieu parfaitement bien élevé. Quand il amène son auditoire, à la suite de transitions habilement menagées, sur le terrain des idées philosophiques et religieuses, il s'y établit fortement, il y marche en sécurité et s'y creuse une large carrière; il y déploie enfin toutes les ressources que donnent à une intelligence noblement trempée les études sérieuses.

En vain Jules Favre essaya de répondre à M. de Falloux, les bonnes raisons lui firent défaut; il se réfugia sur le terrain dangereux des personnalités.

Or, comme le passé de son adversaire est franc de toute souillure, il s'avisa de lui reprocher d'avoir servi la légitimité. A quoi le ministre de l'Instruction publique répondit, dans une courte et écrasante réplique, qu'il n'avait jamais servi la légitimité parce qu'il était trop jeune; mais que, s'il avait eu cet *honneur,* il s'en féliciterait d'autant plus qu'il aurait une expérience solide et de meilleures traditions à mettre au service de son pays.

En entendant cette franche et noble déclaration, M. Jules Favre se tordit sur son banc, comme si, par mégarde, il se fût mordu lui-même.

Pendant cette séance, il y avait dans une tribune deux dames socialistes fort amusantes. A chaque parole de Jules Favre, elles se pâmaient d'enthousiasme; elles se renversaient sur leur banquette, les mains levées au plafond; elles promenaient autour d'elles des regards menaçants, comme pour foudroyer quiconque ne serait pas de leur avis. Tout à coup l'une d'elles s'écrie d'une voix étouffée par l'émotion :

« — Il est sublime! Quel dommage qu'il soit aussi laid! »

Le fait est que, si M. Crémieux n'existait pas, Jules Favre serait l'avocat le moins beau de la France entière.

C'est un individu noir, jaune, bilieux, qui porte des lunettes sur un nez tellement écrasé, qu'on se demande comment elles peuvent rester là. Dès qu'un secret dépit l'irrite, son visage prend une teinte olivâtre. Il est laid d'une de ces laideurs qui font froid aux gens qui les contemplent. C'est une véritable physionomie de jacobin. A ces formes incohérentes, ajoutez une mise négligée, une chevelure inculte, et vous aurez,

à quelques détails près, une sorte de photographie du citoyen.

Cet orateur de la démagogie moderne produit à la tribune l'effet de la torpille, c'est-à-dire qu'il engourdit son auditoire.

Quand sa parole trouve à mordre, on voit son pâle visage s'illuminer de je ne sais quelles lueurs fauves et vacillantes. L'homme nage dans son élément : il blesse, il entame, il est heureux.

Jules Favre a les qualités qui servent le mieux aux anarchistes : il observe et il attend. Voici le portrait qu'un pinceau peu flatteur nous trace de lui au point de vue moral :

« La nature et l'étude l'ont doué d'une éloquence particulière. Ses lèvres laissent couler en paroles emmiellées le fiel de son cœur et distillent une ambroisie empoisonnée. Il ferait condamner à mort, avec un grand choix d'expressions, avec une élégance imperturbable, ses plus chers collègues. C'est surtout en temps de révolution que les hommes de la trempe de M. Favre sont précieux. Pour peu qu'on ait besoin de perpétuer les divisions, de préparer un scandale, d'envenimer les querelles, on trouve ces hommes-là sous la main. Arrive un moment où chaque parti les repousse, mais s'en sert : alors ils sont une spécialité; leur éloquence s'accroît par la conscience qu'ils ont de la répulsion qu'il inspirent, et ils exercent leur métier en artistes. Maître Favre est un Girardin parlant : fiel, pâleur et caractère, il a tout de son sosie. »

A l'occasion des interpellations sur les affaires de Rome, la *Gazette des Tribunaux* écrivit les lignes suivantes :

« Ce qu'est à la tribune parlementaire M. Jules Favre,

on le sait. Depuis la disparition de Ledru-Rollin, l'ancien sous-secrétaire d'État du Gouvernement provisoire est devenu l'écho le plus sonore et le plus harmonieux de la minorité. La gauche ne peut opposer aux talents de la droite ni un plus habile dialecticien, ni un plus rude jouteur, ni un plus dangereux adversaire. Ce n'est pas que M. Jules Favre puisse rivaliser avec Ledru-Rollin; il n'a ni son ardeur, ni sa puissance, il n'a pas comme lui le geste révolutionnaire, il ne porte pas comme lui la paix ou la guerre dans un pan de sa robe de tribun, il ne s'abandonne pas comme lui à ces emportements de l'improvisation qui passionnent les auditeurs et déchaînent sur l'assemblée le vent des agitations et des colères. M. Jules Favre n'a point de naturel, point d'entraînement, point de passion. En lui tout est étudié, tout est préparé à loisir, même le cri de la colère et les accents de l'indignation. Quand il prend à partie le cabinet et qu'il formule contre lui ses véhémentes diatribes, son geste se précipite et sa voix tremble; mais son cœur ne bat pas plus vite, et tout ce désordre extérieur, que sert heureusement l'indocilité de la chevelure, n'est après tout, comme l'a dit le poète, qu'un simple effet de l'art. L'assemblée l'écoute et ne frémit point; la gauche crie : « Bravo ! » c'est du bout des lèvres; cent mains applaudissent, ce sont des mains intéressées. Mais où M. Jules Favre montre une supériorité réelle, c'est dans l'argumentation méthodique et froide, dans l'agencement du récit, dans la discussion sur les faits et les articles. Esprit net et lucide, quoique suffisamment prolixe et même un peu paperassier, il excelle à mettre en relief le côté faible des questions, à toucher du doigt le point vulnérable, à saisir corps à corps ses adversaires, car il a l'humeur

agressive et la parole mordante. L'esprit de contradiction est sa pythonisse, et, il faut le dire, cette pythonisse qui lui commande parfois des évolutions capricieuses, lui souffle parfois aussi, sous un faux air de simplicité et de bonhomie, des inspirations d'une verve et d'une ironie singulière. Toutes les piqûres qu'il fait à ceux qu'il a pris fantaisie d'attaquer sont sanglantes et lentes à guérir; tous les traits qu'il lance s'enfoncent profondément dans le flanc. Aussi l'interruption ne lui déplaît-elle point; il s'y sent à l'aise. Il marche à son ennemi et le couche par terre... puis il se détourne et continue, comme s'il n'entendait pas les cris du blessé. Il s'engage alors dans la voie des considérations générales, il multiplie les aperçus. Peut-être parviendrait-il à se hisser jusqu'aux sommets de la véritable éloquence, si l'on pouvait jamais être éloquent sans être consumé de ce feu intérieur qui éclate au dehors par des mouvements impétueux et par d'ardentes paroles. »

Après la retraite de la Constituante, Jules Favre, rejeté du parti de l'ordre qui ne voulait pas de lui, même à titre d'auxiliaire, se trouva également réprouvé de la Montagne qui lui tourna le dos, et désavoué par la fraction du parti républicain connue sous le nom d'*Amis de la Constitution*, qui n'avait pas oublié ses violentes attaques contre la candidature du général Cavaignac.

Exclu de la nouvelle chambre, il erra longtemps comme une âme en peine.

Mais le parti rouge, qui avait perdu, le 13 juin, ses têtes empanachées, voulut réparer son appauvrissement et se donner un orateur. Les comités souterrains proposèrent Jules Favre pour la réélection du Rhône. Il fut accepté.

Rappelant d'anciens et fraternels souvenirs aux ouvriers

socialistes, l'avocat lyonnais mendia le suffrage de ses compatriotes en guenilles, et ceux-ci voulurent bien le choisir pour remplacer le sergent Commissaire.

O courtisan des factions !

A l'Assemblée législative, le citoyen Jules Favre continua ses attaques contre la politique intérieure et extérieure du gouvernement. Il défendit la liberté de la presse et combattit la loi de déportation, peine à laquelle il tenta vainement de faire substituer celle de l'exil. On l'entendit plus tard discuter la loi relative à l'enseignement public. En cette circonstance l'avocat rouge s'avisa de faire l'éloge de la religion du Christ, mais quel éloge !

Il finissait en affirmant que la doctrine évangélique n'avait plus de racines dans les cœurs.

« — Parbleu ! dit un représentant de la droite, il a bien raison. Grâce aux révolutionnaires, nous n'avons plus ni la foi ni l'espérance, et la République nous réduit tous les jours à la charité. »

Au mois de juillet 1850, Jules Favre dénonça la *Mode* comme un journal de guerre civile, et Barbey d'Aurevilly, l'un de ses rédacteurs, comme un boute-feu sans entrailles, un impie envers la morale de l'humanité et envers son pays, tout cela au sujet d'un article intitulé le *Sacerdoce de l'épée,* inséré dans le numéro du 15 mai précédent.

La *Mode* répondit :

« C'est du mensonge arrangé et calculé perfidement, que l'orateur de la Montagne est venu lancer contre nous. Il a mutilé, tronqué, changé, interpolé l'article qu'il est venu signaler aux passions émues de l'Assemblée, et il en a conclu hypocritement que nous étions des provocateurs de guerre civile. Il a prétendu que nous poussions

à cette terrible guerre de tous nos efforts. Pourtant nous avions dit dans cet article : « Certes, nous n'avons pas la pensée d'appeler la guerre civile sur notre pays. D'ailleurs, Dieu n'a pas donné ce pouvoir à des créatures isolées. Les lèvres d'un homme sont trop faibles pour faire mugir ce terrible cri : « Aux armes ! » quand les échos de tous les cœurs ne sont pas disposés à le grandir en le répétant. Comme toutes les nécessités vengeresses que Dieu précipite sur le monde coupable, la guerre civile éclate ou s'éteint à son heure. L'homme n'influe pas sur le décret de Dieu. »

Si, dans la forme, M. d'Aurevilly s'était donné tort ; s'il avait développé, en les exagérant, certaines idées de M. de Maistre, du moins il n'avait pas pris de masque et offrait d'en répondre.

A cette époque, les espérances de Jules Favre au sujet de l'avènement du socialisme étaient sans bornes. On en trouve la preuve dans ce mot fameux que l'histoire jugera :

« Il ne faut pas abolir la propriété, mais il faut la sucer jusqu'aux os. »

Aimable orateur !

Quelque temps après, au moment de l'élection de l'auteur du *Juif-Errant*, il s'écria :

« — Les réactionnaires sont battus comme des Chinois. »

— N'essayez pas de leur prendre leurs magots, dit M. Denjoy en le saluant avec une politesse exquise.

Le 2 décembre fit évanouir les espérances de Jules Favre. Élu membre du conseil général dans le département de la Loire, il refusa de prêter le serment exigé. Mais il pactisa plus tard avec sa répugnance, quand

les élections rouges de Paris le ramenèrent à la Chambre, où il est encore. On peut voir comment il s'y comporte; c'est toujours la même opinion, toujours la même conscience.

« Au Corps législatif, dit Vapereau, M. Jules Favre prit plusieurs fois la parole dans des questions de politique intérieure et étrangère, notamment en 1859, à propos de l'expédition d'Italie. Il était le chef reconnu de ce petit noyau d'opposition qu'on appelait *les Cinq,* seuls signataires et seuls soutiens de nombreux amendements combattus par le ministère et repoussés par la majorité. Au mois d'août 1860, il a été élu bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris, et réélu en 1861. »

Comme écrivain, M. Jules Favre est à peu près nul. Quelques brochures, *Coalition des chefs d'atelier de Lyon, — Anathème* (1833), — la *Liberté de la Presse* (1849) et deux ou trois plaidoyers choisis forment tout son bagage littéraire. On lui attribue une bluette dramatique, le *Trait d'union,* jouée en 1865 dans une soirée qu'il donnait au parti rouge.

Dans ses jours de chômage parlementaire, Jules Favre se livrait avec une sorte de délire à l'exercice de sa profession et plaidait n'importe quelle cause.

« Il avait pris, dit l'auteur des *Portraits historiques,* une attitude d'homme fatal. Le spectre de Banquo l'empêchait de dormir. Comme ces monstres qui jaillissent d'une tabatière, au moment où on l'ouvre, on le voyait surgir tout à coup, noir, rouge, amer, horrifique, de tel petit procès de police correctionnelle, qu'on n'aurait jamais soupçonné capable de contenir un pareil mystère. »

En 1853, il défendit l'accusé Brasiano, dans l'affaire du complot de l'Opéra-Comique.

Il plaida quelques années après pour Bel-Hadj, un des chefs arabes compromis dans le procès criminel intenté au lieutenant Doineau. Le client de notre avocat fut condamné à vingt ans de travaux forcés et à la dégradation. Il était officier de la Légion d'honneur.

Pressé d'instances par la famille du condamné, Jules Favre, suivi du plus jeune fils de Bel-Hadj, vint au camp de Châlons demander à l'Empereur la grâce de son client.

Cette grâce lui fut accordée.

L'année suivante, il se chargea de la défense d'Orsini, et jamais son talent oratoire ne revêtit une forme plus acerbe.

Orsini a laissé, par disposition testamentaire, une somme de huit cents francs, destinée à acheter une montre et une chaîne en or à son défenseur. Il exprima la volonté que cette inscription fût gravée sur la cuvette de la montre :

A M. JULES FAVRE

FELICE ORSINI

Souvenir.

Voilà une montre fatale, qu'un homme superstitieux ne porterait pas, dans la crainte de la voir s'arrêter trop souvent sur l'heure des crimes.

FÉVAL (PAUL)

Aujourd'hui que la maison Alexandre Dumas et compagnie a interrompu le cours de ses opérations commerciales, l'écrivain, jeune encore, dont cette notice va retracer la vie, est capable de fournir à lui seul, et sans le secours de la plume des autres, une bonne partie de la clientèle de cette immense fabrique de romans.

Paul Féval est une locomotive littéraire, qui a eu pour chauffeur Anténor Joly, et qui a pris la grande vitesse, grâce au charbon du *Courrier Français* et de l'*Époque*.

Mais n'anticipons pas sur notre narration.

L'auteur des *Mystères de Londres* est né dans la vieille capitale de la Bretagne, le 27 septembre 1817 [1]. Ses premiers maîtres constatèrent en lui fort peu de goût pour les livres, une grande passion pour le jeu, et une habitude enracinée de l'école buissonnière.

On le plaça très-jeune au collége de Rennes. Féval ne

1. Il reçut au baptême les noms de Paul-Henri-Corentin.

jeta pas un grand éclat universitaire. C'était un enfant chétif et malingre, trop faible pour soutenir par le coup de poing d'irrésistibles inclinations à la moquerie. Ses maîtres ne l'aimaient point; ses camarades le battaient sans cesse. Il a gardé de ce temps d'oppression des souvenirs qu'il reproduit dans ses œuvres sur un ton d'amertume comique.

L'histoire de ce bon monsieur Quandoquidem, auteur du *Cours de thèmes* et des *Tournures élégantes à l'usage des élèves de seconde,* est une amusante et folle histoire.

Quandoquidem était père de douze enfants rouges. Dédaignant le calendrier vulgaire, il avait choisi des noms romains à cette progéniture aussi nombreuse qu'écarlate. Jamais ce noble pédagogue ne demandait à manger ou à boire sous la forme de langage usitée en pareil cas. Plein de dignité dans l'exercice de ses fonctions, s'il enjoignait à Féval de se mettre à genoux, il avait soin, même pour un ordre si simple, de ne pas s'écarter du système des *Tournures élégantes.*

« — Prosternez-vous, s'écriait-il, dans l'attitude qui convient à un coupable! »

Et si Paul semblait peu disposé à obéir, Quandoquidem ajoutait :

« — Je vais implorer l'aide d'un serviteur pour vous expulser par la violence, et je saurai bien vous décliner *hordicus* au génitif. »

Quand la révolution de Juillet éclata, Féval entrait dans sa treizième année.

Voyant son professeur et ses condisciples arborer la cocarde tricolore, l'imprudent collégien, le cerveau chauffé par des inspirations de famille, s'avisa d'attacher

à sa casquette une énorme cocarde blanche. Jusqu'alors il s'était montré légèrement poltron dans les querelles que lui cherchaient les autres élèves; mais, cette fois, l'exaltation politique lui inspira un courage vraiment extraordinaire. Malgré des sommations réitérées, qu'accompagnaient une grêle de coups, Féval n'ôta point sa cocarde.

Ne pouvant riposter aux grands vauriens de seconde, il fit consister son héroïsme à tendre le dos, sans se plaindre, et à recevoir les taloches qu'ils jugèrent à propos de lui administrer.

Ce carliste en bas âge fut retiré du collége par sa mère, sans quoi la France aurait eu à pleurer sur le sort d'une nouvelle victime de juillet. Madame Féval emmena Paul dans un vieux manoir appartenant à un membre de la famille et situé aux confins du Morbihan.

Là ce fut bien autre chose. Notre jeune adversaire de la branche cadette tombe au milieu des agitations clandestines de la chouannerie. Le château sert de rendez-vous aux conspirateurs. On s'y assemble de nuit, on y fond des balles de calibre. Les hommes paraissent résolus, impatients d'agir, et, dans cette Fronde campagnarde, les femmes se montrent plus exaltées encore que les hommes. Ce mystère, ces dangers, ces alertes frappent vivement l'esprit de Paul. Il obtient la promesse d'une carabine pour aller combattre les bleus, ne rêve que batailles, ne parle que de massacres, et s'avise, un beau soir, d'insulter la maréchaussée, qui venait pour une visite domiciliaire. Les bons gendarmes saisissent paternellement cet intrépide légitimiste à l'oreille, puis le conduisent à sa maman, qui lui ordonne de se tenir sage.

Aucun des projets guerriers de la chouannerie ne reçut

son exécution, et le château rentra dans la paix et le silence.

La Bretagne exalte de bonne heure l'imagination de ses enfants par la foi politique et religieuse, par les traditions chevaleresques, vieux récits, chroniques ou légendes, racontés au coin de l'âtre, et que chacun écoute, à cette heure où la lampe privée d'huile va s'éteindre, quand le vent souffle au dehors et semble battre les hautes fenêtres avec l'aile mystérieuse des fantômes.

Voici tout au plus un siècle que ce pays étrange hasarde dans les domaines civilisés son pas timide, et déjà le nombre des conteurs qu'il a fournis à notre littérature est considérable. Entre Chateaubriand et Paul Féval, Dieu sait combien on pourrait en inscrire. Le héros de cette biographie, comme ses devanciers, nous est venu, un beau jour, la tête farcie des légendes natales. Il nous a raconté ce qu'on lui a dit là-bas, sous le vaste et sombre manteau de la cheminée gothique : l'histoire de la *Femme blanche,* celle du *Bonhomme Misère,* du *Joli Château de Coquerel,* des *Belles de nuit* et du *Maréchal Gille de Raiz,* cet implacable et barbare époux que le beau sexe doit maudire.

Grâce à Paul Féval, nous savons que *Barbe Bleue* est d'origine armoricaine.

Lorsque notre collégien de treize ans quittait la veillée pour monter à sa chambre, il avait la tête remplie de terreurs et se couchait avec la fièvre. Si la servante emportait la lumière, Paul sentait un frisson courir par tout son corps ; ses dents claquaient ; il lui semblait voir son lit entouré de cierges, et des voix lamentables récitaient à son chevet les versets funèbres du *De Profundis.* Chose bizarre, une de ses cousines, qui occupait avant lui cette

même chambre, avait eu des visions analogues. A minuit sonnant, elle apercevait sept chandelles disposées en croix au point central du parquet. De profonds soupirs s'échappaient des murs. Elle croyait entendre un commandement de l'autre monde. Jeune, belle, riche, aimée, elle se fit religieuse.

Paul Féval rentra au collége en 1831, et y resta jusqu'en 1833, toujours chétif, toujours malingre, toujours taquin et toujours battu. Il garde encore sur le cœur les horions que lui distribuaient ses camarades de classe. Afin de se dédommager du passé sur le présent, il rêve qu'il soufflette les personnes dont il peut avoir à se plaindre ; mais sa rancune ne va pas au-delà du domaine des songes, et, comme Alexandre Dumas, il n'ambitionne pas la triple qualification de matamore, de casseur de bras et de pourfendeur au premier chef.

On le destinait au barreau.

Sa famille est une ancienne famille de robe ; le baron de Létang, son aïeul, fut procureur général à la cour royale de Rennes, et son père, honorable et savant jurisconsulte, mourut, en 1827, conseiller à la même cour. Or, les magistrats intègres ne s'enrichissent pas. La maison Féval était pauvre, et la mère du jeune collégien ne pouvait plus soutenir les frais d'éducation de son fils, quand tout à coup la Providence, sous le pli d'une lettre écrite par le chevalier Féval, référendaire à la cour des comptes, envoya trois mille francs destinés à faire commencer à Paul ses études de droit.

A part un prix d'excellence, obtenu en seconde, il n'avait pas remporté beaucoup de palmes au collége.

Son imagination trop vive l'éloignait du travail sérieux. Les froids commentaires de Cujas n'allèrent aussi que

très-médiocrement à sa nature enthousiaste ; néanmoins il fut reçu aux examens, conquit la licence, fit son stage, et le voilà parfaitement libre d'exercer la profession d'avocat.

Il ne manquait plus à Paul que le talent oratoire et une clientèle. Sa première cause ne se fit pas attendre, une cause magnifique ! On le charge de défendre un villageois Haut-Breton, accusé du vol de douze volailles, compliqué d'effraction et d'escalade. Féval repasse dans sa tête tout ce que ses humanités lui ont appris des harangues de Démosthène ; puis le grand jour de l'audience venu, il présente la défense du voleur de poules avec une gravité solennelle et sous les formes de langage les plus pompeuses. Quandoquidem eût été dans le ravissement.

Le discours de Paul est divisé en trois points, mais au milieu du premier, les juges se trouvent saisis d'une hilarité subite.

— Assez, maître Féval, assez ! dit le président. La cause est entendue.

— Bon ! pense Paul, je les fais rire, ils sont désarmés.

— Qu'avez-vous à ajouter pour votre défense ? demande le président au villageois amateur des volailles d'autrui.

Le coupable, excité par le succès de son avocat, et voulant à son tour égayer les juges, entame une dissertation savante et très-complète sur l'art de voler les poules sans les faire crier. De son banc, Féval lui adresse des signes, l'obstiné paysan ne le comprend pas ou ne veut pas le comprendre. Il développe avec orgueil sa théorie aux magistrats, à l'auditoire, aux gendarmes, et se moque de la pantomime de son défenseur.

Émerveillée de la science du larron, mais ne jugeant pas à propos de lui en laisser aussi publiquement expli-

quer les doctrines, la cour le condamne au maximum de la peine.

Féval indigné déchire sa robe, jette sa toque par-dessus les moulins, et tourne les yeux du côté de Paris. C'est là qu'il doit venger l'humiliation faite à son éloquence, et briller dans une autre carrière, celle des lettres, pour laquelle il se sent un goût décidé. Mais il est impossible qu'on lui vienne en aide efficacement dans ces nouveaux débuts. Paul a pris au fond de l'urne de la conscription un numéro détestable. L'achat d'un remplaçant épuise les dernières ressources maternelles, et le référendaire à la cour des comptes n'aidera certes pas son petit-cousin à déserter le barreau pour les lettres.

Qu'importe ? à vingt ans, avec une tête bretonne, on ne connaît pas d'obstacles.

Féval s'empresse d'écrire à un autre membre de la famille, président au tribunal de commerce de la Seine. Il lui demande sa protection pour obtenir une place. La réponse ne se fait pas attendre. On offre au jeune homme un modeste emploi de commis dans une maison de banque. Il accepte, embrasse sa mère, dit adieu à ses sœurs, prend cent écus qu'on parvient à réunir encore, monte en diligence et débarque à Paris.

Il est sur-le-champ mis en possession de la bienheureuse place. Mais, au lieu de s'occuper des bordereaux et du soin des registres, notre apprenti banquier se livre à la lecture des romans. On lui saisit un jour entre les mains un livre de Balzac, ouvert à un chapitre abominable. Notre grand peintre de mœurs osait y donner une analyse très-exacte, très-vive et surtout très-satirique des *commissions* et des *comptes de retour*. Chez un banquier, jugez de l'esclandre !

A la vue de ces pages sacriléges, le chef de correspondance pâlit, le teneur de livres se voile la face, le caissier fait un geste d'épouvante, et les expéditionnaires croient aux approches de la fin du monde.

Paul Féval est à l'instant même chassé de la maison de banque. Dix louis lui restent en poche. Avec un peu d'ordre, cette somme peut le conduire loin. Pourquoi ne pas mettre sur l'heure à exécution ses projets littéraires? Il achète une rame de papier, des plumes, une bouteille d'encre, s'enferme résolûment dans un galetas, au sixième étage, et commence... une tragédie!

Ce sera l'éternel chemin des écoliers, le plus long sans contredit et le plus absurbe.

Il avait déjà bâti la moitié d'un acte, lorsqu'un de ses anciens amis de collége, étudiant en médecine, frappe à sa porte, entre, d'un air effaré, lui annonce qu'il doit sans plus de retard payer une dette d'honneur, et lui emprunte sa bourse entière, avec promesse de rendre le lendemain ce qu'il lui emporte. Féval garde seulement quarante sous pour sa nourriture du soir. Le lendemain, son ami ne paraît pas. Au lieu de dîner, Paul achève le premier acte de sa pièce; mais le jour suivant, son estomac lui prouve que des rimes tragiques ne sont pas une alimentation suffisante. Il jette la plume et court chez l'emprunteur. Celui-ci a l'indélicatesse de lui rire au nez, et ne tient nul compte de ses réclamations.

Féval se fâche et le provoque en duel. Ils vont sur le terrain. Le bon droit triomphe, et l'adversaire de Paul reçoit une balle dans la cuisse. Mais, en attendant, la somme n'est pas rendue; le blessé déclare d'un air narquois à son compatriote qu'il la garde pour payer les

visites du chirurgien. Ce procédé sans nom valut à son auteur le mépris des étudiants de Rennes. Ils prirent Féval avec eux, le secoururent dans sa détresse, l'encouragèrent au travail, lui firent place au feu et à la table, et ne souffrirent même pas qu'il versât dans la caisse commune les modestes subsides que lui envoyait sa bonne mère. Pendant neuf ou dix mois, il mena une vie charmante, dégagée de soucis. L'inspiration allait grand train.

Quand les étudiants partirent en vacances, Féval avait terminé les cinq actes de sa tragédie, sans parler d'une foule de poésies fugitives et d'articles de genre, qu'il espérait bien publier dans les journaux. Il vit donc sans trop d'inquiétude le départ de ses amis, et s'occupa du placement de ses productions littéraires.

Hélas ! hélas ! combien peu dura son illusion !

Le chef-d'œuvre tragique n'obtient pas même une lecture. On repousse chez les éditeurs ses poésies fugitives, et les journalistes lui déclarent que leurs cartons regorgent de copie.

Néanmoins il s'obstine à demander à la littérature une position sociale, ou, pour mieux dire, du pain. Feuilletant, un jour, les *Petites-Affiches,* il voit qu'un monsieur réclame un associé pour fonder une feuille hebdomadaire. Féval court à l'adresse indiquée. Ce monsieur lui insinue que, par un procédé dont il est l'inventeur, il y a nécessairement à conquérir une position magnifique dans les lettres, pour lui d'abord et pour l'associé qu'il demande à s'adjoindre. Mais il faut que cet associé verse un cautionnement de quatre cents francs, sinon rien de fait, rien de conclu. Aussitôt le jeune homme écrit à ses sœurs une lettre, où il fait briller dans tout leur éclat ses espérances d'avenir, et les excellentes filles lui

envoient jusqu'au dernier sou leurs modestes économies. Les quatre cents francs sont portés au monsieur, qui nomme Paul rédacteur en chef, gérant, directeur et même caissier du journal futur. Mais avant tout le prudent personnage sauve la caisse et notre candide Breton n'a rien à rédiger ni rien à garder.

Ceci lui parut infiniment plus fort que les comptes de retour et que le procédé de son emprunteur.

Désenchanté de la carrière du journalisme, ne plaçant pas une traître ligne de ses œuvres, ayant tout au plus en poche de quoi vivre trois semaines, Féval a recours une seconde fois aux *Demandes et offres* de la feuille dangereuse qui l'a fait tomber dans un premier panneau. Seulement il a soin de ne plus s'arrêter aux articles qui parlent de cautionnement.

« *Une compagnie d'affichage demande un employé intelligent et de bonne tenue.* »

Voilà son affaire ! Il se présente, le soir même, au bureau de la direction. Sa tenue paraît convenable, son intelligence suffisante, et, sans exiger aucune espèce de cautionnement, sur sa mine seule, on lui donne un emploi de confiance, qui consiste à inspecter les murs de la capitale, et à désigner les endroits propices à l'affichage. Féval s'acquitta de cette mission avec beaucoup de zèle.

Mais la compagnie renvoyait habituellement son employé, le jour où il demandait ses honoraires, et notre inspecteur des murailles parisiennes fut congédié sans recevoir un sou.

Décidément Paul n'avait pas de chance, ni pour ses débuts littéraires, ni pour ses débuts industriels. Enfin la fortune semble se montrer un peu moins revêche. Il

entre, en qualité de commis, chez le gérant de vingt sociétés en commandite, au capital de huit, dix, vingt et trente millions. C'était un véritable Crésus moderne qui possédait quatorze maisons sur le pavé de Paris, avait dans son antichambre dix nègres habillés de blanc, et passait pour un des princes de la Bourse. Féval, chez ce nabab, obtient des appointements annuels de douze cents francs. Il ne touche que le premier mois.

Son patron, dans l'intervalle, achève de manger treize millions en nègres, en huîtres, en femmes, en chevaux et en flatteurs.

Que devenir? où trouver une autre planche de salut? Paul commence à croire qu'il eût été sage de ne point quitter Rennes, et de continuer à y faire condamner les voleurs de poules. Cependant il songe à un troisième cousin de sa famille, M. de Maisonneuve, chef de division au ministère des travaux publics et du commerce. Il lui demande un emploi un peu plus stable que ceux qu'il a trouvés jusqu'à ce jour; mais n'ayant point osé dévoiler toute la profondeur de sa détresse, il reçoit, au bout de deux jours, sa nomination officielle à une place de... surnuméraire.

Comment accepter? Le pauvre jeune homme en est à son dernier écu. Sa montre, ses habits, son linge, ses livres, tout est vendu ou mis en gage. Honteux de son insuccès, il n'ose pas retourner en Bretagne, où sa mère le rappelle. Bien décidé à ne plus lui être à charge, il reste à Paris dans un état de misère, d'autant plus affreux, qu'il apporte à le cacher tous les soins de son orgueil. Le chagrin l'accable, le marasme le consume; il se nourrit de fièvre et de désespoir. Une dernière tentative auprès des journaux reste sans résultat.

Féval, à cette époque, avait en portefeuille une partie de ses œuvres, qui, depuis, ont obtenu un succès mérité.

Malheureusement, l'Éthiopien Dumas accaparait déjà toutes les issues du feuilleton, grâce à la troupe nombreuse de ses collaborateurs, autres nègres, qui lui piochaient la phrase, lui labouraient le chapitre, et lui abandonnaient la récolte de volumes et de renommée. Paul ne réussit pas même à faire lire un seul de ses manuscrits.

L'âme brisée, le découragement au cœur, n'ayant rien dans l'estomac depuis deux jours, il prévient, un soir, son concierge qu'il n'est chez lui pour personne, et monte, chancelant de faiblesse, l'escalier qui mène à sa mansarde [1].

On ne le voit pas descendre, le lendemain. Toute la journée s'écoule, et l'idée d'un suicide traverse l'esprit du concierge. Il monte les six étages, frappe à la porte, n'obtient aucune réponse, approche son oreille de la serrure, n'entend aucun bruit, et donne l'alarme. La porte est ouverte. On aperçoit Paul couché sur son lit sans mouvement et presque sans souffle.

Du reste, ni réchaud qui indique l'asphyxie, ni fiole de poison, ni pistolets à terre, ni sang répandu.

Nos lecteurs ne sont pas sans connaître une lithographie navrante, qui a pour titre le *Dernier morceau de pain*. Dans une chambre désolée, où se trouvent pour uniques meubles un lit de sangle, une vieille chaise, un chevalet et une boîte de peintre, on voit, sur le grabat de la misère, un jeune artiste dont le bras amaigri partage sa dernière bouchée avec un chien, son fidèle et malheureux

1. Il habitait alors rue de la Cerisaie, aux environs de la Bastille.

commensal. Paul s'est abandonné, lui aussi, à la volonté de Dieu, et la mort est sur le point d'accomplir son œuvre. Il y a sur le matelas du jeune homme une *Imitation de Jésus-Christ*, encore ouverte, seul et dernier livre qu'il n'ait point vendu. On appelle un médecin du voisinage. Il dit au concierge et à quelques locataires empressés autour de Féval, dont l'état semble braver tous les soins :

— Eh ! ce n'est pas de maladie, c'est d'épuisement et de faim que ce jeune homme se meurt !

Un cri général accueille cette révélation. Chacun s'agite. En un clin d'œil le poêle s'allume ; du bouillon chauffe sur une lampe ; on apporte une bouteille de vin généreux, et l'on couvre d'un édredon les pieds refroidis du triste écrivain. Lorsqu'il reprit ses sens, il aperçut une femme, une voisine jeune et belle, en train d'exercer à son chevet le rôle d'ange sauveur. Il voulut la remercier, elle lui ferma la bouche de sa blanche main.

Deux jours après, quelques bons repas aidant, Paul, remis sur pied, trouva au *Nouvelliste* un emploi de correcteur, et parvint à glisser dans ce journal plusieurs articles dont le style fut remarqué. Les jours d'épreuve avaient enfin leur terme.

Dieu façonne par l'adversité les grands caractères et les hommes de mérite.

Quatre ou cinq entrepreneurs de librairie firent des offres à Paul Féval ; ils lui commandèrent de la prose à la toise pour les *Recueils encyclopédiques* ou pour les *Dictionnaires de conversation*. Il reçut, en outre, de quelques vaudevillistes de troisième ordre une autre espèce de commande. Ces messieurs le priaient de leur composer, au tarif de cent sous l'acte, des couplets desti-

nés au théâtre du Panthéon. Une pièce tout entière pour Lazari lui fut, un jour, payée jusqu'à vingt francs par un auteur dramatique désireux de se produire. Le pain quotidien se trouvait au bout de ces obscurs travaux.

Dans ses veilles actives, Féval s'occupait d'œuvres plus importantes. Huit volumes de romans au grand complet n'attendaient plus que le bon vouloir des journaux.

Souvent il voyait paraître au seuil de sa mansarde, comme une étoile radieuse qui lui apportait l'espoir, cette jeune et jolie voisine dont les soins l'avaient sauvé. Notre écrivain lui lisait ses livres. Puis on causait d'avenir, et un peu de sentiment, car l'affection, comme on le devine, était née de la reconnaissance [1]. Quand sa chère visiteuse était partie, l'homme de lettres reprenait la plume.

Un jour enfin, la *Revue de Paris* accueille un de ses articles, le *Club des Phoques*. Le succès avéré de ce récit original lui ouvre presque aussitôt les colonnes du *Commerce*, puis celles de la *Sylphide*, où il donne *les Chevaliers du Firmament*. Pour le coup, Paul Féval est lancé. D'autres portes lui sont presque immédiatement ouvertes. Il entre à la *Quotidienne*, à la *Mode*, à la *France maritime*, et le feuilleton curieux du *Loup blanc*, dans le *Courrier français*, achève de le poser comme un romancier de mérite.

A cette époque, existait une sorte de commissionnaire en littérature, qui se chargeait, moyennant honnête remise, du placement des œuvres d'autrui, fournissait les journaux, et ne manquait pas d'un certain flair pour deviner le talent chez les jeunes écrivains. Cet habile négo-

1. Paul avait rencontré cette douce compagne aux portes de la mort, ce fut aux portes de la mort qu'il la quitta. Seulement les rôles étaient changés ; son ange libérateur le laissa sur la terre dans le deuil et l'affliction.

ciateur se nommait Anténor Joly. Paul, un jour, le voit entrer dans sa chambre.

— Connaissez-vous Londres? lui demande Anténor.

— Fort peu, répond Féval.

— Et la littérature anglaise?

— Beaucoup.

— Je m'en doutais. Vous êtes notre homme, et vous allez sans retard écrire pour le *Courrier* les quatre premiers chapitres des *Mystères de Londres*.

— Y songez-vous? c'est impossible.

— Rien n'est impossible en littérature par le temps qui court. Il faut commencer, vous dis-je.

— Mais...

— Pas de réplique! Çà, voyons, que faites-vous là?

— Un roman, les *Compagnons du Silence*.

Anténor s'approche du bureau de Féval, saisit quelques pages fraîchement écrites, les parcourt, jette un cri, lève les bras à chaque ligne, et s'écrie tout joyeux :

— Mais les voilà !... nous les tenons !

— Quoi donc? dit Féval.

— Nos *Mystères*, mon ami, nos *Mystères*!... eh! parbleu, c'est cela même!... Des noms anglais au lieu de noms français, de la bière au lieu de vin bleu, et nous sommes en Grande-Bretagne. Il faut que le premier feuilleton paraisse demain,

— Ah! çà, dit Féval, est-ce une plaisanterie?

— Je ne plaisante jamais en affaires, répond Anténor, jetant sur la table deux billets de banque.

Paul ouvre de grands yeux et se trouve disposé naturellement à prendre la chose au sérieux.

— N'est-il pas nécessaire que j'aille visiter Londres? demande-t-il.

— Commençons ! Vous irez plus tard.

Seulement alors son interlocuteur lui fait connaître pour quel motif le *Courrier français* désire une telle promptitude. Depuis le retentissement énorme des *Mystères de Paris*, les directeurs de cette feuille périodique ne dorment plus. Voulant obtenir, eux aussi, dans leurs colonnes un succès de feuilleton, ils ont chargé M. Joly, l'homme aux expédients rapides, de passer le détroit, de s'entendre avec un écrivain d'Outre-Manche et de rapporter, coûte que coûte, les *Mystères de Londres*. Par malheur, Anténor s'adresse mal. Son Eugène Sue britannique lui broche une œuvre lourde et indigeste, qui est loin de remplir le but que se propose la direction. Comment se tirer de ce pas difficile ? A grand renfort de coups de tam-tam, on a prévenu les abonnés que le manuscrit des *Mystères de Londres* était dans les bureaux, et l'on a même fixé le jour de la publication. Impossible de reculer. Tout serait perdu.

— Allons, allons, dit Anténor aux directeurs, laissez-moi faire !

Il court chez Féval, — et l'on sait à présent comme ce galant homme traitait la littérature.

— Vous vous appellerez sir Francis Trolopp [1], dit-il au jeune auteur. Tout le succès, vous devez le comprendre, est dans le pseudonyme. C'est une garantie de couleur locale. Voyons, la plume à la main, vite ! Nous n'avons pas une minute à perdre.

Paul Féval publie une quinzaine de chapitres, à tâtons

1. Quand Féval, plus tard, voulut revendiquer l'œuvre et signer la deuxième partie, il eut beaucoup de peine à faire accepter ce changement de nom. Le public tenait à l'auteur anglais.

et à tout hasard, sans avoir passé la Manche. Son premier volume terminé, le *Courrier français* lui ouvre sa caisse, et l'envoie à Londres, les mains pleines d'or. Le malheureux homme de lettres que nous trouvions hier étendu sur un grabat, mourant de faim, voyage aujourd'hui comme un prince. Il a trois secrétaires, des domestiques, et grand train de maison.

Son voyage fait du bruit. Une police complète est à ses ordres, explorant les tavernes de Londres, les rues, les carrefours, les bouges les plus noirs de la Cité. D'autres agents, d'un ordre supérieur [1], lui ouvrent la porte des cercles aristocratiques. On le présente aux sommités gouvernementales et financières. Bref, il voit tout, connaît tout, pénètre partout, et revient avec un très-joli bagage de notes sur les habitudes, les mœurs et les coutumes de la fière Albion.

De ce moment datent les véritables *Mystères de Londres*, et le livre se ressent de l'expérience acquise par l'auteur.

C'est une œuvre considérable par ses dimensions, bien conduite et bien soutenue. Paul Féval s'y révèle avec les qualités et les défauts de son talent. Écrivain d'une imagination vive, colorée, puissante; conteur habile, chatoyant, intarissable, il est maître de tous les fils de sa trame, et tient en main comme un réseau dont il enveloppe le lecteur, les mailles les plus serrées de l'intérêt. Malheureusement Féval pèche un peu sous le rapport de la distinction du style. Ses pages les plus remarquables, comme coloris et comme imagination, man-

1. Quelques-uns de ces hommes étaient payés, dit-on, cinquante francs par jour.

quent parfois de cette fleur délicate du sentiment, de ces étincelles radieuses de l'esprit qui sont les dons les plus rares accordés par le ciel à un homme de lettres.

Le roman des *Amours de Paris* succéda aux *Mystères de Londres*, et le nom de Féval devint populaire.

Il fut le romancier de prédilection du journal l'*Époque*, fondé en 1846, et dont Anténor Joly administrait le rez-de-chaussée. Dire ce qu'il y eut alors de réclames étourdissantes et de coups de grosse caisse en faveur du jeune romancier serait chose impossible. Tous les murs de Paris étaient couverts de placards énormes, où le nom de Féval et le titre de ses œuvres se lisaient en lettres colossales.

Nous ignorons s'il avait inspecté lui-même les endroits propices à l'affichage.

On se souvient de la mascarade étrange qui, un jour de mardi gras, se promena de la Magdeleine à la Bastille, en l'honneur du *Fils du Diable*, ce roman pour lequel le charlatanisme enfourcha, six mois durant, la croupe de l'annonce et fit saigner les flancs de la réclame à coups d'éperons.

Paul Féval portait alors jusque dans son domicile le goût de la mise en scène. Un éditeur le surprit, un jour, vêtu d'un costume complet de paysan breton, avec la perruque longue retombant par derrière, le large chapeau sur la tête et les pieds dans d'énormes sabots. Il dictait à son secrétaire une nouvelle armoricaine, et prétendait qu'affublé de la sorte, il avait un sentiment plus exquis de la couleur locale. Aujourd'hui encore, on affirme que, dans son cabinet, meublé avec beaucoup de recherche, on voit traîner sur le tapis une paire de sabots. Ces vul-

gaires chaussures seraient-elles vraiment pour lui des instruments d'inspiration ?

Ici nous devons adresser quelques reproches au jeune écrivain. Il ne profita point de la chance inattendue, par laquelle il venait d'être mis en relief, pour se livrer au travail utile, pour conquérir des succès durables. Ayant découvert un filon d'or, il se crut en possession des mines du Potose ; il donna des fêtes, mena grand train, eut des chevaux à l'écurie, des flatteurs au salon, oublia qu'il avait mangé le pain de la misère, et se lança, pour couvrir ses dépenses, dans l'exploitation folle et illogique de la plume. On le poussait de plus en plus chaque jour sur cette route périlleuse.

Paul avait raison de se croire un Dumas au petit pied. Seulement, comme il n'avait point de collaborateurs, comme il traînait ses wagons littéraires avec sa propre locomotive, il ne put soutenir l'absurde vitesse que le *Courrier français* d'abord, et l'*Époque* ensuite [1] cherchaient à lui imprimer.

Il disait à qui voulait l'entendre que la révolution de Février avait coupé les rails, et que cette raison seule l'empêchait de poursuivre sa carrière avec le même bonheur.

Ceci était une opinion tout à fait personnelle et que peu de gens partageaient. Le succès véritable n'a point de ces ralentissements absolus. Février sans doute ne sera jamais représenté comme une époque de renaissance et de noble encouragement pour les lettres ; mais l'écrivain, qui n'est pas dans des conditions anormales,

1. Féval publia presque en même temps dans les *Débats* un feuilleton qui a pour titre la *Quittance de minuit*.

se transforme, et ne laisse en aucun temps sa renommée décroître.

Paul Féval accusait la république, il ne devait accuser que lui-même et son commissionnaire en littérature.

Il soulagea sa rancune en écrivant une histoire burlesque de la Révolution de 1848, et en refusant avec obstination le service de la garde nationale. Ce qu'il fabriqua de lignes à l'hôtel des *Haricots* est incalculable. Les persécutions de son sergent-major, la décadence de sa renommée, le peu de réussite de ses drames contribuaient à lui donner le spleen. Il maigrissait à vue d'œil et tombait dans des tristesses profondes.

M. Pénoyée, docteur homœopathe, le guérit et lui donna sa fille en mariage.

Pendant quelques années, Paul travailla dans le calme heureux de la famille et se trouva tout à coup en mesure de reparaître sur la brèche en véritable triomphateur. Il publia successivement les *Belles de nuit*, — le *Tueur de tigres*, — le *Champ de bataille*, — la *Forêt noire*, — le *Capitaine Simon*, — la *Sœur des Fantômes*, — la *Fée des Grèves*, — le *Château de velours*, — le *Jeu de la Mort*, — les *Parvenus*, — le *Paradis des Femmes*, — *Madame Gil Blas*, — le *Bossu*, — les *Errants de nuit*, — les *Compagnons du silence*, — les *Couteaux d'or*, — le *Mendiant noir*, — la *Louve*, — *Jean Diable* qui a eu la double gloire de donner son titre à un roman et à un journal, — la *Fabrique de mariages*, — les *Habits noirs*, — *Roger Bontemps*, — *Annette Laïs*, et vingt autres ouvrages qu'il serait trop long d'énumérer ici. En moins de deux ans, soixante-dix-huit volumes ont été publiés sous le nom de Paul Féval, — fécondité prodigieuse dont nous craignons qu'il ne porte un

jour la peine. Le plus beau talent ne peut résister à cette fièvre de production qu'excitent et développent les besoins du journalisme moderne.

Élu président de la Société des gens de lettres, Paul Féval exerce avec une exquise bienveillance et avec un tact parfait les devoirs que cette dignité lui impose. Une troupe hostile d'écrivains démagogues ayant voulu jeter le désordre, à diverses reprises, dans les assemblées générales, il a su leur imposer silence par sa parole calme, et repousser leurs boutades violentes par de fines et spirituelles répliques.

C'est un des rares jouteurs qui désarçonnent l'adversaire sans le blesser. Presque toujours ceux qu'il a le plus vivement combattus restent ses meilleurs amis.

GAUTIER (Théophile)

Tarbes, la vieille cité contemporaine des druides, a donné naissance au conventionnel Barrère, au célèbre chanteur Laïs et à Théophile Gautier, dit le Chevelu. Cette dénomination mérovingienne lui restera, si, comme la chose est probable, son nom figure dans les siècles à venir parmi les écrivains célèbres de notre époque. Poète et prosateur, il s'est fait une assez belle place, n'en déplaise à certains esprits jaloux, toujours prêts à répéter avec une méchanceté notoire que l'auteur d'*Albertus* et de *Fortunio* a plus de cheveux que de talent.

Les rares biographes qui se sont occupés de lui jusqu'alors le font naître en 1814. Nous savons de bonne source qu'il n'en est rien.

Théophile Gautier, complice évident de l'erreur commise, nous permettra de la dévoiler sans scrupule. Il est né le 31 août 1808. Quelques personnes en seront scandalisées peut-être et lui feront la moue pour avoir abusé

de leur crédulité naïve; mais il faut, ici-bas, que tout se découvre. Notre devoir d'historien fidèle nous impose des lois. En 1819, Gautier était le champion le plus redoutable dans les luttes à coups de poing d'*Hernani*. Lorsqu'on veut se rajeunir il faut le faire avec quelque vraisemblance, et ce n'est pas un collégien de seize ans qui eût assommé les classiques. A dix-sept ans on n'écrit pas *Albertus*, à dix huit ans la *Jeune France* et à vingt ans *Mademoiselle de Maupin*. Si les dames ont une illusion de moins, Gautier n'en aura, certes, pas de plus un seul cheveu blanc. Donc, il aurait tort de nous en vouloir parce que nous pénétrons le mystère de son acte de naissance.

Ses premières études se firent au collége de Tarbes. Vers 1822, sa famille l'envoya à Paris achever ses humanités à Charlemagne, où il se lia bientôt avec Gérard de Nerval, qui, depuis, a été son plus actif collaborateur. Gautier obtenait régulièrement la dernière place en thème. Il le dit très-haut à qui veut l'entendre, et s'en honore. Externe libre, il travaillait peu. Le grec et le latin lui semblaient des superfluités dans l'éducation moderne. Au lieu de faire les devoirs donnés par ses professeurs, il étudiait nos vieux écrivains, remontant aux sources de la langue, et se moquant de toutes les grammaires possibles.

C'était un gros garçon, robuste et sensuel. Une santé par trop florissante l'a toujours poussé vers le réalisme et la matière. Comme beaucoup d'autres, il a profité d'une époque de licence pour souffleter la morale. Jamais, ni aux yeux de notre siècle, ni aux yeux de l'avenir, il ne pourra se faire pardonner *Mademoiselle de Maupin*.

Gautier n'est devenu poète que par accident. Tous ses instincts le portaient d'abord à être peintre. Peu soucieux

des classes de Charlemagne, il allait étudier l'art plastique dans les musées, passant des heures entières à contempler certains tableaux, à se pâmer d'admiration devant certaines statues. Il finit par entrer comme élève dans l'atelier de Rioult. Cette phase de son existence lui a dicté le *Rapin*, l'un des plus charmants articles du recueil des *Français peints par eux-mêmes*.

Déjà s'annonçait, à cette époque, la révolution littéraire et artistique. Les idées de révolte contre les règles établies germaient dans toutes les têtes ; on voulait briser les vieilles idoles et les réduire en poudre. Victor Hugo en poésie, Eugène Delacroix en peinture s'entouraient d'une foule de partisans intrépides, décidés à toutes les luttes, à tous les combats. Il n'y avait pas un cerveau de vingt ans qui ne fît un rêve de gloire. Chacun demandait à passer grand homme, et Gautier montra pour conquérir ce titre une ardeur extrême. Seulement son pinceau trop novice encore ne pouvait l'aider dans cette conquête. Le premier rhétoricien venu compose une tragédie ou un livre, mais l'exécution d'un tableau présente des difficultés plus sérieuses. Il savait broyer les couleurs et les marier sur la palette, mais il ne les transportait pas encore assez adroitement sur la toile; il avait en tête une foule de tableaux superbes, mais en dépit de ses efforts, il n'enfantait que des croûtes.

— Décidément, se dit Gautier, la peinture est plus facile avec la plume qu'avec le pinceau.

Nourri de la lecture des poètes du XVIe siècle, que Joseph Delorme [1] et le bibliophile Jacob venaient de mettre à la mode par leurs articles rétrospectifs, il rima d'abord quelques strophes modestes, et les lut à ses amis.

1. Pseudonyme de M. Sainte-Beuve.

Le succès qu'il obtint l'encouragea. Ses tendances matérialistes le portant à se préoccuper surtout de la forme et du contour, il se mit à la recherche des mots qui lui semblaient le mieux faits pour peindre les objets extérieurs. Il étudia profondément le dictionnaire, emmagasina dans sa mémoire une foule d'expressions inusitées, de tours archaïques, fit la chasse aux vocables de toute espèce, et fabriqua pour son usage un glossaire opulent, au moyen duquel il put donner à son style l'originalité qu'il ambitionnait. Une fois son arsenal bien fourni, Gautier se mit à l'œuvre.

Au mois de juin 1828, il se présenta chez M. Sainte-Beuve, et lui demanda permission de lui lire une pièce de vers intitulée la *Tête de mort*.

— Oh ! oh ! murmura le critique, un titre bien sombre ! Enfin, n'importe. Voyons cela.

Dès la troisième strophe, Sainte-Beuve arrêta Gautier.

— Quelles ont été vos lectures ? demanda-t-il au poète. Ce n'est pas en étudiant le rhythme de Lamartine que vous êtes parvenu à écrire de pareils vers. Vous avez dû lire Clément Marot, Saint-Gelais et Ronsard ?

— Oui, répondit Gautier. Nous ajouterons, si vous le voulez bien, Baïf, Desportes, Passerat, Bertaut, Duperron, et Malherbe.

— Toute la pléïade ! dit Sainte-Beuve. A merveille, jeune homme ! Vous êtes dans les saines traditions. Je m'explique pourquoi vous avez l'hémistiche si net, le tour si exact, la rime si châtiée et si scrupuleuse. Achevez, je vous prie.

Quand la *Tête de mort* fut lue, Sainte-Beuve se leva de son fauteuil, embrassa Théophile et s'écria :

— Bien, très-bien!... Courage!... Voilà de la poésie substantielle. Je trouve un homme qui sculpte dans le granit et non dans la fumée. Demain, je vous présente chez Victor Hugo.

Théophile ne se sentait plus de joie. Dès ce jour, il devint l'un des plus fervents disciples de l'école nouvelle, entassa rimes sur rimes, et laissa pousser sur son crâne cette forêt luxuriante de cheveux noirs, magnifique symbole de la puissance et du développement qu'il espérait donner à son génie.

Le jour où fut publiée la préface de *Cromwell*, il se déclara l'apôtre de l'évangile littéraire promulgué par l'auteur des *Odes et Ballades*, et montra ses deux poings énormes aux classiques épouvantés. A la première représentation d'*Hernani*, le bras de ce nouveau Samson fit cruellement repentir de leur irrévérence les Philistins du parterre. On eut peur un instant que le Théâtre-Français n'eût le sort du temple de Gaza, et que Théophile ne se mît entre deux colonnes pour écraser les mécréants qui se permettaient de siffler le maître. Il s'abstint néanmoins de faire crouler la salle, se contentant d'aplatir une quarantaine de chapeaux sur les crânes, de démettre cinq ou six épaules et d'enterrer ses adversaires sous les banquettes. Dans un de ses feuilletons de la *Presse*, il nous révèle que les combattants, pour se reconnaître, avaient un billet rouge, timbré de cette devise symbolique : *Hierro*.

Cette noble ardeur, hélas! ne fut pas de longue durée. Théophile eut la mauvaise chance de publier son premier volume de poésie, le 27 juillet 1830. La fusillade seule obtint le retentissement prédit à ses vers; l'émeute lui vola sa gloire, et les exclamations de ses amis se perdirent

dans le tohu-bohu politique. Gautier prétendit qu'ils n'avaient pas crié assez fort.

Occupé de *Notre-Dame de Paris* et de *Lucrèce Borgia,* le maître ne songeait que médiocrement à exalter ses disciples et à les mettre à côté de lui sur le pavois.

Théophile dissimula sa rancune. Son poing continua de s'abattre sur les dos classiques ; mais, dans l'intimité, ses plaintes étaient amères. Lorsqu'il rédigea plus tard le feuilleton de la *Presse,* il ne loua plus qu'à contre-cœur le grand poète, pour la gloire duquel il avait assommé tant de monde.

— Enfin, lui disait-on, rien ne vous empêche d'exprimer nettement et catégoriquement votre opinion présente?

— Pardonnez-moi, répondait Théophile d'un air piteux, je suis lié par des promesses terribles. Tout enfant, l'on m'a fait venir dans un caveau, et là, j'ai juré sur un crâne humain de trouver tout sublime. Il faut que je tienne mon serment, sinon *quelqu'un* viendrait, avec des lunettes vertes et un nez de carton, me dénoncer à la *Presse,* dire que j'ai tué père et mère, et Girardin me chasserait [1].

En 1830, Théophile Gautier demeurait à la Place-Royale, pour être plus à portée de rendre à Victor Hugo ses humbles devoirs. Ce fut là qu'il écrivit *Albertus,* petit poème original et fantasque, plein de beaux vers, écrit sous l'influence d'un vrai souffle poétique, et qui peut dignement tenir sa place à côté des œuvres d'Alfred de Musset.

Nous en donnerons une courte analyse, pour faire apprécier le talent de l'auteur. La scène commence dans le galetas d'une sorcière.

1. La tirade est textuelle.

La limace baveuse argente la muraille
Dont la pierre se gerce et dont l'enduit s'éraille.
Les lézards verts et gris se logent dans les trous,
Et l'on entend, le soir, sur une note haute,
Coasser tout auprès la grenouille qui saute
Et râler aigrement les crapauds à l'œil roux.

. . . . . .

En entrant là Satan, bien qu'il soit hérétique,
D'épouvante glacé, comme un bon catholique,
Ferait le signe de la croix.

Minuit sonne. C'est l'heure des conjurations. La sorcière, vieille, décrépite, horrible, se transforme subitement, grâce à la puissance de la magie, en une beauté merveilleuse. Elle change son matou noir en un élégant cavalier. Ce matou fait homme lui offre la main pour la conduire à un autre carosse de Cendrillon, et les voilà partis au bal de la landgrave de Gotha. Véronique, c'est le nom de la hideuse sorcière, transformée en Vénus, obtient, grâce aux charmes menteurs que lui prête le diable, un succès inoui. Les cerveaux germaniques sont en ébullition ; des volcans d'amour s'allument autour de cette beauté dangereuse.

. . . . . .

Tout sur elle vivait. — Les plis semblaient comprendre
Quand il fallait flotter et quand il fallait pendre ;
La soie intelligente arrêtait ses frissons
Ou les continuait gazouillant ses louanges ;
Une brise à propos faisait onder ses franges,
Ses plumes palpitaient ainsi que des oiseaux
Qui vont prendre l'essor et qui battent des ailes ;
Une invisible main soutenait ses dentelles
Et se jouait dans leurs réseaux.

Véronique dédaigne tous les hommages qui l'assiégent. Ce qu'elle veut, c'est un cœur à flétrir, une âme à perdre. Elle a juré de séduire Albertus, peintre sage et laborieux.

L'indifférence de ce jeune homme l'exaspère. Il semble méconnaître le pouvoir de la prunelle ardente fixée sur lui. Bientôt néanmoins Albertus cède à l'entraînement. Le ciel, par un prodige, lui annonce en vain le péril où il va tomber; la passion l'emporte et Véronique triomphe.

. . . . . .
— Oh ! dit-il, mon cœur brûle à cette étrange flamme
Qui dans ton œil rayonne, et je vendrais mon âme
Pour t'avoir à moi seul tout entière et toujours.
Un seul mot de ta bouche à la vie éternelle
Me ferait renoncer. L'éternité vaut-elle
Une minute de tes jours ?

— Est-ce bien vrai, cela ? reprit la Véronique,
Le sourire à la bouche et d'un air ironique,
Et répéteriez-vous ce que vous avez dit ?
— Que pour vous posséder je donnerais mon âme
Au diable, si le diable en voulait ; oui, Madame,
Je l'ai dit. — Eh bien, donc, à jamais soit maudit !
Cria l'ange gardien d'Albertus. Je te laisse,
Car tu n'es plus à Dieu. — Le peintre en son ivresse
N'entendit pas la voix, et l'ange remonta.

Mais voici que de nouveau minuit sonne.

. . . Le timbre, au bruit sourd de la grêle
Qui cinglait les carreaux, joignit son fausset grêle,
Le hibou du donjon cria.

C'est l'heure d'une seconde et sinistre métamorphose.

. . . . . O prodige à confondre
La plus haute raison ! Albertus sentit fondre
Les appas de la belle et s'en aller les chairs.
Le prisme était brisé. Ce n'était plus la femme
Que tout Leyde adorait, mais une vieille infâme,
Sous d'épais sourcils gris roulant de gros yeux verts.
. . . . . .
Quand il se vit si près de cette mort vivante,
Tout le sang d'Albertus se figea d'épouvante.

Mais il ne peut plus fuir, il appartient à la sorcière et au démon. Véronique l'emmène au sabbat.

. . . . Ils vont, ils vont comme le vent de bise.
La terre, sous leurs pieds file, rayée et grise ;
Le ciel nuageux court sur leur tête au galop.
A l'horizon blafard d'étranges silhouettes
Passent. — Le moulin tourne et fait des pirouettes ;
La lune en son plein luit, rouge comme un fallot ;
Le donjon curieux de tous ses yeux regarde,
L'arbre étend ses bras noirs ; — la potence hagarde
Montre le poing et fuit emportant son pendu.
Le corbeau qui croasse et flaire la charogne
Fouette l'air lourdement, et de son aile cogne
Le front du jeune homme éperdu.

On arrive. Satan préside, et le sabbat commence. La scène est d'une sublime horreur.

Pour ne rien voir, le ciel ferma ses yeux d'étoiles,
Et la lune, prenant deux nuages pour voiles,
Toute blanche de peur de l'horizon s'enfuit.

Or, au milieu des ébats impurs et des rondes échevelées de la troupe infernale, Albertus vient à prononcer étourdiment le nom de Dieu.

A peine eut-il lâché le saint nom, que fantômes,
Sorcières et sorciers, monstres, follets et gnômes,
Tout disparut en l'air comme un enchantement.
Il sentit plein d'effroi des griffes acérées,
Des dents qui se plongeaient dans ses chairs lacérées ;
Il cria : mais son cri ne fut point entendu...
Et des contadini, le matin, près de Rome,
Sur la voie Appia trouvèrent un corps d'homme,
Les reins cassés, le cou tordu.

On voit que Théophile Gautier est un véritable poète. Ses autres vers ont été réunis plus tard dans le même volume qu'*Albertus* avec la *Comédie de la Mort*, à l'exception d'*Émaux et Camées* qui appartenaient à un autre éditeur. Malheureusement, comme Alfred de Musset,

Théophile abonde en scènes immorales, en tableaux lascifs. Il traîne l'ange de l'inspiration dans une ornière fangeuse et le mène au lupanar.

Il publia ses premières poésies dans le *Cabinet de lecture*, journal facile et hospitalier, qui prêtait ses colonnes à tous les jeunes talents de l'époque. La *France littéraire* s'attacha bientôt Gautier comme rédacteur, et lui commanda quelques *Études sur les poètes du temps de Louis XIII*, sur Colletet, Scudéri, Saint-Amand, Scarron, etc. Ces articles n'ont d'autre mérite que l'humour et la fantaisie de la forme ; jamais on n'a pu les considérer comme des études sérieuses. Il en fait le plus souvent des cadres à paradoxes, où l'on ne trouve aucune appréciation juste du goût de l'époque, aucun renseignement biographique utile à l'histoire littéraire. Le tout fut réuni par l'éditeur Delavigne, en deux volumes in-octavo, sous le titre des *Grotesques*, et le public n'acheta pas l'édition. Elle est descendue sur les quais, où l'on trouve encore aujourd'hui les exemplaires par douzaines. En conséquence, nous ne voyons pas pourquoi Michel Lévy a cru devoir en publier une seconde édition. Il est vrai que, depuis, Gautier est devenu célèbre. L'étiquette fait passer le sac.

La publication des *Études* donna naissance à un procès bizarre et métamorphosa Théophile en critique.

Nous ouvrons ici la préface de *Mademoiselle de Maupin* et nous y trouvons ce curieux passage :

« Vous ne vous faites critique qu'après qu'il est bien constaté à vos propres yeux que vous ne pouvez être poète. Avant de vous réduire au triste rôle de garder les manteaux et de noter les coups comme un garçon de billard ou un valet de jeu de paume, vous avez longtemps

courtisé la Muse; vous avez essayé de la dévirginer; mais vous n'avez pas eu assez de vigueur pour cela. L'haleine vous a manqué au pied de la sainte montagne. »

Nous conseillons à M. Gautier de biffer ces lignes maladroites dans les éditions nouvelles de son livre. Quand on est devenu critique, exclusivement critique, on ne stimule pas ainsi la malveillance des commentaires.

Or, puisque nous avons parlé de *Mademoiselle de Maupin,* faisons au plus vite, et pour nous débarrasser d'un pénible devoir, le procès à cette œuvre sans nom, dont pourtant nous sommes obligé de reconnaître tout d'abord les prodiges de style. L'auteur y donne à boire le poison dans une coupe de diamant. Il se pose en athlète sur la route du vice et déploie l'étendard de la débauche la plus ignoble de toutes, celle qui n'a pas même d'excuse dans la nature. En se faisant l'apôtre de criminelles doctrines, M. Gautier traite les moralistes de *crétins* et de *goîtreux*. Puis, les ayant honorés de ces gentillesses, il affirme nettement qu'il n'y a pas assez de péchés capitaux, que l'adultère lui paraît la chose la plus innocente du monde, que la correction de la forme est la vertu, et qu'il renoncerait volontiers à ses droits de Français pour voir Julia Grisi entrer au bain.

L'impiété se met de la partie. Bientôt il déclare que le Christ n'est pas venu pour lui, et qu'il est aussi païen qu'Alcibiade.

« O vieux monde! tout ce que tu as révélé est donc méprisé; tes idoles sont renversées dans la poussière; de maigres anachorètes vêtus de lambeaux troués, des martyrs tout sanglants et les épaules lacérées par les tigres de tes cirques, se sont juchés sur les piédestaux de tes dieux si beaux et si charmants! »

Plus loin il insulte la Vierge et se fait l'écho des ignobles plaisanteries de M. de Voltaire.

Certes, nous n'avons garde d'aller jusqu'au fond de l'œuvre et d'analyser ces pages déplorables. M. Gautier a fait plus qu'un mauvais livre, il a commis une mauvaise action. Consacrer un talent réel, incontestable, un génie descriptif merveilleux, une prose colorée saisissante, riche en images, pleine d'élégance et de verve à broder, sur un canevas semblable, c'est un crime, à moins pourtant que ce ne soit une maladie. Or souvent le genre de maladie dont nous voulons parler consiste dans l'excès même de la santé physique. Le corps démoralise l'âme, la matière domine l'intelligence. Pour ne pas convenir de sa défaite, celle-ci appelle à son secours le paradoxe, cherche à diviniser les instincts de la brute, et se fait un piédestal de la fange.

Gautier, ce gros garçon, nous a toujours paru trop bien portant. Là peut-être est son unique tort.

Mais, dans ce cas, on ne s'avise point d'écrire. On quitte les pays chrétiens, on part pour Constantinople, on se rase la tête pour vivre à perpétuité dans un harem, et l'on se dispense ainsi de jeter au public ses rêves immondes, ses imaginations impures.

Accusez-nous de brutalité tant qu'il vous plaira. Ce n'est point ici qu'on peut faire de la critique à l'eau de rose.

Voilà le véritable livre à craindre, le livre dont chaque phrase est un sophisme et qui pose la débauche en reine au milieu des pompes littéraires les plus éclatantes. Qu'un jeune homme au sortir du collége, qu'une fille de quinze ans viennent à feuilleter une de ces pages, ils seront démoralisés jusqu'à la moelle des os. Tous les romans de

Paul de Kock, si bon vous semble : *Mademoiselle de Maupin,* jamais! Que devient un pauvre lecteur sans logique et sans force contre ses passions, lorsqu'il parcourt deux volumes obscènes écrits avec ce style enchanteur dont voici le spécimen le plus chaste?

« Ange ou démon, vierge ou courtisane, bergère ou princesse, toi que je ne connais pas et que j'aime, oh ! ne te fais pas attendre plus longtemps, ou la flamme brûlera l'autel, et tu ne trouveras plus à la place de mon cœur qu'un monceau de cendre froide. Descends de la sphère où tu es ; quitte le ciel de cristal, esprit consolateur, et viens jeter sur mon âme l'ombre de tes grandes ailes.

« Portes d'or du palais qu'elle habite, roulez sur vos gonds ! humble loquet de sa cabane, lève-toi ! rameaux des bois, ronces des chemins, décroisez-vous ! enchantements de la tourelle, charmes des magiciens, soyez rompus ! ouvrez-vous, rangs de la foule, et la laissez passer !

« Si tu viens trop tard, ô mon idéal, je n'aurai plus la force de t'aimer.

« Mon âme est comme un colombier plein de colombes. A toute heure du jour il s'en enlève quelque désir. Les colombes reviennent au colombier, mais les désirs ne reviennent point au cœur.

« L'azur du ciel blanchit sous leurs innombrables essaims ; ils s'en vont à travers l'espace, de monde en monde, de ciel en ciel, chercher quelque amour pour s'y poser et y passer la nuit : presse le pas, ô mon rêve ! ou tu ne trouveras plus dans le nid vide que les coquilles des oiseaux envolés [1]. »

1. *Mademoiselle de Maupin,* — édition Charpentier, pages 60 et 61.

Peut-être est-ce un tort de nous livrer à de pareilles citations. Elles sont capables de faire naître chez ceux qui ne connaissent point l'ouvrage l'idée de le parcourir d'un bout à l'autre; mais en flagellant l'auteur, en le condamnant sans pitié pour le fond, n'est-il pas juste de parler du mérite incontestable de la forme? Nous l'avons dit, la coupe est de diamant, les bords en sont couverts de sucre et de miel; mais le poison vient ensuite. On est prévenu. Tant pis pour ceux qui voudront boire!

Avant *Mademoiselle de Maupin,* Théophile Gautier avait écrit pour le libraire Renduel le livre intitulé les *Jeune-France.*

C'était peu de temps après la publication de ses premières poésies; sa rancune durait encore. Il se mit à écorner quelque peu sa propre idole, plaisantant d'une façon piquante sur le dogme littéraire dont il s'était fait l'apôtre, riant des collégiens écervelés qui traduisaient mot pour mot chaque page du romantisme, et le faisaient vivre en quelque sorte dans leurs mœurs, dans leur langage, dans leurs costumes.

Le tour de force était périlleux. Gautier l'exécuta très-adroitement et avec beaucoup de bonheur.

Toute cette jeunesse enthousiaste qui prenait alors aux luttes d'école une part si active, qui applaudissait à la hardiesse des novateurs et mettait ses passions ardentes au service de cinq ou six vieux maîtres de vingt ans; tous ceux qu'on nommait les hugolâtres, tous les don Quichotte de la chevalerie littéraire, au lieu de se fâcher, se mirent à rire, en se voyant si curieusement dépeints. Gautier eut un succès égal à celui de Henri Heine. Ce dernier venait de publier, sur un sujet analogue, ces fameux articles que chacun a lus, et dont la verve et l'originalité

semblaient inimitables. On se plut à reconnaître que l'intelligence de l'auteur d'*Albertus* se prêtait à toutes les formes de l'art et qu'il pouvait au besoin transporter dans ses livres l'excentricité d'esprit dont il donnait depuis longtemps la preuve dans les conversations intimes.

A cette époque, c'est-à-dire de 1833 à 1834, Théophile comptait au nombre des rédacteurs les plus spirituels du *Figaro*.

Sa liaison de plume avec Gérard de Nerval commençait. Tous deux venaient de se réunir à une petite colonie bohême, dont nous aurons à parler plus d'une fois. Ils habitaient le fameux logement de l'impasse du Doyenné, avec Édouard Ourliac, Arsène Houssaye, Camille Rogier, Murilhat, Camille Roqueplan et Célestin Nanteuil [1].

Gérard et Théophile ont renouvelé en littérature l'histoire des frères siamois. Leurs articles ne faisaient qu'un; leurs ouvrages avaient le même souffle et respiraient par le même poumon.

Dans la première édition des *Jeune-France*, il y a une charmante nouvelle de Gérard, dont le *Cabinet de lecture* avait eu la primeur sous ce titre : la *Main de gloire* [2]. Ils quittèrent ensemble la *France littéraire* pour emporter d'assaut la *Revue de Paris ;* ensemble ils firent à l'*Artiste* leur entrée triomphale; ils rédigeaient ensemble le feuilleton de théâtre de la *Charte de* 1830, et la *Presse*, en 1836, les vit, du même bond, escalader ses colonnes.

Dans le journal créé par M. de Girardin, les comptes-rendus de théâtre avaient été confiés d'abord à Frédéric

1. Voir la biographie de Gérard de Nerval.

2. Nous puisons ce renseignement dans la *Galerie de la Presse* (article Théophile Gautier).

Soulié, puis à Alexandre Dumas, qui n'avaient pris ni l'un ni l'autre ce travail au sérieux. On appela Gérard. Mais il ne voulut pas accepter les honneurs de cette rédaction sans y faire participer son frère Gautier. Il se décidèrent à cumuler les deux feuilletons, celui de la *Charte* et celui de la *Presse*. On devait les rédiger en commun et les signer G. G. Cet arrangement ne fut pas du goût de M. de Girardin; il demanda formellement une signature en toutes lettres, et l'auteur de *Sylvie*, toujours prêt à s'effacer, dit à Théophile :

— Signe ! Moi, je n'y tiens pas.

Néanmoins il continua de faire la meilleure part du feuilleton. La paresse de Gautier, quand il s'agit de rendre compte des œuvres dramatiques, est très-connue. Toujours il a eu besoin d'un collaborateur pour remplir sa tâche théâtrale. Il ne peut pas tenir en place pendant les représentations. On le voit flâner dans les corridors, au foyer, dans la rue, et jamais il ne sait le premier mot de la pièce dont il doit rendre compte. Il s'en rapporte à ses aides, qui parfois le compromettent gravement aux yeux de la *Presse*. Ainsi M. Royer, jeune musicastre, chargé de la partie lyrique des feuilletons de Gautier, s'avisa de maltraiter un jour un opéra de M. Maillard, frère du sociétaire du Théâtre-Français. Cet opéra s'appelait la *Croix de Marie*. Or, en ce moment-là même, le frère du compositeur répétait un rôle dans *Lady Tartuffe*. Mme de Girardin tança Gautier, qui répara la maladresse de son collaborateur , et fit l'amende honorable la plus complète.

Un autre jour, notre étourneau de musicastre abîma un ténor qui débutait sous la protection de mademoiselle Ozy. Il faut dire que Gautier professait une grande admiration pour mademoiselle Ozy, qu'il considérait comme

le type le plus pur de la beauté grecque, sauf le nez. Une seconde amende honorable eut lieu.

Si quelquefois il consentait à voir un acte, c'est lorsqu'il accompagnait au théâtre mademoiselle Ozy ou mademoiselle Carlotta Grisi, la cantatrice des Italiens. Cette dernière était sa protégée quand même, notes justes ou notes fausses. Le jour où elle cessa d'être engagée aux Bouffes, la *Presse* devint subitement indifférente pour ce théâtre, et ne s'en occupa plus.

Après Gérard, Théophile eut pour aide feuilletoniste M. Noël Parfait, écrivain de mérite et démocrate honnête, qu'un destin fatal contraignit à jouer partout, même en politique, le rôle de doublure. Gautier rétribuait mal Noël, qui travaillait pourtant comme un nègre, c'est-à-dire comme un nègre qui travaille, puisque nous avons dit plus haut qu'Alexandre Dumas mécontentait Girardin par sa paresse. Lorsque Noël demandait à Gautier la rémunération de sa besogne, celui-ci ne manquait pas de lui répondre :

— Ouvre le tiroir, prends tout ce qu'il y a !

Jamais dans le tiroir il n'y eut plus de dix francs, et Noël n'osait guère hasarder ce genre de réclamation plus de deux fois la semaine [1].

Allégé d'une tâche ingrate, qui toutefois engraissait son budget, Gautier consacra ses loisirs à la composition du roman de *Fortunio*, où il continua de prêcher l'évangile

1. Théophile Gautier avait alors avec la *Presse* un traité magnifique : *douze mille francs* par an, pour soixante feuilletons, soit de critique de théâtre, soit de comptes-rendus de l'exposition de peinture. Il pouvait, en outre, y placer au même prix un certain nombre de feuilletons-romans. Depuis, ces conditions ont été modifiées. La *Presse*, dans un moment difficile, en 1848, jugea convenable de réduire le prix de la rédaction, et Gautier ne fut plus payé qu'à raison de *quinze centimes* la ligne. Lorsque les temps devinrent meilleurs, M. de Girardin déclara que le prix resterait le même.

de la forme et les maximes païennes. Ce second roman est la déification des instincts matériels, de la volupté, de la richesse et du caprice. Fortunio, fils sauvage de l'Orient, vient implanter les mœurs du sérail au milieu même de Paris. Grâce à la puissance de l'or, ce Nabab, orné de vingt millions de revenus, se permet, à deux pas de la lanterne du commissaire de police, des fantaisies que la cour d'assises ne tolère pas ordinairement chez nous. Il brûle l'hôtel de sa maîtresse, un soir, en guise de passe-temps, et coupe la tête à des esclaves pour se divertir. Mépris du cœur et du sentiment, soufflet réitéré de page en page sur les deux joues de la morale, voilà toute l'analyse du livre [1].

Comme son héros, Théophile est un Turc égaré dans la civilisation moderne, et le ciel chrétien ne lui sourit pas, sans quoi nous lui donnerions sérieusement le conseil de se mettre au plus vite, de cabinet de lecture en cabinet de lecture, à la recherche de ses deux méchants livres, d'en racheter à tout prix les exemplaires, et de les brûler sans miséricorde pour ne pas compromettre son salut.

Mais il se gardera bien de suivre cet avis. Gautier ne comprend même pas qu'on puisse lui jeter un blâme. Il est immoral avec une candeur effrayante.

« Qui vous a mordu? s'écrie-t-il, qui vous a piqué? Que diable avez-vous donc pour crier si haut, et que vous a fait ce pauvre vice pour lui en tant vouloir, lui qui est si bonhomme, si facile à vivre, et qui ne demande qu'à

1. Après *Fortunio*, Gautier publia *Une Larme du Diable* et *Tra los Montes*, livre admirable comme couleur descriptive, mais très-pauvre en observations de mœurs. Un bas-bleu émérite disait, après avoir parcouru ces deux volumes : « Je viens de lire *Tra los Montes*. C'est véritablement un voyage en Espagne; mais il paraît qu'il n'y avait pas d'Espagnols quand M. Théophile Gautier y est allé. »

s'amuser lui-même et à ne pas ennuyer les autres, si faire se peut? Agissez avec le vice comme Serre avec le gendarme : embrassez-vous et que la querelle finisse! Croyez-moi, vous vous en trouverez bien. Eh! mon Dieu, messieurs les prédicateurs, que feriez-vous sans le vice? Vous seriez réduits, dès demain, à la mendicité, si l'on vous écoutait aujourd'hui. »

Quand on parle à l'auteur de *Fortunio* de la vertu, des mœurs, de la décence, et de la nécessité de respecter tout cela, ne fût-ce qu'au point de vue social, il vous considère avec stupeur et tombe du plus haut des nues. Il prend son libraire Michel Lévy pour un fou, lorsque ce dernier lui demande quelques lignes d'éloges dans la *Presse* ou dans le *Moniteur* pour les œuvres des écrivains réputés moraux.

— Eh! s'écrie Gautier, va-t-on longtemps me tourmenter ainsi? faudra-t-il entendre parler nuit et jour de la littérature *Souvestre?* Ces animaux-là font des livres pour prouver qu'on ne doit pas se mettre les doigts dans le nez. Qu'on leur inflige le prix Montyon, ce sera bien fait!

Voilà l'homme avec toute sa bonhomie dans le vice et toute sa naïveté dans la dépravation. Jamais l'auteur de *Mademoiselle de Maupin* n'a compris *Picciola, Magdeleine,* le *Philosophe sous les toits* et le *Conscrit,* parce que ces ouvrages s'adressent au cœur et se trouvent, par le fait même, en dehors de sa compétence.

Gautier, sans être ni haineux ni jaloux de personne, est néanmoins d'un naturel caustique et se fait craindre par sa langue.

Il fut un temps [1] où les écrivains de l'*Artiste* et de la

1. De 1836 à 1843.

Revue de Paris se réunissaient tous les jours, de quatre à six heures du soir, dans une sorte de comité de rédaction, tantôt rue de Seine-Saint-Germain, 39, à l'*Artiste*, tantôt quai Malaquais, 18, à la *Revue*. Au milieu de ce cercle d'hommes d'esprit, tous connus du public et fort estimés pour la plupart, Théophile avait soufflé la rage de mal parler du prochain. C'était un véritable coupe-gorge de médisance. On s'évertuait sur le chapitre des absents, on exagérait leurs défauts, on niait leur esprit, on les aplatissait sous le ridicule, et presque toujours, quand la porte venait à s'ouvrir, il fallait changer brusquement de conversation, car la victime entrait.

Une fois là, personne n'osait plus sortir. Les habiles arrivaient de très-bonne heure.

Auguste Maquet n'oublia jamais une séance. Il devançait régulièrement ses confrères de vingt minutes pour le moins, par excès de précaution. Paul de Musset, moins exact à l'heure, crut entendre souvent, dès le péristyle, son nom voler sur des éclats de rire. Karr et Gautier ne hâtaient jamais leur marche, certains de rendre au centuple et coups de griffes et coups de langue. Les trois plus paresseux, c'est-à-dire Arsène Houssaye, Ourliac et Sandeau furent maltraités. Pour obtenir quelque respect dans cette réunion, il fallait compter beaucoup plus sur ses jambes que sur son mérite.

Nous ignorons si Théophile se fatigua d'entendre crier à l'immoralité au sujet de ses œuvres, ou si la paresse inhérente à sa nature détruisit en lui le goût du travail; mais il se livra, dès son entrée à la *Presse*, au *far niente* le plus absolu.

Dans l'espace de dix années, il fit une multitude de voyages en Italie, en Espagne, à Constantinople surtout.

O Constantinople! il était là dans sa sphère, il nageait en plein dans son élément! Le Français n'existait plus, et le Turc avait la bride sur le cou. Vêtu de pied en cap à la mahométane, Gautier-Pacha s'entourait d'almées et de circassiennes. Allons, esclaves, mon chibouck! Apportez l'opium, brûlez le sandal et l'aloès, dansez vos danses les plus folles, enivrez-moi de parfums et d'amour! Six semaines ou deux mois se passaient ainsi dans les délices, et Théophile songeait sérieusement à se faire circoncire; mais la *Presse* avait un moyen sûr de le ramener à Paris: elle ne lui envoyait plus aucune espèce de traites.

Une fois le gousset vide, Gautier-Pacha reprenait l'ignoble paletot-sac, les bottes et le chapeau rond, puis se jetait sur le premier navire en partance pour Marseille.

Au retour de l'un de ces voyages, il rapporta quelque chose de son costume oriental, et se promena sur les boulevards, habillé moitié en Parisien, moitié en fils du prophète. Il était superbe! Nous ne savons quelle Dalila maladroite ou perfide s'avisa de couper, un jour, les longs cheveux de Théophile; mais ils n'ont plus repoussé depuis. Beaucoup de personnes assurent que c'est la cause de sa décadence littéraire.

Dans le *steeple-chase* aux quatre coureurs, qui eut lieu devant tous les abonnés de la *Presse*, le cheval de Gautier manqua de souffle et fut longuement distancé par les montures plus fringantes de Méry, de Jules Sandeau et de madame de Girardin. L'héroïque et charmante amazone arriva la première, si nous avons bon souvenir, après avoir franchi halliers, fossés et barricades. Théophile eut moins de succès encore dans la publication de son livre *Jean et Jeannette* et dans celle des *Roués inno-*

cents. Son *Voyage en Italie*, à part une remarquable description de Venise, reste infiniment au-dessous des belles choses qui ont été écrites sur cette terre aimée du ciel par le président de Brosses, Stendhal et Paul de Musset. Plus heureux en imprimant *Constantinople*, il a presque égalé Lamartine et Gérard de Nerval dans leurs magnifiques peintures de l'Orient. Mais ce livre, comme ceux qu'il a consacrés au récit de ses voyages, pèche d'un bout à l'autre par l'absence d'observations de mœurs et de jugements sur les hommes [1].

Grec et païen, Théophile ne voit que les contours et les couleurs; ne lui demandez rien de plus.

C'est là sans doute le motif qui l'engage à s'occuper exclusivement aujourd'hui de la critique de tableaux. Il y trouve pour son génie descriptif un aliment qui se renouvelle chaque année et suffit à sa gloire. Du reste, ses prétentions technologiques sont énormes. Non-seulement il fait grand étalage de sa science, mais encore il transforme les colonnes de la *Presse* en un véritable atelier de néologisme. Sans compter les mots qu'il forge, il aligne dans ses feuilletons une troupe bizarre de vocables inusités, qu'il s'applique chaque jour à découvrir. De tout temps, les dictionnaires ont été et sont encore la lecture favorite de Gautier. Il en a cinquante sur le premier rayon de sa bibliothèque, à portée de sa main : dictionnaires techniques, dictionnaires de sciences, dictionnaires des différents arts et des métiers manuels; dictionnaire du peintre, du sculpteur, du charpentier, du vitrier, du maçon, de l'ébéniste, et même... ah ! c'est difficile à dire ! le

1. Outre les ouvrages que nous citons, il a publié un volume de nouvelles dont les plus remarquables sont *Militona* et le *Roi Candaule*. On a fait aussi un livre de son Salon de 1847.

dictionnaire du vidangeur. Gautier prétend qu'il a besoin de celui-là pour rendre compte des pièces de M. Clairville.

Toutes les fois que notre chasseur de mots en découvre un qu'il n'a point encore employé et qui porte le cachet de bizarrerie voulu, il le prend en note, afin de l'encadrer dans la *Presse* ou dans le *Moniteur* [1]. C'est là qu'il place ses expressions à effet, absolument comme Scribe plaçait dans ses vaudevilles les traits d'esprit qui avaient vingt-cinq ans de bouteille.

Cependant il serait injuste d'appliquer à Théophile ce passage des *Femmes savantes :*

> Et Malherbe et Balzac, si savants en bons mots,
> En cuisine peut-être auraient été des sots.

Il possède également les dictionnaires de cuisine de tous les siècles et de tous les pays ; nous pouvons certifier qu'en fait de science culinaire, il joint au sentiment plastique le sentiment du fond.

Le rédacteur en chef de la *Presse* a conservé longtemps dans son journal ce critique fantasque, et lui pardonnait ses écarts de néologisme, parce que Théophile se montrait fort dévoué à la rue Chaillot.

C'était lui qui entretenait les bonnes relations avec les théâtres.

1. Ayant vu dans un dictionnaire de blason que le pelage de l'écureuil qui figure dans les armoiries s'appelle *vair*, il s'écria tout joyeux : « Parbleu ! c'est évidemment de cette fourrure qu'était faite la pantoufle de Cendrillon ! » Et, le lendemain, parut une immense tartine, au sujet de cette pantoufle, où Gautier se moquait de la sottise et de l'ignorance de ceux qui jusqu'à ce jour ont cru qu'elle était de *verre*.

Il relisait les pièces de Madame, donnait çà et là quelques conseils et suivait les répétitions d'un air ennuyé, mais avec exactitude.

Gautier, pour son propre compte, n'a pas eu de bonheur au théâtre. Il a commis plusieurs vaudevilles, entre autres le *Tricorne enchanté*, méchante parodie en vers burlesques, sans aucune verve comique ; le *Voyage en Espagne* (collaborateur M. Siraudin,) et *Ne touchez pas à la Reine* (collaborateur M. Bernard Lopez). Rien de tout cela n'a réussi. Après 1848, en l'absence de la censure, il fit jouer aux Variétés (on affirme que MM. Léon Gozlan et Laurent Jan étaient ses complices) la *Goutte de lait*, qui souleva pendant trois jours un véritable orage de sifflets. L'œuvre était d'une obscénité notoire, et le public prouva qu'il savait faire lui-même l'office de censeur.

Théophile n'a pas été plus heureux dans le drame. Il composa pour l'Ambigu-Comique avec Noël Parfait la *Juive de Constantine*, qui eut une fort belle chute.

Cependant il faut lui rendre justice, au sujet des trois ballets ravissants de *Giselle*, de la *Péri* et de *Gemma*, seules victoires qu'il ait remportées à la scène.

Pour nombre de personnes il est de toute évidence que l'auteur d'*Albertus* est devenu critique par paresse. Il s'est mêlé à peu d'entreprises littéraires. Ayant voulu, un jour, ressusciter la *Revue de Paris* avec MM. Cormenin fils, Maxime Ducamp et Arsène Houssaye, il se vit tracasser cruellement par M. Buloz, qui envoya des huissiers à ses trousses pour lui réclamer nous ne savons combien de milliers de francs.

Mirès, le millionnaire, aimait beaucoup l'auteur de *Mademoiselle de Maupin* et se conduisait avec lui en

véritable Mécène. Étant à Marseille, et lisant sur la *Gazette des Tribunaux* le compte-rendu du procès intenté à l'auteur de *Fortunio,* il écrivit sur l'heure à son caissier de Paris .

« Payez Buloz bien vite, et tirez Gautier de ses griffes. »

L'ordre fut exécuté sans retard.

Théophile Gautier fait bon marché de sa qualité de poète et de son mérite littéraire. Ses prétentions comme peintre, comme dessinateur, comme graveur à l'eau-forte absorbent tout son amour-propre ; il ne lui en reste plus pour ses livres. Beaucoup d'écrivains et d'artistes lui ressemblent sous ce rapport. Chaque jour on en voit qui font consister leur principal mérite dans un talent que le public ne leur connaît pas. Au moment de la fondation de l'*Artiste,* le directeur adressa une lettre à Victor Hugo et à Gavarni, les priant de vouloir bien appuyer le nouveau journal de leur puissant concours. On promit avec beaucoup de grâce de lui venir en aide. Huit jours après, il reçut de Victor Hugo un paysage, et de Gavarni une pièce de vers.

En 1856, Théophile Gautier passa de la *Presse* au *Moniteur,* où il est encore. Six mois après son entrée à ce dernier journal, il y publia le *Roman de la Momie,* où il promène son imagination vagabonde dans les temples, dans les palais, dans les hypogées de la vieille Égypte et pénètre même sous les Pyramides.

Nous lui conseillons d'adresser au sphinx un exemplaire de son œuvre.

Le *Capitaine Fracasse* est son dernier roman à succès. Depuis vingt ans il était annoncé sur tous les cata-

logues. Les journaux matérialistes et mal pensants disent beaucoup de bien de ce livre [1].

Le cabinet de travail de Théophile est une sorte de musée, où se trouvent réunis mille objets curieux apportés des quatre coins du globe. Il y a chez lui encombrement de tableaux, d'esquisses, de statuettes. Delacroix, Préault, Decamp, Chenevard ont apporté là des chefs-d'œuvre, qui ressortent d'autant mieux par un effet de contraste, que le poète leur donne pour voisins ses propres tableaux.

Assis les jambes croisées, à l'orientale, sur un grand fauteuil fabriqué tout exprès en l'honneur de ses mœurs turques, Gautier trône dans ce pandémonium, où douze chats, ses favoris, ont leurs franches allures et se livrent à un éternel *ron-ron*, qui sur les genoux du maître, qui le long des tapis, qui sur les divans ou dans les moelleuses bergères. Paul de Kock aime la race féline ; mais chez Gautier cet amour dégénère en adoration. Comme les Égyptiens, il finira par dresser aux chats des autels.

Après avoir quitté la bohème de la rue du Doyenné, il habita longtemps une fort belle maison de la rue de Navarin, n° 14, où restaient en même temps que lui Amédée Achard, Louis Desnoyers et Laurent Jan. C'est une sorte de villa, précédée d'un jardin superbe, aux vastes pelouses. Nos hommes de lettres, pendant les beaux jours, se roulaient sur cette verdure, en pantalon à pied et en veste grise, émerveillant le voisinage par

1. Les autres ouvrages connus de Théophile Gautier ont pour titre : *Zigzags* (1845), — L'*Histoire des Peintres*, en collaboration avec Charles Blanc (1849). — *Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne* (1863) — et *Loin de Paris* (1864).

leurs poses excentriques et demandant des inspirations à la fumée de leurs cigares.

Gautier vint demeurer ensuite aux environs de la rue de Chaillot, pour se rapprocher du patron. Ceci eut lieu vers l'époque où la *Presse* payait rubis sur l'ongle.

Théophile connut un instant l'opulence ; il acheta voiture et mena grand train. Nous l'avons vu, dans son équipage attelé de deux poneys microscopiques, traverser orgueilleusement la grande avenue des Champs-Élysées. C'était un spectacle miraculeux que celui de ce gros feuilletoniste dans le carrosse de Tom-Pouce.

M. de Girardin réduisit bientôt ses prix, hélas ! et força notre homme à marcher à pied comme le premier littérateur venu.

Théophile Gautier, de ses mœurs opulentes, ne conserve aujourd'hui qu'une assez mauvaise habitude, celle de ne saluer personne. Il prétend qu'il est myope, c'est une excuse. Mais, le jour où l'on représente ses ballets ou ses pièces, il devient presbyte et salue de fort loin tout le monde. Quelqu'un dit un jour à Saint-Victor [1], qui entrait au bureau de rédaction du *Pays*, le front couvert et les mains dans ses poches.

— Est-ce que vous avez le chapeau de Gautier sur la tête ?

Le mot fut trouvé charmant. Il passe depuis lors en proverbe.

Un recueil complet des vers de Théophile Gautier a été imprimé en 1845 [2]. Outre *Albertus*, dont nous avons

1. L'un de nos critiques de théâtre.

2. Nous ne comptons pas *Émaux et Camées*, petit volume de poésie, dont nous avons parlé plus haut. Il a paru en 1852, et n'offre de remarquable qu'un chant sur le *Carnaval de Venise* et un autre sur l'*Obélisque*.

donné l'analyse ; outre la *Comédie de la Mort,* large et sublime page de poésie sombre et fantastique, on trouve dans ce recueil une multitude de pièces fugitives, dont chaque strophe est un écrin, dont chaque hémistiche est une perle. Ce poète si profane, ce partisan déclaré de la forme et du contour, cet ogre-rimeur qui n'aime que la chair fraîche, oublie parfois ses instincts matériels et cède aux élans de l'inspiration religieuse. Dans sa pièce intitulée *Magdalena,* tout son paganisme rentre sous terre.

Il donne à quelques-unes de ces poésies le nom de *paysages,* et nous y trouvons de frais et gracieux détails, de naïves et ravissantes peintures. Son *Chant du Grillon* est un petit chef-d'œuvre :

Regardez les branches,
Comme elles sont blanches !
Il neige des fleurs.
Riant dans la pluie,
Le soleil essuie
Les saules en pleurs,
Et le ciel reflète
Dans la violette
Ses pures couleurs.

La mouche ouvre l'aile,
Et la demoiselle
Aux prunelles d'or,
Au corset de guêpe,
Dépliant son crêpe,
A repris l'essor.
L'eau gaîment babille,
Le goujon frétille :
Un printemps encor !

Moi seul je suis triste.
Qui sait si j'existe,
Dans mon palais noir ?
Sous la cheminée,
Ma vie enchaînée
Coule sans espoir.

Je ne puis, malade,
Chanter ma ballade
Aux hôtes du soir.

Dans ma niche creuse,
Ma patte boîteuse
Me tient en prison.
Quand l'insecte rôde,
Comme une émeraude,
Sous le vert gazon,
Moi seul je m'ennuie;
Un mur noir de suie
Est mon horizon.

Comme Alfred de Musset, Théophile Gautier est un de ces poètes qu'une époque fatale a déshérités de croyances. Perdus dans les ténèbres du doute, et l'éducation première ne leur ayant pas montré le rayon qui vient du ciel, ils se sont embourbés dans la fange terrestre. Parfois, néanmoins, une éclaircie lumineuse a lieu dans leur nuage. On voit fuir le démon du matérialisme, et l'ange montre un pan de sa robe d'azur.

GAVARNI

On demandait a Gustave Doré : — Quel est, selon vous, le plus grand peintre de nos jours ? — C'est Gavarni, répondit sans hésiter Gustave, qui ne manque pas d'idées saines, bien qu'il soit le héros de l'indépendance folle et l'apôtre de la fantaisie pyramidale.

Personne au monde ne s'avisera de nier que la reproduction fidèle d'une époque et de ses types les plus saillants constitue la valeur positive d'un artiste. Un jour nos derniers neveux seront forcés d'ouvrir l'album de Gavarni, s'ils veulent trouver l'histoire de nos habitudes, de nos costumes, de nos plaisirs, de notre caractère et de nos mœurs.

Le nom de famille du célèbre dessinateur est Guillaume-Sulpice Chevalier [1]. Son père, simple villageois, après avoir, au commencement de ce siècle, amassé dans l'agriculture une modeste aisance, vint se marier à Paris

1. Gavarni est le neveu du peintre Thiémet, qui a fait des tableaux estimés sous la première République et sous le Directoire.

et y résider. Guillaume-Sulpice est né parisien. M. Chevalier ne voulut pas mettre son fils au collége. Il lui donna des maîtres à domicile, cherchant surtout à le pousser vers l'étude des sciences exactes et le destinant à l'école Polytechnique. Le jeune élève fit des progrès rapides; il devint bon mathématicien. Studieux et solitaire, il ne se livrait qu'à de rares intervalles aux distractions de son âge. La géométrie, cette science des lignes, des mesures et des surfaces, lui inspira le goût du dessin. Bientôt ce goût fut une passion dominante; les marges de son cahier d'algèbre en donnèrent la preuve. Petit à petit, la figurine, le paysage ou l'aquarelle, usurpant la place destinée au texte scientifique et gênant la marche des formules, finirent par se jeter étourdiment au milieu de la solution des problèmes.

Sulpice ne renonça pas toutefois à ses premières études. Il mena de front les mathématiques et le dessin. Nous le retrouvons, à l'âge de dix-sept ans, au hameau de Gavarni, dans les Hautes-Pyrénées, où il accompagne le directeur du cadastre [1].

Ces messieurs arpentent les vallées et les montagnes. Après avoir posé les jalons, tendu la chaîne d'arpenteur et aligné force chiffres, Sulpice crayonne les sites pittoresques d'alentour, puis revient, au coucher du soleil, montrer ses croquis dans le salon de quelque manoir du voisinage. De jolies châtelaines les admirent. On comble le dessinateur d'éloges, et ces dames veulent être croquées à leur tour. Ce fut dans un de ces salons hospitaliers que se décida la vocation du jeune homme. Regar-

1. Des personnes bien informées assurent qu'il était entré d'abord en apprentissage chez un mécanicien, et qu'il avait, à l'âge de quinze ans, fait de lui-même et sans secours un sextant de marine, avec les lunettes et les alidades.

dant un journal de modes, publié par M. de Lamessangère, il se prit à rire du rococo scandaleux des costumes de carnaval qui éternisaient le polichinelle et le pierrot.

— Essayez de nous dessiner d'autres costumes, lui dit une des châtelaines.

Sulpice prend son crayon, trace deux personnages, les habille de pied en cap, et chacun de se récrier sur la grâce et l'originalité de ses esquisses.

Il venait d'inventer le *débardeur* et le *titi*.

— Monsieur Chevalier, dit la châtelaine, permettez-moi d'envoyer ces dessins à mon journal.

— Soit, répond le jeune homme. C'est un joli débu sur le chemin de la gloire.

Plaisantant et riant, il signe ses dessins *Gavarni*, du nom du hameau où le directeur du cadastre et lui ont fixé le centre de leurs opérations. Certes, il ne se doutait guère que ce nom lui resterait par la force même de la publicité. Fort peu de personnes ont jusqu'ici connu l'autre, et le *Moniteur*, sur sa liste officielle, n'a point écrit *Chevalier*, mais bien *Gavarni*, le jour où le célèbre artiste reçut la croix de la Légion d'honneur.

Il ne fut décoré qu'en 1852. Sept ou huit années auparavant, conduit par hasard dans le cabinet de M. Cavé, il reçut charmant accueil de l'autocrate des beaux-arts.

— Que pouvons-nous faire pour vous être agréable ? dit celui-ci. Voulez-vous la croix ?

— Je ne demande pas mieux, répond Gavarni, cela va bien sur un habit noir.

— Alors, rédigez une petite requête, là, sur mon bureau.

— Hein ? s'écria le dessinateur.

— C'est une condition *sine quâ non*. Pour obtenir la croix, il faut la demander.

— En ce cas, je ne l'aurai jamais ! dit Gavarni, car je ne remplirai pas la condition.

Simple anecdote racontée, en passant, à la louange des artistes qui ont obtenu la croix sous Louis-Philippe. Revenons aux débuts de Gavarni.

Les dessins expédiés par la châtelaine à M. de Lamessangère obtiennent un succès prodigieux. Quelques mois après, notre dessinateur est de retour dans la capitale [1], renonçant au cadastre et ne pouvant suffire aux demandes adressées à son crayon.

Gavarni n'a jamais eu à lutter contre les obstacles qui entravent l'artiste au début de la carrière. Salué tout d'abord par la vogue, il ne connut ni le tâtonnement ni le doute, et ses allures artistiques se développèrent sans gêne comme sans effort dans le domaine de la fantaisie gracieuse. Il dessina pendant cinq ans presque toutes les gravures de mode, presque tous les costumes de théâtre ; il était l'enfant gâté des actrices et la joie des directeurs, qui le comblaient de félicitations et de coupons de loges. C'est un de ces hommes privilégiés, dont la jeunesse n'a eu que de riantes perspectives. S'il a trouvé plus tard, le long de la route, quelques épines, c'est pour avoir trop constamment marché sur des roses.

On est émerveillé d'apprendre que Gavarni, dont l'œuvre est si colossale, ne travaille absolument qu'à ses heures de caprice, et, — chose bizarre, — s'il ne travaillait pas en se jouant, pour ainsi dire, et s'il prenait au

1. Il ne revint pas, dit-on, sans avoir franchi les Pyrénées et visité l'Espagne. Nous n'avons pu recueillir aucun détail sur ce voyage. Seulement il paraît que, regagnant Paris et passant par Bordeaux, il eut dans cette ville un duel, à propos d'une bouffée de cigarette lancée trop près du visage d'un monsieur qui n'aimait pas l'odeur du tabac.

sérieux son crayon, peut-être ne serait-il plus lui-même.

M. de Girardin fonde la *Mode*. Il demande au jeune homme des croquis.

— Je ne vous les payerai que médiocrement, lui dit-il; mais, si vous lancez un jour quelque affaire, je vous promets un coup d'épaule.

— Malheureusement, répond Gavarni, je ne suis pas assez riche pour songer à la moindre spéculation.

— Bah! riche ou pauvre, qu'importe? Les affaires, c'est l'argent des autres.

Déjà très-observateur, le malin artiste prit en note cette singulière réponse et la plaça, huit ou dix ans plus tard, au bas de l'une de ses études de mœurs. Émile ne lui a jamais pardonné son excès de mémoire.

Lorsque Gavarni dessina l'anecdote, Girardin le fit attaquer dans son journal et l'accusa, non-seulement de composer des croquis *obscènes*, mais aussi d'être républicain. Dans une réponse spirituelle, trop longue pour être reproduite ici, l'artiste battit la *Presse* à plate couture. Sa lettre commençait ainsi :

« L'auteur des *Débardeurs, Lorettes*, etc., etc., prie M. Dujarrier d'avoir l'extrême obligeance de lui permettre un mot de réponse à l'entrefilet de la *Presse* de dimanche, ou, en cas de refus du susnommé, requiert, de par le roi, la loi et la justice, ledit sieur d'insérer, à bref délai, dans icelle feuille la réplique susdite, dont la teneur suit. »

Gavarni prouve ensuite au grand Émile qu'il n'est pas *obscène*, et encore moins républicain.

Tout en restant le fournisseur attitré de la *Mode*, il compose des sujets gracieux pour une foule de publications littéraires. Il lui vient à l'idée de créer le *Jour-*

nal des gens du monde[1]; mais il ne recourt pas à l'argent des autres et veut soutenir cette affaire avec ses propres ressources. Des frais immenses le ruinent; les créanciers se fâchent, et le tribunal de commerce lui jette aux jambes des entraves dont il n'est pas encore pleinement dégagé.

— Pourquoi n'essaieriez-vous pas de la caricature? lui dit l'imprimeur Caboche. Le *Charivari* vient de la remettre en vogue, travaillez au *Charivari*.

— Je n'ai pas le sens caricatural, répond l'artiste.

— Eh! faites ce qui vous plaira! J'accepte tout d'avance.

Le lendemain, Gavarni apporte au journal le premier numéro de la *Boîte aux lettres*. Son genre est trouvé. Modeste de sa nature, il n'écrit pas d'abord la légende au bas de ses dessins. Philippon se charge de ce soin; mais, comme ce dernier s'acquitte mal de la besogne, Gavarni lui retire sa confiance et marie l'esprit du texte à l'esprit du crayon.

C'était l'époque du grand succès des *Robert-Macaire*.

— Une idée! s'écrie un jour Caboche. Il y a évidemment application possible du même type aux femmes. Qu'en pensez-vous?

— Je pense, répond l'artiste, que le beau sexe n'aura pas lieu d'être flatté de la peinture.

— Tant pis. Faites *Madame Robert-Macaire*.

— Un instant, nettoyons l'idée! Qu'est-ce que Robert-Macaire? c'est la fourberie. Eh bien, je vous ferai la *Fourberie des femmes en matière de sentiment*.

Tout aussitôt une collection de ravissantes esquisses,

1. Cet ouvrage, entièrement illustré par Gavarni, ne se trouve plus aujourd'hui que dans les bibliothèques d'élite.

pleines de finesse et d'observation, suivit ce nettoyage de l'idée de M. Caboche. Le plus souvent Gavarni dessine au hasard, sans se rendre compte de la fantaisie qu'il jette sur le vélin. Son croquis fait, il le regarde et se demande :

— Voyons, bons-hommes, que dites-vous là ?

Toujours les bons-hommes disent quelque chose. Gavarni prend la plume pour écrire leur dialogue, et sa lettre est constamment délicieuse.

En 1837, Dutacq arrive à la direction du *Charivari*. Le journal ne comptait alors que huit cents abonnés. Dans les premiers mois de son administration, le nouveau directeur porte ce chiffre à trois mille. Jaloux d'un tel succès, Philippon, l'ex-propriétaire, imagine de créer une concurrence. Il fonde la *Caricature provisoire*. A l'instant même, Dutacq oppose à cette feuille rivale une brusque résurrection du *Figaro*. Le concurrent s'avoue battu, et la *Caricature provisoire* tombe entre les mains de l'habile administrateur, qui rassemble ainsi trois journaux artistiques sous sa tutelle. En aucun temps, les dessins n'eurent une vogue plus brillante. Gavarni et Daumier rivalisaient de verve. Alphonse Karr, Léon Gozlan, Louis Desnoyers, Eugène Guinot, fournissaient le texte, et l'auteur de la *Peau de chagrin* lui-même écrivit pour l'une de ces heureuses feuilles les *Petites misères de la vie conjugale*.

A cette époque, on trouvait éternellement Gavarni mêlé à la foule. Il observait les physionomies, étudiait les mœurs, ne perdait pas un trait de caractère et saisissait au vol tous ses types.

Très-philosophe, et doué d'un jugement sûr, d'un tact parfait d'appréciation, il ne se passionne pas ; il voit les choses à nu, fait tomber le masque et déshabille l'hypo-

crisie. Rien n'égale son aversion pour les bourgeois, pour les actrices, pour les lorettes surtout, que, dans son langage un peu trop accentué, il appelle des *rosses infâmes*. Si nous donnions la liste complète de ses œuvres, série par série, ce volume ne suffirait pas à la tâche. Le fécond artiste a tracé la silhouette entière de son siècle. On a de lui plus de soixante mille dessins et plus de quatre ou cinq cents collections diverses. Cette œuvre énorme contient à peine dans une vaste chambre de sa maison. Mettez une pierre lithographique à la place de chaque dessin, vous aurez de quoi bâtir un pont sur la Seine, à l'endroit où le fleuve a le plus de largeur. Donc impossible d'examiner tout. Nous allons feuilleter à l'aventure.

Voici le *Carnaval*, une des collections les plus désopilantes [1]. Au pied de cette affiche monstre dont l'Opéra couvre les murs de Paris pour annoncer l'ouverture des bals masqués, deux messieurs s'arrêtent. L'un dit à l'autre : — Viens-y !...

« Viens, nous verrons danser les jeunes *dromadaires*,
« Le soir, lorsque les *bayadères*
« Près du puits du désert s'arrêtent fatiguées. »

Cette inversion dans les rimes du poète est d'un esprit insolent. Mais les portes de l'Opéra sont ouvertes. La foule des masques s'y précipite. Regardons passer devant nous, sur l'album, cet ouragan d'épisodes insensés que soulève la Folie d'un coup de sa marotte. Une héroïne du bal rencontre dans les couloirs un bourgeois respectable, conduisant sous le bras un domino sérieux :

« — Ohé ! les amis, ohé ! crie-t-elle, il y a des épiciers

1. Une première série, publiée sous Caboche, est loin d'avoir le *chic* étourdissant qui distingue la seconde et toutes celles qui ont paru pendant dix ans sur le même sujet.

qui amènent ici des femmes honnêtes.... J'vas le dire au municipal ! »

Feuilletons encore. Ceci représente un collégien audacieux qui trouve à son goût une superbe écaillère. Nous ignorons en quels termes il lui exprime son admiration, mais la réponse de la dame est pittoresque :

« — Va dire à ta mère *qu'a* te mouche ! »

Plus loin, un titi robuste empoigne le bras d'un de ses amis, occupé à poursuivre une conquête aussi imprudente que téméraire :

« — Arrête, malheureux ! lui crie-t-il, c'est ma tante ! »

Vous voyez d'ici le dramatique du geste et la face ahurie du conquérant qu'on désabuse.

Et les intrigues, et les quiproquo, et les rencontres, et les désillusions, et les mille incidents burlesques de ces folles soirées, comment les reproduire ? Gavarni est un peintre de mœurs auquel rien n'échappe [1].

« — Ah ! je vous avais prévenu, Monsieur, je suis laide et vieille ! » murmure, en se démasquant, une aimable sexagénaire, attablée vis-à-vis d'un jeune homme qui l'a priée à souper en tête en tête.

Jugez de la grimace du vainqueur ! Il n'est plus temps de se dédire ; le garçon apporte les huîtres.

Où sommes-nous ? Quel est ce réduit obscur, et quelle âme barbare ose y renfermer ces gentilles personnes en costume de débardeurs ?

« — Être fichues au violon comme des riens du tout ! deux femmes comme il faut.... Vingt dieux ! »

Ouvrons un autre album. Voici les *Petits malheurs du bonheur*, les *Maris vengés* et les *Fourberies de ces*

1. Lorsqu'il allait au bal de l'Opéra (il n'en manquait pas un seul), il disait : « Je vais à la bibliothèque. »

dames en matière de sentiment. « Pour justifier sa présence chez la moitié d'un dentiste, ce pauvre Adolphe se fait arracher une dent par le mari. » Ce n'est pas tout, hélas! il lui arrive un désagrément plus grave : « Au petit jour, il a été pris pour un voleur, et il a reçu toute une charge de plombs dans les reins. » Mais cela ne corrige point M. Adolphe. Guéri de son coup de feu, et voulant, un autre jour, se soustraire à l'arrivée subite du maître du logis, notre Lovelace éperdu se fourre sous une ottomane, où bientôt il se livre à cet aparté plein d'amertume : « — Être victime d'un mari qui abuse de votre position, se met à son aise, prend son temps, et vous écrase sous le poids de ses droits ! » La scène est amusante, et la vindicte conjugale est satisfaite.

Passons aux *fourberies* de ce sexe qu'on nomme enchanteur. Écoutons ce triste Coquardeau, confiant ses inquiétudes au médecin de la famille.

« — Eh ! docteur, vous vous trompez ! çà ne ferait que six mois, que diable !

« — Mon cher Coquardeau, la nature a des mystères qu'il n'est pas toujours donné à notre science d'approfondir. »

Il nous semble entendre se récrier ici les aristarques dont la plume haineuse cherche à nous trouver en défaut. Ces honnêtes gens nous accusent de montrer de la sympathie pour Béranger ; ils s'indignent des louanges accordées à Déjazet, prétendent que nous avons absous, avant le repentir, une piquante soubrette de la Comédie-Française, et déclarent que nous offensons la saine littérature et la saine morale en n'administrant pas assez de coups de verges à Paul de Kock.

— Voyez ! diront-ils, nous vous y prenons encore, et

vous compulsez avec délice les albums grivois de Gavarni.

Tout beau, Messieurs, tout beau! Les personnages qui ont reçu nos éloges, qui les reçoivent ou qui les recevront, possèdent vos qualités absentes : sincérité de cœur, loyauté d'âme, franchise, esprit, verve, bonhomie, gaieté. Ceux-là ne sont point les corrupteurs systématiques, les ambitieux, les fourbes, les apôtres de la ruine sociale. Ils tiennent en main la marotte peut-être, mais ils ne font usage ni de la hache ni du marteau. Voilà pourquoi, Messieurs, nous sommes indulgent pour eux. Déjà nous l'avons dit, tout en nous déclarant chrétien, nous restons artiste. Nous ne brisons ni les statues de Phidias ni les pinceaux d'Apelles ; nous ne vouons aux flammes ni les pages de Rabelais, ni les chansons de Béranger, ni le roman de *Sœur Anne*. Avec Jésus dans le temple, nous trouvons qu'il est inutile de lapider les pécheresses, à moins qu'à l'instar de certain bas bleu de votre connaissance elles n'érigent leurs égarements en système, et qu'elles n'aient l'impudeur d'imposer le vice comme une loi. Revenons à nos albums.

Gavarni est plus moraliste qu'on ne se l'imagine. Ses croquis renferment toujours un enseignement ou une critique.

La *Vie de jeune homme*, — les *Mères de famille*, — les *Impressions de ménage*, — les *Actrices*, — *Plaisirs champêtres*, — *Revers de médaille*, — les *Artistes*, — *Nuances du sentiment*, — les *Petits bonheurs*, — l'*Argent*, — les *Martyrs*, — le *Chemin de Toulon*, — *Monsieur Loyal*, — *Affiches illustrées*, — les *Gentilshommes bourgeois*, — toutes ces collections fourmillent de judicieuses études de mœurs, et sont loin d'être l'abé-

cédaire du dévergondage et de la débauche. Nous avons dit qu'il est impossible d'en dresser une liste complète ; néanmoins voici les principales, outre celles que nous avons déjà citées et celles que nous citerons encore : *Faits et gestes du propriétaire*, — *Politique des femmes*, — le *Jeu de dominos*, — *Alcibiade Criquet*, — les *Gens de lettres*, — les *Rêves*, — les *Phrases*, — les *Interjections*, — la *Correctionnelle*, véritable *Gazette des Tribunaux* en action, renfermant cent dessins qui serviront plus tard à l'histoire de l'époque, — *Un couplet de vaudeville* ou la *Semaine des amours*, — les *Bosses* (phrénologie), — les *Petits jeux de société*, — *l'Éloquence de la chair*, — *Physionomie des chanteurs et des musiciens*, — les *Huissiers*, — *Souvenirs du bal Chicard*, etc., etc.

Dans la dernière série, parmi nombre de types burlesques, on reconnaît, à ne pouvoir s'y méprendre, le fameux Donvé du Palais-Royal, qui était chansonnier en titre, et bijoutier à ses heures perdues. Gavarni lui a donné le nom de *Floumann*.

N'oublions pas, dans cette liste incomplète des œuvres dues au crayon de l'habile dessinateur, les *Scènes de la vie intime*, qui ne se vendent point aux étalages ; — les *Portraits contemporains* et les *Nuits de Paris*, véritables merveilles lithographiques, éditées par MM. Bulla frère et Jouy, rue Tiquetone. Sous le dessin de Gavarni, comme sous la lettre, il y a toujours la leçon donnée au milieu de l'éclat de rire.

« — Il ne m'ôterait seulement pas mon chapeau ! » s'écrie un piteux chapelier, rencontrant sur le boulevard certain dandy qui n'a pas encore payé son couvre-chef orgueilleusement immobile

Deux messieurs, dans un salon bourgeois, se promènent bras dessus bras dessous. L'un murmure à l'oreille de l'autre :

« — Quand tu voudras être fichu à la porte de cette maison-ci, tu n'as qu'à dire à la mère que la fille est charmante. »

Une dame soupçonneuse accompagne sa bonne au marché.

« — Vous voyez, Françoise, ce panier de fraises qu'on vous a fait trois francs. J'en offre vingt sous, et la marchande m'appelle.

« — Oui, Madame, elle vous appelle... morue ! »

Si nous ouvrons l'album des *Impressions de ménage*, nous y apercevons deux jeunes mariées en train de se confier leurs désenchantements.

« — Édouard, ma chère, qui m'avait tant juré qu'il ne fumerait jamais...

« — Il fume ?

« — Il chique !! »

Voulez-vous la conclusion de ce court dialogue ? Écoutez la portière en commérage avec une voisine.

« — Les hommes ! madame Hue... Quand ça veut une femme, c'est des sansonnets ; on en prend un, c'est un crapaud. »

Paris le matin et *Paris le soir*, — les *Étudiants*, — les *Lorettes*, — les *Enfants terribles*, — les *Coulisses* et *Clichy* ont porté la réputation de l'artiste à son comble. Un lion de premier choix, ganté beurre frais et portant des bottes vernies irréprochables, entre, le matin, dans un affreux galetas. Il s'incline avec toute la politesse d'un homme bien élevé devant une mégère au costume indescriptible.

« — Madame de Saint-Aiglemont, Madame, s'il vous plaît?

« — C'est ici, Monsieur. (*Criant.*) M'ame Chiffet!... on te demande. »

Paris le soir a des épisodes plus risqués. Nous n'appuierons pas sur l'inconvenance de la demoiselle qui emprunte à Amanda son tire-bottes, ni sur l'ébahissement du mari *valet de chambre* qui trouve, le soir, une rosette au lacet, quand il est sûr d'y avoir fait un nœud le matin. Le bourgeois revenant du théâtre est plus naïf encore. Sa femme et l'ami de la maison, chacun dans un fauteuil et à distance respectable l'un de l'autre, semblent parfaitement endormis à son retour.

« — Comme ils se sont amusés... avec leur sot roman!... Au lieu de venir avec moi à la Comédie-Française... Ils auraient vu *Georges Dandin,* les nigauds! »

Nous sommes au quartier d'Outre-Seine, et voici les *Étudiants*. Il est impossible que cet examen des albums de Gavarni vous fatigue, achevez avec nous de les parcourir. Vous êtes en présence de ses meilleurs types. Examinez ce jeune disciple de Cujas. Il ose tendre la jambe à sa compagne, en accompagnant le geste de ce pompeux discours :

« — O femme! chef-d'œuvre de la création! reine de l'humanité! mère du genre humain... tire-moi mes bottes! »

Ces deux lignes renferment une satire à l'adresse de George Sand. Mais d'autres scènes nous réclament. Le bâtiment que vous voyez en face est la Clinique. Une grisette poursuit un de ces messieurs jusqu'à la porte du sanctuaire de l'anatomie humaine.

« — Voilà six mois que vous me promettez un mante-

let, dit-elle, ce n'est pas gentil !... Tu n'as pas le sou ! tu n'as pas le sou !... Vous aviez bien besoin d'acheter encore un cadavre?... Égoïste, va ! »

Nous concevons que Gavarni fasse dire à l'étudiant prêt à s'en aller en vacances :

« — Adieu, je te laisse ma pipe et ma femme... Aie bien soin de ma pipe ! »

L'heure est venue de préparer ses malles. On devise avec un camarade en fermant le sac de nuit.

« — Cette année?... j'ai culotté cinq pipes... sans compter les fioles que j'ai décoiffées, les carreaux que j'ai cassés et les municipaux que j'ai cognés !... Et tu verras que mon auguste père va dire encore que je n'ai rien fait ! »

La collection des *Lorettes* est interminable ; arrêtons-nous seulement à quelques esquisses rapides.

« Au 1er janvier prochain, écrit le monsieur, je payerai à l'ordre de mademoiselle Beaupertuis la somme de deux cent soixante-quinze francs, valeur reçue... » (En quoi? en affection, en tendre intérêt, en dévouement?) — « Pas de bêtises, voyons ! dit la demoiselle, penchée sur le fauteuil : en marchandises. »

Une autre de ces dames, à demi ensevelie sous les coussins d'un divan, débite à un fils de famille cette harangue significative :

« — Et la bicoque de ton grand-père, puisqu'on t'en donne quarante mille francs, qu'est-ce que t'en fais?... Je ne sais pas comment tu n'es pas honteux, un homme comme il faut, d'avoir une maison rue Bar-du-Bec. »

Il est tout simple, puisque monsieur paye, qu'il exige un peu de fidélité. La lorette n'en reconnaît pas l'urgence.

« — Voyez-vous, Mademoiselle, il se tient sur votre

compte des propos qui commencent à m'ennuyer fort... et je suis décidé à vous prier de me chercher un successeur. — Mais vous en avez déjà deux, mon cher ! »

Passons aux *Enfants terribles*. C'est évidemment la série la plus spirituelle et la plus heureuse. Dialogues ou monologues, questions ou réponses, tout est vérité, tout est nature. On dîne. Un petit bonhomme se lève, montre d'une main le poulet qu'on découpe, et, de l'autre, un convive placé en face de ses parents :

« — Mère, est-ce que c'est le *crevé* de ce matin, que t'as dit que ça serait toujours assez bon pour lui ? »

Jugez de l'effet de ces paroles. Pour ce qui précède comme pour ce qui va suivre, notre seul regret, vous devez le comprendre, est de ne pas vous mettre le dessin sous les yeux. Gavarni perd la moitié de votre admiration.

Nouvelles histoires. La porte s'ouvre. Un personnage à l'air simple se présente, et l'enfant terrible l'aborde en disant :

« — Qui est-ce donc qui l'a inventée, la poudre, Monsieur ?... que papa dit que ce n'est pas vous. »

Un séducteur en espérance demande à une très-jeune fille :

« — Petit amour, comment s'appelle madame votre maman ? — Maman n'est pas une dame, Monsieur ; c'est une demoiselle. »

Et cette question faite à un noble vieillard affligé de strabisme : « — Est-ce vrai, monsieur le marquis, que vous êtes obligé de regarder en Bourgogne si la Champagne brûle ?... Comme ça doit vous ennuyer ! »

Nous n'en finirions pas, si nous voulions tout citer et tout peindre. Les *Coulisses* nous offrent une quantité de détails aussi amusants. Prêtez l'oreille au dialogue de ces

deux magnifiques personnes, l'une costumée en Diane et l'autre en Amour.

Diane. « — Tu ne sais pas, m'ame Alexandre, ma levrette a fait ses petits.

L'amour. « — C'te pauv' Zémire !

Diane. « — Oui, mais c'est tout caniches.

L'amour. « — Une levrette faire des caniches! Ah bien, merci ! en v'là une gueuse ! »

Plus loin, nous voyons un superbe Maure, quittant la scène et rapportant une odalisque entre ses bras.

« — Quoi ! jeune vierge du désert, lui dit-il, je te soustrais à d'infâmes ravisseurs, je protége tes jours, je te sauve l'honneur... et tu m'appelles cornichon ! »

Nous allons être indiscret ; mais pourquoi céler quelque chose quand on écrit l'histoire ? *Clichy* et son épopée tragi-comique ont été crayonnés par Gavarni sur les lieux mêmes. En vertu d'instances non périmées et relatives au *Journal des gens du monde*, certains bourgeois inflexibles s'obstinèrent à payer pension au dessinateur, comme, depuis, le grand Émile daigna faire pour nous.

Gavarni fut arrêté d'une façon piquante. Les huissiers de Paris sont pleins de finesse. Notre artiste était au bal de l'Opéra. Un dandy fort distingué l'aborde, cause avec lui, fait des mots, se montre charmant et l'invite à souper après le bal. On mange gaiement, on boit du meilleur, et, de flacons en flaçons, on gagne le jour. Le dandy regarde sa montre.

— Prenons-nous un peu l'air? fait-il sur un ton d'indifférence.

— Oui, dit l'artiste, j'en ai besoin.

Ils sortent. Deux gardes du commerce sont à l'entrée du restaurant. Le dandy, qui a payé l'addition, salue son

convive et se nomme. C'était M. Fumet, huissier, place de la Bourse. Les gardes du commerce prièrent poliment Gavarni de les suivre.

On venait à la prison pour dettes tous les soirs chercher les dessins du *Charivari*.

Altaroche était administrateur du journal. De temps à autre, il se permettait sur les croquis de l'artiste des observations aussi profondes que judicieuses. Nous en donnerons un exemple.

Les pensionnaires de la prison de Clichy reprochaient à Gavarni de les représenter *gobelottant* du matin au soir, chantant, riant, etc.

— En vérité, lui disaient-ils, cela n'excite pas l'intérêt en notre faveur. Composez quelques scènes plus sérieuses. Il y a ici d'honnêtes gens qui souffrent et qui sont victimes.

Sensible à ce reproche, Gavarni dessine un pauvre artisan, que sa jeune femme visite dans l'étroite cellule des prisonniers. Elle lui donne son enfant, qu'il embrasse; puis elle dépose sur une table un livre, quelques effets et des provisions.

« — Tiens, mon ami, dit-elle, voilà ta pipe, ta casquette et ton Montaigne. »

Gavarni donne cette vignette au commissionnaire du journal, qui bientôt rapporte l'épreuve et dit :

— M. Altaroche trouve cela fort bien, mais il demande pourquoi vous appelez le petit garçon Montaigne?

On voit que dans ce siècle d'instruction et d'intelligence, il suffit d'en avoir une dose minime pour devenir rédacteur d'un journal en vogue [1]; sans compter

1. « — Eh! qui fera le *Carillon* pendant votre absence? » disait un jour l'imprimeur du *Charivari* à Albert Clerc. Celui-ci se disposait à faire un

que cela vous aide à être élu capitaine de la garde nationale, député sous la République, à passer directeur de l'Odéon, puis des Folies-Nouvelles, et à remplir votre boursicaut pour acheter de belles et bonnes terres dans ce doux pays du Cantal.

De 1834 à 1845, Gavarni eut une véritable existence d'artiste, échevelée, bruyante, pleine d'émotions et de folles joies. Il fréquentait beaucoup le salon de madame Mélanie Waldor, muse égrillarde, dont nous avons déjà fait mention. Le lecteur sait à quelles escapades profanes se livraient Gavarni, Texier, Lireux et *tutti quanti*, au sortir du cercle de cette dame. On leur avait mis là le diable au corps.

Le dessinateur donnait lui-même, tous les huit jours, des soirées étourdissantes, où l'on rencontrait madame Coquardeau, (ce type a vécu!), Balzac, Henry Monnier [1], Old-Nick (Forgues), Julien Lemer, Ourliac, Laurent Jan, Jules Sandeau, Chevalier [2], etc., etc. Il y avait les soirées *décentes*, et celles... qui l'étaient moins. Au bas de la formule d'invitation, si l'on voyait ces mots : *Pas de dromadaires!* on savait à quoi s'en tenir. Chacun se présentait dans une tenue honnête, et avec la ferme résolution de montrer des mœurs irréprochables. On jouait aux jeux innocents, on faisait des charades. La mère de Gavarni assistait aux soirées décentes. Elle demeurait, avec son fils, rue Fontaine-Saint-Georges, n° 1.

voyage. « Bon ! répondit-il, en moins d'une heure j'apprendrai la chose à Altaroche ; le premier venu peut s'en acquitter aussi bien que moi. C'est un truc. »

1. Voir la biographie de ce dernier.

2. Ce personnage, aujourd'hui très-riche, était le factotum de Gavarni. Ses cheveux, d'un rouge ardent, l'avaient fait surnommer *Flambeau-rouge*. Depuis, Jules Sandeau l'a dépeint dans son roman du *Docteur Herbeau*, sous le nom de Flamborough.

Celui-ci était alors ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à dire un être capricieux et fantasque, mais excellent cœur, ami sincère, plein de dévouement et d'obligeance.

Il fut un jour epouvanté par une nouvelle terrible. Les gazettes annonçaient que le notaire Peytel venait d'assassiner sa femme et son domestique. Ce notaire avait été l'ami d'enfance de Gavarni.

— Oh! c'est impossible, il n'est pas coupable! se dit l'artiste.

Aussitôt il prend la poste et court à grandes guides au secours du malheureux que la justice accuse. Il fait partager sa conviction à Balzac, et Balzac l'accompagne dans ce voyage. Six jours après, arrive à Paris la lettre suivante :

« A Monsieur Dutacq, gérant du *Siècle*.

« Toutes les prévisions de ceux qui croient à la nonculpabilité de Peytel sont réalisées; ainsi mon voyage et celui de Gavarni contribueront à sauver la vie et à rendre l'honneur au pauvre condamné qui, sans nous, aurait *péri par honneur* [1]. Nous sommes forcés d'aller à Belley chercher quelques renseignements, et dans quelques heures nous partons pour Paris. Je suis en mesure de démontrer les erreurs commises par la justice et d'empêcher un de ces malheurs irréparables qui sont une flétrissure pour des époques éclairées, et, dans peu de temps, la presse pourra compter dans ses états de service une victoire de plus, en offrant au pays une vie exempte de blâme arrachée à l'échafaud. La famille Pey-

1. L'explication du drame et celle de l'innocence de Peytel se trouvent dans ces trois mots de Balzac.

tel vous devra beaucoup pour le concours que vous allez nous prêter, et nous aurons tous fait une bonne action.

« De Balzac.

« *P. S.* Mon cher Dutacq, ce pauvre garçon n'est pas coupable, et il y a *mal jugé*. Nous triompherons. Gavarni, après notre entrevue avec Peytel, était fou de joie, et notre tâche ne sera pas aussi difficile que je le croyais. »

Hélas! Balzac et le dessinateur ne conservèrent pas longtemps leur illusion ! La cour d'assises maintint l'arrêt de mort, et Louis-Philippe refusa de signer la grâce.

Gavarni était en bons termes avec le duc d'Orléans; et il ne manquait pas une soirée du prince. Puisque nous venons de citer une lettre de Balzac, en voici une de l'auteur des *Enfants terribles*, qu'on ne lira pas sans intérêt:

« Chère madame,

« On est, depuis hier, fort triste à Paris. La poste vous portera nos journaux avant ce billet. — Pauvre duc d'Orléans ! jeune, beau, heureux, et si peu haï pour un prince! Et quelle mort ! Voyez-vous ce que la fatalité a ces jours-ci de brutal, et comment la Providence nous prend les hommes cette année ! Au chemin de fer, Dumont d'Urville. — Faites donc deux fois le tour du monde ! — Et les autres ? Vous savez le mot du vieux maréchal Soult : « Il paraît qu'on fait l'appel là-haut! » Je pense que le pauvre prince a dû sourire à ce mot-là et le redire, — et il devait répondre à cet appel avant l'ancien. Je me souciais aussi peu de cette famille que de tout ce qui est de la politique ; mais j'aimais personnellement ce pauvre jeune homme. — Il avait été gracieux et excellent pour moi. — Je n'aime pas le roi, il m'a refusé la grâce de Peytel avec

une sécheresse courtoise toute royale; mais qui n'aurait pas pitié pourtant de ce père à ce chevet et derrière cette litière? — Et la reine, une bonne mère, à ce qu'on dit! Enfin, c'est fini, — tout finit. — On y pensera deux jours; — on parle déjà des conséquences politiques de l'événement. Il était vraiment temps que la politique eût quelque raison d'être ennuyeuse. — Et, à propos de cela, parlons un peu de cette *science*, comme on l'appelle, et de l'admirable nature de ses principes: voici trente-trois millions de personnes pour lesquelles l'avenir a été mis en danger, hier, par la mort d'un homme! cons-ti-tu-ti-on-nel-le-ment parlant. — C'est ingénieux! Vraiment l'absolutisme a enfanté bien des énormités, — presque autant que le républicanisme; — mais le *constitutionnel* a dépassé les bornes de tout ce qui est imaginable dans le niais. En attendant que tout soit à feu et à sang, voilà ce pauvre homme mort, et je le regrette bien.

« Adieu, chère madame; écrivez-moi, parlez-moi de vous et de notre Zaza. Voici un petit mot pour elle.

« GAVARNI. »

On peut renouveler le mot d'Alfred de Musset sur Eugène Delacroix, et dire: « Ce dessinateur a un joli bec de plume à son crayon. »

Curmer, pour sa *Pléiade*, demanda tout à la fois à Gavarni des esquisses et des nouvelles. L'auteur du *Carnaval* écrivit une légende fantastique, appelée *Madame Acker*[1]. Il était, à cette époque, fort bel homme. Nous ne savons plus quel atelier de parfumerie s'avisa de choi-

1. Le *Salmigondis*, collection en dix volumes in-8°, dans le genre du livre des *Cent et un*, renferme deux autres petits romans de Gavarni. Un éditeur s'occupe de les réunir et d'en publier une seconde édition.

sir son portrait comme enseigne, après l'avoir calqué sur une étude prise aux *Beaux-Arts* de Curmer. Bientôt le célèbre artiste eut l'agrément de se voir, à chaque étalage de parfumeur, collé aux pommades, aux savons et aux cosmétiques.

Tout en faisant les dessins du *Charivari*, de la *Caricature* et du *Figaro* [1], Gavarni se chargea d'illustrer les *Contes* d'Hoffmann, la *Philosophie de la vie conjugale* de Balzac et les *Physiologies* d'Aubert et de Philippon. C'était une véritable locomotive artistique chauffée à toute vapeur. Il livrait au commerce une infinité d'aquarelles, fournissait par an douze costumes nouveaux à la maison Martinet, composait dans les *Français peints par eux-mêmes* les types les plus réjouissants, et trouvait encore moyen de se mettre à la disposition d'Hetzel pour ce fameux *Diable à Paris*, dont chaque esquisse fut couverte d'or.

Exclusivement généreux de sa nature, Hetzel ne comptait pas avec les artistes. Gavarni le sait mieux que personne. La plupart des dessins du *Diable à Paris* lui appartiennent. Tout compte fait, il y a de lui, dans ce livre, cinq grandes séries [2] et deux cent cinquante gravures. On affirme qu'il eut l'impardonnable audace d'enrichir la collection du portrait de quelques bas bleus dont il avait

1. Trois dessins par jour, à quarante francs le dessin. Gavarni dessine avec une rapidité merveilleuse, travaillant toujours debout et en fumant la cigarette. Il a un pouce couleur de bistre et complétement rôti

2. *Oraisons funèbres*. — *Boudoirs et mansardes*, — les *Cabarets*, — les *Gens de Paris* et les *Gens de la banlieue*. On retrouve là toute sa verve et tout son esprit. L'une des pochades les plus curieuses est celle de l'ouvrier trop *ému*, qui descend de la barrière avec son épouse : « — Que veux-tu, Zénobie? chacun sa misère ! Le lièvre a le taf ; le chien, la puce ; le loup, la faim... L'homme a la soif. » Zénobie répond : « — Et la femme a l'ivrogne ! »

fait la rencontre dans le salon de madame Waldor. Au bas de ces portraits, on lit plusieurs légendes en vers assez piquantes. Nous en citerons deux.

L'heure du repas approche. Une première muse, trop pauvre pour avoir sa cuisinière à gage, dépose la plume et s'entoure les flancs d'un prosaïque tablier.

Laissant inachevé l'hymne qu'Amour inspire,
Il faut vers d'humbles soins ramener ses esprits.
Mettons aux petits pois l'oiseau cher à Cypris.
Voici l'heure où le gril va remplacer la lyre.

Vis-à-vis d'un monsieur qui absorbe gloutonnement une gibelotte, et dont la chevelure, longue et flottante, annonce un peintre, la seconde muse (elle a, Dieu nous pardonne, son encrier près de son assiette !) épanche son cœur en rêves amoureux et poétiques :

Une odeur de cuisine aux myrtes est mêlée,
Et suit jusqu'en ses vers la muse échevelée.
Combien, dans ces ébats tendres et pudibonds,
Le civet a de pleurs et l'amour a d'oignons !
De regrets bien amers illusion suivie !
Où cacher ta couronne, auguste poésie,
Quand la Réalité marchandera demain
Le portrait du galant et la peau du lapin ?

Au commencement de 1846, le dessinateur se maria. Deux beaux garçons, issus de cet hymen, portent le nom d'artiste de leur père. Afin de les mettre à même de signer un jour ce nom légalement, Gavarni le fit inscrire à l'état civil comme prénom. L'employé de la mairie trouvait à cela de graves difficultés.

— Monsieur, dit-il, on ne peut donner aux enfants que des noms pris dans l'histoire ancienne ou dans l'histoire moderne.

— Justement, dit Gavarni, je vous donne un nom emprunté à l'histoire contemporaine.

Piqué par la mouche du caprice, il fait un matin ses malles et se dirige sur Calais. Il se jette en paquebot, traverse la Manche, débarque à Douvres, et, trois années durant, on ne le revoit plus. Pendant cet intervalle, il se livre à des courses sans nombre et à une étude approfondie des mœurs britanniques. Le sac sur le dos, le bâton de touriste à la main, il arpente de long en large les trois royaumes [1] et se confie à un navire danois pour aller dans la mer du Nord visiter les Hébrides et la grotte de Fingal. Pendant toute la durée de ce voyage, il envoya nombre de dessins en France, et quelques articles curieux, insérés dans les journaux avec cette rubrique : *Points de vue sur l'Angleterre.* Un de ces factums, à la date du 30 septembre 1850, raconte l'enterrement de l'ex-roi Louis-Philippe, auquel Gavarni a eu l'honneur d'assister. De retour en France à la fin de décembre, et riche d'observations nouvelles, il publie les *Anglais chez eux,* — les *Bohèmes,* — les *Invalides du sentiment,* — les *Lorettes vieillies,* — les *Parents terribles,* — *Histoire de politiquer,* — les *Petits mordent,* — la *Foire aux amours,* — les *Propos de Thomas Vireloque,* — les *Partageuses,* etc., etc. C'est un autre déluge de croquis où l'artiste devenu plus grave, plus philosophe, multiplie les enseignements et les études sérieuses. La re-

1. Il s'est représenté lui-même, voyageant dans les montagnes de l'Écosse avec un peintre de ses amis. Au bas de la vignette (voir la collection des *Masques et visages*) se trouve ce dialogue :

« — Paul ?

« — Hein ?

« — Les milles d'Écosse, ça n'est pas gai !

« — Ni l'*Émile* de Rousseau non plus. »

marque s'applique surtout aux *Propos de Thomas Vireloque* et aux *Lorettes vieillies*.

Thomas Vireloque est une sorte de Diogène moderne, sans tonneau, mais plus déguenillé que l'ancien, et pour le moins aussi fort en cynisme.

« — Belle créature!... et pas de corset! » dit-il, admirant dans les prés une vache superbe.

Ailleurs il s'écrie :

« — L'homme est le roi de la création !... Qui a dit cela? L'homme. »

Penché sur une muraille en ruine, il aperçoit des marmots qui tiennent un rat par la queue et lui font subir des tortures.

« — Misère-et-corde! dit le vieux cynique, faut pas chagriner ces petits mondes-là, des animaux comme nous autres... Ça se dévore entre soi! »

Écoutez sa leçon d'histoire à une troupe de collégiens en promenade; elle est aussi profonde que laconique :

« — L'histoire ancienne, mes agneaux, c'est mangeux et mangés. Blagueux et blagués, c'est la nouvelle. »

Debout contre un poteau du télégraphe électrique, Thomas Vireloque se livre au monologue suivant :

« — Y avait la parole, y a eu l'imprimerie... Misère-et-corde! ne manquait plus que ce fil de fer du diable à la menterie humaine pour vous arriver de longueur aussi roide qu'un tonnerre! »

Dans les *Lorettes vieillies,* le grand artiste donne la conclusion morale de ses premiers dessins. Nous trouvons là des pages effrayantes et bien capables d'inspirer d'amères réflexions aux folles créatures lancées par le dé-

sordre sur la route semée de fleurs qui leur cache l'abîme. Une de ces déesses vieillies, abominable de décrépitude et de laideur, dit, en regardant ses mains :

« — De la beauté du diable, voilà ce qui me reste... des griffes ! »

Une autre, en tête-à-tête avec une bouteille de trois-six, dernière consolation de ces dames, rêve à son passé honteux.

« — J'ai pour moi qu'on peut dire que l'être choisi par mon cœur m'a fichu plus de coups que de satisfaction ! »

« — Les poètes de mon temps m'ont couronnée de roses, dit une troisième... et, ce matin, je n'ai pas ma goutte ! et pas de tabac pour mon pauvre nez ! »

Qu'est devenue leur opulence ? Où se sont engloutis les trésors que leur prodiguait la débauche ? Ils sont retournés au vice.

« — Ma petite maison, maman l'a mangée ; mon frère Zidor a joué mes chevaux, mes châles, mes bagues.... et feu mon père a bu le reste. »

En voici une qui, de sa calèche, est tombée dans le ruisseau. Le passant lui fait l'aumône, et la reconnaissance de la malheureuse lui dicte ces paroles, bien capables de donner le frisson :

« — Charitable monsieur, que Dieu préserve vos fils de mes filles ! »

Dans *Histoire de politiquer*, dans les *Maris me font toujours rire*, dans la *Foire aux amours* et dans les *Partageuses*, Gavarni retrouve la verve comique de ses anciennes collections. Au poste de l'Hôtel-de-Ville, deux gardes nationaux épiciers règlent entre eux les affaires de l'Europe.

« — Giboyeux, dit l'un, vous ne vous méfiez pas assez de l'Angleterre.

« — Et la Prusse, dit l'autre, qu'en ferons-nous? »

Un de ces maris trop calmes, dont la confiance, l'amour-propre et la sottise couvrent les yeux d'un triple bandeau, se promène en compagnie de son beau-père.

« — Ah çà! mon gendre, vous ne craignez pas d'envoyer votre femme comme ça faire trois cents lieues en diligence? »

Le mari répond:

« — Je connais le conducteur. »

Gavarni, dans la *Foire aux amours,* nous donne une reprise du *Carnaval.* Regardez cet affreux Pierrot causant avec un débardeur.

« — Moi, dit le Pierrot, je n'ai pas de chance : je n'ai fait qu'une fois une femme au bal masqué... et c'était la mienne! »

Voici les *Partageuses.* Une de ces galantes personnes, penchée avec grâce, considère son fournisseur en titre, — un museau fort laid, du reste, — et murmure:

« — Plus je te vois, plus je l'aime! »

Tournez le feuillet, notre donzelle est en conversation avec une de ses amies, qui lui donne ce machiavélique conseil:

« — A ta place, moi, je lui reprocherais tous mes torts, et ce serait fini! »

Deux lions se promènent. Une femme passe.

« — Tu connais cette charmante personne? — Parbleu! c'est la femme de deux de mes amis! »

Nous assistons maintenant à une scène de rupture. Le

monsieur fait des reproches bien naturels en semblable circonstance, et la dame répond :

« — Vous ne m'avez jamais de la vie donné qu'un petit chien et un bouquet de dix sous : eh bien! vous avez eu pour un chien dix sous d'amour. »

Il est de fait que nous en passons, et des meilleures. La série des *Partageuses* se complète, comme citations, par le propos de la bonne qui brosse les chaussures de madame et celles de monsieur :

« — Faut dire que ces bottines-là auront fréquenté pas mal de paires de bottes ! »

Gavarni donna presque tous ces dessins au journal *Paris*. La grande maison lithographique de M. Lemercier, rue de Seine, se chargeait du tirage des planches. On était obligé souvent de courir chez l'artiste, à cinq heures du soir, pour obtenir le croquis du lendemain. Il le crayonnait séance tenante, et en vingt minutes, devant M. Lemercier confondu. Celui-ci, rapportant un soir la planche, s'aperçoit que le dessinateur ne lui a pas donné la lettre. Le dessin représentait un lion braquant son binocle sur une promeneuse en toilette splendide. M. Lemercier retourne chez Gavarni de toute la vitesse de son cabriolet.

— Que faut-il écrire au bas? lui demande-t-il.

— Mon Dieu, ce que vous voudrez, répond l'artiste, la première chose venue. « Ma blanchisseuse ! »

Le journal *Paris*, feuille imprudente, se fit suspendre, par excès de confiance dans la prose de M. Alphonse Karr.

Depuis la disparition de ce journal, notre dessinateur, jeune encore, semble décidé à mener la vie de paresse. Retiré à Auteuil dans une petite maison charmante, située

au Point-du-Jour, il s'occupe à bouleverser des quinconces, renverse des pans de mur, et passe avec les maçons des journées entières. Duvelleroy eut toutes les peines imaginables à obtenir le dessin d'un éventail commandé par la reine Victoria.

Gavarni méprise l'argent. Plus d'une fois on lui a dressé un pont d'or, sur lequel il n'a pas voulu passer, retenu qu'il était dans le domaine de ses originalités et de ses caprices.

Il a loué une partie de sa maison à un instituteur, afin que l'éducation de ses enfants pût être faite sous ses yeux. On assure même qu'il a congédié sa cuisinière, et qu'il se rend au réfectoire, quand la cloche sonne, pour dîner en compagnie des élèves.

Sa villa d'Auteuil a des jardins immenses. Il a trouvé convenable d'acheter la plupart des petites propriétés du voisinage. Le jour où il fit l'acquisition de ces terrains, il dut se rendre, pour signer l'acte, chez le notaire Leroux, rue de Grenelle.

— Gavarni !... Ah ! très-bien, je connais ce nom-là, dit l'officier public... Oui, oui !... C'est vous qui faites un tas de petites *bêtises ?*

Aimable appréciation de l'art, au point de vue bourgeois ! Cela dut flatter l'acquéreur. L'opinion de M. Leroux contribua peut-être à augmenter, chez Gavarni, cette indifférence étrange qu'en tout temps on lui a connue pour ses œuvres. On dirait que les grands artistes sont possédés d'un diable fantasque et mutin, qui se loge dans un coin de leur cervelle, tout exprès pour y susciter des rêves extravagants et les détourner, si faire se peut, de leur avenir. Heureusement le bon sens public est là pour les fixer sur la ligne droite. Ils regimbent, ils se démè-

nent, toujours pressés par le diable ennemi. Si la peinture est la spécialité de leur talent, ils veulent aller du côté des lettres; si la nature les fait écrivains, ils veulent être peintres, virtuoses, sculpteurs; ils s'indignent de voir qu'on les admire précisément sous la face où ils se trouvent le moins dignes de louanges; ils accusent de stupidité le public, qui leur amène la fortune à droite, quand, à les en croire, leur véritable mérite est à gauche. Gavarni, dans tous les temps, a eu cette originalité singulière. Lorsqu'on lui parle de ses délicieux albums, il s'écrie :

« — Allons donc! en dessin je n'ai fait qu'une chose un peu passable : c'est un éventail pour l'impératrice. »

A l'époque de la fondation de l'*Artiste,* Ricourt lui écrivit : « Cher maître, je compte sur vous; donnez-moi quelque chose, » et Gavarni se hâta de lui expédier sous enveloppe une pièce de vers. En revanche, on sait que Victor Hugo, sur une invitation analogue, fit parvenir à Ricourt, au lieu de stances, un fort beau dessin.

Aujourd'hui ce n'est plus son talent de rimeur que Gavarni préfère. Il se croit un algébriste de premier ordre et s'occupe jour et nuit d'approfondir les sciences mathématiques. Le résultat de ses études, assure-t-il, est la découverte, non de la pierre philosophale, mais d'un procédé sûr pour arriver à diriger les ballons. Son beau talent de dessinateur, misère et fumée! Nous l'avons dit au début de ce livre, il y croit à peine; mais sa découverte aréonautique, peste! n'essayez pas d'en mettre en doute la certitude : fussiez-vous son ami le plus cher, il vous prendrait en grippe immédiatement. Gavarni est superbe quand il démontre par *a* plus *b* cette fameuse théorie. La craie en main, il couvre d'équations un tableau

noir de deux mètres carrés. On se croit en présence d'un examinateur de l'école Polytechnique. Il cherche, depuis six ans, les deux millions nécessaires pour construire sa machine. Dieu veuille qu'il les trouve ! Certes, la gloire d'Euclide et de Pascal ne nuira pas à sa gloire. Mais, jusqu'à nouvel ordre, bornons-nous à admirer le dessinateur, et non le mathématicien.

Le portrait de Gavarni peut se tracer en deux mots : c'est tout l'esprit français au bout d'un crayon.

Nancy, 25 novembre 1866.

Au moment où nous mettons sous presse, les journaux nous annoncent la mort du célèbre artiste. Hier, 24 novembre, toutes les célébrités artistiques et littéraires ont suivi son convoi.

Gavarni entrait dans sa soixante-cinquième année.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

Déjazet 1
Delacroix (Eugène) 29
Delaroche (Paul) 57
Deschamps (Émile) 83
Desnoyers (Louis) 115
Dumas (Père) 139
Dumas (Fils) 199
Dupanloup (Monseigneur) 223
Dupin 247
Dupont (Pierre) 281
Falloux 321
Favre (Jules) 351
Féval (Paul) 371
Gautier (Théophile) 393
Gavarni 423

FIN DE LA TABLE

476
4980 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 001861664b
CT 1012 .M55 1867 V3
MIRECOURT, EUGENE DE
PORTRAITS ET SILHOUETT

CT CE
1012
.M55 1867 V0003

MIRECOURT, EUGENE DE
PORTRAITS ET SILHOUETTES A

1524637

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 03 10 02 02 18 2